PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

LINGUISTICS

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

REVUE CATALANE

Tome VII — Année 1913

Tome VII

ANNÉE 1913

REVUE CATALANE

ORGANE DE
LA SOCIÉTÉ
D'ÉTUDES
CATALANES

PERPIGNAN
IMPRIMERIE COMET

LIBRARY
NOV 21 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

JP
304
C37K3
c.7

Table des Matières

Situation financière, 1
Liste des membres, 2.
Nécrologie. — Gustave Cazes, 6.
— Sébastien Roig, 230.
— François Ecoiffier, 230.
— Charles Vicens, 264.
Remanadilles, 17.
Livres et Revues, 31, 63, 184, 219, 253, 320, 376.
Palmes académiques, 9.
Règles orthographiques, 35, 112.
Assemblée générale, 44.
Monument à J. Verdaguer, 45, 46, 75, 102, 168, 192.
Jochs florals, 89, 103, 129.
Tirant lo blanch, 90, 122.
La Sainte-Estelle à Aix, 92.
La Rosquilla, 107.
Un Majoral du Félibrige pour le Roussillon, 156.
Chez M. Bonafont, 162.
La Reina de la Poésia Catalana, 146.
Goigs de Cosprons, 262.
Pour nos régions de France, 301.
52e Congrès des Sociétés Savantes, 304.
Le Roussillon au Cinéma, 338.
Le Catalan à l'Université, 339.
Çà et là, 370.
Alcover. — Dietari de l'eixida, 314.
Amade. — L'abbaye de Saint-Michel de Cuxa, 153.
— Chez nos poètes Catalans Roussillonnais, 215.
— A propos des élections de la Sainte-Estelle, 225.
— El Traballador, 283.
Badoua. — Ephémérides, 13, 55, 71, 104, 183, 210, 276, 279, 295, 325. 360.
Barrios. -- Jarolaw Vrchlicky, 85.
Bausil. — L'offrande au jardinier, 297.
Bergue. — El Corbas, 76.
— Epistola al rey, 179.
— El miracle dels aucells, 214.

Bergue. — Poète et Ouvrier, 280.
— Cinna, 326.
— Efigenia en aulida, 365.
Bofill y Matas. — Gargolas, 137.
— Al tornar d'estudi, 138.
— Bese mans, 139.
Boix. — Les fleurs de l'arbre de Science, 114.
Borateu. - Visca Cerdanya, 271.
— Resolta empresa, 288.
— Ay nineta, 337.
Calsada y Carbó. — El pastor de Cadi, 141.
Camo. — Les beaux jours, 217.
Capeille. — Histoire locale, 28.
Delpont. — Al Senyor Ministre, 19.
— La patorre de la Cuaresma, 72.
— El obispado de Elna, 121.
— Parlement, 165.
— La Santo-Estello de 1913, 158.
— Congrês Archéologique de Barcelone, 331.
Doumé. — Choses et autres, 257.
Dufresne. — Notes d'inspection, 65.
Ermita de Cabrenç. — Lo temps, 10.
— Al Canigo nevat, 46
— El bastonet d'en Bernat, 80.
— Dorm, 84.
— No hi ha mal que per be no vingui, 242.
— Ma sœur Monique, 353.
Fius y Pala. — Cerdanya, 147.
— La complanta del pont Gisclar, 305.
Gibernau. — Plany, 146.
— La cofa catalana, 211.
— La vida, 231.
— La font del amor, 295.
Giorgio y Vitelli. — La velleta, 270.
Grando. — La cua del burro, 150.
— Adeu, 161.
— Tristors, 205.
— Un home de pit, 233.
Henry. — A la cigale d'or, 166.
De Lacvivier. — Un événement littéraire catalan, 33.
Lagarde. — Utilité Sociale des dialectes régionaux, 97, 169.

Lopez Pico. — La Oració dels Barcelonins, 136.
Magenty. — Petites nouvelles, 14.
— Un peu de tout, 55.
Masso Torrents. — Pages choisies, 240.
Muchart. — A mes fils, 129.
Nérel Jeanne. — Pages choisies, 373.
Pastorellet. — A ma cigale d'or, 165.
— Al Eminentissim, Valeri Bernard, 157.
Pastre. — L'âme roussillonnaise, 11.
— Les catalanismes à l'école, 25, 59, 95, 125, 185.
— Aqueixa mainada, 120.
Pere de l'Alzina. — Alleluia, 70.
— Deixa l'aucellet al niu, 203.
— Primavera funesta, 229.
— Soptada vistosa, 252.
— La perla del Pireneu, 274.
Pellissier. — Neules et vieux livres, 361.
Pich y Poch. — Una Costa de Cerdanya, 212.
Planas. — Nos artistes roussillonnais, 8.
— Les fêtes artistiques d'Amélie-les-Bains, 272.
Pons. — Les poèmes de Romain Thomas, 20.
— Quelques prières des senyadors, 47.
— Notes del poble, 73.
— Cants de serenitat, 105.
— Rapport sur les jeux floraux, 129.
— Sant Miquel de Cuxa, 155.
— Une victoire de la poésie roussillonnaise, 193.
— Cants de la terra, 235.
— Fragment de la Soleyada, 265.
— L'Anton, 298.
— Notes de Pugcerda, 321.
— Poésies de tardor, 349.
Ribera Llovet. — Eglogues, 140.
Ruat. — Ma dicho, 163.
Salvat. — La cigala d'or, 167.
Sant Salvador. — La nit porta consell, 109.
Sorre. — Les Pyrénées méditerranéennes, 310, 340.
Tresserre. — Jocs florals de Cerdanya, 289.
Valldaura. — Pages choisies, 209, 277.
Vallespir. — Amor, anyoransa y pervindre, 284.
Violet. — La festa de l'Anton, 296.

7e Année. N° 73 15 Janvier 1913.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

SITUATION FINANCIÈRE

En caisse au 31 décembre 1911		107 30
Encaissé 116 cotisations 1912		1.144 95
Vendu une collection de la *Revue Catalane*		50 »
RECETTES		1.302 25
DÉPENSES :		
Payé les numéros de la *Revue Catalane* : septembre-décembre 1911	315 60	
Payé les numéros de la *Revue Catalane* : janvier-juin 1912	485 75	
Payé sur 528 fr. 20 des numéros de juillet-décembre	440 »	
	1.241 35	
Frais d'encaissement des cotisations, timbres-poste, frais de bureau du trésorier	35 35	
Clichés de gravures	13 95	
Divers	4 10	1.294 75
En caisse au 31 décembre 1912		7 50

Il ne reste plus dû que 88 fr. 20 pour solde des n°s de 1912 de la *Revue Catalane*.

LISTE
DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

au 1er Janvier 1913.

MM.

1908. Abat, 11, rue d'Alésia, Paris.

1906. Albar Félix, chef de bataillon en retraite, place Grétry, Perpignan.

— *Alcover Antoine (mossen), chanoine et vicaire général, Palma de Mallorca (Iles Baléares).

— *Amade Jean, professeur au lycée de Montpellier, *Secrétaire.*

— *Aragon Amédée, rue Saint-Dominique, 4, Perpignan, *Vice-Président.*

1910. Auriol George, banquier, rue Font-Froide, Perpignan.

1908. Aymar Joseph (abbé), curé-archiprêtre, Prades.

1906. Badoa J., 142, rue du Chemin-Vert, Paris.

— Baille Léon, architecte, rue de la Fusterie, Perpignan.

1910. Bardou-Job Justin, manufacturier, château d'Aubiry, par Saint-Jean-Pla-de-Corts.

1912. Batlle Antoine, vins, place de la Gendarmerie (gare), Perpignan.

1907. Berdagué Jean (abbé), curé d'Estoher.

1908. Bergue Paul, conducteur principal faisant fonctions d'ingénieur des Travaux publics, à Hué (Annam).

1912. Bibliothèque Municipale. Montpellier.

— Bibliothèque Populaire, Céret.

1907. Blancou Gabriel, avocat, rue des Trois-Rois, 30, Perpignan.

1906. *Boix Emile (docteur), avenue de la Grande-Armée, 26, Paris.

— *Bonafont Joseph (mossen), curé-doyen d'Ille-sur-Tet, *Vice-Président.*

1907. Brial Pierre (abbé), curé-doyen de Millas.

1908. de Çagarriga Henri, propriétaire, château de la Grange, Saint-Génis-des-Fontaines.

1906. Calmette Joseph, professeur à la Faculté des Lettres, Toulouse.

— *Campanaud Laurent, propriétaire, rue Petite-la-Réal, Perpignan.

1908. *Capeille Jean (abbé), vicaire de la paroisse Saint-Jacques, Perpignan.

1906. de Carsalade du Pont Jules (Mgr), évêque de Perpignan.

1906. Caseponce Etienne (abbé), collège « La Salle », Calle de Provenza, 187, Barcelone (Espagne).

1909. Catel Jean, à Bagnols-sur-Cèze (Gard).

1906. Cazes Gustave (Vve), propriétaire, 1, rue Eglise-la-Réal, Perpignan.

1907. de Cazis de Lapeyrouse Félix, vice-consul de Portugal, 1, rue Alsace-Lorraine, Perpignan.

Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des membres du Conseil d'administration.

1911. Chaubet Joseph, représentant de commerce, rue Petite-la-Réal, Perpignan.
1906. *Comet Joachim, imprimeur, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.
— Conill Léon, directeur d'école, Torreilles.
1912. Créange, avocat, rue du Rempart-Villeneuve, Perpignan.
1906. Cros François (docteur), médecin principal de 1re classe en retraite, 6, rue de l'Ange, Perpignan.
1909. Cuillé Joseph, propriétaire, rue Manuel, Perpignan.
1907. Dalbiez Auguste, ancien banquier, quai Vauban, Perpignan.
1911. Dalbiez Victor, député des Pyrénées-Orientales, Perpignan.
1912. Danyach (commandant), à Céret.
1907. Daré Henri, négociant en vins, avenue de la Gare, Perpignan.
1910. David d'Orimond (Madame), 31, quai de Lorraine, Narbonne.
1907. Delmas Joseph, lieutenant au 3e d'infanterie, promenade de la Corniche, 197, Marseille.
1906. *Delpont Jules, vins, chemin du Conflent, Perpignan, *Trésorier*.
1908. Dénoyés Joseph (docteur), rue de la Citadelle, Béziers.
1909. Deit Jules, négociant, rue de l'Argenterie, Perpignan.
1906. *Donnezan Albert (docteur), rue Fontfroide, Perpignan.
1907. Drancourt Emile, avenue de la Gare, Perpignan.
1912. Dumayne, pharmacien, quai Vauban, Perpignan.
1906. Durand Laurent, agent d'assurances, Rue Grande-la-Réal, 28, Perpignan.
— Ecoiffier François (docteur), Thuir.
— Estève de Bosch Henri, Ille-sur-Tet.
1908. Estève de Bosch Xavier, général de brigade, rue du Mail, 83, Angers.
— Falcon, commandant en retraite, place Arago, Perpignan.
1906. Foissin Aimé, premier clerc d'avoué, Céret.
1912. Foissin Thomas, vins, rue St-Sauveur, Perpignan.
1909. Fournols Joseph, 64, rue d'Amsterdam, Paris.
1906. Freixe Jacques, homme de lettres, Le Perthus.
1912. Gibrat (abbé), curé, Saint-Féliu-d'Avail.
— Giorgio y Vitelli (Joan de) Foro Eraïano, 65, Rome.
— Grando Charles, rue Petite-la-Monnaie, Perpignan.
1910. Granier (abbé), curé de Lamanère.
1906. Gravas Charles, notaire, Prades.
— Guiu Charles, receveur de l'Enregistrement, Prats-de-Mollo.
— Jonquères d'Oriola Henri, propriétaire, Corneilla-del-Vercol.
1912. Lacroix, directeur du Mont-de-Piété (près de la Poste) Perpignan.
1906. de Lacvivier Raymond, propriétaire, Elne.
1909. Lafabrègue Paul, rue des Augustins, Perpignan.

1906. *Leguiel Emile, contrôleur des Douanes, Le Perthus.
— Llonch Jean, négociant, Figueras (Espagne).
— *Lutrand Louis (docteur), 2, rue Porte-d'Assaut, Perpignan, *Président*.
— Marie Emile, propriétaire, Prades.
1907. Marty José-Maria, pharmacien, Puigcerda (Espagne).
1906. Massot Joseph (docteur), place d'Armes, Perpignan.
— Massot Joseph, avocat à la Cour d'appel, 38, boulevard Saint-Michel, Paris.
1912. Modat, ingénieur-électricien, Thuir.
1906. *Monsalvatge y Fossas Francisco, banquier, calle Subida del Puente, Gerona (Espagne).
— Morel Marcel, négociant, rue Grande-la-Réal, Perpignan.
1910. Muchart Henri, avocat, rue de l'Argenterie, 17, Perpignan.
1907. Pagès Raymond, domaine des Garrigues-du-Tagnary, Palau-del-Vidre.
— Pams Jules, ancien ministre de l'Agriculture, sénateur des Pyrénées-Orientales, 33, rue Décamps, Paris-Passy.
— Paret Louis (abbé), curé de Rigarda.
1906. Pastre Louis, instituteur, villa Griolet, rue Fontaine St-Martin, Perpignan.
— Payré Joseph, avoué, rue de la République, Perpignan.
— *Payret Joseph, imprimeur, rue Mailly, Perpignan.
1910. Peix Victor, industriel, Millas.
— Pépratx Justin, notaire, rue Alsace-Lorraine, Perpignan.
1906. Pomès Antoine, éditeur de musique, 4, rue Mailly, Perpignan.
— Pons Joseph, professeur au lycée, agrégé d'Espagnol, Foix (Ariège).
— Pons-Fabrègues Benito, arxiver, Palma de Mallorca (Iles Baléares).
1910. Puget Eugène, cité Bartissol, Perpignan.
1907. Puig Joseph, directeur des établissements Vallaert Frères, 64, boulevard Sébastopol, Paris.
1910. Pujarniscle Victor, industriel, San-Feliu-de-Guixols (Espagne).
1906. Py-Oliver Félicien, libraire, rue des Marchands, Perpignan.
1910. Ribeill, contrôleur des douanes, Port-Vendres.
1912. Rocaries, avocat, quai Vauban, Perpignan.
1909. Roig, professeur au lycée de Bordeaux.
1908. Rozès Numa, propriétaire, Saint-Hippolyte.
1906. Ruiz y Porta Joan, arxiver municipal de la ciutat, Tarragona (Espagne).
— Sabarthez Henri (docteur), rue Saint-Martin, 5, Perpignan.
1910. Saisset Albert (Mme veuve), rue de l'Argenterie, Perpignan.
1906. *Saisset Frédéric, homme de lettres, 26, rue Gay-Lussac, Paris.

1910. Saisset Léon, juge d'instruction, avenue du Chemin de fer, 30, Fontainebleau (Seine-et-Marne).

1910. Sala Antonio, missionnaire, conceidad de Araguaya, correio de Soyaz, à Goyaz (Brésil).

1906. Salsas Albert, receveur de l'Enregistrement, Lisieux (Calvados).

1909. Salvat Louis (abbé), curé de Trouillas.

1911. Sanyas (Mme veuve), boulevard des Platanes, Perpignan.

1906. Sauquet Jacques fils, négociant, Bourg-Madame.

1907. Schadel Bernard, professeur de philologie romane, 112, Maria-Louisentrasse, Hambourg.

1906. Sola Frédéric, place Jussieux, 7, Paris.

1911. Solé y Pla Joan (doctor), ronda de San Pere, 6, Barcelone (Espagne).

1907. Sors-Gouell Jean, avocat, Céret.

— Sudria, 26, rue de Staël, Paris.

1909. Suzanne François, 69, rue de Richelieu, Paris.

— Talayrach Elie, propriétaire, rue d'Espira, Perpignan.

1906. Tisseyre Jacques, rue Grande-la-Réal, 35, Perpignan.

1910. Thomas Romain, professeur en congé, Collioure.

1907. Todesco Venanzio, professor, Bassano — Vicenza (Italie).

1906. Tresserre François, mainteneur des Jeux Floraux, 65, rue Alsace-Lorraine, Toulouse.

— Trullès Ferdinand, notaire, Ille-sur-Tet.

— *Vassal Augustin, banquier, place d'Armes, 6, Perpignan.

— Verdot Lucien, pharmacien, rue des Marchands, Perpignan.

— Vergès de Ricaudy (Mme veuve), rue Rempart-Villeneuve, Perpignan.

1907. Vicens Charles, rue Rempart-Villeneuve, Perpignan.

1906. *Vidal Pierre, bibliothécaire de la Ville, Perpignan.

1907. Vilar Edouard, sénateur des Pyrénées-Orientales, rue Faustin Hélie, 7, Paris-Passy.

1907. Vilarem, principal du Collège, Lodève (Hérault).

1906. *Violet Gustave, sculpteur, Prades, *Vice-Président.*

1910. Violet Lambert, président de la Chambre de Commerce, route de la Pépinière, Perpignan.

1906. *de Wittwer de Froutiguen Jules, le Boix-Saint-Sauveur, Prats-de-Mollo.

M. Gustave CAZES

Les perpignanais et le Roussillon tout entier ont été douloureusement impressionnés par la mort inattendue de M. Gustave Cazes, survenue le 31 décembre dernier ; il avait 66 ans.

Nous étions si habitués à voir M. Cazes à la tête de toutes nos manifestations d'intérêt général, que sa disparition va créer un grand vide dans notre famille roussillonnaise.

Nous énumérons d'autre part, les diverses et importantes charges, remplies par lui, pendant sa longue carrière, toute consacrée au bien public ; nous reproduisons aussi ses dispositions testamentaires.

❖

M. Cazes avait consacré toute son activité au développement économique du Roussillon, et il avait réussi à faire aboutir, en haut lieu, les revendications agricoles, commerciales et industrielles de notre département.

Il avait ainsi donné à nos populations un essor dont a bénéficié la personnalité collective du Roussillon ; il devançait par là nos efforts à nous, littérateurs, dans la voie de ce dégagement de la personnalité roussillonnaise.

Ces deux voies, pour la défense de nous-mêmes, sont d'ailleurs si étroitement liées ensemble, que M. Cazes, après s'être intéressé aux sciences et aux lettres roussillonnaises, dans la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, avait été aussi un des premiers adhérents de notre Société. Il possédait, enfin, une belle bibliothèque où figurent, entre autres, les intéressants manuscrits de son père, M. Prosper Cazes, ancien notaire à Millas.

Il réalisait donc cette pensée, que Mistral vient de nous formuler dans sa carte de souhaits du nouvel an : « Avès resoun ; Roussilloun e Prouvenço an toujours resoun ; e bono anado, acoumpagnado de tout ben, per li *Montagno Regalado !* F. Mistral. — Maiano, 1913. » (1).

(1) Cette phrase de Mistral doit être ainsi comprise : « Le Roussillon et la Provence ont toujours raison *dans leurs revendications, qui sont toujours justesquand ils se décident à les formuler.*

Si la vie de M. Cazes nous est un bel exemple d'efforts soutenus pour le plus grand bien public, ses dispositions testamentaires nous sont un bel exemple d'humilité, dont nous pouvons aussi faire notre profit.

Nous adressons à Madame Veuve Cazes, à Mme Auriol, et à MM. Auriol, banquiers, l'expression de nos sincères condoléances.

❖

M. Gustave-Camille Cazes, banquier, chevalier de la Légion d'Honneur ;

Commandeur du Mérite Agricole ;

Président honoraire de la Chambre de Commerce de Perpignan ;

Ancien membre du Conseil Supérieur des Expositions ;

Président d'honneur de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales ;

Président d'honneur du Conseil des Directeurs de la Caisse d'Epargne ;

Ancien président du Comité départemental des Habitations à bon marché ;

Ancien censeur de la Banque de France ;

Ancien administrateur des Hospices Civils ;

Ancien membre de la Commission administrative de l'Ecole Normale d'Instituteurs ;

Ancien membre du Conseil départemental d'hygiène ;

Ancien membre de la Commission de surveillance des prisons ;

Ancien délégué cantonal ;

Ancien président de l'Association des anciens élèves du Collège de Perpignan ;

Ancien trésorier de la Société de Secours aux blessés (Croix-Rouge).

❖

Ses dispositions testamentaires :

Je veux que mes obsèques soient simples. Je veux le corbillard du pauvre ; il n'y aura ni draps d'honneur, ni fleurs, ni couronnes.

Les honneurs auxquels j'ai droit comme membre de la Légion d'Honneur ne seront pas rendus. Il ne sera prononcé aucun discours.

Mon corps sera inhumé dans la fosse commune, avec une simple croix du culte catholique sans autre monument extérieur.

C'est une volonté formelle, j'exige qu'elle soit respectée.

Nos Artistes Roussillonnais

L'exposition des œuvres de MM. Etienne Terrus et Aristide Maillol a déjà eu lieu à la Salle Arago de Perpignan, et elle a obtenu un très grand succès auprès du public. Voici la liste des toiles présentées par M. Terrus :

Ferme dans la montagne. — Le lac. — Mer et falaises (Recó). — Eglise de Ria. — Vue d'Elne (effet de printemps). — Marine (effet gris). — Marine (effet de bois). — Marine (effet de tramontane). — Une rue à Elne (aquarelle). — Sur les coteaux de Saint-Martin. — Le cimetière d'Elne. — Coteaux de Saint-Martin. — Le lac. — Maison abandonnée (Prades). — Maison au pont de Reynès (Céret). — Dans la montagne. — Le Canigou en hiver. — Le lac.

M. Maillol, de son côté, exposait un des bas-reliefs qui constituent la série l'*Homme et la Femme*, propriété d'un de nos amateurs perpignanais M. Cazalens.

Nous ne saurions trop les louer l'un et l'autre de cette tentative. Il faut, de toutes nos forces, réagir en effet contre l'idée que c'est à Paris seulement que nos artistes peuvent être compris et goûtés. Si le public de province ne répond pas souvent aux efforts de ces derniers, c'est que son éducation, sa préparation artistique, n'a jamais été entreprise d'une manière sérieuse. Pourquoi donc se décourager ? Et n'est-ce pas au contraire un devoir impérieux de révéler la beauté à nos compatriotes auxquels manquent jusqu'ici les occasions d'affiner leur goût ? Il n'y a pas à avoir de mépris pour un public qui n'a pas eu encore les éléments nécessaires pour arriver à comprendre une belle œuvre. Par les expositions, les conférences, les articles, l'organisation régionale de notre musée, la création d'une école roussillonnaise, etc., on pourrait parvenir rapidement à des résultats merveilleux.

MM. Etienne Terrus et Aristide Maillol sont de grands artistes : la renommée dont ce dernier jouit dans les milieux artistiques parisiens et l'impression profonde qu'a produite chez nous la récente exposition du premier, les désignent tous deux pour cette œuvre de renaissance dont le Roussillon doit être le théâtre désormais.

❖

On a remarqué au Salon d'automne une *Maternité* du sculpteur catalan Han Coll, de Perpignan, qui est un artiste original et puissant. Ce sont les épithètes mêmes que lui décerne la *Revue moderne*, et elle ajoute encore ceci :

La personnalité de Han Coll est des plus intéressantes : c'est un artiste probe et sincère, passionnément épris de son art, qui a travaillé toute sa vie sans professeur et qui parvint à apprendre seul les habiletés du métier, la technique statuaire, à force de travail opiniâtre, d'études longues et patientes, malgré la grande difficulté de se procurer des modèles, à force de courage et de volonté, mais grâce aussi peut-être à l'intuition naturelle que possède le véritable artiste...

Ses œuvres comprennent de fins médaillons aux lignes pures, des statuettes simples et savamment modelées, des silhouettes élégamment campées. Ses bustes sont d'une fidélité parfaite et vivent d'une vie intense...

Souhaitons qu'un tel artiste rencontre un jour les admirations qui lui sont dues, et que cette vie méditative, hautaine et solitaire trouve la récompense de son effort.

Son œuvre *Maternité*, exposée au Salon d'automne, a été achetée par l'Etat. Nous adressons à ce sympathique artiste, si modeste et si consciencieux, nos meilleurs encouragements. Il sait qu'il ne trouvera chez nous que des amis zélés, désireux de voir proclamer enfin son talent, sa force et sa personnalité.

Jacques Planes.

Palmes Académiques

Dans la promotion du 1er janvier, qui vient de paraître, nous relevons les noms de :

M. le Docteur Lutrand, notre Président, promu officier de l'Instruction Publique ; c'est un hommage aux importants services qu'il rend dans ses nombreuses charges honorifiques ;

M. Tisseyre, chef de division honoraire de la Préfecture, à Perpignan, et notre confrère de la première heure, promu Officier de l'Instruction Publique ; c'est le couronnement de sa belle carrière uninersitaire et administrative ;

M. Jules Delpont, notre collaborateur, nommé Officier d'Académie ; il est, on le sait, un vulgarisateur de la langue catalane, correctement parlée et correctement écrite.

Lo Temps

Per la Senyora Reina Na Filadelfa de Gerda.

Es vell ! Vell mès que tot : mès que 'l mar y la terra,
Mès que 'l sol y la llum, mès que 'ls espays pregons.
Sempre fú, desde avans lo principi dels mons.
Tot de l'abisme ho ha vist à naixer en lo fons ;
Tot ho veu à morir. Fora d'ell tot s'aterra.

Es jove ! Jove mès que la nina promesa,
Mès que l'infant d'avuy, que la flor qu'espalleix,
Que la nit que comença y l'alba que pareix,
Mès jove que demá. Y porta en ell mateix,
Tan vell que pogui ser, l'eterna jovenesa.

Es llarch ! Llarch mès qu'enterro o professó que passa,
Que rosari de monja o sermó de rector,
Mès qu'un ivern sens foch, qu'un estiu sens calor,
Mès que l'agra agonia y que 'ls anys de dolor,
Mès que l'infern ! Y, tardaner, segueix sa trassa !

Es breu ! Breu mès qu'un segle y qu'un any y qu'una hora,
Mès que l'amor, mès qu'un petó, mès qu'un gemech,
Mès qu'un aucell o qu'una fletxa o qu'un llampech,
Mès qu'un si, mès qu'un no y mès qu'un breu renyech.
Lo pensar l'endevina y, traydor, ja es fora !

Bellesa, joventut y vida, tot ho roba !
La ditxa nos s'emporta aixi qu'un temporal,
Y la pena, com polç lo vent al camiral.
Un arbre fa d'un gra, fa fortuna d'un ral.
Tot ho cria o desfa. Tot ho destorba o adoba.

Es vell, es jove, es llarch, es breu ! De tot es mestre.
Res no 's fa viu sens ell, y sens ell res no 's mor.
D'una penya fa terra y de terra fa or,
D'una ánima perduda una ánima d'amor.
Se diu *Lo Temps*, y porta una falç ab sa destra.

L'Ermita de Cabrenç.

L'âme roussillonnaise

Conférence de M. Jean Amade

Notre ami M. Jean Amade a donné, le dimanche 22 décembre dernier, au théâtre de Perpignan et sous les auspices de l'Association polytechnique, une conférence sur l'*Ame roussillonnaise*, au cours de laquelle a été interprété *lo Cant del Vallespir*, dont nous avions parlé ici même lors des belles fêtes de Céret en juillet 1911.

Une heure avant la conférence, la salle se trouvait déjà tellement pleine qu'il devenait impossible d'entrer : les couloirs eux-mêmes étaient inaccessibles, ainsi que les coulisses. Jamais, croyons-nous, on n'avait vu tant de monde à une conférence. Nous nous en réjouissons de tout cœur, car cette conférence fut une véritable manifestation catalane.

Y a-t-il une âme roussillonnaise et quelles en sont les manifestations ou expressions ? Comment pouvons-nous contribuer à la maintenir toujours aussi vivante et agissante ? Tel était le sujet que devait traiter M. Jean Amade.

Le conférencier montra que cette âme se personnifiait dans la race, dont les caractères expriment les tendances principales de l'âme roussillonnaise, et indiqua par quels moyens on pouvait conserver à notre race toutes ses vertus propres : éducation morale, éducation physique. Puis il marqua nettement les rapports très étroits qui unissent notre race, et par conséquent l'âme roussillonnaise, à la terre, au paysage, invitant ses compatriotes à garder aussi intimes et constants ces liens précieux qui sont pour nous comme une sauvegarde et une garantie. Mais c'est peut-être surtout par la langue que se traduit le mieux l'âme de notre race, et c'est en elle qu'on la sent le mieux palpiter : cultivons donc cette langue avec amour, ne la laissons pas se perdre, et luttons pour elle sans défaillance. D'autre part, c'est par la tradition que l'âme d'un pays se transmet et se prolonge : développons par conséquent en nous, autour de nous, le respect de la tradition, utilisant même pour elle les forces nouvelles qui, au premier

abord, semblent la combattre. Enfin, puisque le folklore est une matérialisation populaire, si l'on peut dire, de l'âme régionale, tournons vers lui notre attention et faisons-le entrer dans notre vie quotidienne ; c'est un pieux et agréable devoir.

M. Jean Amade a dit un mot, en passant, de l'art sous ses différentes formes, mais sans y insister parce qu'il avait déjà fait, il y a quelques années, une conférence sur l'art catalan. Il agrémenta sa conférence sur l'âme roussillonnaise par des récitations ou lectures de certains poèmes, comme *lo Gall de Sant Joan* d'Oun Tal, qui obtint un vif succès, *Aniversari* du Pastorellet de la Vall d'Arles et *Ayres de Nadal* de Joseph-Sebastiá Pons, qui furent accueillis l'un et l'autre avec des applaudissements chaleureux par l'auditoire.

En terminant, notre ami dit que, dans la France entière, se produit un admirable réveil des forces régionales, et que l'idée régionaliste fait chaque jour de grands progrès dans tous les esprits. Rien ne découragera, d'ailleurs, les ardents patriotes qui ont entrepris de donner un sang nouveau à la nation. Le public, qui avait écouté avec une attention et un intérêt soutenus toute la conférence, dont nous ne pouvons donner malheureusement qu'une idée bien incomplète, salua les dernières et si énergiques paroles de M. Jean Amade par une longue et enthousiaste ovation, montrant par là qu'il approuvait les nobles idées développées avec clarté et défendues avec éloquence par notre vaillant ami, dont l'infatigable persévérance ne connaît pas d'obstacles et trouve toujours des raisons nouvelles de se multiplier.

Nous ne dirons qu'un mot de l'exécution du *Cant del Vallespir.* Elle fut parfaite, elle fut admirable. Cette merveilleuse cantate du jeune maître M. Déodat de Sévérac est un chef-d'œuvre digne de rester. Nous avons passé, en l'entendant, des minutes délicieuses, inoubliables ; nous aurions voulu l'entendre une fois encore, l'entendre longtemps, avec ses phrases passionnées, colorées, émouvantes, où semblait chanter et se plaindre toute la terre de Roussillon. Une centaine de choristes et de musiciens, venus de Céret, les damés en bonnet catalan et les hommes en berretina, (l'ensemble étant dirigé par M. Louis Roque, directeur de l'Harmonie du Vallespir, qui prêtait aussi son concours), tels furent les héros, on peut bien le dire, de cette

magnifique manifestation, qui obtint auprès du public un immense succès.

Après la cantate, les mêmes artistes interprétèrent *Montanyes Regalades*, sous la direction de M. Adrien Amade, père du conférencier. Ce fut également un triomphe. Félicitons le ténor Rancourt, qui nous fit si bien comprendre la poésie de cette vieille mélopée. Mais félicitons surtout Madame Sors et Monsieur Henri Sabaté, qui chantèrent avec tant d'âme les soli de la cantate.

En résumé, nous devons être contents et fiers de la superbe fête catalane du 22 décembre. Elle comptera certainement dans l'histoire de la Renaissance roussillonnaise. Et tout cela ne peut que réjouir le cœur des bons catalans du Roussillon.

Louis Pastre.

Janvier

1303. — Arrivée à Constantinople des 8000 catalans et aragonais qui réalisèrent la stupéfiante épopée connue sous le nom d'expédition d'Orient. Appelés au secours de Constantinople, ils refoulent les turcs qui ne reviendront que 150 ans après avec Mahomet II ; entrent en lutte avec l'Empire ; soumettent les peuples balkaniques ; se taillent un fief en Grèce (chefs roussillonnais : J. P. de Caldés, Deslauró, San Marti, etc.).

1399. — Pierre de Çagarriga équipe et arme à ses frais une flotille qui part de Collioure, opère une descente en Provence, remonte le Rhône et fait lever le blocus que le Sénéchal de Beaucaire avait établi autour du château d'Avignon où résidait Benoît XIII (suivaient cette expédition avec leurs hommes d'armes : F. de Pau, R. d'Estanybos, P. d'Ortafá).

1493. — Le roi de France, Charles VIII, restitue le Roussillon au roi d'Aragon. — Il cède à son désir d'avoir une complète liberté d'action en Italie (Anne de Beaujeu, qui prétendait, non sans raison, que le coup de force et de ruse de Louis XI constituait une spoliation, influa pour beaucoup dans cette décision).

Petites nouvelles

Dans le palmarès des récompenses accordées à des œuvres littéraires par la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, nous avons lu avec plaisir, à la section catalane, que notre jeune ami M. Charles Grando obtenait une médaille d'argent pour une poésie. C'est encore une médaille d'argent qui a été décernée à M. l'abbé Jampy, de Perpignan, pour ses vers intitulés : *Lo Pont de fil d'Aranya*. M. Gibernau, maçon, de Perpignan, reçoit une médaille de bronze pour son poème *Tardorenca*. Enfin le conte de M. Blazy, de Rivesaltes, *No hi ha mal que per bé no sigue*, obtient une médaille d'argent. Nos félicitations aux auteurs et aussi à la Société Agricole, Scientifique et Littéraire, qui maintient de son mieux la bonne tradition.

❖

Nous devons des félicitations encore à M. J. Charrasse, notre compatriote, conseiller du commerce extérieur de la France, qui, à l'occasion du concours de gymnastique qui doit avoir lieu, comme on sait, à Perpignan, en juin prochain, et qui doit y attirer tant de monde, propose d'organiser une belle exposition, aussi complète que possible, des produits de nos industries catalanes. Il en donne une intéressante liste ; la longueur même et la variété de cette liste nous sont une raison nouvelle d'être de plus en plus fiers de notre pays, dont la richesse augmente tous les jours, et dont l'avenir, si nous savons le préparer, doit être marqué par une prospérité encore plus grande. « On verrait à cette exposition, dit M. J. Charrasse, de véritables merveilles qui étonneraient nos visiteurs. » « Cette manifestation économique montrerait ce que peut notre pays ; elle amènerait certainement d'autres industries à se créer... » C'est une idée excellente, et que nous approuvons pleinement.

❖

La question d'un chemin carrossable reliant le prieuré de Serrabona à la route de Boule est actuellement à l'étude. Une solu-

tion favorable semble s'annoncer. Après qu'on se sera rendu compte des dépenses qu'exigeraient ces travaux, on fera le nécessaire auprès du Touring-Club et du département. Dans quelques années, espérons-le, de plus nombreux touristes pourront effectuer la montée. Nos amis proposent déjà d'organiser, le jour de l'inauguration, une belle excursion à Serrabona, suivie là-haut d'une fête provinciale « où entreront en jeu tous les éléments de renaissance roussillonnaise dont nous disposons et où seront célébrés les charmes divers de notre admirable pays » ; et ils y convient « d'avance les touristes, les poètes, les artistes, et tous ceux qui aiment le Roussillon. » Il y aura ce jour-là, autour du monument, une foule nombreuse et enthousiaste !

❖

Le jeune et célèbre compositeur M. Déodat de Sévérac, catalan d'adoption, dont nous avons eu tout récemment à Perpignan l'inoubliable joie artistique d'entendre *Lo Cant del Vallespir*, va mettre en musique un nouveau poème catalan de son collaborateur M. Jean Amade. Cette œuvre musicale, qui portera le nom de *la Festa dels Avis* (la fête des aïeux), sera interprétée d'abord à Céret, comme de juste, par ces imposants chœurs mixtes que nous avons eu le plaisir d'applaudir au théâtre. Mais nous espérons que l'accueil enthousiaste reçu dans notre ville par ces vaillants artistes cérétans les engagera à nous revenir pour l'interprétation de cette œuvre nouvelle.

La Festa dels Avis, digne pendant de *Lo Cant del Vallespir*, est sûre d'avance d'obtenir le même succès que ce dernier.

Nous profitons de l'occasion pour annoncer à nos lecteurs que l'édition musicale de *Lo Cant del Vallespir*, à laquelle on travaille actuellement à Barcelone, ne tardera pas à paraître et à être mise en vente. L'avenir de cette admirable composition est donc assuré ; il eut été vraiment dommage qu'elle se perdît ; tous nos artistes roussillonnais voudront l'avoir en main, et tous nos orphéons, toutes nos chorales voudront la connaître.

❖

Au cours d'une récente polémique sur le « bilinguisme », nous avons été particulièrement heureux de lire dans un journal local une lettre d'« Un groupe d'instituteurs roussillonnais » approu-

vant la méthode comparative. « Pour notre part, écrivaient-ils entre autres choses, nous ne croyons pas faire œuvre mauvaise (au contraire) en utilisant le catalan chaque fois qu'il peut nous aider à mieux remplir notre rôle d'éducateurs. » Nous crions bravo à ces excellents maîtres, et leur souhaitons d'obtenir bientôt, comme nous l'espérons, un encouragement officiel.

Au cours de cette même polémique, nous avons eu le vif plaisir de lire une belle défense de la langue catalane, signée d'un nom qui nous est cher à tous ici, celui de notre ami J. Sudria, ancien élève de l'Ecole polytechnique. Nous voudrions disposer de plus de place pour la reproduire en entier ; mais nous aurons l'occasion d'y revenir certainement un jour ou l'autre. Raisons sentimentales, raisons pratiques et raisons « rationnelles » ou « raisonnantes » si l'on peut dire, sont tour à tour invoquées. Contentons-nous d'en citer la fin, que personne ne peut manquer d'approuver entièrement : « A l'époque où la théorie de l'unité à outrance, à laquelle nous rendons hommage dans le passé, a cessé de plaire ; en un temps où il est devenu commun de se plaindre de l'excessive centralisation, nous demandons le droit pour notre individualité de s'affirmer dans une pensée d'amour pour tous ceux qu'une même mentalité réunit en *petite patrie* ».

❖

Un de nos amis, grand amateur d'excursions dans la haute-montagne, nous signale une vieille tradition, encore en honneur à Prats-de-Mollo :

Le 31 décembre dernier j'étais à la Boixéda, une belle métairie, haut perchée sur le versant de la vallée du Tech ; comme nous avions terminé le repas du soir, les fermiers arrivent de tous les environs ; suivant l'usage immémorial, ils viennent faire la prière du soir et réciter le chapelet avec leurs maîtres. Puis, on tire au sort, pour chacun des assistants, jeunes et vieux, grands et petits, le nom d'un saint et celui d'une sainte, qui seront des protecteurs plus spéciaux durant la nouvelle année.

Après ce tirage au sort des saints, les maîtres offrent aux fermiers un petit réveillon, du pain blanc, du fromage, des fruits, du vin ; on fraternise pendant une bonne heure et avant de se séparer, on échange des vœux pour la nouvelle année ; on se quitte avec d'amicales poignées de mains et de joyeux propos.

C'est par une prière, un acte de foi et une manifestation de vraie fraternité entre patrons, fermiers et serviteurs, que l'on passe ainsi de l'année qui s'en va à l'année qui vient.

Joseph Magenty.

Remenadilles

On a coutume de danser, sous forme de *ball* ou de quadrille, le dernier jour de nos fêtes de village, de vieux airs traditionnels dont nous donnons ci-dessous les paroles, avec quelques-unes de leurs variantes les plus connues. Nous ne croyons pas qu'on ait encore réuni tout cela comme nous le faisons. Le sens est perdu pour certains de ces couplets ; mais ils offrent tous un grand intérêt pour nous.

— Qui la ballará, la clavellineta,
Qui la ballará, cinch sous haurá.
— Jo la ballaré, la clavellineta,
Jo la ballaré, cinch sous hauré.

❖

— A cuant veneu els oús.
Tereseta, Tereseta,
A cuant veneu els oús,
Tereseta ? — A cinch sous.

❖

— A cinch sous, son massa cars,
Tereseta, Tereseta,
A cinch sous, son massa cars,
Tereseta. — A dos « liars ».

❖

Y endevant, Joan,
No me l'apretis gayre,
Y endevant, Joan,
No me l'apretis tant !

❖

Serem tres que ballarem,
Jo y mon pare, jo y mon pare (1),
Serem tres que ballarem,
Jo y mon pare y l'axirment (2).

❖

El villano ten un gat
Qu'amb la pota, qu'amb la pota,
El villano ten un gat
Qu'amb la pota escura el plat (3).

❖

Ara mireu quin home es,
En Mata-lloques, en Mata-lloques,
Ara mireu quin home es,
En Mata-lloques d'Argelès.

❖

Ventura, Ventura,
Toca l'esquellí (4)
Qu'el burró plora,
Que s'en vol morir...

❖

N'ha perdut lo seny (5)
El pobre pastre,
N'ha perdut lo seny,
Tant pis per ell !

❖

(1) *Var :* jo y la dona.
(2) *Var :* y lo xirment.
(3) *Var :* arriba al plat.
(4) *Var :* sona l'esquellí.
(5) *Var :* n'ha perdut l'aucell (?)

En Jan del riu n'es arribat,
Amb una carga, amb una carga (1),
En Jan del riu n'es arribat
Amb una carga d'escarbats (2).

N'ha comprat un violon
Per fer ballar les minyones,
N'ha comprat un violon
Per fer ballar los minyons.

❖

En Baldiri
Sense ciri
Sen va 'nar à la professó,
Amb un ganivet de sucre (3)
Per matar 'l senyor rector.

❖

— Ahont es la Bepa,
Que ne trigui tant ?
— Es à la ribera
Rentar 'l devantal...
Flo de lliri, lliri,
Flor de lliri blanch.

(1) *Var :* Amb una carga de coquilles ; ou encore : amb lo pot de confitura.

(2) *Var :* ambe lo pot de razimat.

(3) *Var :* de fusta.

A'l Senyor Ministre

Me veniu d'engastar, com si de res no era,
Las palmes qu'avuy me tenen boca-badat ;
Li estimi del tot eixa bona manera,
Mes ay ! pobret de mi, com me seu carregat !

J. D.

Les Poèmes de Romain Thomas

Voici un livre aux transpositions neuves, livre précis et nullement sobre, livre d'un art aigu mais dénué de véritable élégance, et de qualités souriantes, ouvrage d'un esprit naturellement enclin à l'exaltation. Les formes rigides, marmoréennes, le tercet et le sonnet, y arrêtent une pensée inquiète, veulent enserrer des musiques d'air et des musiques de feuillage, et font comme une vasque au jet d'eau continu de l'exaltation.

Mais, je le dis avec une pleine conviction : nous avions dans notre province des livres plus harmonieux — *Le Jardin de la Sagesse*, de Pierre Camo — ou d'une couleur plus barbare — *Les Balcons sur la Mer*, d'Henry Muchart — mais nul ne nous avait parlé de l'âme avec ce lyrisme si large et cette clairvoyance amère ; nul n'avait plus assidûment reproduit la vie nerveuse de nos paysages, et peut-être encore nul n'avait révélé un vocabulaire aussi parfaitement analytique.

Et comme ces confidences du poète sont puissamment et intérieurement dramatiques ! Il est angoissé parce que l'éclat des jours tombe dans le néant. Il pense que l'homme n'est qu'un moment dans le vide éternel et qu'il doit trouver en lui-même son appui. Il assiste, impuissant, à l'universelle métamorphose.

Il a cru d'abord qu'il recevrait un enseignement des âges passés. Il a vécu dans les villes mortes et les cathédrales — et je fais allusion ici à la vie de la pensée — ; il a été le prisonnier de leur mirage d'ombre, et de tout l'émouvant autrefois, qui persiste, inerte, dans leurs nefs. Il n'a point vu dans la cathédrale le symbole glorieux et patient de l'harmonie céleste, mais un effort pour lutter contre l'oubli des jours fugaces ; et dans l'art, il a surtout distingué le désir de sculpter l'éphémère, en son incessante fuite. Ses premiers poèmes nous disent la vie idéologique de Tolède et de Burgos, villes où le passé domine et étreint le présent, où le silence cache tant d'exaltations, où seules persistent les flèches brunes des cathédrales.

(1) *La Route du Retour*, chez B. Grasset, Paris, 3 fr. 50.

Mais j'ai hâte de retrouver le poète en Roussillon. Je ne sais point de paysage plus coloré, plus synthétique, plus contemplatif et plus empreint de particularisme que celui de Collioure, si ce n'est peut-être l'âpre décor du village de Castellnou — beaucoup trop ignoré par nos artistes.

Collioure est totalement enfermée, et un angle violet des Albères la dépose au bord des eaux balancées. Un clocher rose, de montantes ruelles aux pavés extrêmement cruels, et terminées, soit par un figuier lépreux, soit par une treille fragile et déchiquetée, soit par un agavé, poulpe immobile et bleuâtre. La merveille de quelques toits orangés, superbes de couleur, dominant l'anse opaline, de lapis fluide, de sanguine, de sépia mordorée au bord des roches. Un marché paisible, dans une ombre d'arbres, en un abri tout provincial. Des pêcheurs immobiles qui regardent l'heure. Des ramendeuses qui font courir les fuseaux sur les filets saignants, sous le vert noir des ormeaux. Et sur les sables, dans le soleil, les barques amarrées, les eaux éternelles, l'air salin qui enivre ce village de la côte.

Le langage grave de Collioure devait retenir un poète si profondément méditatif :

> Je me suis dispersé, mais levant en cadence
> mes rames sur les flots, je rentre vers le port
> de mon pays natal, gardien de mon enfance...

Et voici la raison pour laquelle l'homme qui a vraiment une âme vit avec joie dans le pays de sa naissance. Il se reconnaît. La mer, les coteaux, les arbres, lui rappellent ses jours d'autrefois. Dans le même décor, les jours présents ont la même saveur des jours passés. Il semble, si j'ose dire, que les jours se souviennent. Ils se relient les uns les autres en une fluide continuité. Voici un sentiment qui peut calmer des inquiétudes, s'il n'efface point l'angoisse du néant.

De plus, par une naturelle disposition de son esprit, le poète donne à tout ce qui l'environne sa propre sensibilité. Il établit un perpétuel dialogue avec ce paysage qui lui appartient, car il exerce comme une royauté intellectuelle sur ces lieux.

Le cyprès devient l'image d'un esprit qui jamais ne se penche, et vit dans une orgueilleuse et libre solitude. L'amandier est l'arbre de son enfance. Sa légère éclosion est à la merci des

rafales, comme sont emportés nos tendres souvenirs. Le paysage n'a point ici une simple valeur décorative ; il répond à la réalité du Collioure ; il frissonne avec le poète.

Mais voici qu'en retour, le pays natal exerce son charme subtil, avec sa miroitante mer, où flotte le vaisseau des évocations ; voici que la Méditerranée renouvelle son miracle avec ses horizons chargés d'Orient ; et l'infini de lumière grise l'esprit de ses incessants mirages. Et le poète nous apparaît soudain comme un nouvel homme, comme un converti. J'insiste sur ces éléments qui sont les ordonnateurs de l'âme : la tendresse des souvenirs, le dialogue qui, naturellement, s'établit avec le paysage, la puissance et le mirage grec de la Méditerranée.

❖

Est-ce donc maintenant la mâle sérénité ? C'est presque l'impression que donne la lecture d'une nouvelle et abondante partie de ce livre, et tout d'abord, ce vers d'un sonnet liminaire :

... Le vent berce le soir diaphane et serein...

et d'autres encore, choisis au hasard des pages :

... Vois, la mer est en fleurs en ces jours clairs d'hiver...
... L'hiver, ici, n'est rien qu'une automne plus froide...
... C'est encore le froid dans ton pays natal...

Mais le titre « La Ronde des Saisons », titre vulgaire en apparence, nous avertit que l'auteur n'abandonne pas sa conception du monde périssable ; je l'ai, d'ailleurs, dit dès le début, cette idée est le drame toujours présent du livre. Maintenant, l'heure lui est favorable. Exempt de toute servitude, il écoutera les voix de ses affections ; il les fixera. Comment ne pas être sensible au printemps de la côte, annoncé par tant de signes subtils, blanc et mauve avec ses floraisons mi-hivernales ?

... Printemps léger, air léger, cœur léger...

Voici déjà le sourire des amandiers. Et quelle force m'oblige à transcrire ici ce poème d'une si vivante grâce ?

Les Amandiers

Frais amandier de mars qui fleuris le vieux mur
Et les cœurs engourdis de tes pétales purs,
Frais amandier, ne crains-tu pas la tramontane ?
Voici qu'elle se tait ; mais ton bouquet qui plane
Se fanera bientôt sous d'invisibles mains,
Le long du rocher creux et le long du chemin.

Ce sera vers le soir quand s'élève la lune
Comme une fleur en marche au travers de la dune.
Alors tes compagnons, les bois d'oliviers gris,
Les cyprès, l'aloès, les figuiers rabougris,
La vigne dépouillée et le chêne-liège,
Résisteront sans âme au sinistre piège.
Mais toi, tu vas mourir, tu meurs d'avoir orné
Le paysage triste et de l'avoir porté
Sur la molle douceur de tes pétales clairs,
Imprudent qui fleuris au milieu de l'hiver.
Frais amandier de mars, arbre de mon enfance,
Fleuris, fleuris encore, un seul jour, l'indolence
De mon âme déserte : ah ! ne t'effeuille pas !
Mais j'entends sur la route approcher le dur pas
Du vent qui t'enveloppe en soudaine rafale,
Et j'écoute tomber en silence un pétale.

Coïncidence assez curieuse, le plus humain des poètes catalans, Joan Maragall a placé au début de son livre « Enllá » quelques poèmes sur les « Amandiers » d'une expression sans doute différente, mais d'une pensée fort semblable.

Les deux poètes s'expriment avec la même délicatesse fervente et mélancolique. Je comparerai encore les « Fagotières » à la « Vaca cega », à cause de leur même lassitude résignée dans le soir morne. Cependant, Maragall avait beaucoup plus de croyances; et si son art est également penché sur l'écoulement des choses, il est sans contredit d'une lumière plus douce et d'une plus élégante noblesse. Les poèmes de Romain Thomas sont d'une analyse plus rigoureuse et amère ; l'angoisse métaphysique y vibre davantage ; elle en pénètre la grande majorité. Je le sais bien, cette angoisse paraît s'effacer dans certaines descriptions tendres du printemps, presque plastiques, et même uniquement impressionnistes (Soir de juillet) ; il semble alors que le poète se soit laissé surprendre par l'éblouissement de la lumière. Mais comme le crépuscule ramène les cloches qui tintent, lorsque s'éteignent les couleurs, voici que s'éveillent encore les coutumières souffrances, les maîtresses de son âme. Même au plein midi, les clarines « rythment la fuite du temps ». Dans le mystère nocturne, « les barques gisent semblables à des cercueils ». Le mot « lamenter » revient à chaque page. Le vent pousse de « longs râles » et sa voix nous dit :

« La solitude immense et la douleur sans fin ».

Ah ! L'émouvant poème que celui où l'auteur nous montre le

vent inhabile à trouver son rythme, fort comme un orgueil et comme une douleur, et qui se brise devant un obstacle toujours présent ! Et quelle enivrante amertume dans ces pages où il rejette tous les mythes et laisse l'homme seul, dans la tragique solitude ! Romain Thomas possède au plus haut point ce sentiment de la souffrance qui est l'un des rares dons des âmes d'élite. Il semble que pour lui l'homme ne mérite notre attention que par la souffrance dont il porte l'empreinte. D'où vient une telle disposition d'esprit ? Est-ce d'avoir trop contemplé les martyrs de Ribera et ces seigneurs de parage que peignait le Greco ? Je ne le sais, mais j'observe qu'il n'a vu dans le port lumineux que la lassitude des fagotières et le travail incessant des ramendeuses ; et ces images s'agrandissent par la force du symbole et se rattachent visiblement à la pensée initiale du livre. Même dans les poèmes de l'Enfant, les seuls qui soient des chants au rythme berceur, son émotion lyrique naît encore de la souffrance :

> Mon amour est fait de pitié...
> ..... cette affection austère
> où passe l'angoisse des deuils...

L'enfant apporte comme un apaisement ; n'est-il pas au détour de la route de merveilleuses forêts ? Le poète serre âprement dans ses mains une lampe d'argile. Mais aussi, une vie libre, ordonnée et abritée dans la petite ville donne à son esprit une nouvelle force ; il reçoit de l'amour la confiance grave et le goût des lignes harmonieuses, tandis qu'il revoit dans son enfant la grâce des floraisons émerveillées. Son attitude est dès lors celle d'un héros, et d'un héros de volonté hellénique. Car les Grecs ne sont arrivés à la pure sérénité qu'après une lutte contre la souffrance : « Le Grec, dit Frédéric Nieztsche, connut et ressentit les angoisses et les horreurs de l'existence : pour qu'il lui fut possible de vivre, il lui fallut l'évocation de cette protectrice et éblouissante splendeur du rêve olympique ». Ainsi le poète, recevant un conseil des éléments et des feuillages, accepte d'être un moment dans l'écoulement des métamorphoses ; et comme Hector, près du vieux figuier des remparts de Troie, il trouve toute sa force dans cette trilogie suprême : le coin de terre, la femme, l'enfant.

Joseph-Sébastien Pons.

Octobre 1912.

Les Catalanismes à l'école

(Suite)

16. — *Substitution de l'auxiliaire* ÊTRE *à l'auxiliaire* AVOIR. — Quand je *suis* été guéri, on m'a fait voir le numéro gagnant. (Sujet B, élève G. F.)

En catalan roussillonnais on dit : *som estat* pour *j'ai été ;* d'où l'incorrection. Un catalan de Catalogne ne commettrait pas cette faute parce qu'il dit : *he estat* ou *he sigut.*

17. — *Substitution de l'auxiliaire* AVOIR *à l'auxiliaire* ÊTRE. — De ce qui m'*a* resté, j'en ai placé les trois quarts à la caisse d'épargne. (Sujet B, élève P. J.)

En catalan on dit : *lo que m'*HA *quedat* pour traduire : ce qui m'*est* resté. C'est ce qui explique l'incorrection.

18. — *Substitution de l'auxiliaire* AVOIR *à l'auxiliaire être, de la préposition* A *à la préposition* POUR *et de la locution* DESUITE QUE *à la locution* DÈS QUE. — Nous avons fait les petits jardiniers puis nous *avons* parti *à* la maison. (Sujet C, élève P. J.)

Desuite que j'*ai* arrivé à la maison j'*ai* allé chercher une bicyclette. (Sujet B, élève F. M.)

Ici on ne s'explique guère pourquoi les élèves ont écrit : nous *avons* parti, *j'ai* arrivé et *j'ai* allé puisque, en catalan, on emploie l'auxiliaire *être* en pareil cas.

Partir á n'est pas correct. C'est *partir pour* qu'il fallait écrire. Si l'élève a substitué la préposition *à* à la préposition *pour* c'est parce que, en catalan, on le dit ainsi. Quant à la locution incorrecte *desuite que*, c'est la traduction du catalan *desseguit que* qui signifie *aussitôt que* ou *dès que.*

19. — *Substitution du verbe* VENIR *au verbe* DEVENIR. — L'année suivante, je vis un petit arbuste... Il *venait* de plus en plus grand. (Sujet C, élève F. S.)

Le petit arbuste *venait* de plus en plus grand. (Sujet C, élève M. F.)

En catalan on emploie couramment *venir* pour *devenir*. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer ce catalanisme sous la plume des élèves.

20. — *Substitution du verbe* FAIRE *au verbe* AVOIR *et au verbe* PRODUIRE. — Avec ses oreilles coupées et sa tête ronde, il *faisait* l'aspect farouche. (Sujet A, élève F. L.)

Cette année il (l'arbre) a *fait* des pêches grosses et belles. (Sujet C, élève N. L.)

En catalan on dit :

feya la cara triste pour : il *avait* l'air triste.
feya pressechs grossos pour : il *produisait* de grosses pêches.

21. — *Substitution d'un pronom masculin à un pronom féminin et du verbe incorrect* AVOIR DEVENU *au verbe* AVOIR PRODUIT. — Quand *ils* furent *mûres*, j'allai trouver mon camarade Antoine pour lui faire voir les pêches *qu'avaient devenues* de ce petit noyau. (Sujet C, élève B. H.)

Cet élève avait pensé d'abord en catalan en écrivant le sujet *ils* (los pressechs), puis brusquement il a pensé en français en écrivant l'attribut *mûres* (les pêches). Mais aussitôt après il a de nouveau pensé en catalan pour écrire : *qu'avaient devenues* traduction littérale de *que havien vingut*. S'il avait continué en pensant en français, il aurait certainement écrit : *qu'avaient produites* ce petit noyau ou *qui provenaient de*.

22. — *Substitution de conditionnels catalans francisés aux conditionnels corrects*. — Si je gagnais un million à la loterie, je *feries* une part à mes parents et je *placeries* ce qui me resterait à la Caisse d'épargne. (Sujet B, éleve S. J.)

Je *feries* et je *placeries* pour *je ferais* et je *placerais*, c'est presque du catalan ; on ne peut donc pas dire que l'élève ait pensé en français son petit devoir.

IV. — Interversion des mots

23. — *Changement de place du pronom personnel sujet dans la forme interrogative*. — Il me dit : « *Vous voulez* gagner le gros lot ? » (Sujet B, élève B. H.)

En catalan le pronom n'est pas employé dans la conjugaison des verbes. Il ne peut donc pas l'être dans la forme interrogative. Ainsi *voleu guanyar* signifie à la fois : *vous voulez gagner* et *voulez-vous gagner ?* Le point seul distingue la forme interrogative de la forme ordinaire ; et ce point est tellement indispensa-

ble (en français on pourrait même s'en passer) que certains auteurs en mettent deux, un au commencement, l'autre à la fin. Ils écrivent : *¿Voleu guanyar ?* entre deux points d'interrogation, pour : Voulez-vous gagner ?

Cela étant, il est tout naturel que des enfants, pensant en catalan, commettent des catalanismes consistant non pas à supprimer le pronom ce qui est très rare, mais à considérer comme immuable la place de ce pronom.

24. — *Difficulté d'emploi de la négation* NE PAS. — Je mis un tuteur et je l'entourai de roseaux pour *ne pas* qu'on y marche dessus. (Sujet C, élève P. J.)

Alors je me dis en moi-même pour *ne pas* que mon frère le sache... (Sujet C, élève P. J.)

Pour se rendre compte de la difficulté d'emploi de la négation *ne pas* il suffit de savoir que cette double négation n'existe pas en catalan, du moins en catalan roussillonnais. La forme négative *pas* est seule employée.

Ex. : *sé pas*, je ne sais pas.

Or, il est facile de séparer *ne* de *pas* et d'intercaler un verbe entre les deux. Ce qui l'est moins, c'est de les placer convenablement dans les locutions : pour *ne pas* marcher, pour qu'on *n'*y marche *pas*, pour *ne pas* se mettre, pour qu'on *ne* se mette *pas*, etc. où les deux parties de la négation sont tantôt réunies tantôt séparées.

Pour *pas* marcher, pour *ne pas* qu'on y marche, pour *ne* se *pas* mettre, pour *ne pas* qu'on se mette sont des formes bien tentantes et les élèves ne peuvent pas du premier coup y substituer les formes correctes. Une longue pratique du français peut seule les initier à ces petits mystères grammaticaux. A moins que, par des exercices spéciaux de traduction on n'ait amené les élèves à comparer utilement les deux langues, le temps nécessaire à cette initiation sera très long. Mais comment traduire à l'école une langue qui, officiellement du moins, n'existe pas depuis le Roi-Soleil ?

(*A suivre*) Louis PASTRE.

HISTOIRE LOCALE

Un Manoir catalan au XVIIe siècle

ou Inventaire du château de Nyer, dressé en 1698

(Suite et Fin)

Un badamecum de cartero dolent y dins ell una mapa del ducat de Juliers, altre anomenada lo seccle electoral, altre partida occidental, altre comptat de Namur y altre del ducat de Luxamburch petitas y dolentas, un llibre de portrectura de mestre Juan Cuxin ab cobertas de paper, sis fulls de differents figuras de paper per ensenyar de pintar, desaset estampas de paper de petitas figuras.

Sinquanta set servietas de ginesta finas usades.

Dos dotsenas de servietas comunas usades.

Dotse estovallas finas usades.

Catorse estovallas comunas dolentas y usades.

Vint y quatra servietas comunes, desanou de dolentas y les restant sinch usades.

Sinch llansols, dos tela de lli y los altres tres tela de mainatge usats.

Tres cortinas o rideus de finestra tela de lli ab llurs anellas de llauto.

Tres faldillas o jupas de vesin blanch usades.

Unas faldillas o jupa de roan dolentas.

Un gipo o corset de vesin dolent.

Sis coixineras tres tela de Olanda y les altres tres tela de mainatge usades.

Una tovallola o tauleta picada ab las armas del senyor marques.

Tres bonetas de tela per cofar usades.

Quatra acrans de cartero dolents.

Una tovallola o tauleta de tafeta vert guarnida ab una punta de plata falsa fumada.

Un sach o bolsa per portar las horas de bellut carmesi ab un galo de or molt usat y fumat.

Un cortinatge de llit de damas carmesi guarnit de una franja de seda color de or y blancha, consistent en dos cortinas grans, dos cortinas petitas, altre cortina per lo capsal sens guarnir, sis pessas per lo torn del llit per alt y baix, una vanova, dos pessas del sobre cel y quatre poms.

Un tros de dita guarnitura o franja.

Sinch petits trossos de damas carmesi retanyt de una jupa o faldillas desmontades molt usats.

Quatra trossos de dit damas tres grans y dos petits trossos de manegas tot de un manton desmontat y retanyt molt usats.

Un manton de damas carmesi folrat de tafeta blau usat.

Una jupa o faldillas de dit damas carmesi usades.

Un manton y faldillas de brocat de or blau lo dit manton doblat de un tafeta carmesi y las ditas faldillas o jupa doblades de tafeta blau ab un petit galo de or usat.

Sinch trossos de una estofa color de or y plata.

Una franja de or gran y altre petita per una jupa o faldillas.

Una guitarra enllautada.

Un manton y jupa o faldillas de drap de Olanda negre usat.

Una vanova a la morisca doblada de tafeta vert usada.

Tres pams tela de botana.

Un jaquet ab lo jach de damas de fusta negre usat.

Un tros de galo ample de color de or y vert de seda de la llurca del senyor marques de tres canes, altre tros de mitja cana y altre tros de set canes.

Altre tros de galo de dita llurca estret de dits colors de una cana, altre de tres canes y mitja y altre de quatra canas y tres pams.

Un sach o bolsa de drap negre per portar las horas ab un cordo de seda vermella doblat de baieta negre molt dolent.

Un petit llit o cortinatge tot en una pessa de escarlata ab sa franja de or.

Setze guarnituras de cadiras de tapisseria punt de Xina, quatra de bonas y las restants dotze cremadas dels caps.

Una bandolera de bufla sens ferros per un soldat de cavall.

Un gran brocal o garrefo de estany ab son coberto que pesa desanou lliuras.

Un matalas petit de llana tela de casa.

Un llansol tela de casa ab molts forats del foch.

Una flassada de llana blancha un poch cremada.
Una capa de drap color de fulla morta per lo cotxero.
Un petit travasser de llit de campanya.
Un petit llit de campanya espatllat que y faltan dos peus.
Una flassada de llana blanca bona.
Una copa de aram petita foradada.
Una petita cussera tela de botana plena de pluma usada.
Una vanova a la morisca usada.
Dos matalassos de llana usats.
Un petit matelas de llit de campanya usat.
Tretse trossos de cadis negre dels quals eran guarnits los draps o cobertas ab las armas del senyor marques que servian de tapissaria.

. . . . . .

Dos llibres intitulats la explicatio del nou testament primer y segon tomo ab cobertas de basana de quart.
Tres llibres intitulats *Trebals de Mars* ço es tomo primer segon y ters.
Altre llibre intitulat *Memoria del Temple* ab cobertas de basana de mitg quart.
Altre llibre intitulat *Discurs politich* ab cobertas de basana de mitg quart.
Altre llibre intitulat *Obras del Temple* ab cobertas de basana de mitg quart.
Altre llibre intitulat *Amenta fabula* petit ab cobertas de basana.
Altre llibre de mitg quart intitulat *La Istorie del princep Conde* ab cobertas de basana.
Altre llibre intitulat *La ciutat de Deu* tomo segon ab cobertas de basana.
Altre llibre intitulat *Estat de Inglaterra* tomo segon de mitg quart ab cobertas de basana.
Altre llibre petit intitulat *Lo dever de una anima* ab cobertas de basana.
Altre llibre intitulat *Istoria de Guillaumes tercer* ab cobertas de basana tomo primer.
Altre llibre intitulat *Testament politich* ab cobertas de basana.
Altre llibre intitulat *Istoria de Guillaumes tercer* tomo segon ab cobertas de basana.
Altre llibre intitulat *Lo princep de Machiavel* ab cobertas de basana.

Altre llibre de mitg quart intitulat *Panegerich de Lluis lo gran* ab cobertas de basana.

Altre llibre intitulat *Estat de Inglaterra* ab cobertas de basana.

Un petit llibre ab cobertas de basana per dir lo rosari.

Altre llibre intitulat *Nou diutionari en frances y alemany* ab cobertas de pergami.

Altre llibre intitulat *Selva de venturas* ab cobertas de pergami.

Altre llibre intitulat *Los Psalms de David* ab cobertas de pergami.

Altre llibre intitulat *Los treballs de Hercules* ab cobertas de pergami.

Altre llibre intitulat *Europe esclave* ab cobertas de paper petit.

Altre petit llibre intitulat *Abregé de la vida de Fedrich* sens cobertas.

Un petit llibre italia ab cobertas de paper marbrat.

Quatre llibres alemanys tres ab cobertas de pergami dolentas y lo altre ab coberta de paper petits.

Un petit llibre ab diffeıents figuras estampades.

Altre llibre intitulat *Carlos Quint* ab cobertas de basana.

Altre llibre ab cobertas de basana intitulat La *Vida de Turena.*

. . . . . .

Una cadira a portar guarnida de estamenya negre laqual se troba en casa madama Bearn en Perpinya.

Una roba vint lliuras de llana blanca de un matelas cremat.

Vint lliuras de llana y crin tot mesclat de altre matelas cremat.

. . . . . .

Extrait des Archives du château de M. le marquis de Montferré, à Laval (Mayenne),

LIVRES et REVUES

Dans *l'Esquella de la Torratxa* (n° du 13 décembre dernier), nous avons eu le plaisir de lire un article de Gabriel Alomar intitulé : « La bona vila d'Elna ; pàgines d'un viatger pietós. » Il appelle le fameux cloître « la meravella mès alta de l'art romanic de Catalunya ». Il écrit sur notre dialecte les agréables lignes suivantes : « Us confesso que no puc sentir sense una emoció d'infinita gracia el nostre catalá en la seva transfiguració ultrapirinenca, ont els sòns s'atenuen y dolsifiquen en un rebaixament de valors musicals. » Il donne à la plaine roussillonnaise cette charmante épithète : « Aquet desdoblament simetric del nostre Empordá a l'altra banda de Pirineus. . . »

Nous avons reçu un **Ensaig sobre l'Atlantida** de Verdaguer, par J. Fornell (Barcelone ; Alvar Verdaguer, 1912 ; 125 pgs). Cette brochure comprend les chapitres suivants : I Concepció del poema, desenrotllo de la idea y plan format. — II Dels elements que integran el poema. — III Impressions estétiques. — IV Notes y comentaris (chant par chant) ; puis deux appendices : I Notes bibliográfiques ; II Obres esmentades. Ce petit volume, intéressant et utile, sera recherché par les admirateurs du grand poète catalan, auquel, comme on le verra d'autre part, on se dispose à élever un monument digne de lui, digne de son œuvre immortelle, et digne aussi de la terre qu'il a magnifiquement glorifiée dans ses poèmes de génie.

❖

Nous devons signaler dans le journal l'*Univers* du 4 janvier dernier un article de notre compatriote l'abbé Jampy sur « Les lettres catalanes et le clergé en Roussillon », dont la thèse principale se résume en ces quelques lignes que nous en détachons : « C'est ma conviction profonde ; les esprits véritablement désireux de conserver, avec la langue du Roussillon, le caractère moral de cette région, n'ont pas trouvé, pour l'édifice à construire, le seul terrain nécessaire. »

❖

Tous les journaux ont annoncé déjà la publication du dernier volume de vers de Frédéric Mistral **lis Oulivado.** M. Joseph Aladern nous a envoyé une traduction en vers catalan de l'un des plus beaux morceaux de cette œuvre nouvelle. Nous la publierons dans le prochain numéro.

❖

Lo Cant del Vallespir.

Nous ne pouvons résister au plaisir de dire, tout spécialement, un mot de la musique de cette cantate ; nous empruntons son appréciation à l'un de nos critiques roussillonnais :

« L'œuvre musicale de Déodat de Sévérac est superbe. L'inspiration en est très fraîche. L'harmonie, délicieusement piquante et suffisamment chromatique, est d'une couleur chaude et vibrante.

« Nous avons très goûté l'adjonction à l'orchestration, d'une partie de *ténor*, qui était tenue par un excellent exécutant, M. Albert Manyach.

« La sonorité nasillarde de cet instrument ressortait bien dans l'ensemble des anches et le leit motiv qu'il expose à diverses reprises dans le cours du morceau y gagne en intensité.

« L'œuvre est solide, elle fait honneur au beau talent de Déodat.

« Les ensembles vocaux furent très bien rendus, avec beaucoup de précision. On remarqua notamment certaine imitation fuguée à 4 voix, dont l'interprétation demande une grande sûreté.

« Les nuances étaient bien amenées, de sorte que tous les effets voulus par le compositeur ne perdaient rien de leur valeur.

« Les solistes de la cantate, Mme Sors et M. Sabaté et peu après M. Rancourt dans *Montanyas regaladas*, méritent aussi nos compliments, ainsi que l'Harmonie de Céret, qui accompagnait avec discrétion, ce qui est rare de la part d'instruments en cuivre. Félicitons également M. Louis Roque qui conduisit le tout avec vaillance.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

7e Année. N° 74 15 Février 1913.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Un Événement Littéraire Catalan

L'Institut d'Estudis Catalans, cet organisme si remarquable, que la *Diputació* et la Municipalité de Barcelone protègent avec le plus grand zèle et pour lequel une installation des plus larges a été aménagée dans le Palais même de la *Diputació* (La Real Audiencia), vient de rendre à la langue catalane, et par suite aux aspirations ethniques elles-mêmes de la race, le service le plus signalé : il vient de réaliser et de mener à bonne fin l'œuvre que, déjà depuis quelque temps, il avait entreprise de la réglementation et de l'unification de l'orthographe catalane.

Sous ce titre : *Per l'unitat de l'idioma*, il vient de promulguer les règles de cette orthographe, règles désormais obligatoires et les mêmes pour tous les Catalans de la Catalogne, de Majorque, de Valence et du Roussillon.

Dire à l'aide de quel travail et avec quel soin les problèmes, qui se présentaient aussi nombreux que compliqués, ont été étudiés et dans quelles conditions un accord est devenu possible et s'est fait, serait inutile, du moins pour le moment. Il suffit, pour faire comprendre qu'elles doivent être indiscutables et indiscutées, de publier ces règles elles-mêmes, en rappelant la haute autorité de

l'Institut et en nommant les signataires de ces résolutions : MM : Mossen Alcover, Miquel A. Fargas, A. Rubio i Lluch, J. Massó-Torrents, Josep M. Botill, Joaquim Miret i Sans, Lluis Segalá, Mossen Olascar, E. Terrades, Eugeni d'Ors (Xenius), Josep Carner, Josep Pejoan, Pere Corominas, Pompeu Fabra, J. Puig i Cadafalc, Miquel S. Oliver, R. Turró, August Pi Suñer, Guillem de Brocá.

Que pouraient signifier des rébellions individuelles, même de simples controverses, lorsqu'on a vu s'incliner, pour l'accord commun et faire le sacrifice de leurs préférences personnelles et de leurs habitudes, après des discussions approfondies, des écrivains qui préconisaient et personnifiaient naguère divers systèmes, Mossen Alcover, pour Majorque, Massó-Torrents, de *l'Avenç*, Pompeius Fabra..., etc.

Il n'y a donc qu'à répondre, et par acclamation, à l'initiative de *l'Institut*. Tout regret, toute tentation de ne pas obéir doit tomber devant cette considération d'intérêt général. *L'unité* en effet est une chose si désirable, si capitale et promet de si beaux résultats qu'on ne saurait l'acheter trop cher et qu'elle vaut largement plus que toutes les renonciations qu'elle peut exiger. Du reste, c'est peut-être sauver la langue elle-même que de faire cesser l'état d'anarchie dans lequel s'est traînée, jusqu'à ce jour, son mode d'écriture.

Nous ne publions aujourd'hui que le dispositif du document, réservant pour plus tard l'analyse des considérations (*Per la llengua catalana* — *Cumplint una missió.. etc.*) dont il est accompagné :

R. DE LACVIVIER.

❖

Règles orthographiques de la langue catalane

I

On écrira avec un *e* (et non avec un *a*) la terminaison du pluriel des noms en *a* et les terminaisons en *s*, *n*, *m* et *u* des temps des verbes où la troisième personne du singulier se termine en *a*.

Ex. : taula, taules ; força, forces, etc. — pensa : penses, pensen. — trenca : trenques, trenquen. — prega : pregues, preguen. — pensava : pensaves, pensaven, pensàvem, pensàveu. — dormía : dormíes, dormíen, dormíem, dormíeu. — faría : faries, fariên, fariem, fariéu.

II

On écrira *g* (et non *j*), devant *e* et *i* :

Ex : geniva, geografia, ginebrada, marge, ingenu, sacrilegi, menges, mengivol (mots dans lesquels le *g* a le même son que le *j* dans jove, gorja, menja) ; avantatge, metge, rellotge, viatjen, viatgin, (mots dans lesquels le *tg* a le son que le *tj* dans lletja, lletjor, viatja, viatjar).

Exception : On écrira *j* devànt *e* dans : *Jerarquià*, *jeroglific*, *majestat*, *jeure* (qui n'est qu'une forme secondaire de *jaure)* ; dans les groupes de lettres *jecc* ou *ject*, comme dans : objecció, adjectiu, abjecte, conjecture, injectar ; et dans quelques noms propres, comme Jesús, Jeroni, Jeremies, Jerusalem.

III

Le catalan connaît quatre *h* : 1° un *h* étymologique venant du latin ou correspondant à un esprit rude du grec. Ex. : home, hipòtesi.

2° un *h* rappelant une consonne disparue : Ex. rihent, rahò (de ridendo, rationem).

3° un *h* servant uniquement à indiquer une prononciation dissyllabique. Ex. : attribuhir, llehó (de attribuere, leonem).

4° un *h* final après le *c* et qui n'a aucune valeur ni étymologique ni phonique. Ex. : amich (de amicus).

Le premier seul sera maintenu.

On écrira donc : habil, habitar, haver, heretar, historia, hivern, hora, hostal, ahir (latin : heri), inherent, cohesió, exhalar, prohibir, vehícol, *et de même :* harmonic, hemicicle, hexàmetre, hidrógen, homología, horitzó, etc.

Cependant on écrira : Espanya, oreneta, ordi, eura (que tout le monde écrit ainsi, depuis longtemps) *malgré le latin :* hispania, hirundo, hordeum, hedera.

Les trois autres *h* seront supprimés (ainsi que beaucoup d'écrivains l'ont déjà fait).

On écrira donc : raó, atiar, creença (et non rahó, atihar, crehença) ; attribuir, influeix (et non attribuhir, influheix) ; amic, arc, gràfic (et non amich, arch, gràfich).

IV

Les groupes greco-latins *ph*, *th*, *ch* et *rh* seront remplacés (comme on le fait déjà) par *f*, *t*, *c* ou *q*, et *r*.

Ainsi on écrira : filosofia, teorema, cólera, retorica (et non philosophia, theorema, etc.). Avec exception pour le mot *chor* (chœur), pour le différencier du mot *cor* (cœur).

Le *i* remplacera le *y* pour représenter le *u* du grec.

Ex. : sistema, rîtme, etílic (et non systema, rhythme, ethylic).

V

Le *i* asyllabique après une voyelle s'écrira *i* et non *y*.

Ex. : aire, empaitar, remei, rei, reina, meitat, noi, almoina, boira, avui, cuina, buidar, creia, duia, noia, remeiar, joiòs (et non ayre, empaytar, remey, etc).

Quand un *i* atone après une voyelle n'est pas asyllabique ou quand un *i* tonique après une voyelle n'est pas graphiquement accentué, la non diphtongaison s'indiquera par un tréma sur le *i* :

Ex. : reïna, reïnós, heroïna, menyspreï.

Exceptions : on écrira *i* (et non *ï*) : — 1° dans les terminaisons *ible*, *isme*, *ista*, *itat*. Ex. : increible, egoisme, panteista, tenuitat.

2° dans les terminaisons des verbes de la 3me conjugaison. Ex. : agrair, influir, influiré, influiría, obeim, obeiu, constituit, constituida.

3° après les préfixes *co* et *re*. Ex. : coincidir, reimpressió.

4° après une voyelle portant un accent. Ex. : continúi, estudíi.

VI

La particule copulative venant du latin *et*, et que les anciens

écrivaint *e*. *(Jo e tu)* s'écrira *i* (et non *y*) : Ex. : *Jo i tu* et non *Jo y tu*.

VII

On écrira avec *ll* (non mouillés) les mots comme *carretel'la*, *potxinel'li* et tous les mots *savants* qui ont *ll* en latin (ou en grec) et où le castillan ne met qu'un *l*.

Ex. : allegoria, allocució, alludir, apellar, bellicós, cellula, collegi, ellipsa, excellent, idilli, illustre, intelligent, rebellió, sollicitar, etc.

Mais, comme il a été décidé que la graphie *ll* serait maintenue pour représenter le *l* palatal (ou *l* mouillé), lorsque, au contraire, les *ll* ne doivent pas être mouillés on intercalera un point entre les deux, pour le montrer.

Ex. : carretel'la, potxinel'li, col'legi, intel'ligencia... etc., etc.

VIII

M et *n* devant une consonne à l'intérieur des mots s'écriront, savoir :

Devant *b*, *p* et *m*, toujours *m* :

Ex. : ombra, tomba, embenar, imbibició, compadir, emplujat, impunit, commoure, emmalaltir, emmirallar, immens, imminent.

Devant *f*, on écrira *m* en règle générale.

Ex. : àmfora, limfa, triomf, amfiteatre, simfonia, emfàtic.

Exception : Les préfixes *con*, *en* et *in* (dont le *n* se change en *m* devant *v*, *p* et *m*) conserveront leur *n* devant *f*. Ex. : confegir, confraría, enfebrat, enfosquir, etc. Cependant on écrira : emfàtic, emfisema, emfragma.

Devant *n*, on écrira *n* ou *m* selon la prononciation, mais jamais *mp*.

Ex. : ennuvolar, ennegrir, innovatió, condemnar, solemnial, amnistía, columna, damnació.

Devant *c* et *t* : — 1° on écrira *mp* dans les mots où le latin offre le groupe *mpt*.

Ex. : exempció, consumpció, presumpció, exempte, prompte, redemptor.

De même : *temptar* et *comptar* (différent de *contar*).

2° Dans tous les autres cas, on écrira *n*.

Ex. : tancar, encès, content, interior, empenta.

Exceptions : comte, impremta, femta.

Devant les autres consonnes, on écrira *n* :

Ex. : venda, engolir, ginjol, enquesta, canvi, minnar.

Exceptions ; premsa, somriure, tramvía, Samsó.

A remarquer : *setmana*, *cotna*, *sagna*, au lieu de semmana, conna, sangna.

IX

On écrira *amb* (et non *ab*) pour signifier *avec*.

La forme *ab* était, il est vrai, la forme antique, encore usitée par beaucoup d'écrivains modernes (on écrivait aussi *abdos* pour *ambdos*). Mais la forme *amb* (par l'adjonction d'une nasale) a pour elle une extension incomparablement plus grande dans le domaine linguistique catalan : aussi est-il décidé qu'elle sera exclusivement adoptée, ce qui fera disparaître cette différence non justifiée entre la langue écrite et la langue parlée.

X

On écrira *q* (et non *c*) devant *u* asyllabique, lequel *u* s'écrira avec tréma devant *e* et *i* et sans tréma devant *a* et *o*.

Ex. : quatre, quan, qual, quart, aquàtic, quotidiá, obliqua, qüestió, eqüestre, freqüent, conseqüencia, delinqüent, obliqüitat, etc.

Mais on écrira sans tréma : cueta, cuaça, cuota (3 syllabes : dérivés de *cua*), evacuar, vacuitat (4 syllabes : dérivés de *vacuus*), perspicuitat, innocuitat (5 syllabes : dérivés de *perpicuus*, *nocuus*).

XI

Les mots savants s'écriront rigoureusement avec *s* ou *ss* suivant que leur étymologie latine (ou grecque) présentera *s* ou *ss*.

Ex. : adhesió, corrosió, ecclesiàstic, entusiasme, episodi, infinitesimal ; *et, d'autre part :* admissió, agressió, assidu, colossal, dissolut, pressió, vicissitut, etc. (et non admisió... etc.).

Le préfixe *trans* s'écrira toujours avec un *s* (et non avec un *z*).

Ex. : transacció, intransigent, etc. (et non tranzacció, intranzigent, etc.).

XII

La règle à la fois étymologique et traditionnelle étant de représenter le son de *s* sourd par *c* devant *e* et *i* (centum, vencere,

essencia), de même et par analogie on l'écrira par *ç* devant *a*, *o* et *u*, et à la fin des mots (au lieu de *s* ou *ss*).

Ex. : dolç, dolça, dolços, dolces, glaç, glaçar, glaçial, braç, braços, abraçar, bracet, llaç, enllaçar, començar, alçar, calçar encalçar, descals, açó, França, Francès, avenç, comerç, comercial, terç, terça, tercer, març, força, canço, llençól, etc.

De même pour tous les dérivés en *iç*, *diç*, *diça*, *aç*, *ança*, *ença*.

Ex. : pedriç, vincladiç, anyoradiç, venediça, bellugadiça, contumaç, esperança, venjança, temença, coneixença, etc.

Il n'y aura donc jamais un *ç* devant une consonne ni au commencement d'un mot.

Exception pour *ço* (abréviation de *aço*) et pour l'abverbe *ça* et pour certains mots venant de l'arabe, tels que *sucre*, *safrá*, *arrós*, *sabata*, *safata*, *assotar*, *Saragossa*.., etc.

XIII

La lettre *x* (prononcée *cs*, *c* ou *gz*) sera conservée dans les mots savants qui présentent *x* en latin (ou en grec).

Ex. de x prononcé cs : lèxic, convexe, òxid, asfixía, crucifix, índex, apèndix, relaxar, text, expressar.

Ex. de x prononcé c : excedir, excel'lent, excessiu, excitar.

Ex. de x prononcé gz ; exacte, examen, exemple, exigir, exuberant, exhortar, inexhaurible, hexagon.

Nota. — C'est une faute, qui est fréquente, d'écrire avec un *x* au lieu d'un *s* les mots suivants : *estendre*, *estrany* (qui ont la même origine que *escurcar*, *escaure*, etc.) *espontani*, *escèptic* (dont la forme latine : *spontaneus*, *scepticus*, n'offre pas de *x*).

Le son de *x* palatal se représentera par *x* en règle générale, et par *ix* après *a*, *e*, *o*, *u*.

Ex. : xafogor, xerigot, xifra, xop, xuclar, planxa, gronxar, marxa, baix, baixa, baixar, caixa, esqueix, teixir, eixut, boix, gruix, ix, ixent, guix.

XIV

Les plosives finales sont représentées tantôt par *g*, *d*, *b*, tantôt par *c*, *t*, *p*.

g, *d*, *b*, finaux ne sont admis que pour les mots savants qui présentent ces lettres en latin (ou en grec).

Ex. : esófag, pròleg, diftong, àcid, rígid, monosil'lab, verb... etc.

Et pour les mots de formation populaire où l'étymologie indique *g*, *d*, *b* ou *c*.

Ex. : llarg, verd, barb... (de largus, viridis, barbus...).

Mais il faut excepter les mots qui, en latin, se terminent en *itudo*. Ex. : amplitut, beatitut (du latin amplitudo, beatitudo...) et les mots de formation populaire où la plosive est précédée d'une voyelle accentuée. (Ex. : *humit*, de humidus).

Il faut noter, de plus, que l'on terminera toujours en *c* (et non en *g*) la 1re personne du singulier de l'indicatif présent (Ex. : *vinc*, *valc*).

Enfin, *cab*, *sab*, *reb* (de cabre, saber, rebre) prennent un *b*.

En vertu de cette règle :

1° Après une consonne : les masculins, les primitifs et les indicatifs présents se termineront en *g* ou en *c*, en *d* ou en *t*, en *b* ou en *p*, suivant que leurs féminins, leurs dérivés ou leurs infinitifs présentent les unes ou les autres de ces lettres.

Ainsi l'on écrira :

Llarg, alberg, sang, fang, oblong, *parce que l'on a* : llarga, albergar, sangonós, fangós, oblonga : *et* arc, blanc, blavenc, *parce que l'on a* : arcada, blanca, blavenca. *L'on écrira* : verd, covard, llard, sord, perd, *parce que l'on a* : verda, covarda, llardós, sorda, perdre : *et* fort, cobert, tort, surt, *parce que l'on a* : forta, coberta, torta, sortir. *L'on écrira* : verb, superb, balb, *parce que l'on a* : verbal, superbia, balba : *et* esquerp, colp, *parce que l'on a* : esquerpa, colpir.

2° Après une voyelle non accentuée ; la règle est la même que dans le cas précédent.

Ainsi l'on écrira :

Pròdig, sacrileg, catàleg, centrifug, cartilag, *parce que l'on a* : pròdiga, sacrilega, catalogar, centrifuga, cartilaginós : *et* intrinsec, estòmac, ùnic, *parce que l'on a* : intrinseca, estomacal, ùnica. *L'on écrira* : àcid, àvid, càndid, esplèndid, estúpid, insípid, *parce que l'on a* : àcida, àvida, etc. ; *et* lícit, decrèpit, inèdit, insòlit, *parce que l'on a* : lícita, decrèpita, etc. *L'on écrira* : hidròfob, àrab, monosil'lab, *parce que l'on a* : hidròfob, aràbic, monosil'labic, *et* : filantrop, princep, *parce que l'on a* : filantropia, principat.

Exceptions : *buit* (dérivé : *buidar*) et les mots en *ec* : *mánec, córrec, tráfec, rónec, rénec, rústec, feréstec, rossec, préssec.*

3° Après une voyelle accentuée ; la terminaison sera toujours en *c*, *t* et *p*.

Ainsi l'on écrira :

Non seulement : Sec, ric, unic, *parce que l'on a* : seca, rica, unica ; *mais encore* : manyac, grec, groc, amic, feixuc, *malgré* : manyaga, grega, etc, *et* : foc, joc, *malgré* : foguera, joguina. *Non seulement* : dret, nèt, petit, bat, permet, *parce que l'on a* : dreta, nèta, petita, batre, permetre ; *mais encore* : fat, blat, fret, mut, nebot, paret, set, pensat, sentit, perdut, pot, put, *malgré* : fada, blader, freda, muda, neboda, aparedar, assedegat, pensada, sentida, perduda, poder, pudir. *Non seulement* : drap, xop, Josep, *parce que l'on a* : draper, xopar, Josepet ; *mais encore* : cap, cup, llop, estrep, *malgré* : cabota, cubell, lloba, estrebada.

Exceptions : *démagog, pedagog, zigzag, sud* ; les trois formes verbales : *cab, sab, reb* ; les mots : *adob, rob* ; et quelques noms propres, tels que : Alfred, Conrad, David, Nemrod, Madrid, Bagdad, Jacob, Job.

XV

Tx final ne s'emploiera que dans les rares mots dont les dérivés présentent eux-mêmes un *tx*.

Ex. : despatx, esquitx, *à cause de* : despatxar, esquitxar.

Dans tous les autres cas, on emploiera *ig* après *a, e, o, u*, et *g* après un *i*.

Ex. : maig, raig, lleig, bateig, mig, desig, goig, boig, roig, fuig, puig.

XVI

Pour accentuer, quand ils doivent l'être, les *a*, les *e ouverts* et les *o ouverts*, on emploiera l'accent grave. Dans tous les autres cas l'accent employé sera l'accent aigu.

1° Lorsque la syllabe tonique d'un mot est la dernière (oxytonique), on écrira l'accent si le mot se termine par une voyelle tonique, soit seule soit suivie d'un *s* ou d'un *n*.

Ex. : replá, diré, alló, carbó, oportú, francès, digués, formós, comprèn.

Doivent, au contraire, s'écrire sans accent : estens, carbons, infern, animal, sonor, direm, dormiu, museu, servei, remei.

2° Lorsque la syllabe tonique d'un mot est la pénultième (paraoxytonique) on écrira l'accent si le mot se termine autrement que par une voyelle syllabique, soit seule soit suivie d'un *s* ou d'un *n*.

Ex. : fàcil, pròleg, exàmen, anàvem, diriem, dirieu.

Doivent, au contraire, s'écrire sans accent : Pare, casa, cases, cerca, cerques, savi, savia, savis, savies, moro, moros, ingenu, ingenua, ingenus, ingenues, anessis, anares.

On écrira aussi l'accent si le mot a plus de deux syllabes et si la pénultième (la tonique) est en *i* ou *u* et la dernière en *a* ou *e*.

Ex. : estudía, estudíes, estudien, continúa, continúes.

Exception : *dia*, *dies*, *nua*, *nues*, *cria*, *cries*, *crien*, ne seront pas accentués.

3° Lorsque la syllabe tonique d'un mot est l'antepénultième (pré-paraoxytonique) le mot sera toujours accentué.

Ex. : época, solipede, fisica, anàloga, métode, hipòtesi.

4° Les mots qui ne diffèrent entre eux que par le son d'un *e* ou d'un *o* toniques, ou, plus généralement, tous ceux entre lesquels une confusion pourrait se produire, faute d'accent, seront tous accentués :

Ex. : bè, bé, nèt, nét, vès, vés, vèns, véns, vènen, vénen, òs, ós, jòc, jóc, bòta, bóta, mòra, móra, dòna, dóna, sò, só, sòn, són, sòu, sóu, fóra, fòra, tè, té.

Pour deux monosyllabes écrits de même façon, mais dont l'un seulement est tonique, celui-là seul recevra l'accent, pour le différencier de l'atone.

Ex. : és (de esser), es (pronom réfléchi) ; mòn, má, mós (substantifs) mon, ma, mos (adjectifs possessifs) ; nòs, vós (sujets et compléments prépositionnels) nos, vos (prononcés : nous, vous, compléments atones) : pèl, pèls (substantifs) pel, pels (contractions) : què (e ouvert), que (e fermé) : sà (adjectif qualificatif), sa (adjectif possessif) : sé (de saber), se (pronom réfléchi) ; ús (substantif), us (pronom personnel).

XVII

Devant une voyelle ou un *h*, on écrira : *a l'*, *de l'*, *per l'* (et non : *al*, *del*, *pel*).

Ex. : a l'avi, de l'home, per l'aire.

Le *e* du mot *que* (pronom ou conjonction) ne s'élidera jamais.

Le mot *an*, employé pour *a*, s'écrira *an* (et non *a n'*.

Ex. : Ho he dit an ell. (Nota : la forme *a ell* est préférable).

XVIII

Les formes *em*, *el*... etc. sont admises, concurremment avec les formes traditionnelles *me*, *te*... etc.

Ex. : Mai et veia, *ou* : mai te veia ; ells en treu *et* treu-los-en.

XIX

Après une voyelle (sauf après un *i* ou un *o* faisant partie d'une diphtongue) on emploiera, en règle générale, les formes syllabiques.

Ex. : Porti els llibres ; els papers i els llibres.

Les formes asyllabiques (*m*, *t*, *etc.*) seront employées dans les combinaisons du pronom avec le verbe (Ex. : *mira'm*) ; dans celles de deux pronoms, ou plus (Ex. : *m'en dóna*) ; dans celles d'une préposition et d'un article (Ex. : *entre 'ls dits*) ; et, facultativement, après quelques monosyllabes (tels que : *que*, *no*). Dans tous ces cas, on intercalera une apostrophe.

XX

Les mots *hi* et *ho* n'auront pas d'autre graphie.

XXI

Li est le datif du pronom (*dòna li el pa*).

L'hi est la combinaison ou bien de l'accusatif et du datif de ce même pronom (*Si vol el pa, dóna-l'hi*) ou bien de son accusatif *l'* avec l'adverbe *hi* (*no era al teatre ; no l'hi he vist*).

XXII

Les formes : *els-e*, *ens-e*, sont rejetées, de même que les formes *an-e*, *amb-e*... etc.

XXIII

Les pronoms accolés à un verbe s'en séparent par un petit tiret.

Ex. : donar-me, enviar-nos, rentar-te, recordar-se, comprar-lo, escoltar-la, fer-los, cosir-les, dir-li, venir-ne, pensar-hi, dir-ho, mirant-me, veient-les, escolteu-me, promet-nos, vesteix-te, renteu-vos, feu-les, digui-li, parlem-ne, pren-ho, vés-hi, dóna-me-lo, dóna-me'l, vés-te'n, ves-te-n'hi, digui-me l's, digui-me-les, portant-t'hi, vagi-s'en, digues-ho, digui-s'ho... etc.

On remplace le petit tiret par une apostrophe lorsque c'est une forme enclitique asyllabique qui suit le verbe.

Ex. : rebre'm, remetre'ns, deure't, vendre'l, viure'n, escolti'm, renta't, miri's, puja'l, parti'n, digui'ns-ho, porta'ls-hi, dóna'ls-en ;

XXIV

On écrira *per a* et non *pera*.

— Les règles ci-dessus ne s'appliquent pas aux noms propres géographiques, qui feront l'objet d'une étude particulière ; ni aux noms de personnes, dont la correction, s'il y a lieu, ne regarde, naturellement, que ceux qui les portent.

Barcelone, le 24 janvier 1913.

(Voir les signatures au préambule).

Assemblée Générale

L'assemblée générale de la Société d'Etudes Catalanes a eu lieu le 13 février dernier, sous la présidence de M. le Docteur Lutrand.

Ont été élus membres du Conseil d'administration, en remplacement des membres sortants :

M. Paul Bergue, M. Sudria, M. Pastre, M. Grando.

Les membres présents du Conseil d'administration ont ensuite élu le bureau, qui se trouve ainsi composé, pour 1913 :

Président : Docteur Lutrand.

Vice-présidents : Abbé Bonafont, Gustave Violet, Amédée Aragon.

Secrétaire-général : Jean Amade.

Secrétaire-adjoint : Charles Grando.

Trésorier : Jules Delpont.

Archiviste : Louis Pastre.

L'assemblée a ensuite adopté sans discussion les « normes ortográphiques » de l'Institut d'Estudis Catalans.

Un Monument à Jacinto Verdaguer

Sous l'impulsion de la « Diputació provincial » de Barcelone, une commission spéciale s'est formée en vue de l'érection d'un monument au grand chantre de la Terre catalane. Une souscription est donc ouverte dès maintenant, et la commission fait appel non seulement à toutes les personnalités de la Catalogne, mais encore à toutes celles du dehors qui se sentent quelque amour pour « les gloires » du pays catalan.

« Debem á n'en Verdaguer (proclame la belle lettre envoyée de tous côtés par la Diputació provincial de Barcelone) l'aportació de la sava popular y de les forces naturals de nostre llengatge catalá à totes les formes literaries ; debem á n'en Verdaguer l'altesa épica per la qual, mès enllá de les fronteres, junt ab les tradicions primeres de l'humanitat, narrades en les sublimitats de l'Atlántida, han conegut els homes els primers passos de nostra vida nacional en els bloch ciclópichs del Canigó ; ell ressucità en els Idilis aquella dolcesa mística que havía fugit de nostre avilit parlar en que un temps l'havía pastada el Doctor Illuminat ; y sobre tot axó, fou l'home qui ab l'esplendor que doná á nostre idioma, qu'es verb de la nacionalitat, atragué les mirades de tot el mon literari vers nostra renaxensa. Tan alta significació 'l fa una gloria nacional, al enaltiment de la qual tothom se fará un deber y un honor d'ajudarhi.»

La *Revue Catalane* est chargée d'ouvrir la souscription pour ce monument dans le Roussillon. Les envois doivent être faits dès maintenant à M. Jules Delpont, trésorier, chemin du Conflent, Perpignan.

Nous invitons nos compatriotes à répondre avec empressement à cet appel. Tous les admirateurs de Verdaguer voudront prendre part à cette belle et généreuse manifesta-

tion. La souscription sera close à la fin du mois de mars prochain.

N. D. L. R.

❖

Souscription pour le monument à Jacinto Verdaguer

Mgr l'Evêque de Perpignan	20 fr.
M. Augustin Vassal, Chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand	20 fr.
Mossen Bonafont, syndic de la Maintenance du Roussillon	20 fr.
Jules Delpont	5 fr.
Jean Amade	5 fr.
TOTAL DE LA 1re LISTE	70 fr.

Al Canigo nevat

Quan lo sol de l'ivern al dematí te mira,
Canigó blanch de néu,
Com de roba de flonja seda l'ull ovira
— Encis ! — cada plech teu.

D'una llum magnífich lo solá s'il-lumina,
Mentres es fósch l'ubach,
Y de totes les crestes lo perfil s'afina
En hermós afalach.

Sembles una montanya de marbre purissim
Sculpida pel Senyor ;
D'algun hèroe immens lo mausoléu riquissim
Resplendent de claror.

Mes aviat del cos nu d'una antigua deesa
Vas esser l'ultim vél,
Camisa qu'ha deixada llisar sa bellesa
S'esbravant cap al cel !

L'ERMITA DE CABRENÇ.

Quelques prières des Senyadors

Note préliminaire

La religion populaire, on en conviendra, est toujours différente de la religion idéale des moralistes. Il existe encore un contrat entre l'homme et la divinité. En retour des offrandes et des adorations, celle-ci doit nous aider dans nos épreuves. La religion populaire, écrit le savant essayiste Remy de Gourmont, est une forme de la thérapeutique. (1)

Le peuple veut que les saints soient des personnages utiles ; il leur demande de les préserver des souffrances physiques, qui sont l'œuvre du « malin », du « faux », du « traître », du « mauvais loup ».

Les saints sont placés à la droite de Dieu, dans la clarté du Paradis ; ils sont plus puissants que les médecins et chirurgiens. Adressons-leur des prières et des oraisons par l'intermédiaire du « senyador », et sans nul doute leur protection sera efficace. Vous lirez dans l'histoire grecque que les ambassadeurs scythes parlaient ainsi à Alexandre envahissant leurs frontières : « Si tu es un Dieu, tu dois nous combler de bienfaits. » Or, depuis ces temps héroïques, le raisonnement du peuple n'a pas évolué. Et très probablement les scythes avaient leurs « senyadors »...

En Roussillon, on les appelle ainsi parce qu'ils accompagnent de signes de croix leurs oraisons miraculeuses. Je ne crois pas qu'on doive les assimiler aux « endevinayres », qui font profession de deviner les maladies et usent également de prières. Le « senyador » roussillonnais est un vieillard confiant qui lutte contre les esprits maléfiques ; il ne réclame pas d'argent et rend service. Ses oraisons hermétiques et mystérieuses, aux naïves assonances, font partie de la petite science populaire, jaillie avec les étincelles du foyer, aussi bien que les proverbes, dictons, adages et amusettes. Sa médecine est religieuse ; sa religion a une utilité pratique. (2)

(1) *La culture des idées*, p. 195.

(2) Voir à ce sujet les *Contes Vallespirenchs* de Mossen Caseponce, p. 111.

Ainsi les saints ont pris la succession des dieux guérisseurs de l'antiquité et la vierge suppliante a remplacé la Minerva Medica des anciens.

Et les « senyadors » sont les officiants de ce culte pratique et merveilleux.

Ce sont de braves gens.

N'allez point leur demander de dire à l'intention de quelque ennemi ce *Respón de Sant Antoni* (1), dont les vers nébuleux sont des armes si redoutables. Si vous voulez avoir recours à ce procédé, vous devrez vous adresser à quelque sorcière, car il en existe çà et là, et sont fort consultées. Au surplus, les « senyadors » ne sont pas des sorciers. Je ne le nierai point : une parenté fort étroite existe entre les « conjurts » ou amulettes de ces derniers et leurs propres oraisons miraculeuses ; les unes et les autres font également allusion aux évangiles et paraissent rédigées par de véritables théologiens. Mais les « conjurts » sont d'une plus grande obscurité, se traînent en une mélopée plus énervante, se noient davantage dans les balbutiements de l'incantation. Vous allez voir que les oraisons des « senyadors » sont assez compréhensibles et qu'elles sont au demeurant fort inoffensives. Ce sont, en somme, de véritables prières populaires.

La prière populaire, celle qui naturellement jaillit du cœur du peuple, celle qui ne lui a point été dictée, ne peut avoir une grande élévation spirituelle. Elle est certainement toujours respectueuse, mais elle n'est point le reflet d'une extase ; elle ne développe point les motifs de foi, d'espérance, de charité, de contrition. Elle ne s'inspire pas du consolateur idéal chrétien. Elle est, si l'on veut, plus simple et plus concrète. Elle est réaliste. Aussi prend-elle volontiers la forme d'une légende ou mieux encore d'une historiette. La divinité ne réside pas dans les nappes bleues de l'éther ; elle est près de nous, elle nous ressemble et vit notre vie de tous les jours. La vierge que les imagiers dessinaient conformément à l'idéal d'une région viendra s'asseoir près de la fontaine voisine ; elle lavera ses blanches mains aux rivages de la mer ; elle filera et brodera comme nos jeunes filles.

Or, la prière populaire et l'oraison du « senyador » sont tout

(1) Cf. *La Magie en Roussillon*, J. de Copons, *Revue Catalane*, 1909.

à fait semblables, et gardent le même caractère de fraîche naïveté. Et afin que l'on ne puisse en douter, je publie dans cette première collection le « Pare nostre petit », si tendre et si approprié à l'enfance.

L'oraison III et IV sont de véritables narrations, qui rappellent nos contes populaires. L'oraison IV est fort concise et obscure. Peut-être aussi est-elle incomplète dans notre texte. Mais en voici une explication : en ce temps-là, Jésus et ses deux disciples Saint Pierre et Saint Jean, frappèrent à la porte d'une pauvre maison, pour s'y reposer.

L'hôte bienveillant disposa une hotte de paille sous l'escalier, mais l'hôtesse vilaine et peu compatissante arrosa la paille avec toutes ses cruches. Elle servit aux voyageurs un repas bien maigre. Et la nuit vint. Et lorsque tout fut calme, l'homme se leva soudain, plein d'angoisse, car sa femme se plaignait d'un mal qui tordait ses entrailles. Et Jésus, oubliant ce qui lui avait été fait, guérit d'une seule parole l'hôtesse peu compatissante.

L'oraison V a beaucoup plus de charme. La narration se transforme en symbole. Ce dialogue de Jésus et de la Vierge devant les flots, avec ses assonances et ses répétitions de phrases, devait avoir quelque pouvoir sur l'imagination populaire ; il fallait tout ce merveilleux dans une prière qui ne prétendait rien moins que chasser la tempête des rivages de la mer.

Mais comme les précédentes, cette oraison est très simple et reste *narrative*. C'est ce même caractère essentiel que nous retrouvons malgré de nombreuses obscurités dans la prière VI, qui sert à délivrer les femmes enceintes. La première partie raconte la dormition de la Vierge, et le récit est conforme à la légende de l'évêque Modeste (1).

Cette légende de l'évêque Modeste paraît avoir été adoptée par le clergé, de préférence à de nombreuses versions contradictoires et merveilleuses, car je la retrouve dans la « Vie de la T. S. Vierge Marie, par le P. Rivadeneira, de la Compagnie de Jésus ». Quant à la seconde partie de l'oraison, elle fait allusion à une ceinture offerte à Saint Jean, et il s'agit probablement d'une amulette.

Cf. *Dictionnaire de la Bible*, publié par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. 1904. Paris, colonnes 801-2.

En résumé, toutes ces pièces imagées, narratives et parfois symboliques reflètent exactement la conscience rudimentaire du peuple. Leur vertu thérapeutique est basée sur le mystérieux pouvoir de certaines actions, des mots et des signes, car le peuple a toujours confondu l'idée et la représentation de l'idée, le mot et ce que le mot désigne. Si nous parlons de beau sire le loup, voilà le loup qui apparaît sans tarder, comme dans la fable. De même, si nous prononçons le nom de Jésus et de ses disciples, nul doute qu'ils ne veuillent se rendre à notre appel.

On a observé quelques autres caractères de ces oraisons : le retour de certaines assonances, les phrases rythmées, la concision, l'obscurité. J'ajouterai qu'on doit les repéter un certain nombre de fois, car les chiffres ont leur pouvoir.

Enfin, elles doivent être dites avec sérieux et conviction, et à mi-voix, afin de *suggestionner* davantage.

Joseph-Sébastien Pons.

N. B. — J'avais réuni ces quelques prières et écrit cette notice, lorsque M. Charles Grando nous donna ses notes sur « El Senyar » (*Revue Catalane*, sept. et oct. 1912). Son étude, pleine de verve et de bonhomie, me dispense de poursuivre ces investigations. Je respecte certaines déformations ou particularités du catalan roussillonnais dans ces prières qui m'ont été dictées par une vieille femme d'Ille, appelée « la Llucia Frigolana. »

Ille-sur-Tet, janvier 1913.

I. Pare-nostre petit (1)

Deu l'ha fet y Deu l'ha dit...
Tot parlant y tot pregant,
bones obres començant,
Sant Joan s'en entra dins sa cambreta ;
hí trova nou Maríes :
— Nou Maríes, que feu aquí ?

(1) Incomplet.

— Batejem lo fill de Deu.
— Quin nom li darem ?
— Nom, sobrenom,
Salvador de tot lo món...
Aqui baix hi há una palanqueta,
molt llarga y ben estreta :
los salvats hí passarán,
los damnats no podrán.
Criderem : oh Deu de misericordia, (?)
de lo qu'havem fet en l'altre món. Amen.

II. Pregaria per el cop d'ayre (1)

A la font de la Verge María,
tres nines hi havia ;
la una filava,
l'altre cusía,
y l'altre dels cops d'ayre curava.

III. Pregaria per la cremadura

Nostre-Senyor, sant Pere y sant Joan
per un camí s'en van ;
troben un infant
cremat de peus y mans.
Nostre-Senyor diu à Sant-Pere :
— Pere, cura aquest infant
— Senyor, com voleu que jo 'l curi ?
Es cremat de peus y mans.
— Pere, bufali tres cops als peus
y tres cops à les mans,
será curat dins d'un instant.

(1) Version différente de celle qui a été donnée par Charles Grando. (*Revue Catalane*, p. 308. 1912).

(variante)

Lo nom de Jesus,
tres bufets dessus,
y un drap blanc
per cubrir l'infant.

IV. Pregaria per el mal de ventre.

Nostre-Senyor, Sant Pere y Sant Joan
per un camí s'en van.
Troben un hostal.
Hoste bó y hostessa mala.
Llit moll y poca palla,
à baix, al fonso de l'escala.
peus y caps y punta d'ala.
Ves-t-en, mal de ventre, puix que Deu ho mana.

V. Pregaria per allunyar la tempesta a vora de mar.

La mare de Deu à la vora de mar s'estava,
ses mans blanques rentava ;
se gira de la má dreta,
se troba pas dingú al costat ;
se gira de la má esquerra,
veu trescents desenemics
que volían picossejar la terra ;
se gira de la má dreta,
troba son fill precios.
— Que ploreu, mare, la mía mare ?
— Rahò tinc de plorar y de suspirar ;
me som girat de la má dreta,
som pas trobat dingú al costat ;
me som girat de la má esquerra,
som vist trescents desenemics,

que volian picossejar la terra —
— Mare, la mía mare, direu com jo diré :
fora tempesta ! fora tempesta !
Ves-t-en en terra deserta.
d'allá 'nt n'ho s'hí canta,
ni dona n'hí infanta,
d'allá 'nt n'ho s'hí cull ni pá ni ví.

VI. Pregaria per les dones prenyades qu'han de parir.

Reyna santissima, el sant plaçament de la verge Maria..
á n'aquella hora y á n'aquell dia,
al sagrat temple major,
am la palma palmejant,
com lo ciri está cremant,
s'en puja á la cambre de Mont-Sió,
hi troba dotze apóstols.
— Deu vos guard, apóstols.
Vos desampareu pas de mi,
que jo me desampararé pas de vosaltres.
Restant aixis,
amb aquest sómit se varen adormir.
Cuan se varen despertar,
lo cós de la verge María
varen trobar ;
de per terra lo cullían
pel posar al llit del sant repòs.
Respón Judas malvat,
mogut de gran superbia,
que'n volía fer algún desbarat,
qu'el volía jitar al foc ò á l'aygua,
ó algun altre desbarat.
Respón Jesus am sa propria boca :

No vull qu'el còs preciòs de la mía mare
sigui tan mal tractat
par la canalla de Judas malvat.
Ne va fer un tró molt espantable,
qu'els uns coneixían pas els altres;
los pares coneixían pas els fills,
ni els fills coneixían pas els pares,
tirant llances y ballestes,
y coses que may havían vistes...
Veuen á venir l'apóstol Sant Tomás.
De tant lluny qu'el vejeren,
ja'l rederen....
Val-vos Deu, Tomas,
vos que porteu aquestes coses,
tan *interioses,*
no haurieu estat al sant plaçament de la verge María ?
— Ay ! apóstols de Jesucrist,
si me volieu creure, jo prou vos ho diria :
Vinc de les indies,
d'ohî una missa cantada,
am poder de Deu lo pare.
Som sentit un cant d'angels y arcangels,
bisbes y arquebisbes,
tan d'angels y sants com hi havia dins lo cel;
som posat els genolls en terra;
som girat els ulls al cel;
som vist lo cós preciós de la Verge Maria
cuan entrava dins lo cel.
La Verge María ha enviat una cinta.
No hi hauria pas cap de vosaltres que la coneixís ?
Respón l'apóstol Sant Joan :
Això es una cinta de la meua preciosa tia,
que à les meues precises mans me l'envia.

Tota dona prenyada
que la dirá ó la fará dir,
d'aqueix part no pot morir.
L'infant ni será ni tort ni bossut,
ni mut ni contrafet,
ni morirá antes d'haver estat
à les fonts del sant baptisme.
Dihem un pare-nostre y un ave maria,
y amen, aixi sigui.

Février

6 février 1116. — Prise de Mallorca et d'Ivissa sur les Sarrazins (forces combinées des Comtes de Barcelona, de seigneurs du Languedoc, de la Provence et du Roussillon, avec celles de Gênes et de Pise).

23 février 1197. — Pierre II accorde à la ville de Perpignan le droit d'élire elle-même ses Consuls qui jusqu'alors avaient été nommés par les rois.

2 février 1208. — Naissance, à Montpellier, de Jacques d'Aragon, qui fut, par la suite, Jaume Ier lo Conquistador.

22 février 1213. — Affranchissement de Saint-Laurent de la Salanque par Pierre II d'Aragon.

14 février 1271. — Traité entre Jacques Ier le Conquérant et Miramomni Aboaldille, roi de Tunis: Traité de paix et réciprocité, s'exerçant de Salses à Torres (province d'Alicante); de Tenez (province d'Oran) à Civecha de Ben Maccot (Tripoli), Baléares comprises. Durée, 10 ans, à compter « de la diada de San Joan vinent » (24 juin 1271).

1er février 1476. — Perpignan ouvre ses portes à Jean d'Aragon, en guerre avec Louis XI.

19 février 1538. — Charles-Quint visite le fort de Salses qui vient d'être achevé.

J. Badua.

Un peu de tout

A PROPOS DE L'ART CATALAN. — Un de nos amis a reçu d'un spécialiste de l'histoire de l'art, une lettre dont quelques passages intéressent l'art catalan. Nous les reproduisons ci-dessous, pensant pouvoir rendre service à ceux de nos lecteurs qui se passionnent pour cette question :

« L'art catalan vous offre le champ le plus vaste d'investigations, et peut-être le plus riche en résultats inattendus. Je savais déjà, par le savant professeur M. Bertaux, que c'est en Catalogne, et non pas en Flandre, qu'il fallait chercher l'origine de ce motif fameux de sculpture de « pleurants » qui a renouvelé l'art funéraire au XIVe siècle. Mais voici qui est mieux.

« Je viens de lire dans le *Journal des Savants*, numéro de janvier 1913, que c'est de Catalogne que serait parti le mouvement de transformation qui, en substituant la voûte de pierre à l'architrave de bois, a été la base même de toute l'architecture romane et gothique. D'après de Lasteyrie et Brutails, la première église voûtée construite en Europe serait l'abbatiale de Ripoll, bâtie en 977 ; les autres églises de la région, Saint-Martin de Canigou et Sainte-Eulalie de Prulla, dateraient du début du XIe siècle, mais seraient, par conséquent, encore parmi les premières églises en pierre.

« Je suis heureux de vous signaler ces faits, que peut-être vous connaissez déjà, et qui ne sont pas susceptibles de déterminer en vous, pour le pays que vous avez tant de raisons d'aimer, moins d'attachement... »

❖

UN CONGRÈS RÉGIONALISTE NATIONAL EN ROUSSILLON. — Nous avons appris qu'on était en train d'étudier sérieusement, à la Fédération régionaliste française, la question de l'organisation d'un grand Congrès régionaliste national, qui tiendrait ses assises en Roussillon. Et c'est à la charmante petite ville de Céret, si vivante, si artistique, si catalane, si traditionnaliste, que l'on songe pour le moment. Il y aurait alors,

au programme, des fêtes provinciales dans le genre de celles qui eurent lieu le 2 juillet 1911 et qui attirèrent tant de monde au chef-lieu du Vallespir. Nous nous en réjouissons d'avance, et nous souhaitons que l'on donne suite à ce projet. Non seulement le cadre, qui est très beau par lui-même, mais l'élan et la conviction de la population cérétane désignent, en effet, Céret pour un Congrès régionaliste.

❖

LA TRADITION CATALANE. — Elle est encore vivante et même bien vivante. Voyez donc seulement le succès qu'a obtenu cette année, comme les années précédentes, la fameuse fête de *sant Pau de les botifarres* ou *sant Pau dels envistadors*, à quelques pas de Céret et dans le territoire de Reynès. Danses, *coques*, *rosquilles*, *bunyetes*, *botifarres*, vin blanc, et la fameuse corbeille de sable, dans la petite chapelle, où les jeunes gens vont plonger la main pour savoir s'ils se marieront dans l'année, tout cela a obtenu le même succès que jadis. Rien n'y manquait, pas même, bien entendu, la *coblà* si catalane des Cortie, ces artistes de grand talent, qui font honneur à Céret, avec leur confrère et ami Manyach. Rien n'y manquait, disons-nous, ni la beauté de ce riant paysage, où la lumière et la température semblent toujours plus douces et bienfaisantes, ni la gaîté de la foule, accourue nombreuse à ce pèlerinage traditionnel dont la popularité ne s'est jamais démentie.

A Arles-sur-Tech, pendant le carnaval, ce fut la même fidélité à la danse locale. On n'y a pas oublié, en effet, la *cascabellada*, dont le rythme, les figures, le symbole même sont si curieux, si captivants. Dansée en costume du pays, elle obtient toujours grand succès parmi nos populations, et c'est encore là une tradition qu'il ne faut pas laisser se perdre. Au son des *cascabells* et du fameux refrain de « *diners á la butxaca* », faisons revivre l'âme catalane et réveillons l'esprit régional.

❖

LE REBOISEMENT EN ROUSSILLON. — Nous devons féliciter et encourager les hommes de bonne volonté et d'inébranlable conviction, qui, au prix parfois de difficultés considérables, n'hésitent pas à entreprendre et poursuivent avec méthode l'œu-

vre de reboisement dans notre pays. Nous avons déjà dit, ici même, quels dangers menaçaient nos forêts de Roussillon et quelles conséquences désastreuses pouvaient résulter malheureusement de cet impitoyable ravage et de ce qu'on appelle aujourd'hui le « vandalisme forestier ». C'est donc un plaisir pour nous, un véritable orgueil de pouvoir signaler le bel exemple donné dans la montagne du Haut-Vallespir, à Saint-Laurent-de Cerdans, par un intelligent propriétaire, tout dévoué à la cause du reboisement, M. Abdon Garcerie. Grâce à lui, des terres incultes, ou du moins trop nues et trop désolées, reprendront un jour la vie végétale et connaîtront de nouveau la verdure des frondaisons. Aidé de son garde dévoué, M. Jean Gourdal, dont nous ne saurions trop louer l'énergie quotidienne dans la protection des taillis et des jeunes plants, M. Abdon Garcerie fait un vrai travail de créateur et de bienfaiteur : tous les propriétaires un peu fortunés de notre montagne roussillonnaise devraient suivre ses traces pour le plus grand bien et pour l'honneur même du pays.

❖

TOURISME, MISE EN VALEUR, PYRÉNÉES CATALANES ET COTE VERMEILLE. — Le Club Touriste du Canigou, dont l'activité et le zèle sont bien connus, vient de décider la création d'un « Office de renseignements gratuits pour touristes. » C'est, d'ailleurs, une création qui s'imposait. Dans toutes les grandes villes de France et de l'étranger, dans tous les centres de tourisme, ces offices existent déjà et sont quotidiennement consultés. Directeurs de stations thermales et climatériques, propriétaires d'hôtels et de garages, touristes enfin venus d'un peu partout, réclamaient l'organisation de ce service en Roussillon. Le bureau de l'Office sera situé rue de la Poste, à côté de l'Hôtel des Postes lui-même.

La Route des Pyrénées, dont on parle tant depuis quelques années, va devenir sous peu une réalité, grâce aux efforts persévérants et au dévouement inlassable du Touring-Club de France, qui accomplit, on peut le dire, une œuvre éminemment nationale, dont les effets se font sentir partout. Bientôt, les 1er et 2 mars prochain, sera inauguré le tronçon de Banyuls-sur-Mer à Cerbère ; et à cette occasion sera consacré le baptême de la « Côte

Vermeille ». Comme on le voit, un bel avenir est réservé à nos *Pyrénées catalanes*.

A propos de « Côte Vermeille » nous devons mentionner la protestation (1) de M. P. Maillol, capitaine au long cours, contre cette dénomination, qu'il propose de remplacer par « Côte de Rubis ». Mais la première a déjà été adoptée par les principales organisations touristiques françaises, et le sort maintenant en est jeté. Quoi qu'il en soit, puisqu'il n'y a aucun inconvénient aujourd'hui à en proposer de nouvelles, pourquoi n'a-t-on pas choisi celle de « Côte du Soleil » ? La *Costa del Sol* faisait très bien en catalan, et c'était tout fait ça !

Joseph MAGENTY.

(1) Protestation parue dans l'*Indépendant* des Pyrénées-Orientales.

Les Catalanismes à l'école

(Suite)

Tous les travaux que nous avons critiqués jusqu'ici sont dus à des écoliers de la plaine du Roussillon. Il était intéressant de savoir comment écrivent ceux du Conflent, du Vallespir, de la Cerdagne et même du Capcir. Aussi avons-nous cru bien faire en continuant notre enquête dans ces diverses régions.

Nous avons donc proposé les mêmes sujets de composition française à des élèves du Conflent, du Vallespir, de la Cerdagne et du Capcir, ayant exactement le même âge que leurs camarades de la plaine et commençant leur année de préparation au certificat d'études.(1)

En parcourant ces devoirs nous avons pu constater que les catalanismes proviennent moins des nuances de langage particulières à telle ou telle de ces régions que de la langue catalane elle-même et de sa syntaxe, c'est-à-dire des tournures communes à tous les pays catalans.

(1) Nous devons remercier ici les collègues qui ont bien voulu demander à leurs élèves de rédiger ces devoirs et qui, en nous les adressant, nous ont permis de poursuivre notre enquête.

Nous allons donc signaler ces catalanismes et tâcher de les expliquer.

Addition de mots

25. — *Addition de la préposition* A. — Et il nous a punis *á* moi et *à* mes camarades (Sujet A, élève L. M.)

En voyant cette lutte acharnée, je me dis : il le tuera *à* ce pauvre chien. (Sujet A, élève F. G.)

J'aime à voir *à* mon pêcher. (Sujet C, élève N. P.)

Alors, le grand, furieux, le mord *à* partout. (Sujet A, élève D. S.)

En catalan on dit : punir *à* quelqu'un, tuer *à* quelqu'un, voir *à* quelqu'un, mordre *à* partout. Les élèves qui ont écrit ces phrases les ont donc pensées en catalan.

26. — *Addition de la préposition* DE. — Alors je lui ai enlevé le tuteur, mais je lui en ai mis un *de* plus haut. (Sujet C, élève S. D.)

Un *de* plus haut est la traduction littérale de : *un de mès alt.*

27. — *Addition du pronom personnel* Y. — Je me ferais construire une maison de campagne, puis derrière le bâtiment, j'*y* ferais faire un parc planté de jolis arbres, puis, au milieu, j'*y* ferais faire une espèce de petit lac où j'*y* ferais élever des cygnes, des oies, etc. (Sujet B, élève V. F.)

Au fond j'*y* mis une couche de fumier. (Sujet C, élève D. M.)

En français, l'emploi de ce pronom constitue une superfétation intolérable, mais en catalan on peut employer et même répéter plusieurs fois son correspondant *hi*. N'ayant pas été habitués à comparer les deux langues, les élèves ont cru que ce qui se dit couramment en catalan pouvait aussi se dire en français et ils se sont trompés.

28. — *Addition du pronom personnel* MOI. — Alors *moi* j'allais l'arroser chaque jour. (Sujet C, élève G. J.)

Alors *moi*, en entendant ces cris, je courus. (Sujet A, élève G. J.)

Quand *moi* j'ai vu qu'on gagnait un million... (Sujet B, élève D. S.)

Alors *moi* j'ai crié : « C'est mon numéro ! » (Sujet B, élève D. S.)

Ce pronom, quoique redondant, est couramment employé en

catalan. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que des enfants pensant en catalan l'aient traduit en français : *Allabons, jo... Quan jo vaig veure...*

29. — *Addition du pronom relatif* DONT. — Puis j'en donnerais aux pauvres malheureux qui n'ont pas même du feu pour se chauffer pendant l'hiver et *dont* je leur rendrai un peu de temps joyeux. (Sujet B, élève D. M.)

Ce pronom relatif *dont*, ne jouant aucun rôle dans la phrase, est absolument inutile. Pourquoi l'élève D. M. l'a-t-il employé ? On ne se l'explique guère. Peut-être est-ce parce qu'il n'a pas de correspondant en catalan et que son emploi en français est relativement difficile.

30. — *Addition du verbe* ALLER. — Au bout d'une année je *vais* regarder ce noyau... (Sujet C, élève P. M.)

L'élève P. M. a cru devoir traduire *vaig mirar* par *je vais regarder* alors qu'il fallait traduire par le prétérit simple : *je regardai.* (Voir n° 1).

Suppression de mots

31. — *Suppression de la préposition* A. — J'eus vite *songé* ce que je pourrais acheter. (Sujet B, élève S. P.) Voir au n° 7.

32. — *Suppression du pronom personnel* LE. — Le petit chien avait trouvé un os... Le gros chien voulut *lui* prendre. (Sujet A, élève F. G.)

Le petit chien portait un os avec un peu de viande ; le plus grand le vit et voulut *lui* prendre. (Sujet A, élève N. M.)

Le verbe prendre, dans ces deux phrases, exige deux compléments : l'un direct (prendre... quoi ? l'os, c'est-à-dire lui, *le*) l'autre indirect (prendre... à quoi ? *lui*, signifiant *à lui*).

Il fallait donc écrire : il voulut *le lui* prendre, et non : il voulut *lui* prendre.

Cette incorrection provient de ce que, en catalan, on confond souvent *l'hi* (le lui) avec *li* (lui). Avec un peu d'attention on distingue cependant fort bien la différence :

Vull *li* pendre *l'os*, je veux *lui* prendre l'os.
Vull *l'hi* pendre, je veux *le lui* prendre.

Dans le premier cas, le complément direct *l'os* est exprimé.

Dans le second cas, le complément direct *l'os* est remplacé par le pronom *l'*.

Quant au pronom *li* on l'a remplacé dans le second cas par *hi; l'hi* égale donc *lo li* (le lui).

33. — *Suppression de la négation* NE. — Si je n'avais pas mis du fumier, *il aurait pas* la taille qu'il a aujourd'hui. (Sujet C, élève V. J.)

Nous avons vu (n° 24) que le catalan roussillonnais supprime la première partie de la négation *ne pas* : *hauria pas*, il *n'*aurait pas.

Ce qui est curieux dans cette phrase de l'élève V. J. c'est que le début a été pensé en français (je n'avais pas) tandis que la fin (il aurait pas) a été pensée en catalan. Cet élève doit être un grand étourdi. Nous constaterons plus loin qu'il aime beaucoup à parler sans trop se rendre compte de ce qu'il dit.

Substitution de mots

34. — *Substitution de la préposition* A *aux prépositions* POUR, DANS *et* DE. — Je partis *à* mon jardin (Sujet C, élève L. F.)

En passant *à* la rue des Marchands j'ai vu deux chiens (Sujet A, élève P. M.)

Je m'achèterai une fabrique *à* espadrilles (Sujet B, élève G. M.)

En français on dit : partir *pour* le jardin, passer *dans* la rue. Mais en catalan, la préposition *à* peut être employée dans les deux cas.

C'est d'ailleurs parce que l'emploi de la préposition *á* peut donner lieu à confusion que l'élève G. M. a écrit : une fabrique *à* espadrilles pour : une fabrique *d'*espadrilles.

35. — *Substitution de la préposition* AVEC *à la préposition* DE. — L'autre, *avec* un coup de patte, le renversa. (Sujet A, élève N. P.)

C'est bien, en effet, *amb* un cop de pota qu'il le renversa ; mais cette préposition *amb* doit se traduire par la préposition française *de*.

(*A suivre*) Louis Pastre.

LIVRES & REVUES

Le numéro de décembre dernier de la **Revue Méridionale** a été consacré à la *Côte de Saphir*, c'est-à-dire la côte qui part de la Nouvelle, dans l'Aude, et va se perdre, après avoir franchi la frontière, vers le cap Creus ; on sait que nous appelons depuis peu la partie roussillonnaise de cette longue ligne « la Côte Vermeille ». Numéro décoré de 34 bois gravés originaux par Jane, Auguste et Achille Rouquet : vues de Collioure, en particulier, de Banyuls et de Cerbère. (Carcassonne, 3, rue Victor Hugo).

❖

Nous lisons dans la **Cigalo Lengadouciano,** qui paraît à Béziers, (janvier 1913), un long article en languedocien par Peire Jèpo, sur le *Bilinguisme :* c'est une vive et spirituelle réponse aux ennemis de cette méthode et de nos parlers provinciaux. L'auteur, qui est au courant des récentes polémiques, a écrit là des pages fort amusantes et aussi fort justes.

❖

La **Veu del Canigo** du 26 janvier publie, à son tour, une communication de M. Louis Pastre « Pour le bilinguisme », où notre ami apporte des preuves nombreuses de l'intérêt témoigné par l'Université, notamment dans l'enseignement primaire, à la pédagogie comparative et à l'utilisation des dialectes locaux.

❖

Le 53e **Bulletin** de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales vient de paraître en un beau volume in-8° de plus de 700 pages. Entre autres études intéressant le Roussillon, nous devons mentionner la suite de l'important travail de M. Jacques Freixe sur le *Passage du Perthus*, — *En Jaume II de Mallorca* de M. Jules Delpont, — et le *Jardin scolaire*, par M. Conill.

❖

Le dernier numéro de **Pays d'Oc,** revue littéraire et artistique du Languedoc et du Roussillon, contient de beaux vers de notre ami Henry Muchart, intitulés *Enluminures catalanes ;* il contient également une page de Jean d'Oc sur notre compatriote, le puissant et délicat artiste, Aristide Maillol, « un grand sculpteur et un homme simple » comme l'appelle l'auteur de ce médaillon. (Paris, 57, rue Vaneau).

❖

Nous avons reçu le nouveau volume que vient de faire paraître le capoulié Valère Bernard, l'**Aubre en Flour** (Marseille, Lib. Ruat), volume de vers provençaux, où nous avons trouvé tous les tons et des choses réellement fort belles. Valère Bernard est un véritable artiste, aussi bien en poésie qu'en peinture, où l'on sait qu'il est déjà devenu un maître. Nos meilleures félicitations au vaillant et bon capoulié.

❖

Dans un tirage à part des **Conférences sur l'Histoire de Montpellier**, faites en 1912 à l'Association des Amis de l'Université de Montpellier, M. Louis-J. Thomas nous donne sa conférence sur la « Réunion de Montpellier à la France. » Il y a là quelque chose d'intéressant pour nous : nous voulons parler du passage qui fait allusion aux conditions dans lesquelles, selon la légende, fut conçu par sa mère, Marie de Montpellier, le futur Jacques Ier d'Aragon.

❖

Dans la revue roussillonnaise mensuelle **Politique et Littérature** de février, nous lisons sous la signature de P. Chevalier un article sur « le Régionalisme dans l'enseignement en Roussillon », qui contient de bonnes idées et où l'auteur s'occupe, lui aussi, entre autres choses, de la question du « bilinguisme », qui, décidément, grâce à l'intervention d'un de ses adversaires, intervention qu'on n'a pas oubliée, sera mieux connue de tous et suscitera des partisans plus nombreux de cette méthode féconde.

❖

La publication **Rialles** de Perpignan, dont le caractère humouristique avait charmé tout le monde, vient de fusionner avec la **Veu del Canigo**, ce qui va donner encore plus d'intérêt à cette dernière, déjà si intéressante par elle-même, puisqu'un amusant et original dessinateur comme S. Molins apporte sa précieuse collaboration à notre ami Horace Chauvet.

❖

Estudis Universitaris Catalans.

Les volumes janer-març et abril-juny 1912 des Estudis Universitaris catalans de Barcelone viennent de paraître.

Il y figure, entre autres études, *Algunes interpolacións en els manuscrits de la crónica d'en Desclot*, par Jordi Rubió, et relatives au « comte de Rosseylo En Sanxo », à son fils « qui ach nom En Nuno », (1222) et à la réunion du Roussillon « à la casa d'Arago ».

❖

Jacinto Verdaguer, Mgr Gerbet.

Nous sommes heureux d'annoncer que notre confrère M. Augustin Vassal va publier une 2e édition de son intéressante étude, *Jacinto Verdaguer, sa vie, ses œuvres, sa mort*. Cette 2e édition comprendra, en plus, la correspondance de Verdaguer avec M. Vassal.

Signalons aussi que M. Vassal publia l'année dernière tout un volume de 415 pages, *Pensées de Monseigneur Gerbet, évêque de Perpignan*. Ce grand évêque, qui occupa le siège épiscopal d'Elne, de 1854 à 1864, fut un précurseur catalaniste ; on lira volontiers le chapitre *Monseigneur Gerbet et la langue catalane*, que lui a consacré M. Vassal.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

7e Année. N° 75 15 Mars 1913.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Notes d'Inspection

Nous avons tenu à extraire de la *Revue de l'Enseignement primaire* (1) des « Notes d'inspection », signées d'un inspecteur primaire, qui nous paraissent apporter un nouvel appui, et nullement dédaignable, à la théorie pédagogique de l'utilisation des dialectes régionaux pour l'enseignement du français dans les écoles primaires. Cette théorie fait tous les jours de grands pas, et elle finira par s'imposer : nous croyons même que son adoption est plus proche qu'on ne le pense..

On est en leçon d'agriculture. Le maître a fait un exposé, méthodique et complet, en s'aidant de gravures et en exécutant force dessins, des « instruments de culture autres que la charrue ». Puis il interroge les élèves, pour s'assurer qu'il a été suivi et compris.

— Quels sont, demande-t-il à un bon gros, les instruments dont se sert le cultivateur, outre la charrue ?

— Outre la charrue, les instruments dont se sert le cultivateur sont : le rouleau, la herse, le trécycle...

— Le trécycle ! reprend le maître vivement. Qu'est-ce que c'est que cette bête-là ? Vous savez bien qu'on ne dit pas « un trécycle », mais un extirpateur... (Il n'y a pas moyen, Monsieur l'Inspecteur, de les empêcher d'employer leurs termes picards !)...

A un autre : — A quoi sert le rouleau ?

— Le rouleau sert à écraser les roques.

— De mieux en mieux ? Voilà vingt fois que je vous dis que « roque » n'est pas français. Il faut dire : les mottes de terre.

(1) *Rev. ens. prim.* 7 juillet 1912.

—... à écraser les mottes de terre, reprend docilement l'élève.

— Et la herse, à quoi sert-elle ?

— La herse sert à ameublir la terre et à mucher les graines qu'on a semées à la main.

— C'est atroce !... Et l'extirpateur ?

— L'extirpateur sert à binoter les champs d'éteules après la moisson.

— Eh bien ! en voilà un langage !... Monsieur l'Inspecteur, j'ai un mal incroyable à lutter contre le patois. J'ai beau faire : ils en reviennent toujours à leurs mots picards, à leurs expressions picardes !

Puis-je avouer que je n'ai pas su un grand gré à cet excellent maître de son zèle contre le patois picard, et dois-je déclarer que je l'ai au contraire engagé à accueillir avec une humeur égale, et non sans une sorte de sympathie, les réponses panachées de picard que pourront lui faire ses élèves ?

❖

Et d'abord, quand un enfant me parle dans le langage qui lui est familier, je suis toujours plus sûr qu'il comprend ce qu'il dit, que s'il s'exprime en une langue apprise plus ou moins abstraitement. Pour l'enfant qui a été élevé à parler patois, qui parle patois à la maison, dans les champs, et jusque dans la cour de l'école, qui joue et travaille en patois, et qui apprend le français en classe, c'est le patois, ce sont les mots patois, les expressions patoises, qui sont chargés de sens et de réalités. Quant au français, c'est un langage plus ou moins conventionnel, une sorte d'algèbre.

Dès lors, lorsque cet enfant me débite une belle tirade en français, j'en suis toujours à me demander s'il fait autre chose que répéter des mots appris par cœur ; mais s'il me répond en patois, je suis bien certain qu'il ne répète pas une formule toute préparée et que sa réponse est pleine de sens et de substance.

Et voilà qui suffirait à nous faire accueillir avec une certaine sympathie les réponses qui nous sont faites en patois — quitte ensuite, bien entendu, à les faire traduire en bon français.

Car nous n'ignorons point que c'est le français que nous avons mission d'enseigner, que nous avons accepté d'enseigner à l'école, et non le patois.

Mais à ce point de notre discussion, une question se pose, qui est la suivante :

La connaissance, l'usage du patois, sont-ils nuisibles à l'étude du français, ou peuvent-ils, au contraire, favoriser cette étude ?

Il n'est pas douteux que les pédagogues d'hier, contempteurs et exterminateurs du patois, n'aient répondu d'une façon nettement affirmative à la première partie de cette question, et négativement à la seconde. Prononcer un mot picard dans la classe était considéré par mon maître comme un sacrilège. On devait poursuivre le patois jusque dans la cour de l'école, l'expulser des jeux et le rechercher et le condamner même dans les entretiens familiers des enfants. Le respect des parents s'en accommodait comme il pouvait, et je dois dire qu'il en souffrait un peu.

Mais, de nos jours, l'étude de plus en plus commune des langues vivantes, en introduisant dans l'enseignement de nouvelles habitudes, a amené un certain nombre de maîtres à considérer avec moins de rigueur l'usage du patois par leurs élèves, et à se demander même si la connaissance du patois ne devait pas être utilisée dans l'enseignement du français.

Voici comment ils raisonnent :

L'expérience démontre qu'un bon procédé d'étude d'une langue, même maternelle, est le procédé qu'on pourrait appeler par différence, par opposition, et que permet la connaissance préalable ou l'étude simultanée d'une autre langue, soit ancienne, soit moderne. La définition des termes s'éclaire dans cette comparaison continuelle, et la traduction oblige à pénétrer à fond dans la pensée de l'auteur, dans l'esprit et dans la lettre d'un texte.

Or, l'école primaire ne peut comprendre dans ses programmes l'étude d'une autre langue que le français. Mais pourquoi ne pas demander au patois connu et pratiqué par les enfants le même service qu'on demande ailleurs à l'anglais ou à l'allemand — ou plutôt au latin, car les patois ont avec le français, comme le latin lui-même, des rapports de similitude ou de filiation qu'il est intéressant de noter.

Le patois serait ainsi le latin, sinon du pauvre, du moins de l'écolier primaire.

Il faut reconnaître que ces vues théoriques ne s'obscurcissent nullement lorsqu'on les expose au grand jour de l'observation.

Nombre de praticiens avouent qu'ils tirent de la confrontation du patois et du français un utile secours ; et c'est encore assez souvent que nous avons eu l'occasion d'expliquer à un maître exotique une réponse d'enfant panachée de picard, ou de faire entendre par des équivalents empruntés au patois un commentaire du maître ou du livre dont les termes français nous semblaient incompris de l'auditoire.

❖

Ce n'est pas seulement pour sauvegarder l'étude du français que les pédagogues d'hier proscrivaient si farouchement les patois de l'école primaire. Il s'agissait de réaliser, par l'école laïque, l'unification morale du pays, et, dans cette œuvre, les patois, qui représentent la diversité, sont nécessairement l'ennemi. A un autre point de vue, le patois, véhicule des idées traditionnelles, soutien des habitudes et des mœurs, ne pouvait être d'aucun secours, ne pouvait être que gênant, dans l'œuvre de création d'une morale, d'une mentalité nouvelles.

Par ce côté encore, il semble que les temps qui s'ouvrent seront moins durs pour les patois. Les traditions locales se reconstituent ; les pays et les provinces reprennent conscience de leur être. Quand on ne s'imaginera plus que, en dehors des fortifications de Paris, il n'est que vie végétative ou animale ; quand, habitant la Picardie, la Bretagne ou la Provence, on osera penser et agir en Picard, en Breton ou en Provençal, on sera moins disposé à traiter comme des êtres inférieurs les paysans qui patoisent encore.

Entendons-nous, et concluons.

Nous ne proposons point de faire l'école en patois. Mais nous souhaitons très sincèrement qu'on n'ait, même à l'école primaire, aucun mépris ni théorique ni pratique pour les patois ; nous souhaitons qu'on les accueille avec sympathie quand ils se présentent, et qu'au risque de leur redonner un peu de force par l'emploi même qu'on en ferait, on ne craigne point de s'en servir dans l'enseignement du français lui-même.

Il y a toutefois une condition, dont le défaut empêchera longtemps la réalisation d'autres intéressantes réformes, qui, elles aussi, sont dans l'air. Pour avoir un enseignement véritablement

adapté, dans ses programmes aussi bien que dans ses moyens d'expression, il faudrait des instituteurs, et même des inspecteurs indigènes. Pour tirer quelque utilité du patois, il faut que le maître, non seulement ne le dédaigne, mais le comprenne et le parle. Laurin, Jacquet, Clémendot, diraient là-dessus de jolies choses.

P.-A. Dufrenne.

❖

Il nous a paru intéressant de détacher d'un article publié, dans l'*Action* du 9 janvier dernier, par M. H. Monin, professeur au Collège Rollin, sur le dernier livre de M. Jean Amade, l'*Idée régionaliste*, les lignes suivantes, dont l'importance n'échappera à personne étant donné d'abord que M. H. Monin occupe dans l'Université une situation qui rend son jugement digne de considération et ensuite que ce passage est publié dans un journal qui passe pour l'organe de certains ministres actuels :

«... Nos dialectes populaires doivent être cultivés pour eux-mêmes, littérairement et philologiquement ; et, quand ils sont de souche latine, *ils peuvent servir dans les écoles primaires, à l'enseignement du bon français...* Nous sommes loin (et c'est heureux) du temps où l'horreur et le mépris du « patois » semblaient le premier degré de l'enseignement du français ; et il n'est pas indispensable d'être félibre pour concevoir que lorsque chez l'enfant on violente la nature, la tradition familiale et les conditions du milieu régional, *on commet une sorte de crime pédagogique...* »

Enfin, à un autre endroit de l'article, le même M. H. Monin écrit : « Les langues méridionales, espagnol, portugais, italien, et les dialectes languedocien, *catalan,* sont à leur place à Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Aix... Certes, il y aurait quelque chose à faire pour attirer dans nos Universités méridionales ces boursiers *catalans* que la députation provinciale de Barcelone envoie en Allemagne... »

Nous devons également mentionner, dans le même ordre d'idées, l'article de M. Marcel Alvernhe dans la *Démocratie* du 1er février, sous le titre de « l'Idée régionaliste. »

Al-leluià !

A Mossen Pere Bonnet.

Llençades a tot vol, tritllegen les campanes ;
una aroma suau de floretes boscanes
s'escampa a tot arreu.
Nostre sol splendorós presideix a la festa,
mentre que 'l Canigó ne presumeix sa vesta
empolsada de néu.

A glopades la gent al *Barri* s'encamina ;
avui jóves i vells, tan l'avia cóm la nina,
de matí s'han mudat.
De tota llei se 'n veu ; de plana i de montanya ;
de les vóres del Tech, cóm del terme d'Espanya,
tot-hom n'és arribat.

Un altar de verdor a la plaça s'axeca ;
pel florir i l'ornar an als veïns no 'ls reca
portar-hi sos tresors ;
les catifes de préu, les puntes les més fines,
camelíes en test, liles i clavellines,
les prendes dels séus horts.

Amb roses en la mà, tota de blanc vestida,
la *Verge*, somrient, d'un cantó n'és eixida,
portada en professó.
Voreta de l'altar amb sa seguida 's queda,
lluint-ne sos joiells amb son mantell de seda,
sa divinal splendô.

Per altra part surgint, amb un ram de cireres,
vermeilles i frescals, amb tot ser les primeres,
apar son Fill volgut.
El Ministre de Déu lo *Resurrexit* canta,
mentre 'l *Ressuscitat* vers sa *Mare* 's decanta,
honrant-la amb un salut.

L'himne pascal, en chor, entona l'assistencia,
que la vista de Christ, amb pregon reverencia
n'ha fet agenollâ.
N'és amb un goig sens mida i la fé més sincera,
que ne surt del séu pit, esclat de primavera,
el crit : *d'al-leluiá.*

Céret, 23 de Març de 1913. Pere de l'ALZINA.

Mars

1334. — La ville de Perpignan arme, contre les Gênois, cinq galères dont les commandants sont nommés par les Consuls.

1449. — Charte du 20 mars, de Pierre IV le Cérémonieux, décrétant la fondation de l'Université de Perpignan. Cette Université exista jusqu'en 1793.

1373. — Les 3 et 19 mars, des tremblements de terre occasionnent des dégâts à Perpignan.

1475. — Capitalation de Perpignan, le 14 mars. Manquant de confiance dans la bonne observation du traité signé par Louis XI, plusieurs gentilhommes et citoyens se retirent en Catalogne ; Imbert de Batarnay, sire Du Bouchage, se charge de justifier leurs craintes.

1629. — Fin du différend entre Barcelone et Perpignan, qui demande à ne plus être comprise dans la juridiction de Catalogne. C'est à cette occasion que le 19 mars, la « mà armada » fait sa dernière sortie.

La Patorra de la Cuaresma

Pera seguir una de les nostres costums catalanes, enguany també som posat, à ne'l meu menjador, una « vella de set cames » ; lo meu amich En Ramón, me s'ha girat, tot estranyat :
— Home, que cosa es aqueixa dona de set peus ?

— Y bé... es la vella de set cames... es la patorra de la cuaresma. Ramon, ets massa « perpinyanès y pus », te sabes pas treure de la Barre, de la Llotja, y de la Passejada ; vajis, un cop ó altre, pel Vallespir, pel Conflent, per la Cerdanya, y veuràs las tradicións que encare s'hi conserven.

Sapiguis, donchs, qu'aqueixa vella, tallada dins de cartró ó de paper fort, es... la cuaresma ; las set cames... ne son las set setmanes ; la juliana que alsa de la ma esquerra, es... lo magre... sanitós, que cal fer en temps de primavera ; lo rosari que té à la ma dreta, es... per pregar à Deu.

Un cop penjada al sostre, ó en una eyna del parador, cada dissapte se li talla una cama ; la maynada ja sap' aixis, quantes setmanes falten pera arribar à Pasques ; y ja que 'l dissapte-sant se li talla lo derrer peu, y que no podria caminar mes, se la fa cremar al mitx del foch, y s'apunta la truytada amb canselada, del mati de Pasques.

A Palalda, à Sant-Llorens-de-Cerdá, à Prats-de-Mollo, à Fontpedrosa, à Eyne, à Caldégas, per los masos de montanya, hi ha patorres y no mes que patorres. Are ho saberás, Ramonet? Y ja que sabes també de musica, mira de posar un ayre popular à n'aquestes paraules :

Es une vella que mostra
Set peus sota el parfalá ;
Sols nos deixa menjar pá,
Y per penitencia nostre
Du en las mans un bacallá.

Cada dissapte que vingui,
Un peu ja li tallarem,
Y quan ja mes peus no tingui,
Per mor que 'l bacallá s'encengui,
Dins el foch la cremarem.

Quan la vella haurem tallada,
Vos convid, es dit y prou,
A fer tots una esmorsada ;
Ja tindrem la truytada,
Cambajó y coca d'oú.

. . . . . .

J. Delpont.

Notes del Poble

La nit

Lo que teniu pas vosaltres, ciutadans, lo que descuydeu en els vostres carrers, es la santa nit catalana. Mes al poble, en tots els pobles d'aquestes vessants, com s'hi recull, com hí palpita, tota estesa !

Que val de seguir els vostres passeigs? Les cases monstruoses us aixafen. Que val d'anar al teatre ? Hí trobareu encare el ressó mesquí de la vida ; de lo bell y noble de la natura unicament la transposició ; y 'l vostre goig será sempre il-lusori, si no vé al devant vostre alguna jove de línea perfeta y d'ulls de somni, senyorejant els ritmes de la dança. Mes si ho voleu saber lo qu'es essencial y primitiu y silenciosament místic, si 'l voleu coneixer, el ritme dels ritmes, acudiu à la nit del poble, il-luminada.

Nits del poble! Ho heu vist com ha baixat el crepúscul ; tenía la dolcesa dels arpegis divins : un carro que passa, vessant d'userda ; algunes minyones que van aixeridament, amb el mocador que voleja, sostenint sobre la testa un blanc cistell de fruyta ; un aybre enamorat d'un cel blau de llosa, y frissós, y tot ell endaurat en ses mes altres branques ; y tot d'una, sens que n'hom s'en adongui, les formes s'han dolsament esvahit, dolsament, y are l'aybre respira allá dalt, en la foscor silenciosa..

Allavors el vostre esperit s'es al-liberat, s'es aixamplat en els ayres talment com l'aybre, el nostre benvolgut confrare en misticisme. Y com el pensament mes hermós, ha aparegut en el brancám una lluna de gel.

La nit del poble, bé la podém anomenar santa. Son silenci y sa gravetat ens penetren fins al moll dels ossos ; el nostre cós esdevé lleuger con les tremoloses branques y les aygues corrediçes ; el mohiment suau y reposat del fullatje ens bressa delitosament ; tot lo qu'es materia es confús y vençut ; tot lo qu'es forma es gayrebé igual ; la roca es com l'aybre, y l'aybre es com l'home. Are es el regne de l'ayre fluid, del vent lliure que

no té començament ni fí, del cel d'un blau clar ; are 'ns domina l'infinit.

Vosaltres que seguiu els camins de la nit, avans de parlar, mireu la nit ample ; aixis les vostres paraules serán la vera manifestació d'una vida espiritual ; les acompanyará el remoreig dels aybres vivents ; serán ungides de bondat ; ens dirán l'amistat y l'amor, l'eternitat y el no-rés ; y serán seguides d'un silenci inefable, d'un tremolor de fullaraca, d'una ascenció de lluna blanca.

Mireu l'amic qu'us acompanya, pels camins de la nit ; hí há en l'ombra de sa faç una noblesa que no coneixíeu ; hí há en ses paraules un balbuceig sagrat ; ja no seu diferents per les orientacions de l'idea, perqué es la nit qu'us ha tocat am sa poderosa igualtat divina, perqué es la nit qu'ha atudat tota impuresa de pensament en el gran silenci fred ; y es el misteriós infinit qu'us agermana ; may l'amic havía aytant estat vostre.

Mireu l'amiga qu'us acompanya, embadalida ; si decanta un xic la testa, l'esguart als ayres del cel, vetaquí la lluna que fa lluhir en sos ulls el reflex d'or ; y es penetrada de lluna, y ho sab y s'hí abandona ; es tota ella puresa y ritme y claror, y es tot aixó qu'abrasseu en ella ; ella es en un moment ideal la perfecció que podeu assolir ; may l'amiga havía aytant estat vostre.

La nit del poble, bé la podém anomenar santa. Es allí, el poble, tot recullit. En el silenci de l'ombra s'han apropat les teulades ; la casa payral, les cases dels rics y dels pagesos, el campana qu'al demunt s'aixeca com una foscor indecisa, tot es lligat en una igualtat estreta ; y aixís s'están tots els pobles d'aquestes vessants, enfosquehits sota un cel à penes blau, una mica argentat, inefablement pur.

Aneu pels carrers, si es nit d'istiu, y penetreu en els ralls. Les dones al llindar de la porta, els vells su'l pedriç de lloses, els nins hoy ficant els peus en la regadura, la gent pagesa vetlla fins altre hora de Deu. Hí há 'n llur conversa mes cordialitat que durant les hores del dia ; de vegades, s'hí barreja un pensament honrat y gran ; y tot soviny la xerradissa fa plassa y lloc al conte y à la rondalla ; y la rondalla vé vestida de clariayna.

Mes ja les nits d'istiu son à les acaballes ; y la nit de Nadal es l'esperança de tota la tardor.

Nit de Nadal ! els montanyesos van à la llunyana iglesia em-

blanquinada, oferint ses portes al cim del serrat. Els pastors abriguen am la samarra l'espal-lehit fanal. Les dones fredeluques núen el cayre negre y s'arrodeixen en l'abrigall. El goig d'aquesta gent es senzill y es mes pur de naixer aixís en la soletat d'estels blancs y d'ayre geliu, en la nit montanyesa, embeguda de la flayre dels buixos.

Que bonica fora la vida, si era tota ella una nit de Nadal !

. . . . . .

He naturalment reduhit y castigat els meus tractes amb els homens ; jo visch en el present essencial y primitiu. Y pensi que lo mellor del món es fruir desprès de cada vespre de la nit il-luminada, de se confondre amb les aygues, amb els aybres y les plantes humils, en l'infinita adoració del ritme. Nit del poble, perqué seu vos religiosa, jo ho som també de religiós. Y à l'hora de dormir, cuan ma dona se senya tradicionalment y fa à la vegada un bes à la nostre nina, jo qu'he desaprés tota pregaria, senti en el meu esperit un silenci d'eternitat...

Nit santa, nit pietadosa, vetlla en el ginebrar la són de les llebres, y 'l murmull de les fonts en les valls, y 'l noguer que t'ha confiat ses verdes fulles jovençanes. Nit santa, nit pietadosa, aquieta en el casal l'eterna inquietut de l'home y ajuda-lo en sa millorança.... oh silenciosa nit !

Foix, 1912. Joseph-Sebastiá Pons.

Souscription pour le monument à Jacinto Verdaguer

Report précédent	70 fr.
M. le Docteur Lutrand, Président de la Société d'Etudes Catalanes	20 fr.
M. Justin Pépratx, notaire	20 fr.
Mlle M. V.	5 fr.
M. Joseph Delpont, Directeur de l'Usine Electrique de Céret	3 fr.
M. Jean Baduà (de Salses)	5 fr.
M. Amédée Aragon, Vice-Président de la Société d'Etudes Catalanes	20 fr.
Total a ce jour	143 fr.

Le Trésorier : Jules Delpont.

El Corbas [1]

Traduit de l'inglès, d'Edgar Poe.

Era al toc de mija-nit ; cansat i feble, meditava
sobre cert escaç volum de l'antigor casí incomprès.
Mentres, ensopint-se, a poc a poc ma testa s'acatava,
vaig ohî un fresseig lleuger, com si a la porta algú tustés.
— «Ei ! — me dic,— si cas seria qu'a la porta algú tustés ?...
« 'Xò mateix serà ; i re més. »

Com si fos avui, membrança n tinc. Ai ! dura nit de gebre !
Reflectava su l rajol la flama sos badalls darrers.
Mon neguit gaitava l'alba ; i en va esperava, dins ma febre,
que duría cura l llibre al dol aquell de tots mos plers,
de ma Lianor preciosa, desterrada, amb tots mos plers,
vers els àngels per mai més.

La tristor del fregadiç sedós de la llampant cortina
m'impregnava ; i aquí m quedava ple d'esglais estranys, corprès ;
fins que, per calmâ ls batecs, m'axeco, i amb ranxa repentina :
— «Quin visitador de tustâ així a deshora s creu permès ?
« Ai ! malhaja l tardaner qui de tustâ així s creu permès !...
« Prou serà això ; prou ; re més. »

(1) Dues parauletes de loa, per justificar la forma d'aquesta traducció. L'he versificada del modo mateix, estrany, inusitat, monóton i obsessionant que tant sorprèn en aqueix genial poema, estrafalari com la més fantàstica mampesada. ¿ Qué m'hi fa si el gran poeta Baudelaire, traductor francès de tota l'obra d'Edgar Poe, califica « singerie rimée » les traduccions en versos ?¿ Doncs no valen ritme ni rimes ? ¿ Doncs perqué Poe ha triat l'hu i les altres amb tanta finor i encert? Vaia ! « Moneria » per monería, he imitat estil i versificació lo millor qu'he pogut. I ara, puix que l'autor ha volgut aclarir el misteri de sa composició poetica, i que l traductor francès ha anteposat tres pàgines de prólec a sa admirable prosa, jo, amb aquesta curta esplicació de ma traducció en versos, estic del tot content, trobant-me de tota manera en tant bona companyía.

Aleshores l'ànima tot d'una se m tornà més forta.
Séns dupte altre, dic, formal : « Senyò i senyora, si l'ha ofès
« ma tardança, escusi-m ! Prò ensopit m'havía ; i a la porta
« ha tustat vosté tant de espaiet que he pensat no fós res ;
« és vritat. » Llavors de bat a bat obrí la porta ;.... res
pus que la foscor ; re més.

La foscor furgant, aquí me vaig està una llarga estona,
trèmol d'ànsia, pò i stupor, en sobrehumans pensars empès ;
prò durà l silenci, i re s mogué dins la buidor pregona ;
res ; sinó semblà que « Lianor » calcom murmurejés ;
era jo ; també semblà qu'un éco allà murmurejés
« Lianor » ; això, i re més.

Al tornar-men dins la cambra, l'ànima ruenta, fosa,
me regiro, oïnt de nou altre soroll més fort que adès.
— « Ara pla, — dic, — ara pla, sus la ventalla alguna cosa
« és que truca. Aqueix misteri escodrinyem ; mirem lo qu'és.
« Calma-t, mon cor, calma-t ! I l misteri aqueix mirem lo qu'és
« Ventegada, va ? i re més. »

I, espanyida la ventalla, amb batre d'ala avalotada,
un corbas solemne entrà, com si ls auguris me portés.
Ni va saludar, parat ; ni palpejà, voltant l'estada ;
mès, seriós com duc o dama, dalt la porta caigué en pes;
sobre un bust de Pàl-las tot just dalt la porta caigué en pes,
se quitllà i fermà ; i re més.

Negre com gaieta, aire de seny i altiva fesomía,
feu venî un somrís al meu trist ull l'intrus tant discortès.
— « Vaia ! — dic, — si t falta al cap plomall, no téns gens cobardia,
« vianant vingut, llòbrec i vell, del clos fosc dels xiprers.
« Parla ! ¿ Quin nom de noblesa t dan al clos fosc dels xispers ?»
El corbas digué : « Mai més !»

Vaig meravellar-me aucell tant lleig tingués dó de paraula,
anc que sa resposta fós casí séns caps ni centeners ;
car ¿ se sab vivent qui hagi vist mai enlloc, sinó dins faula,
au o bestia qui, damunt d'un bust quitllada, s nomenés,
gorb qui, sobre un bust quitllat dalt d'una porta, s nomenés
si mateix d'est nom « Mai més »?

Prô l corbas, solet su l bust, ambe son plàcit posat d'home,
confegí no més eix mot, igual que en ell son cor buidés.
No digué re pus ; ni piu ; ni bellugà cap ploma,
I ruminava jo : « Deixat m'han tants amics, casí 'ls demés !
L'au sen volará, al matí, com de mos sòmits els demés ! »
El corbas digué : « Mai més ! »

Estremint-me al sò d'una contesta en tal punt oportuna,
faig : « Oidà ! serà doncs tot quant sab, serà tot quant ha après
amb algun mestret séns treva perseguit per l'Infortuna
fins a tant que tot cantâ en sos llavis est refrà tingués,
que de son Esper el « De profundis » est refrà tingués
melancólic « Mai ! mai més ! »

Prô, l corbas sempre induïnt a rialleta ma tristura,
un silló vaig rossegar prop de la porta, i en eix recès
enfonzat, vaig aplicar-me a trobar calque lligadura
a mos pensaments, buscant lo que aquell hoste dels xiprers,
fúnebre averany, trist, guerxo i ètic, dels xiprers
entenia amb son « Mai més ! »

Doncs m'estava rumiant, callat, mès no cessant de veure
l'au i sos dos ulls cremant-me al moll del cor com dos brasers ;
eixa enigma apregonava, i altres encar, la testa a lleure
recolzada en el vellut que acariciava l llum encès,
el vellut tou, ont Sa testa aimada, prop del llum encès,
no s recolzarà mai més.

I m semblà que l'aire s'espessís, com si invisibles
àngels, llisant sus l'alfombra, balancessin encensers.
— « Trist de tu! -- m'exclam -- T'envía Déu, per àngels compassibles,
« un remei a tos records de Lianor el nepentès ! »
« Beu ! i espolsi a ta perduda Lianor el nepentès ! »
El corbas digué : « Mai més ! »

— « Mal-profeta ! — faig —, aucell o diable, mès, percert, profeta !
« Missatger del Temptador, o, per ratxada folla empès,
« nàufrec valerós en esta terra per l'Horror desfeta
« i embruixada casa, — oi ! parla ! diga-m, séns mots mentiders ! »
« ¿ hi ha cap bàlsem de Judea ? diga-m, séns mots mentiders ! »
El corbas digué : « Mai-més ! »

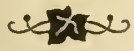
— « Mal profeta — torno, — aucell o diable, i sempre més profeta!
« Per aqueix Déu que adorem, pel Cel su l nostre cap estés,
« diguis-me si, al Paradís de sómit, ma ànima desfeta
« abraçar podrà sa Lianor, son goig pels àngels pres ! »
« pura i lluminosa Lianor, mon goig pels àngels pres ! »
El corbas digué : « Mai més ! »

— « Trenqui ta paraula els rets de mon encís, dimoni o fera !
— Vaig bramâ, eriçant-me, — l torb te torni al clos fosc dels xiprers !
« Ni una ploma deixis recordant ta parla mentidera !
« Ix de sobre eix bust ; i deixa-m sol i vern en mon recès ;
« de mon cor arrenca l bec ; fuig, mal espectre, d'est recès ! »
El corbas digué : « Mai-més ! »

E immóbil sempre i palplantat el gorb s'està, desde aquell díe,
palplantat su l bust de Pàl-las dalt la porta ont caigué en pes ;
i ls seus ulls retiren al ulls d'un dimoni que somía ;
i l'amara, dibuixant negra ombra a terra, el llum encès ;
i mai l'ànima, lluny d'eix clap d'ombra que fa l llum encès,
se m'ha d'enlairar, — mai més !

Novembre 1912. PAU BERGA.

El Bastonet d'En Bernat



Un cop era un home que's deya Bernat, y jo no iré ben lluny d'osques dihent qu'era mes pobre qu'un rat d'iglesia. No's la xalava ambe la seua dona que s'anomenava Eularia. Quan la gent del vehinat la veyen a n'aquesta amb el pohal d'una ma y l'escombra de l'altra, que feyen tot el parament y moblement de casa, no faltaven de dir :

— Que diheu, Eularia? que cambieu de casa o vos en aneu del pahís?

Mireu: tan si ho creyeu com si no, va venir un dia que, de no tenir pus pa a la pastera, va descuydar la pobra dona de fer anar els queixals per mastegar, y a n'el seu home les aranyes fins a que li van fer una tela que de cap a cap li tapá la gargamella.

S'ha d'afegir que si haguessen estat un poch valents, un gros troç d'erm que tenien l'haguessen pogut arrencar y plantar de vinya o bé encare hi fer blat y trofes. Y allavores aquell erm hagués estat l'escut de noblesa d'aquells dos conqueridors qu'ambe l'aixada com una arma haurien vensut la miseria ambe la terra esteril.

Mes me triga de dir lo que va passar.

Un dia que li havia cercat el seu home unes baralles mes fortes que may y fins a que l'havia menaçada d'un afart de cops de manech d'escombra del cas qu'al bell punt de mitgdia no estés posada la taula ambe tot lo necessari, desseguit la pobra Eularia va veure clar com la llum del dia que no li quedava cap altre remey sinó de's callar y's donar de cames.

Y are quina te'n va fer? Sense demanar cambi a ningú, ella que s'en puja serres amunt del Canigó y, trasca que trascarás, vetalaqui que truca a la porta del cel. — Pam, pam, pam.

Mentres Sant Pere obreix la rexeta, ella que li diu :

— Dispensi, senyor sant Pere, dispensi si vinch belleu a l'enfadar. Mes miri que som una pobreta que no té res per menjar... y si vosté, bondadós com es, volgués me fer un bocinet de caritat per l'amor de Deu!...

En ohint aquestes paraules darreres, l'apostol no fa ni una ni dos y a l'Eularia entrega un cistell, tot li dihent :

— Preniu, y cada vegada que tingueu fam, digueu : *Cistelló, cistelló dona ambe perfusió.*

— Deu li pagui !... are si que'n será de satisfet el meu home !

— Bé... y quan en tingueu prou de tota mena de coses del cistelló, no teniu sinó que dir : *Prou, prou, cistelló, per avuy de donar ambe perfusió...* Sentiu, sobretot vos recomani que no'n digueu res a ningú.

— Per això ray estigui quiet ! — fa l'Eularia amb un esborronament de goig.

— A Deu siau !

Y mentres l'apostol tanca la rexeta, la dona, cames ajudeu, s'en baixa de valent cap a casa, que ja podeu pensar que trefegeix de sapiguer lo qu'ha de succehir.

Donques arreu que sigui sus del pas de la cuyna :

— *Cistelló, cistelló, dona ambe perfusió.*

Oh ! fillets, això si que vos hagués fet pler d'ho veure ! Quin bé de Deu que'n sall del cistell ! Per tot, sus de la taula y pel sol unes muntes de pa blanch com un glop de llet amb unes escudelles plenes de salses y freginats, truytades, estofats, blanquetes d'anyell, pollastres, boles de picolat, bullinades de calamás, pagells, clavallades, llagostes, agollats, congres, tonyines, y per demunt de tot això pa d'ous en desmasia, salsissots de Ceret, pressechs duranys y mollars d'Illa, amb unes ampolles de ví vell de Cosprons y muscat de Rivesaltes... Teniu, si jo hagués de dir tot lo qu'hi havia, prou qu'hi seria fins a demá de matí. Tan y tan n'hi va haver que l'home no pogué fer de menos que de cridar :

— Secors ! secors ! Que si la cosa va d'aqueix pas, aviat nosaltres y tot n'estarem ensorrats.

Al cap y a la fí de li tornar el seny y la memoria, va dir l'Eularia :

— *Prou, prou, cistelló, per avuy de donar ambe perfusió.*

Tan y tan ne van menjar y beure que l'un com l'altra van cuydar s'enfitar mes d'una vegada y que sempre, quan n'eren sadolls, amb el dit podien tocar els aliments.

La cosa va anar de tal manera durant un parell de mesos sense

que no tinguessen cap altra feyna sinó de dir sempre lo mateix :

— *Cistelló, cistelló, dona ambe perfusió.*

Mes ay! fillets, prou bé que 's diu qu'açí baix totes les coses, fins a les millores, hi tenen acaballes.

Y vetaquí lo que's va passar un dia.

En Bernat escomet la seua dona, li dihent :

— Fa qu'ho es, Eularia, que no convé que gent com nosaltres que menjem com reys estiguem ambe pellingots y pedaços y no tinguem ni un sol vestit del cas que la pluja 'ns ensopegui ? Per n'acabar, torna veure Sant Pere y diguis-li que't dongui sous...

La dona, que temps ha rumiava lo mateix, s'en puja serres amunt del Canigó y trasca que trascarás, vetalaquí a la porta del cel. — Pam, pam, pam.

Mentres sant Pere obreix la rexeta, ella que li diu :

— Dispensi, senyor sant Pere, dispensi si torni venir a l'enfadar. Mes miri...

— Encare seu vos !... Qu'es ?... Qu'hi ha de nou ?...

— Miri, es això que fa'l cas : si'ns podia donar vosté unes quantes pessetes permor de comprar un vestit nou a n'el meu home y una roba per mí, això si que li tendriem per molt agrahit... Fassimé aqueix favor per l'amor de Deu !...

En ohint aquestes paraules darreres, a l'Eularia sant Pere li entrega un porta-moneda buyt, tot li dihent :

— Quan en tingueu menester, digueu : *Moneda corrent, siguis aquí de present.*

— Deu li pagui !...

— Y quan tingueu prou diners, no teniu sinó que dir : *Prou, prou, moneda corrent, d'esser aquí de present.* Y sobretot no'n digueu res a ningú... Anem, a Deu siau.

L'Eularia, un cop a casa, y ja podeu pensar qu'hi va ser aviat, va dir y fer aixís mateix com li havia dit sant Pere.

Y allavores en cau, en cau a raguitzell del porta-moneda de muntes de duros y lluises de deu, vint, coranta y fins a de cent.

En veure una tal dinerada, en Bernat y l'Eularia reben una tal sotragada que cuyden hi perdre 'l seny, y ja ho es que 'l perden perqué desseguit se compren ell un manto com no'n solen gayre portar els reys y ella una roba ramejada de plata, or y perles fines.

Y vetaquí que 'l sastre y la sastressa, d'esser tan ben pagats ambe tantes lluises d'or, conviden a beure aquells dos tarambanes que tan y tan beuen que fins a que diuhen :

— No hi a ningú com nosaltres! Quan en volem de diners, no tenim sinó que dir : *Moneda corrent, siguis aquí de present.*

Mes ay! bé prou que li havia dit sant Pere a l'Eularia que no'n digués rés a ningú ; que ja podeu pensar, fillets, qu'als hi fent denteta un tal porta-moneda, se l'espien el sastre y la sastressa amb uns ulls d'enveja. Y tanta si'n tenen d'enveja, en veure que de tal cayre pot venir a n'ells una riquesa comme la del rey Cresus que's diu qu'era cosit d'or, que profitant de l'estona que'n Bernat y l'Eularia están sote la taula afeynats a replegar lluises, cambien el porta-moneda, n'hi posant un altre que sembla 'l mateix.

Que ja podeu pensar també qu'aquells dos robayres, per tan que diguin mes tart :

— *Moneda corrent, siguis aqui de present,* no'n poden treure ni mica ni gés del porta-moneda ; que'ls golafres d'en Bernat y l'Eularia qu'aixis com la mar que mes té y mes brama, no'n tenien may prou, un cop a casa tornen dir lo mateix, y prou que s'endevina que del porta-moneda no'n sall ni fava torrada.

L'un com l'altre, en veure la llur dissort, cuyden fer un dolent cop. Mes després d'una estonada de's repensar :

— Torna pujar a la porta del cel, — crida'n Bernat a la seua dona.

Y aquesta, sense s'ho fer dir dos vegades, s'en puja amb unes remolinades de malicia que li fan arrufar els ulls y'ls narius. — Pam, pam, pam.

— Qu'hi ha de nou que tusteu tan fort que m'estaborniu?

— Qu'hi ha de nou? — contesta l'Eularia amb una veu enrabiada. — Qu'hi ha de nou?... Que li torni 'l seu porta-moneda... Sab!... Valenta cosa que m'ha donat!...

Y l'apostol se l'espia amb una llarga mirada de tristor, tot li dihent :

— Preniu aqueix bastonet, y quan ne tingueu menester, digueu: *Bastonet, tusta de garell y de dret.*

Arreu que sigui a casa :

— Bernat, el meu manyach, té, espia : *Bastonet tusta de garell y de dret :*

Pobrets d'ells ! Flic, flac, flic, flac, flac, cops y cops a raguitzell sus del cap d'en Bernat y la seua dona, qu'ells també salten com siguessen flochs de llana quan un hom refá una marfa.

No sé' si salten encare, perqué amb aixó d'esser l'historia del mon prou y prou enfastigada de preguntes y respostes no som may pogut m'atrevir a li demanar.

L'Ermitá de Calahons.

Dorm!

Dorm ! Sus la randa de la coixinera
Sa testa d'angel feta pel amor
La posa, anegant-la sa caballera
Descapdellada y flamejanta d'or.

Dorm ! Nudes son ses espatlles lletoses,
Nu 'l coll rodón xistosament torsit,
Nu d'alabastra 'l sé florit de roses ;
Un dolç alé sobraixeca-li 'l pit.

Sos ulls d'azul blavejan ses parpelles,
Un fluix de sanch ses galtes fa vermelles,
Sa boca mitj-desclosa es un somriu,

Se li esbategan les narils de cera :
Se sen que, de son front blanch al derrera,
Sensual y delitós, un somni véu.

L'Ermita de Cabrenç.

Recordantse del cuadre anomenat d'En Chaplain.

Jaroslav Vrchlicky

La Boemia ha perdut un dels fills que mes l'han exaltat: lo poeta nacional En *Jaroslav Vrchlicky*, estel de gran potensa en el cel de la literatura txeca, en el segle, el profesor Dr En Emil Frida, catedrátic de literatura moderna en l'Universitat txeca de Praha.

Nat lo dia diset de Febrer de 1853, en la petita vila de Louny, aont lo seu pare tenia un modest comerç, i essent lo seté fill de la familia, un oncle seu, capellá à Ovîary, lo Dr En Antoni Kolar, volgué esser el seu guia en el mon; quan totjust tenia cinc anys, lo tregué del niu emportant-s'-el a casa seva, ensenyant-li a estimar la literatura durant los cinc anys qu'a la seva llar, vora seu el tingué, mentres à Europa unes guerres esclataven i altres s'oviraven en l'horitzó.

Al deixar al oncle, lo seu segon pare, aná à la capitalitat de la nació boema, a estudiar la maduresa, quin titol assolí en lo gymnás de la vila de Klatovy l'any 1872, tornant de nou a Praha per ingresar, seguint la tradició de familia, en lo seminari teologic. Durant el primer semestre lluitá per sometre lo seu esperit poetic, enrrobostit pels consells i les aficcions apreses al costat del seu oncle, al ambent pesant de la facultat de teologià, i no poguent comportarlo més, al segon semestre cambiá dita disciplina per la filosofia. Influences tant mes fermes quant ja havia publicat poesies i balades, malgrat fós ab els tristors del comensament, per tot arreu sempre dur, en els camps de les lletres: trevalls enlaïrats pels literats mes de pocs resultats practics, servint les pagines en qu' eran estampades per fer paperines per la botiga del seu pare, com ell mateix, senzillament contaba. En ells derrers anys d'universitat conegué a l'Ernest Denis, que feia estudis historics per escriurer les seves obres: *Ivan Hus*, i *La fí de la Independensa de la Boemia*.

Una volta closos els estudis, assolit lo titol de Doctor, aná à Italia, com preceptor dels fills del Comte de Montecuccoli-Lardechi, a Marana, vehinada de Livorno (Liorna).

La seva animą estava sumiadora, cercava inspiració en aquell cel blau, pur, resplandent, qu'enllumena un sol esplendorós, de que lo seu terrer nadiu, tan humós i humit com boirós, está mancat. Lo seu passatge per aquella terra llatina lí deixá pregon solç, que sempre mes exterioritzá en les seves publicacions.

De retorn à Praha, nomenat secretari de l'Escola Politecnica en 1879, esposá la filla de la escriptora txeca, de gran crit, Na Sofia Podlipká, seguint els amors del temps dels seus estudis.

Jaroslav Vrchlicky, era el pseudonim ab que signaba els seus treballs literaris, perqué segui la costum dels seus compatricis de no signar ab son ver nom que quan eran regoneguts los seus talents, i ell no 'l deixá mai, essent mes conegut que no per lo seu llinatge i nom de fonts. Aquest pseudonim fou aconsellat per lo seu amic, company d'estudis de batxillerat, 'el avuy prof. D' Thomayer, clinic internista, d'anomenada, de l'Universitat de Praha, i vol dir : *Cantaire de la primavera del riu Vrch ó Vrchlice.*

Vivint de la seva ploma Vrchlicky ha estat un dels escriptors de mes grossa feconditat, que se coneixen en els nostres temps, en les seves produccions poétiques, dramatiques i prossaiques. Era un enciclopedic i un filosof ensemps qu'un poeta cantant com à tal ab els cavallers que guarden el Sant Grahal, en el Montsalvat; acompanya als monjos per les montanyes de Sant Bernat i fá reviure la gran figura del seu compatrici Joan Hus, i al mateix Jeroni de Praha. En els seus cants es tendre i sobtil per mès que se deixi dominar, a voltes, pel fatalisme. Es ell el poeta qu'ha popularitzat lo Sonet en lo seu pais.

De les seves obres teatrals, una trentena, gairebé totes historiques, son les mes populars : *El tribunal del Amor,* i *Una nit à Karlstejne* de la que n'es protagonista lo gran rei de Boemia Carles IV. Qualcunes foren trasplantades à la llenga alemanya, essent representades al Burgteatre de Viena, per exemple : *La vengansa de Catul,* i à altres molt les afavori el compositor que les possâ en música. La majoria tractan dels temps antics.

Emperó la gran tasca dén Vrchlicky 'ha sigut com traductor. Ell ha trasplantat à la llenga txeca : Dante, Miquel Angel, Carducci (de qui té el fatalisme). Ariost, Iasso, Leopardi. Una antologia de poetes italians, i els poemes den Canizzaro (à qui es deu que traduís del catalá). — Victor Hugo, Lecomte de

Lisle, Baudelaire, Verlaine. Una antologia francesa, una de filibrenca (Mistral, Gras, Aubanel). — Shakespeare, Shelly, Byron, Schiller ; Goethe. essent la seva versió del *Faust* una de les mes magistrals que s'han fet. — Obras del polonés Mickievicz, lo propagandista del sonet entremig dels poetes de Polonia (Poesies de 383 poetes).

Fou l'introductor del teatre de Calderon de la Barca, en la escena de Boemia i les seves traduccions eran ignorades per aquell professor alemany que ha escrit sobres l'autor de la *Vida es sueño,* sens dubte perque à voltes els savis de Alemania tenen l'anima petita per no saber res que no estigui escrit en tudesc, i ab mes raó en el cas present, per les lluites de les races germaniques i eslaves. Vrchlicky à los seus companys de redacciòns ô de pinya los communicava l'admiració i afició per la terra aont lluitaren moros i cristians, inspirant à poetes i autors dramatics. Cech escrigué una poesia llorejada à Madrit pel centenari de Calderon (1881) ; Sládek trasplantá *El sombrero de tres picos ;* Juli Zayer escrigué la « Llegenda del Crist de la Llum » Feu deixebles com mes tart ne feu del catalá.

« L'Atlantida » den Verdaguer fou traduída mercès a lo qu'ell mateix diu : — « Al poeta Cannizzaro, Messina — Era en 1885 quan me fereu coneixer l'epopeya de Verdaguer i me consellareu traduir-la. No s' acontentareu ab ensenyar-me la mina d'or sino qu'em donareu eines per treurer-el a la llum enviant-me una gramatica i un diccionari catalá. Si avuy rebeu *l'Atlantida* ab vestit txec, ab ella vos envio les meves mercés : 1891. » Al morir Mossen Cinto li dedicá una sentida poesia qu'acaba dihent : « Ets un toronjer del jardí de les Hesperides, quin fruit d'or neda en la ona de Bellesa, tan immortal com la teva *Atlantida.* » Ab motiu del cinquentenari del *Felibrige* (1904), dedica una cuarteta an Mistral, que traduida al catalá fou telegrafiada, per cert sens cap erro, als poetes provensals aplegats à Font Segougno, saludan al creador del felibrige.

Los seus nombrosos trevalls propis i el seu eclecticisme mondial que tant feia aixamplar l'horitzó literari de la seva patria, fent coneixer lo bó i millor de les altres literatures, foren causa de que la Universitat lo nombrés *doctor honorari,* pel març del 1893, i al any seguent profesor extraordinari de literatura universal,

carrec que mes envant fou el d'ordinari i que desempenyá fins a que la malaltia no el deixa mes anar a explicar.

L'Emperador-Rei de Boemia, en un dels seus jubileus enlairá à la Cambra dels Senyors (Sénat) als homes de mes merits del seus realmes, essent nomenats per Boemia, lo músic Dvorák i Vrchlichy. Una de les 34 medalles d'or *pro letteris et artibus* concedides a Austria, era d'En Vrchlicky. Les societats estrangeres i els goberns de les nacions de quines ell trasplantava l'honoraven, moltes voltes, ab gran retras, concedint-li titols i condecoraciones.

Al asolir 50 anys de vida la terra txeca le dedicá un homenatge de respecte i admiració, rublert de simpatia i serietat, prenent-hi part de fet ô de cor los seus compatricis que vihen en lo seu terrer ô enllá del mateix. D'aleshores envant en la llar de tot bon fill de Boemia no manca un retirat, petit ô gran, artistic ò modest, del poeta en dolça pau popular.

Tanta activitat, tan continuat i intens travall no pasavan inutilment per la naturelesa del il-lustre poeta, i aquell motent cervell comensa a emmalaltir-se sens qu'els aires purs dels sanatoris de montanya de la seva terra, ni el maritim d'Opatia, poguesin aturar la marxa del mal qu'aporret anava minvant les energies d'aquell esperit fort i d'aquell gran cor, fins qu'a la nit del 9 de setembre 1912 (portant cuatre ans de greu malaltià) al dormir-se, s'apagá en dolça pau la vida del gran poeta, quan qualque vesllum havia fet creurer als seus admiradors, una revifalla, i la vila de Domazlice, al esvellar-se à la sortida del sol veihe apagat el de la poesia txeca que guardaba, feia un temps, dins dels seus murs.

La seva personalitat, discutida en vida, s'engrandi al morir, la nació li feu uns funerals dignes de la seva representació, portant les seves despulles al Pantéo dels Il-lustres, i Praha, la capital de la nació les veihé passar per llurs carrers atapahits de mon endolat de cos i de cor, qu'ab lo seu possat trist i plorós era el mur de perpetuines que s'unia als negres colors que de taulades i balcons penjaven, mentres la velleta que infantà al poeta veia de lluny aquella glorificació dél fill del seu cor, per en 18 de gener de 1913 anar a unir-se ab ell (1) en l'etern repós, dins l'ambent d'immortalitat i glorià que l'envolcalla.

(1) Als 90 anys.

L'obra den Vrchlicky es poc coneguda mes enllá de les fronteres de la seva Patria. Poquissimes son les seves traduccions en llengues llatines, pocs los trevalls que sobres la seva obra s'hagin publicat, com no sia lo Llibre del representant de les llengues eslaves dins la comisió del Premi Nobel i qualques traduccions alemanyes. La llengua txeca ha vist apagarse l'estre del seu poeta sens qu'ella, en la seva persona, s'hagi vist enlairada obtenint el premi Nobel.

L'Universitat, l'Académia Maig, Praha dorada, etc., que feia temps l'havian perdut per la rensonguera i greu malaltia lo perderen per sempre mes ; emperó la imatge de Vrchlicky perdurava perque la seva activitat, constansa i feconditat serveixi de model an aquells compaisans que vulguin seguir-lo essent altres tants propagandistes de la llengua boema. Plorem-lo els que tinguerem l'honor de coneixer-lo personalment, unintnos al sentiment de la esposa, filles, fill, i gendres, i plorint-lo els bons fills de les altres terres qu'ell ab desinterés gran feu coneixer al de la terra aont nasqué.

(Barcelona) Benet R. Barrios.

Los Jochs Florals de la *Revue Catalane*

Lo Consell d'administració de la *Revue Catalane* ha nomenat, pera apuntar los Jochs Florals :

Presidents d'Honor : Mossen Bonafont, Sindic de la Mantenensa de Rosselló ; y Doctor Lutrand, President de la Societat d'Estudis Catalans.

President : Gustave Violet.

Secretari del Jurat : Doctor Emili Boix.

Secretari del concúrs : En Joseph Pons, professor de lletres.

Assessors : En Lluis Pastre, En Joan Amade.

Aqueixa commissió s'aplegarà lo dijous, 27 de mars vinent, à Sant-Miquel-de-Cuxá, pera judicar les obres enviades y atribuhir los premis.

Tirant lo Blanch

Notre collaborateur M. Emile Leguiel a eu l'heureuse idée et la patience d'extraire un certain nombre d'aphorismes et proverbes du fameux roman de chevalerie catalan *Tirant lo Blanch*, de Joan Martorell (xve siècle), dont il a eu l'occasion de parler ici-même. Il a respecté l'orthographe et la physionomie du vieux texte ; mais nos lecteurs n'auront pas trop de peine à s'y reconnaître (1).

Aphorismes et Proverbes

Tome Premier

Pages

19. Amor de luny e fum de stopa, tot es hu.
55. Lla hon no ha erra, nofretura demanar perdo.
66. Per natura caça ca.
69. En les guerres, mes val abtesa que fortalesa.
174. Tant val al hom esser loat de mals homens, com esser loat de males coses.
179. La ventura cascu las procura.
206, Del bo, tria hom lo millor,
225... Sabuda cosa es que tot lefforç de les dones es en la lengua.
275... Sou tals com los asens de Soria que van carregats de or e menjen palla.
278. A veguades se seguexen coses en una hora que no s'esdeve en mil anys.
286. Mudant edat, mudas uentura.
293... Que tot hom se rigua dell e li donen fus y mat en la derrera casa.
—... Aquest no seu en aqueix banc que voe dieu.
294. Amau a quius ama.
348. Lla va la lengua hon lo cor dol.
—. Mes val star sola que ab mala companya.
349. Qui dona al ase pitral et al grosser cabal pert la gloria de aquest mon.

(1) Voir l'édition Marián Aguiló, *Bibliotheca Catalana*, Barcelone, 4 volumes.

350. Qui primer es en temps es primer en dret.
356. A veguades les parets tenen orelles.
— Raho natural basta a conexerho un ase.
357. Dieu en Calabria que molt parlar nou e molt gratar cou.
— Del mal que hom te por, de aquell hom se mor.
367. Lla hon son molts de un ofici, tostemps si engendra enveja e mala voluntat.
369. La mundana gloria a veguades qui tota la vol, tota la pert.
371. Ab la raho de mon compare men vaig.

Tome II.

18. Cosa acostumada es que los cavallers jovens, llur delit es star entre les dames.
31. Lla hon se fa foch, fum na de exir.
52. Per lo meu mal conech lo de les altres.
86. Qui be sta nos cuyt a moure, E qui seu en pla no ha don caure.
100. Moltes veguades se sdve que no ha mal que vingua per be.
125. Aquell qui a molts serveix no serveix a negu.
126. Hom deu amor als quius amen.
130. Lla hon es la major perill es la major honor.
156. La senyoria no fa lome, mas descobrel, e les honors no muden les costumes nil coratge, mas mostrenho.
158. Amant creix lo amor.
185. De un be naix principi d'altre.
186. Que no dona qui ha, mas quiu ha acostumat.
187. Quant hu no vol, dos nos discorden.
196. De guerra null temps no proceheix amor.
205. Segons canta lo capella li respon lo scola.
207. No es dona ni donzella no se tingua a gran gloria que sia amada de grans e de pochs.
— No ha res en lo mon que sia mes plasent a la dona que es lo amor del home.
— Qui oblida lo passat oblida a si mateix.
216. Qui no ha fe, no pot donar fe.
210. Qui mal vol hoyr, primer la de dir.
232. Lo quiu fa fer ho descobre.
235. Per discurs de natura qui primer naix, primer deu morir.

268. Totes les coses son vistes per la fi.
270. Qui pare ha per jutge, segur va a plet.
282. De mal principi no sen pot seguir bona fi.
284. Qui fa lo mal, raho es que passe la pena.
298. Donàr als mals perque diguen be : donar als bons perque no diguen mal.
300. De dos mals, lo menor se deu elegir.
324. Les coses que sens difficultat haver se poden la stima de lur valua perden.
326. Les paraules dissimulades sens obra difamen l'home.
327. En una capsa no y pot cabre honor et delit.
329. No es mes secreta cosa en lo mon com es lo cor de la donzella, perço com la lengua rahona lo contrari del que te en lo cor.
— Es natural cosa los homens amar a les dones.
339. La lengua es senyal de ço que lo cor desija.
347. Qui compte sens l'hoste dues voltes te a comptar.
362. De bon fruit ix bon fruiter, e de virtuos cavaller juhi verdader.
368. Aquella cosa que es amada quant mes se veu mes se delita.
369. Negun be present se deu per sdevenidor lexar, ne tan poch pendre mal per sdevenidor be.
— Qui desija e no pot lo seu desig complir sta en pena, e neguna cosa no es mes laugera de perdre que aquella la qual sperança mes avant no permet tornar.
372. La cosa quant mes se ama, mes se desija amar.

La Sainte-Estelle à Aix

La grande solennité félibréenne de la Sainte-Estelle sera célébrée, cette année, à Aix, pour la Pentecôte. Cette fête, plus pompeuse que de coutume à cause des grands Jeux floraux septénaires, où sera choisie la reine du félibrige, tirera un nouvel éclat de la présence déjà assurée de l'illustre poète Frédéric Mistral.

Les Catalanismes à l'école

(Suite)

36. — *Substitution de l'article* AU *à la préposition* PAR. — Le plus petit s'enfuit à toutes jambes et l'autre le suivit *au* derrière. (Sujet A, élève G. J.).

En catalan, on peut dire : *y l'altre lo va seguir al darrera.* Mais on peut dire aussi : *lo va seguir per darrera.* C'est la première de ces formes qui a été pensée par l'élève G. J.)

Il est juste de remarquer que *per darrera* correspond plutôt au français *après, en dernier lieu.* Ainsi il n'est pas rare d'entendre dire par des personnes pensant en catalan des phrases comme celle-ci : « Nous avons mangé tels plats (ici la longue énumération des plats) et nous avons bu le café *par derrière* (signifiant *après*). Ce catalanisme — c'est le cas de le dire — est absolument renversant.

37. — *Substitution de l'adjectif* GRAND *à l'adjectif* GROS. — Je leur donnerai du travail avec un *grand* salaire. (Sujet B, élève G. M.)

En catalan on dit *gros* pour *grand* dans certains cas. Cela suffit pour qu'une confusion toute naturelle se produise dans l'esprit des enfants. Aussi est-il difficile de savoir exactement ce qu'ils ont pensé quand ils écrivent par exemple un *gros* arbre ; est-ce l'idée de *grosseur* ou l'idée de *hauteur* qu'ils ont voulu exprimer ? De même ici, l'élève G. M. n'a-t-il pas pensé *gros* en écrivant *grand ?*

Que de fois n'avons-nous pas entendu dire *grande* somme pour *grosse* somme, *grosse* chambre pour *grande* chambre, *grand* nez pour *gros* nez, *grosse* bouche pour *grande* bouche !

38. — *Substitution du pronom relatif* DONT *à la conjonction* MAIS, *à l'adverbe* où *et aux pronoms relatifs* QUE *et* QUI. — Le dogue le fit tomber *dont* il se releva brusquement. (Sujet A, élève V. J.)

Je ferais bâtir un grand magasin comme celui de Perpignan, qu'on appelle Aux Dames de France, *dont* on vend toutes sortes de marchandises (Sujet B, élève V. J.)

Un arbre qui produirait le fruit dans lequel il y a un noyau semblable à celui *dont* on vient de planter. (Sujet C, élève V. F.)

J'ai planté ce noyau et aujourd'hui c'est un petit arbre *dont* la troisième année il a commencé à faire quelques belles pêches. (Sujet C, éleve V. J.)

Il deviendrait un arbuste puis un arbre *dont* il ferait des pêches (Sujet C, élève V. J.)

Mon jeune arbre devint enfin un arbuste *dont* je soignais comme une mère *á* son enfant. (Sujet C, élève S. P.)

J'aurais deux ou trois coqs qui chanteraient le matin et *dont* ils me porteraient bonheur (Sujet B, élève D. M.)

Le pronom relatif *dont* n'existant pas en catalan son emploi en français est presque toujours incorrect.

Il fallait écrire :

1° Le dogue le fit tomber *mais* il se releva brusquement ;

2° Comme celui de Perpignan *où* l'on vend toutes sortes de marchandises ;

3° Un noyau semblable à celui *que* l'on vient de planter :

4° C'est un petit arbre *qui* a commencé à produire quelques belles pêches la troisième année ;

5° Un arbre *qui* produirait des pêches ;

6° Un arbuste *que* je soignais comme une mère soigne son enfant. Dans cette phrase, l'élève S. P. a employé à tort, la préposition *à*. On dit : soigner *à* son enfant, en catalan, mais non en français ;

7° J'aurais deux ou trois coqs qui chanteraient le matin et *qui* me porteraient bonheur.

39. — *Substitution du pronom relatif* où *au pronom relatif* qui. — Au bout de dix ou onze ans, il deviendra un grand pêcher *où* il produira beaucoup de fruits. (Sujet C, élève B. V.)

En écrivant : *où* il produira beaucoup de fruits, l'élève B. V. a pensé : d'*où* il sortira beaucoup de fruits. C'est ce qui explique son erreur. Il aurait dû écrire : un grand pêcher qui produira beaucoup de fruits.

40. — *Substitution du pronom relatif* qui *au pronom personnel* il. — Je caressai le faible, je lui donnai un morceau de pain *qui* le croqua en une minute. (Sujet A, élève D. M.).

Qui le croqua signifie : *qui croqua lui*. Or, ce n'est pas le pain qui croqua le chien mais bien *il* (le chien) qui croqua *le* (le pain). Il fallait donc écrire : je lui donnai un morceau de pain et *il* le croqua en une minute. Cette faute grave est due au catalan *que 'l*

va menjar où le pronom relatif *que* a suggéré à l'élève le relatif français correspondant *qui*.

41. — *Substitution du pronom personnel* EN (*signifiant* DE CELA) *au pronom personnel* L' (*signifiant* CELA). — Je donnais une part de mon argent aux pauvres... parce qu'*en en* ayant été, je sais les misères et les privations qu'ils doivent supporter. (Sujet B, élève L. F.)

En en ayant été n'est pas français. Il fallait écrire *l'ayant été*.

L'élève L. F. a pensé en catalan *en ne siguent estat* et il a traduit *en en ayant été*. A l'analyse, il aurait donc obtenu : ayant été... de quoi ? de cela, en, c'est-à-dire : *de* pauvre, ce qui est inadmissible ; en français on doit dire : ayant été... quoi ? cela, l', c'est-à-dire : pauvre.

A la question : êtes-vous pauvre ? on doit répondre je *le* suis, c'est-à-dire : je suis cela et non : j'en suis, c'est-à-dire je suis de cela, comme en catalan.

Le seul moyen de combattre les tournures catalanes : j'en suis de pauvre, de riche, de malade, etc., c'est de les rapprocher des tournures françaises et cela ne peut s'obtenir que par les exercices de traduction de textes catalans.

42. — *Substitution de l'auxiliaire* AVOIR *à l'auxiliaire* ÊTRE. — J'en ai mangé une et il *m'a venu* l'idée de planter le noyau. (Sujet C, élève P. M.)

Ils *ont* parti et la bataille a été finie. (Sujet A, élève P. M.)

Nous nous *avons* mis quatre à jouer. (Sujet B, élève J. V.)

Je me suis aperçu qu'il *avait* parti. (Sujet A, élève P. M.)

Dans six mois il *a* né une petite tige. (Sujet C, élève D. S.)

Arrivé à la châtaigneraie, j'ai fait le fagot et j'*ai* parti. (Sujet A, élève G. J.)

Voir n° 17.

43. — *Substitution du conditionnel catalan au conditionnel français.*

Si j'avais un million je *seriais* heureux (Sujet B. élève V. J.)

Je le *placeriais* à la caisse d'épargne au taux de 3 p. °/₀, je *toucheriais* 30.000 fr. par an. (Sujet B, élève V. J.)

J'auriez bien partagé mon million (Sujet B, élève S. P.)

Voir n° 22.

44. — *Substitution du verbe* FAIRE *au verbe* POUSSER *ou au verbe* PRODUIRE. — Celui-ci *faisait* des cris formidables. (Sujet A, élève V. J.).

En catalan on dit : *feya crits, feya fruits,* mais en français il n'est pas permis de s'exprimer ainsi. On doit dire : il poussait des cris, il produisait des fruits.

45. — *Substitution du verbe* SE RAMASSER *au verbe* SE RASSEMBLER. — D'autres chiens *se ramassent.* (Sujet A, élève N. J.).

En calalan on dit *s'arremassar,* mais il faut traduire par *se rassembler, se grouper, se réunir.*

46. — *Substitution de la locution catalane* NE PAS FAIRE BESOIN *à la locution française* NE PAS SERVIR. — Je creuse le trou à un endroit qui *ne faisait pas besoin.* (Sujet C, élève F. G.).

Feya pas menester, traduit littéralement, donne : *ne faisait pas besoin.* Mais cette expression est incorrecte. Il faut la remplacer pas *ne servait pas, n'était pas utilisé.*

47. — *Substitution de l'expression catalane* TROIS QUARTS POUR HUIT HEURES *à l'expression française* HUIT HEURES MOINS UN QUART. — C'était samedi matin vers *trois quarts pour huit heures,* à la rue Marchande, à côté de M. Cos Pierre. (Sujet A, élève N. M.).

En catalan, on indique ainsi les divisions de l'heure en quarts : un quart per les tres, dos quarts per les tres, tres quarts per les tres, ce qui signifie qu'il s'est écoulé un quart, deux quarts ou trois quarts de la troisième heure.

Les Roussillonnais n'ont conservé cette forme que pour les trois quarts. Les enfants disent couramment : je vais à l'école à trois quarts pour huit heures. Ce n'est pas correct. Il faut dire : à huit heures moins un quart.

48. — *Substitution du barbarisme* MORDURE *au mot français* MORSURE. — Il riposta par une *mordure* à l'oreille. (Sujet A, élève L. F.).

L'un avait l'oreille ensanglantée, l'autre une *mordure* à la jambe, (Sujet A, élève J. G.).

En catalan le verbe *mossegar* donne le substantif *mossegada,* ce qui est très logique ; mais en français *mordre* donne *morsure.* Les enfants commettent cette faute parce qu'on ne les a pas habitués à comparer le catalan qu'ils connaissent bien avec le français qu'ils connaissent mal.

(*A suivre*) Louis PASTRE.

7e Année. N° 76 15 Avril 1913.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Une Utilité Sociale

des Dialectes Régionaux

A propos de l'abaissement du taux de la natalité française

Sous la rubrique : « Réflexions sur le Félibrige et son avenir », nous avons exposé, dans un article antérieurement paru dans cette revue (1), que, pour assurer une continuité d'existence aux dialectes régionaux, les félibres devaient chercher à satisfaire les aspirations de la société contemporaine, ne plus s'occuper seulement de littérature, mais réaliser, dans leurs œuvres, des utilités sociales.

Du même coup, l'unitarisme, principe abstrait imaginé par quelques cerveaux forcément trop étroits au regard des réalités mondiales qu'ils veulent tyranniser, s'arrête devant un fait dont les origines concrètes (différenciation des races, des familles, des tribus et partant du langage, etc.) sont naturelles et ne peut plus, tout en affirmant l'utile existence d'une langue nationale, une, prétendre à détruire, hors du champ officiel, les dialectes régionaux socialement utilisés.

Nous n'avions pas à indiquer les formes sous lesquelles ces utilisations peuvent se produire. Elles sont multiples comme les relations sociales. Et nous nous sommes borné, comme démonstration, à citer un seul exemple, choisi en raison de son passionnant intérêt pour les félibres de France : la plus grande facilité qu'aurait eue la Science à étudier la complexité de la race gauloise, si l'unitarisme latin n'avait point fait disparaître les langues celtiques et

(1) *Revue Catalane* du 15 octobre 1912.

les indications que peuvent fournir à ce sujet la diversité des patois encore vivants.

Un grave sujet de préoccupation nationale : l'abaissement du taux de la natalité en France, nous pousse aujourd'hui à présenter un nouvel exemple de l'utilité sociale des dialectes régionaux. A première vue, ces deux questions paraissent n'avoir aucun rapport, contrairement aux conclusions des déductions assez longues dont nous posons immédiatement les prémisses.

Par une presque équivalence des décès et des naissances, la population française tend, depuis vingt ans, à rester quasiment stationnaire. Les nations concurrentes augmentent leurs effectifs par une progression, pour le moins conforme à la normale (1). Une commission extraparlementaire actuellement réunie sur l'initiative du gouvernement est chargée de rechercher les remèdes à une aussi angoissante situation.

Moraux ou économiques pour la plupart, ils ne relèvent pas du champ d'études d'une revue de philologie régionaliste, à l'exception d'un seul dont la presse a vaguement parlé : on aurait proposé d'augmenter le nombre des Français par de plus grandes facilités de naturalisation accordées aux étrangers...

Halte !... La qualité de citoyen français est, par suite des hauts faits de nos ancêtres, trop prestigieuse dans le monde pour l'accorder aux individus de mauvais aloi. On ne peut nier, en effet, qu'il y a des races, que chacune perpétue ses distinctions physiques et psychologiques propres. On ne saurait, en conséquence, obscurcir, de la manière précipitée, le type et l'idéal français rayonnant sur la terre entière pour éclairer tous les peuples.

La nationalité française, devant, dans l'intérêt du monde, rester adequate à la seule race qui l'a formée, voyons si, en dehors des frontières actuelles, il existerait des régions dont la population serait ethniquement identique à la nôtre et où, par conséquent, pourrait exclusivement se recruter le contingent de naturalisation.

Nos ancêtres, les Gaulois appartenaient à une race, la plus remuante, la plus aventureuse que les lueurs protohistoriques aient jamais révélé. Submergeant, dans la nuit des temps, les vagues

(1) Dans la dernière décade, notre taux de natalité baisse de 10.000 unités par an. Son maintien à l'ancien chiffre serait le minimum du taux normal.

groupements clairsemés des chasseurs primitifs, ils s'étaient établis dans tout l'Occident et plus spécialement dans la contrée dont les limites, à une époque plus rapprochée, seront fixées par les historiens ou géographes anciens, des Pyrénées aux bouches du Rhin, de l'Océan aux Alpes helvétiques, ce pays étant dénommé Gaule parce que, très tard, on n'y rencontre toujours que des Gaulois. Mais on les trouve encore, au IIIe siècle avant notre ère, seuls maîtres de la plus grande partie de l'Europe. Leur empire s'étend des Apennins (Gaule cisalpine) aux rives de la Baltique (Chersonèse cimbrique) (1). A l'ouest, répandus dans tout le bassin du Danube et par la Serbie jusqu'en Albanie, jusque dans la Thrace septentrionale (2), ils encerclent l'Europe méditerranéenne antérieurement occupée par des peuples de civilisation plus avancée et de race différente : Pelasges, Grecs, Latins. Au delà des Karpathes, au nord comme à l'orient, ils peuplent les vallées de la Galicie, les plaines du Dnieper, du Don, du Volga, les bords de la mer Noire (Crimée) et le Caucase (3). Par grandes invasions ou bien par essaimages continuels, allant, revenant, se croisant, secouant les contrées sous le choc de leurs gigantesques ressacs, nos ancêtres ont donc attesté leur caractère simultanément actif et prolifique (4) à un degré jamais atteint par les races qui, dans les siècles

(1) Presqu'île des Cimbres : aujourd'hui Danemark.

(2) Dans la Bulgarie actuelle.

(3) Le Volga a conservé le nom qui lui fut donné à cette époque reculée. C'est le fleuve dont les vallées sont habitées par les tribus gauloises des Velges ou Belges ou Volces appartenant à la famille cimbrique ou kimrique dont le souvenir se révèle encore dans le mot Crimée, pays des Krimris ou Kimris. On sait déjà que des Belges et des Volces s'établirent en Gaule. (Voir *Revue Catalane*, article déjà cité, Bulletin du 15 octobre 1912).

L'Europe entière est, du reste, émaillée de très nombreux noms gaulois rappelant une antique occupation. Citons parmi les plus significatifs : le Portu-gal, la Gal-ice (Espagne), le pays de Galles (Angleterre), la Gal-icie (Autriche), la Bavière (en tudesque Baïern ou Boïern), la Bohême (Boïhem), pays des Boïes (tribu gauloise), etc.

(4) Signalons en passant ce phénomène à la fois physiologique et sociologique de la simultanéité de l'activité et de la fécondité chez les individus comme chez les peuples. Aujourd'hui le Français n'est pas prolifique parce qu'il n'est plus actif. A quoi bon agir quand la protection des intérêts nationaux est faible ! Cette faiblesse provient du mode défectueux, sous lequel la politique est comprise et pratiquée. Nous soumettons cette réflexion à l'approfondissement consciencieux de la Commission extraparlementaire.

ultérieurs, débordant de l'irrésistible trop plein de l'Asie, répandront successivement en Europe leurs nappes envahissantes.

En effet, comme on le précisera plus loin, de ces nouvelles invasions, les unes passeront terrifiantes et rapides pour se disséminer et se perdre sans retour. D'autres, se heurtant à des poussées contradictoires de peuplades concurrentes, seront complètement anéanties. Certaines, moins aventureuses, restant plus compactes, persisteront dans les régions où elles s'établiront, sans arriver jamais à couvrir une étendue égale à l'ancienne aire gauloise, tout en détachant parfois, au milieu de populations étrangères des essaims qui, coupés de leur fond d'origine, finiront, s'ils ne sont chassés, par être, sous le simple jeu des lois ethniques, complètement absorbés au bout de quelques générations, sans laisser la moindre trace.

Les Germains s'ébranlant les premiers, furent des nouveaux envahisseurs ceux qui, poussant le plus avant dans l'aire gauloise, fixèrent jusqu'au Rhin des établissements durables (1). Les Slaves, à leur tour, par un déplacement de plus en plus accentué, allèrent tournoyer dans le bassin danubien et occuper, plus au nord, les pays bornés à l'ouest par l'Elbe, tandis que les Mongols s'établirent des larges plaines de l'Europe orientale jusqu'aux régions arctiques.

De ce schème ethnographique se dégagent les déductions suivantes :

1° les nations de l'est et du centre de l'Europe doivent être celles dont les éléments ethniques sont le plus mélangés ou, tout au moins, offrent, en certains endroits, des groupements distincts de races nettement caractérisées, appelés à fournir du fait de leur juxtaposition et de leur équivalence numérique des sources permanentes de metissages continuels.

2° les nations de l'ouest, les plus éloignées des sources d'invasion sont celles qui devraient présenter le type ethnique le plus pur dans la population la plus homogène.

(1) Cet établissement des Germains ne date que du IIIe siècle avant notre ère. Les Gaulois établis dans l'Europe centrale depuis une époque bien plus reculée, devaient fournir une population assez dense puisque, malgré leur frappante faculté d'adoption des coutumes et des langues étrangères, on parlait encore au IIe siècle après J.-C., dans la Chersonèse cimbrique et en Estonie un idiome celtique.

Procédons maintenant par vérification (1).

La Russie nous montre la race mongole ou asiatique représentée dans les régions arctiques par les Samoyèdes, les Lapons, les Kareliens ; au nord-ouest, le long du golfe de Finlande, par les Finlandais, les Lives, les Estes ; à l'est par les Yakoutes, les Kirghiz, les Bachkirs, les Kalmouks ; au sud et au centre par les Tartares fortement mélangés des rives du Volga aux bords de la Mer Noire, et jusqu'en Moscovie, province génératrice de l'empire russe, aux races dites européennes. A l'ouest de cette zone, le Slave s'affirme de plus en plus, en avançant vers l'occident (Russes, Polonais), tandis que plus au nord, vers les rivages de la Baltique, apparaît le Germain scandinave et qu'en Lithuanie, coin de terre privilégié où les invasions ne paraissent pas s'être fixées, le Lette ou Lithuanien, descendant des peuples primitifs, conserve leur type spécial.

La Péninsule balkanique intégralement comprise, il y a peu de temps encore, dans l'Empire Ottoman, nous met en présence d'un véritable fouillis de races : hellénique (grecs, macédoniens), latine (roumains, valaques), slave (serbes, croates), mongole (turcs, bulgares, magyares, khazares), témoignage frappant des ruées furieuses exécutées autrefois par les multitudes venues d'Asie et resserrées, à leur entrée en Europe, par de trop étroits vestibules. Il ne se trouve là aucun état : Turquie, ou autres nations issues de son démembrement (Grèce, Serbie, Bulgarie, Roumanie) répondant exactement au regard de ses ressortissants, à la vérité ethnique supposée dans les noms suscités.

(1) Pour comprendre la portée de nos observations, il faut être préalablement renseigné sur les lois fondamentales de l'ethnologie : 1° la race est un ensemble de caractères propres héréditairement transmis à un certain nombre d'individus ; 2° le croisement entre individus de races différentes engendre des types mélangés ou métis ; 3° *les mariages entre métis ne perpétuent pas le métissage ;* 4° au bout d'un certain nombre de générations (après la quatrième normalement, soit après 100 ou 125 ans pour l'homme), les descendants *retournent au type primitif d'un des premiers croisés* (à celui dont l'atavisme et l'hérédité individuelle seront le plus forts) ; 5° dans un même champ de croisement, la conservation de l'atavisme et des hérédités propres est irrésistiblement obtenu par l'avantage numérique d'une des races mises en présence ; 6° la rapidité de la disparition d'une race est en raison directe de sa moindre importance numérique relativement à celle de chacune des races immédiatement concurrentes.

Si l'on remonte le Danube, autre chemin d'invasion, pour entrer en Autriche-Hongrie, la confusion ou la juxtaposition des races n'est pas moins étonnante. Les Mongols (Magyars, Turcs, établis bien longtemps après les Huns) occupent la vallée orientale. Les Germains (saxons, autrichiens, tyroliens), d'abord isolés en Transylvanie à l'est, s'étendent, en un bloc compact, dans le bassin occidental du grand fleuve, dans le massif alpestre, des monts de Bohême, aux Alpes Rhetiques et jusqu'aux crêtes dominant les plaines méditerranenéennes. Les Slaves, tourbillonnant autour de ces groupes, s'échelonnent sur les pourtours : Tchèques en Bohême et en Moravie, Polonais et Ruthènes (1) en Galicie, Slovaques dans les massifs du nord-est, Serbes et Croates dans le sud, Slovènes dans le sud-ouest. Les Latins apparaissent en Transylvanie (Roumains) à l'est, et, dans le Trentin, le bas Tyrol, le Frioul, l'Istrie au sud-ouest (mélange italien) (2).

(1) A noter cette antique dénomination de Galicien Ruthène qui rappelle le Gaulois Rutène.

(2) Dans les pays où, après croisement de nombreuses races, les métissages les plus divers continuent à contrecarrer l'atavisme, les hérédités propres à chaque individu, il se produit le phénomène dit de variation désordonnée. La pureté des types peut bien se retrouver au bout d'un certain temps, mais relever pour chacun des membres d'un même foyer, d'une même lignée, de races différentes, qui se métissent de nouveau.

Il en est ainsi notamment sur toutes les plages méditerranéennes (phéniciens, grecs, ligures, gaulois, latins, juifs, mongols, arabes, maures), en Autriche-Hongrie dans les zones de contact des peuples juxtaposés, dans la péninsule balkanique où actuellement des états qui ne sont exclusivement, ni slaves, ni grecs, ni mongols, ni latins, s'entredéchirent, plutôt au nom d'une raison politique et d'un fanatisme religieux que par haine de race.

(A Suivre)

Edmond Lagarde,
Avocat à la Cour d'Appel de Montpellier.

Souscription pour le monument à Jacinto Verdaguer

Report précédent	143 fr.
L'Ermitá de Cabrens	20 fr.
M. Ribeil, contrôleur des douanes	2 50
P. de A.	3 »
Total a ce jour	168 50

Le Trésorier : J. Delpont.

Jocs florals de Rossello

Veredicte

Le Jury des Jeux floraux de Roussillon s'est réuni, comme il avait été décidé, le jeudi 27 mars, à Saint-Michel de Cuxà, et a procédé au dépouillement des manuscrits, au nombre de 39, envoyés de différents côtés. Le prochain numéro de la *Revue Catalane* sera réservé à ces Jeux floraux. Voici, en attendant, le titre des œuvres couronnées, ainsi que le nom de leurs auteurs, le tout présenté en une note rédigée par le Jury.

A. POESIA *(primera serie)*

I. Premi d'en Gustau Violet :
La oració dels Barcelonins : J.- M. López-Picó.

Premi d'en Gustau Violet :
Gárgoles ; Al tornar d'estudi ; Besa-mans : J^e^ Bofill i Matas.

II. Accéssit de primera serie : *Églogues :* Ramón Ribera Llovet.

B. POESIA *(segona serie)*

III. Flor natural : *El Pastor de Cadi :* Joseph Calsada i Carbó.

El guanyant de la Flor natural ha autorisat el Jurat à nomenar la Reina de la Festa, primera Reina de la poesía rossellonesa.

IV. Premi del Consistori : *Plany :* Joseph Gibernau.

V. Accéssit del Consistori : *Cerdanya :* Me Fius i Palá.

C. PROSA

El Jurat ha acordat no concedir premis ni accéssits en la secció « Prosa », considerant que no tenien qualitats rellevants les composicions rebudes.

D. MONOLECS

VI. Premi : *La cúa del burro :* Charles Grando.

Resultant gayrebé tots els autors premiats Catalans d'Espanya, y considerant qu'es difícil als nostres benvolguts germans assistir à la festa, que per altre part havía d'esser humil, el Consistori acordá no celebrar enguany l'acte de repartiment dels premis ; les composicions premiades aixís com la memoria del secretari i altres treballs se publicarán en el número vinent (15 de maig) de la *Revue Catalane.*

Doctor Lutrand i Mossen Bonafont, *présidents d'honor ;*
Gustau Violet, *président ;*
Doctor E. Boix, *secretari de la Junta Directiva ;*
Lluis Pastre i Joan Amade, *vocals ;*
Joseph-Sebastiá Pons, *secretari del Jurat Calificador.*

Sant Miquel de Cuxá, 27 de mars 1913.

AVRIL

5 avril 1116. — Fondation de l'Hôpital Saint-Jean. (Minorité de Gauzfred III).

12 avril 1235. — Nuño Sanchez, Comte de Roussillon, Guillem de Montgrin et Père de Portugal font le projet de s'emparer d'Iviça sur les Maures, projet qu'ils mettent en exécution quelques mois après.

22 avril 1422. — Suppression du privilège de Collioure (exclusivité du débarquement dans ce port des marchandises entrant par mer en Roussillon).

9 avril 1473. — Investissement de Perpignan par l'armée de Louis XI, commandée par Philippe de Savoie. Défense héroïque du vieux roi Jean, alors âgé de 76 ans.

22 avril 1642. — Louis XIII s'installe à Saint-Estève (Siège de Perpignan).

23 avril 1663. — Raymond de Çagarriga meurt en mer à son retour de Colombie. Né en 1611, habile administrateur et homme de guerre remarquable, R. de Çagarriga fut un des plus précieux collaborateurs de son souverain.

J. Badua.

Cants de serenitat

I. El mas abandonat

(Picanya)

El mas abandonat, de soletat austera,
En la llunyária veu com s'arqueja l'Albera,
eixint d'un vel de bruma am sa verge blavor,
i no ou mes al matí que la veu d'un pastor.

El vent gemegadiç per les branques rojenques
del pinyer que castiga am forses ivernenques,
renova l'embranzida ensajada 'n l'oliu,
devant del mas immóvil, del mas contemplatiu,
que deixa 'n sa paret s'abrigâ un ram de roses.

En l'escala forana s'escrabellen les lloses ;
es muda l'establía ; fredoreja la llar,
oh mas abandonat en el silenci clar !
Mes com ta soletat amarga es delitosa !
Amor del soleyâ, clotada silenciosa,
que veurás espellir, boy nevat, l'ametller,
bondat de la garriga y gracia del roquer !
Ja amb el goig del sol nou el seu brancám tremola ;
tot à vora del pou, un perfúm de viola
enamora 'l vent blau... Mon amiga, l'ivern
fa brillejar les mates de boix i d'aladern,
y 'ns fa les presentalles de sa reyal pobresa...
Que 'l vent nadiu s'aixampli, que canti 'n la puresa,
la nostre deslliurança i 'l nostre oblit seré !
Que 'l somni benvolgut s'escampi pel terrer,
oh mas abandonat dels homes qui reposes,
deixant en ta paret s'abrigâ un ram de roses !

II. Serenitat del mon

En l'ombra violetenca d'un día resplendent,
sempre maravellats per les visions serenes,
voldríem deslliurar l'esperit de cadenes,
voldríem t'oblidar, foscor del pensament...

Els aibres cantaríen la llur sabiduría,
bressada y protectora i espellida am la flor ;
i allá la serrelada mai lassa'n l'horitzó,
d'un aire lluminós els cossos vestiría...

S'escolaríen hores amb el sol i amb el vent,
il'luminant pertot la rosa esfulladiça,
i ta coloma, oh Vénus, blanca i gemegadiça,
diría qu'es l'amor el nostre dolç torment...

Aibres d'or, prou ho sé, no tenim vostre sava !
No tenim, mar sagrada, ta lluminositat !
Unes veus amarganten nostre serenitat,
i no servém, montanya, la teua altura blava.

Com una cova escolta els plors del degotall,
ens captiven dins nostre les ombres misterioses ;
i volém descobrir l'insabut de les coses,
i una fosca alenada fa de bruma el mirall.

Quina llantia podría aclarir les tenebres ?
Els savis no han vist mes que l'abisme profón ;
i no vé cap paraula del mes enllá del món,
per endolçir, piadosa, el plany de tantes febres...

I vos, oh mar antiga, blanca serra de gel,
bé teniu l'oblidança de les vostres fondaries !

De porpra s'han cobert les cales solitaries,
i sempre s'assoleien els cims a ran de cel.

Oh terra de violes, que vostre santa imatje,
ens aconselli 'l goig i 'ns vessi l'il'lusió,
guardant del pensament no mes que la claror,
com el brill d'un estel, la nit, en el fullatje !

III. Sponsæ meæ

Cuan seré un pobre mort, abandoneu mon cós
en aquella garriga, i vora la figuera,
que bressará la nit am sa remor lleujera,
lluint en cada fulla un estel pietadós.

Cuan seré un pobre mort, deixeu à l'abandó,
deixeu el romaní sus de la terra amiga,
i que raji la font en aquella garriga,
recordant ma presencia 'n l'austera fredor.

Girará, silenciosa, una ombra de fullatje,
i 'n la serenitat de la vessant selvatje,
vindrán á esquellejar les cabres del matí.

I si vas, mon esposa, á la soletat clara,
no tinguis pena, no, qu'hí seré viu com are :
la figuera y la font hí parlarán per mí !

Joseph-Sebastiá Pons.

La Rosquilla

C'est le titre d'une « ensertada » chansonnette, due à la plume alerte de notre confrère, En Pere de l'Alsina, et qu'il a dédiée à la Chorale d'Amélie-les-Bains.

La *Rosquilla,* qui vient d'être chantée par cette chorale, a obtenu le plus franc succès ; même à l'entendre seulement, « hi ha de que se llepar 'ls dits. »

La nit porta consell

Hi havia trenta anys, poc ensá poc enllá, que En Miquel Montaner havía vist claror de día en el mas de les Oliveres. Aquesta bona casa d'antics pagesos catalans mostrava ses teulades roges, ses parets blanques, sos xiprers i sos pinyers altius, no lluny del mar, en lo bell i fertil pla de Rosselló. Molt criatureta encara En Miquel quedá sense pares. Cresqué descapdellant sa divertida jovenesa baix l'emparo de un oncle i de una tia que l'estimaven mès que si mateix. L'onclet Pere i la tieta Lluisa no savíen que fer per esborar-li qualsevol pena, planejar-li tota difficultat, embel'lir son fadrinatge i fer-li la vida dolsa i alegra.

Rodejat de companys tant rics i desvagats com ell, no havía conegut sinó 'ls plaers i xalaments de la existencia Quan no estava a casseres o excursions, en casaments o bateigs, seguia aplechs, fires i festes majors ; i aixis passava la vida.

Mentrestant, els dos vellets carregats de dolors, sords, casi cegos, detinguts a vora del foch, molt sovint llitegats, frisaven de no veure 'l nebot llestar-se esposa i aixecar nova familia igual com convé a tot galan minyó.

Tot rient, en Miquel deia : « No estic de dones repepes i de sogres renoques, massa estimo ma santa llibertat. M'hi ferien viure com xai casolar no poguent retirar-me mai mès enllá de las onse sense arreplegar un pam de morros i tenir requesta. L'home sol, fa lo que vol. En menos fins ara no 'm puch queixar. No tinc sinó una dona a casa, la tía Lluisa, sorda mès que cap perol. Sí me retiro a punta d'alba ella no 'm rembola mai perqué quan dorm podrieu tirar el canó en la seva cambra ella no 'l oiria. »

Peró, un diumenje à la nit, la sordera dè la tia Lluisa va costar un verdader disgust an En Miquel. Havia fet, amb els seus companys, une anada a vora mar, es a dir del matí fins el vespre una bullanga infernal. Envers la mija-nit, fart de bullinada, tip de vi rançi, el cap ruent de bromes i cansons, al retirar-se a claror de lluna ho trová tot barrat i forollat. El mosso siguen

fora i l'onclet immovilisat per lo reumatisma, per tant que piqués i repiqués en Miquel, ni trucs, ni crits no hi varen valguer. Assegut en el pedriç, moll de rosada, enfredolit, rugallós, encaperinat per la serena s'hi veia forsat d'acabar malament una nit tant joiosament principiada.

Repotegant i malaint los dos vellets que no 's movien mes que els cap-foguers de la llar, doná la volta en els casals de la masia. Prová les portes de la pallera i del celler : tencades ; de les estables i de la prempsa : tencades ; la gallinera : tencada ; semblava una juguesca ! Mès felis qu'ell, ja que podia passar pel forat gatoner, lo gat de casa seguia 'l seu amo en sa nocturn passejada, tenint tot l'aire de fer-li mueques i burlar-se d'ell. A l'ultim, a copies d'anar a les palpentes, en Miquel resolgué d'anguilar-se per lo finestró del cortiot de la burra, s'apilotá un gavell de palla per coixi de cap, s'allongá en la gripia i's posá a dormir com un rabás.

Tan bon punt adormit heus aqui que un somni estrany, una llei d'alucinament se apoderá d'ell.

Amb els companys seus, en Garriga i en Ferrer, en Rossell i en Puig, se veia a dintre una barca de pescadors, en vistes de la platja de Canet, molt lluny, entre cel i aigua, en l'alta mar. La lleugera nau estava curullada de viurers. El mès deliciós recapte hi era apilotat com si tinguessin, los passatgers, de vogar fins a nous contínents. Botetes de vi rançi hi havia, també barrals de muscát, de macabeu, no sé qué mès encara.

Tot anava de primera. Un ventijol agradós sospirava ses cansons seduidores en les orelles dels improvisats mariners, i les ones al'lenguides los gronxaven amorosament. Que dolsa la vida, pensava en Miquel.

Per desgracía, amb el sol ardent que queia, en l'horitsó llunyá comensava a congriar-se un temporal. Sobtadement l'espai s'enterboli i un vent rabiós s'aixecá. El sol desaparegué. Uns remolins esglaiadors, uns esgarifosos follets relligant els nuvols i les ones, capgiraren les mès fondes aigues del mar. Aquest mar, de blau s'havia tornat de color de tinta i bramava com fera selvatge. Sobresaltant y aixecant-se com muralles o torres gegantes les aigues queien altra vegada en ruixats de glomeres sobre 'ls jovens esma-perduts. Que provar en un cas tan extrem ? Els infelissos bé

reclamaven a Deu i Sants, peró el perill aumentava sense parar ! Los rems havien caigut a mar. La barca estava umplerta, Craquejava sinistrament en perpetual perill de capboçar. Uns fantasmes horribles se quitllaven devant dels pobres desemparats descobrint-los-hi los misteris del abismes eternals. Monstres inconeguts, animals fantastics, peixos innomenats, ab dents agudes i ulls encisadors s'acostaven per los engolir, i monta i baixa, i volta que voltarás, vinga demanar ajuda, clamar assistencia, vinga fer senyals, aixecar els brassos i implorar socors del ardat de gent reunit en la platja.

Mès, en el sorral de voramar tothom se burlava d'ells i ningu's movia, Els mariners, fleumosos, se quedaven immobils i braços crusats. Senyors i senyores gastant aires de mofa se los miraven amb ulleres de llargavista. El guarda-terra, amb son escopeta en l'espatlla, el mestre d'estudi treguen fumerols de sa pipa de bruch, asta 'l senyor Rector ab son barret cordat sota la barba, tots reien amb el nas enlaire en mig d'un formiguer de gent.

En Rossell s'afanyava desesperadament a tirar fora de la barca l'aigua que l'omplia fins a rotar. En Puig, s'esforçant de llensar cordes, provava d'agafar 'ls rems que sempre ballugaven sobre aquell mar irritat, i en Miquel mès mort que viu se senyava declarant que Nostre Senyor havia aixecat tan horrorosa tempestat perqué ells havien profanat aquest sant dia de Diumenje. Los cinc companys arrendits, mès moixos que sentenciats, pensaven : « Ens haurem de perdrer açi, no hi ha remei, la nostra fi es arrivada » ; quan tot de un cop un rebull esfereidor, verdader destruiment de la naturalesa englutí la barca i els passatgers,.... Tot cridant : Deu meu ! en Miquel se despertá.

Atropellat, la mirada esgarriada, els cabells arissats, xup de suor gelada no tenia una gota de sanc a les venes. Va obrir 'ls ulls, i estonat, reconegué que en lloc d'atrapar-se en la gola d'un monstre mari, javia ximplament en el cortiot ont havia buscat retiro per dormir. — Raigs de sol passaven per les tanques mal juntades atravessant com fletxes de or la foscor de l'establa. Una sanitosa olor de pastures, una pau, una quietut benefactores daven serenitat i frescor a son ser enfebrat, Aleshores comprengué qu'havia sigut el juguet d'un somni. Reanimat per aquest pensa-

ment, espongi altra vegada son capsaler de palla, s'aixugá la cara y s'estirá amb delicies en aquella gripia ont reviscolava de mort a vida. En aquell recó silenciós se sentía mès bé que en un palau, tot ho trovava bonic, els brins de userda, els esclofulls de blat de moro que penjaven del terrabastal y fins les terenyïnes de les vigues. No cambiaría ma plaça per la d'un rei, pensava en Miquel; Quin arrimo mès bo! i pareixía tornar-se a extasís! Després mirava la burra. Ageguda en la fullaraca, la util i fidel servidora gaitava amb sos ulls mig aclucats, uns ulls de mare complacenta, el ruc que dormia entre ses cames. Quin verdader quadro de amor familial formaven les dues bones besties.

A fora se percebien les mil fresses, les petites rumors que senyalen el despertar de la naturalesa. Galls cantaven, coloms remolinaven damont les teulades, les abelles començaven a brunsinar. Dintre el brancam de les grosses figueres del jardi xerrotejaven pinsans, verderols y cardines mesclant llur matutinal xaradissa amb els renillets dels caballs y los lladruchs dels cans. També s'oian a cridar i despedir-se los boers acollant sos parells, amb els travalladors trescant cap a les vinyes. En la parra clavada per les parets de la casa, amagats en la verdor dels pampols, un matrimoni de gafarrons havia fet niu, se sentien els aucellets encara desplomats pidolar la becada mentrestant que lo pare, a dalt d'un llorer veï, refilava passadetes perqué prenguessin paçiençia. Tot exhalava enginy, atraviment, vída, trevall, y serenitat.

Somogut, corprés, en Miquel pensava: Ay! Senyor, quantes coses en aquest mon no son vistes per lo jovent que no pensa en rès. Fins ara no he tíngut mès seny que una criatura. Vetaqui arrivat a trenta anys, y encara no he fet rès de util, rès de bo. No tot consisteix a seguir festes i s'alegrar. Bé estarien contents los dos vells de casa si 't casessis i poguessin ans de morir somriure a uns quans nebodets piulejant als llurs entorns. — Per cert no'n falten minyones boniques en el nostre Rosselló, n'hi ha mès que en cap part del mon, de morenetes, de rosses, unes noyes de primera... principalement la Marieta Pujol, Aixo si que se 'n pot dir una jova agradosa, i amable, i aixerida, i ben feta de cap a cap! Quins ulls de vellut negre, quina agraciada cara pintada de lliris i roses, quina boca de pinyó! Be'n está d'alegra

quan pot ballar amb mi. Com m'estreny la má, cóm se repenja al meu bras! Si, ben cert, la Marieta m'estima ; estic segur que si avui la tingués a casa m'hagués obert la porta y no me veuria en aquesta hora ajegut en l'establa de la burra. No, això no pot durar. La Marieta, no la puc deixar per un altre, cal fer un cop de cap, arreplegar un boçinet de dona que 'm fassí estimar la casa i mudar de vida. Bé valdrá mès que rodar la seca i la meca i passar la nit en una establa somniant que us negueu en la mès esgarifosa tempesta. »

Heus aqui lo que va romiar en Miquel, i tal dit tal fet. Aquell dilluns mateix s'en va anar a veurer lo vell Pujol per demanar-li la seva filla.

— Dos anys han passat. La primavera torna ser estesa per lo món, els aucellets canten encara en les grosses figueres del jardi i els gafarrons han fet niu dins dels pampols de la parra. En la cambra principal del mas de les Oliveres, la cambra de la Marieta, també ha nescut un aucellet, un Miquel petit, molt bonicoi, que aixeca 'ls seus brassets com a ales sense plomes; mentrestant sa mare l'hi dona becada, i son pare, com el gafarró de la parra, l'hi xiula una passada per l'alegrar.

J. de Sant-Salvador.

La nova ortografia catalana

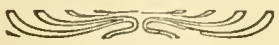
El benemèrit *Institut d'Estudis Catalans* ha acordades i publicades unes *Normes Ortográfiques* per les seues nombroses publicacions, per que aquestes surtin amb la mateixa ortografía. No ha duita mai l'*Institut* l'idea d'imposar a negú tals *Normes;* pero li serán molt bons doblers el que tots els escriptors catalans i totes les entidats editorials catalanes les acceptin i les observin, perque aixi s'acabaría l'anarquía esglaiadora que reina dins el camp de les Lletres Catalanes en materia d'ortografía. Nosaltres que hem considerada sempre l'ortografía com una cosa secundaria fins a un cert punt ; i que, quant ens tirárem al mig alsant an els quatre vents de Catalunya la bandera de l'*Obra del Diccionari*, va esser

amb el propòsit fet de no admetre cap conflicte mai per qüestions d'ortografia, si bé regoneixent que sempre es un bé per qualsevol literatura, i per lo meteix per la catalana, que tots els qui la conren, observin generalment un mateix sistema ortográfic, maldement no siga tan perfet com sería de desitjar ; — per tot això, allá ont una corporació tan respectable com l'*Institut d'Estudis Catalans* acorda i publica un sistema ortográfic, nosaltres, sensa voler anar a aclarir si es més o menys avengut i escaient, l'acceptam desde ara amb tota llealtat de cor i declaram amb molt de gust que d'avui endevant l'observarem ; i, si qualque vegada no l'observam, será sensa fer-ho aposta, perque ens passará per malla sensa mal fel negún. Pero això si, també desde ara ens reservam la facultat d'aduir an el seu temps i lloc proves i raons contra qualcuna d'aqueixes *Normes*, sempre que considerem que no acabi de concordar amb els resultats de la ciencia llingüística i que procedesca la seua modificació pel bé de la llengua. Ara lo que també hem de fer avinent que, si mai venía aquest cas de nosaltres impugnar cap de les *Normes Ortográfiques* de l'*Institut*, tot impugnant-la, l'observaríem indefectiblement fins i tant que l'*Institut* hagués acordada i publicada tal modificació. De manera que per patriotisme i per amor a la llengua catalana feim el sacrifici d'una bona part de les nostres conviccions ortográfiques, i aconsellam i pregam a tots els nostres amics que facen lo meteix que nosaltres, que sacrifiquin les seues amors, aficions i conviccions ortográfiques pel bé major de la concordia i de la uniformidat i de la dignificació de la nostra estimadíssima llengua catalana, que no es duptós que fará més bon paper devant propis i molt més encara devant estranys, si tots l'escrivim d'una mateixa manera i no siga la seua ortografía tants de caps tants de barrets. I sobre tot, demostrem prácticament que som qualque cosa més que un poble de mal-sofrits; esquitarells, baralladiços i desavenguts que no estama pler en no gatinyar-mos i llevar-mos la pell uns amb altres.

. . . . . .

Lo Butlleti del Diccionari de Llengua Catalana.

Mallorca, mars de 1913.



Les Fleurs de l'Arbre de Science

par Henry MUCHART

Si je n'avais promis de consigner, dans cette Revue, l'apparition du nouveau livre de vers d'Henry Muchart, j'hésiterais maintenant à le faire, craignant que ne paraisse, de ma part surtout, bien peu de chose les humbles violettes de mes louanges auprès des gerbes magnifiques d'éloges venues de toutes parts.

Mon cœur, cependant, mon cœur de frère se réjouit de ce triomphe avec d'autant plus d'enthousiasme qu'il avait sincèrement appréhendé pour le poète une pareille entrée sur la scène parisienne des lettres. Le Muchart des *Balcons sur la Mer* me semblait devoir être préalablement connu de ceux qui ouvriraient ce second ouvrage. C'était, pensais-je, une audace téméraire que de vouloir, lui, inconnu encore, ou presque, dans ces parages, séduire, sous cet attirail de l'austère science, la cohorte distraite et jalouse des littérateurs « arrivés », alors que la parure gracieuse, charmante et colorée de sa « première manière » lui eût valu certainement l'accueil le plus souriant, le succès le plus sûr. On aurait ensuite vu venir avec une curiosité bienveillante, comme nous l'avons fait, nous, ceux de Roussillon et d'Occitanie, ce second volume au titre inaccoutumé et d'abord un peu étrange.

Et voilà que mes craintes ont été vaines ! La fortune a souri à l'audacieux. Des murmures flatteurs et des applaudissements sincères ont montré que les beaux vers et la poésie de grande allure trouvent toujours des admirateurs, même si le nom du poète est inouï et si son enseigne étonne.

❖

Qui connaît l'esprit clair, limpide, méthodique, délimitateur, analytique, c'est dire scientifique de Muchart, — esprit que reflètent admirablement d'ailleurs toutes les pièces des *Balcons sur la Mer* en même temps qu'elles montrent tout ce qu'il y a à la fois de sculptural et de pictural dans son âme d'artiste, — celui-

là n'aura pas été surpris de le voir attiré par la Science et d'avoir tenté de vêtir des somptueuses étoffes de son verbe ses lignes trop froidement nues. Mais ce n'est qu'une tentative, je le déclare, une tentative sans lendemain, même pour Muchart, et non point, pour les poètes, une voie nouvelle où ils pourront marcher, désormais, berçant le vieux monde de rythmes renouvelés à une source qu'on vient de découvrir. Ils auront beau,

> Les Poètes, faiseurs de dieux, vendeurs d'espoir,
> Humant déjà le vent d'une nouvelle aurore,
> .....trouver des mots pour enchanter encore
> La vieillesse du monde et son tragique soir,

ils ne pourront

> .....édifier, pour réjouir la terre,
> Dans des bois de lauriers d'autres portiqnes blancs ;

car si

> .....l'arbre de Science a renversé l'autel
> Avec le noir serpent de sa racine rude,

il ne saurait lui-même servir d'autel nouveau pour l'espérance humaine. Et si, dans l'immensité du ciel déshabité mais jamais désert, quelque Illusion inconnue se dresse demain, consolatrice et secourable à la détresse des hommes, elle ne sera pas, elle ne peut pas être scientifique, la Science s'arrêtant à la limite même de nos moyens d'investigation : nos sens et notre intelligence. Ce ne sont pas eux, ce n'est pas elle par qui nous sera livré le grand secret du monde.

Ce n'est certes pas une querelle que je cherche à Muchart, et je ne saurais trop le féliciter, au contraire, d'avoir, nouveau Lucrèce, fait cette tentative qui *devait* être faite, d'avoir été le premier à la faire, et de rester seul, sans doute, à l'avoir réalisée. Nul assurément ne songera à reprendre après lui ce thème qui semble bien épuisé déjà, tant son étendue était restreinte et aussi parce que, à l'entreprendre, nul ne saurait dépasser sa maîtrise.

Mais ces questions si hautes abordées par Muchart provoquent la réflexion et la Science ne m'apparaît pas génératrice de rêves ni inspiratrice de lyre, à moins de subir une poétique mais dénaturante déformation. Elle n'est plus alors la Science, mais la Poésie elle-même essayant de mêler aux étincelantes pierreries de son manteau des cabochons lourds et ternes qui font mieux ressortir l'éclat des pierres précieuses et l'orient des perles sans

gagner beaucoup à leur voisinage. Et Muchart le sent si bien que, malgré l'enthousiasme.... un peu artificiel, on le devine, de sa *Dédicace aux poètes futurs*, pièce que je voudrais citer toute entière pour le convaincre de mensonge vis-à-vis de lui-même, — il éprouve le besoin, aussitôt, d'une *Promesse à la Muse*, à sa déesse familière.

La Muse d'autrefois, robuste, aux chairs serrées,

au teint doré par le soleil, aux yeux bleus longuement ciliés de noir, la belle gitane amoureuse de la couleur et de la lumière, qui grelotte dans ces usines au creux du vallon froid, ne respirant

..... que l'humidité molle
Qui fait pendre aux forêts les franges des brouillards.

Il est pris de remords devant

Les yeux pleins de reproche et de songes pensifs

de la

Nostalgique exilée, en pleurs sous le ciel pâle,

et avec elle, plus qu'elle, il veut

Revoir la mer latine où l'oranger balance
Les globes de ses fruits, sur l'écume du port.

Mais il a fait une œuvre nouvelle, profondément originale, d'un dilettantisme curieux, d'un intérêt prenant, qui montre de son grand talent une face inédite et toute la souplesse et qui marquera dans sa carrière de poète un glorieux avatar. Et pour cela nous devons nous réjouir.

❖

Je n'ai rien dit encore de ce livre ; je n'ai montré aucune des fleurs de ce mystérieux *Arbre de Science ;* j'ai commencé par des réserves, j'allais dire des critiques.

Soit ! Aussi bien pourrais-je mieux maintenant donner libre cours à mon admiration.

Après ces *Poèmes Liminaires*, auxquels fait allusion tout ce qui précède, trois chapitres partagent le livre : *Les Eléments*, *L'Homme*, *Les Dieux*.

Les deux premiers seuls sont à proprement parler des Fleurs de l'Arbre de Science ; mais le troisième, conséquence et morale, pourrais-je dire, des autres, les complète de telle sorte que le

livre est *un* dans sonensemble et forme un tout parfaitement homogène. J'aime la façon dont M. Louis Mazuc, dans une antérieure critique, a dégagé le sens même de l'œuvre et montré sa haute portée philosophique. Je veux ici transcrire le passage de son article, ne fût-ce que pour le sauver de l'oubli fatal à tout ce qui paraît dans un quotidien.

« L'auteur chante d'abord dans les *Eléments*, la matière informe, les forces latentes et éparses, le double infini du temps et de l'espace, les premières manifestations de vie et d'instinct.

« La seconde partie est dédiée à *L'Homme*. Celui-ci vient, en effet, de faire son apparition sur la terre ; ce n'est d'abord qu'un souffle à peine conscient, une flamme vacillante, un pygmée qui ne se rattache à l'innombrable univers que par un fil aussi ténu que le fil de la Vierge, mais qui bientôt grandit, abdique successivement toutes ses faiblesses, se délivre de toutes les lisières et dompte à son tour la matière qu'il asservit définitivement à ses lois ! Mais un tel homme, pour le poète, n'est pas de ceux qui, regardant le ciel, ne l'aperçoivent pas. Et c'est le sujet de la troisième partie intitulée : *Les Dieux*.

« L'homme, désormais, est rassassié de conquêtes ; les éléments successivement vaincus et enchaînés sont impuissants à fournir un aliment à sa dévorante activité ; en lui l'esprit reprend ses droits, il cherche à se dégager des limbes de l'obscurité dont il est issu, il fait effort pour pressentir quelque chose de vague, d'incertain, une sorte de providence confuse, d'intelligence du monde évoluant vers des fins supérieures, et pour satisfaire son besoin d'immortalité, il considère avec attendrissement la possibilité de se survivre par la continuité de la race, de la lignée. »

J'aurais voulu m'attarder aux détails de chaque pièce, car chacune est une belle pensée traduite en très beaux vers ; montrer ce panthéisme voulu, nécessaire à l'esprit de la Science, ces forces, que le soleil engendre, divin foyer des Energies, ce mystère qui sommeille aux courbes des aimants, cette cascade captive dont la seule force, comme une âme sans matière, voyage au long des fils pour fleurir la ville de clartés, ces forces subtiles de la mer démente captées par l'homme industrieux, ces arbres, protecteurs frissonnants de nos rêves et de nos dépouilles, cette vigne dont la chaude liqueur nous rend l'âme forte et grave des aïeux, cette fin des temps où

Les Eléments, soumis aux lois universelles,
Dans la suite des jours mourront avec lenteur ;
L'hélium du soleil n'aura plus de chaleur,
Le radium éteint n'aura plus d'étincelles,
Le temps s'endormira dans le chaos premier.
.... Et nul dieu ne retournera le sablier.

Et encore ce feu, démiurge du monde, qui sommeille au cœur des arbres morts et du silex.

Je voudrais m'arrêter à chaque poème de l'*Homme* en son évolution, à ses travaux, à ses conquêtes, depuis le geste ancestral du forgeron, jusqu'à l'automobile, l'aéroplane, la télégraphie sans fil, l'analyse spectrale des mondes lointains et m'attendrir, admiratif, aux touchantes strophes de *La Race*.

Je voudrais prier un instant à l'autel de chacun des *Dieux*, qu'ils soient

Ce grand corps de déesse en bois, au torse nu,
Dont les seins divisaient l'écume de la proue,

ou la Terrible Foi, ou le Destin, ou la Lumière, ou l'Idéal, apparu soudain dans le Temple vide, ou l'Espoir, l'Espoir plus fort que la douleur et que la mort.

Je préfère laisser au lecteur tout le plaisir profond et délicat qui lui viendra de ce volume écrit par un Maître, par un vrai poète que je n'ose encore qualifier selon son mérite. Voici cependant le *Dernier poème* qui résume à la fois la tendance générale du livre et l'âme de l'aède. Mieux peut-être encore que dans tout le volume, nous la retrouvons là. Cette âme, telle que nous l'avaient montrée *Les Balcons sur la Mer*, vibrante de couleur, de dessin pur, de lumière, embaumée du parfum des cystes et de la senteur sauvage de la mer, animée du souffle divin de la Grèce, plus encore que du Latium, qui accompagne à travers le grand lac bleu la brise de l'Orient mourant aux côtes catalanes. Grec, Muchart l'est dans son essence, comme tous les fils du Roussillon ; il l'est aussi dans sa forme, admirablement belle et pure comme ces lignes des vieux temples et ces profils de la statuaire antique.

Emile Boix.

❖

A mes Fils

Choisissez un coteau parfumé de lavande,
Une urne funéraire au col harmonieux,
Que ma tombe riante, en face des flots bleus,
S'orne d'un cyprès noir que la rose enguirlande,

Ne pleurez pas auprès de ce tertre vermeil ;
Je rêve d'une mort si sereine et si douce
Que, sur vos fronts, comme une branche sur la mousse,
Son ombre agite moins d'ombre que de soleil.

Mes fils, quand, mieux que moi, vous comprendrez le monde,
Lorsque vous apprendrez ce que je n'ai pas su,
Quand vous lirez mes vers de poète inconnu,
Je veux que mon esprit dans le vôtre se fonde.

Je veux voir par vos yeux pleins de tendres éclats
Graviter dans l'éther les étoiles divines,
Ou, sur les ciels mourants de soufre et de lilas,
Se dessiner au loin les cimes des collines.

J'ai vécu pour savoir et, si la froide Isis
S'est dérobée encore à mon désir tenace,
Je sens que l'avenir dévoilera sa face
Et que je la verrai.... par vous... ou par vos fils.

Ayez le cœur vibrant et le cerveau robuste,
Issus d'un même sang, aimez-vous tous les trois.
Suivez la vérité par ses chemins étroits,
Et je serai présent dans l'âme du plus juste.

Il faut que votre esprit soit sincère et lointain,
Qu'il soit hardi, qu'il soit vaillant, mais reste tendre,
Pour pénétrer la grande Enigme et pour entendre
Le battement de cœur de quelque dieu lointain.

Sur la rive latine où chantent les églogues,
Où le flot se souvient d'avoir porté Vénus,
Cherchez l'ombre paisible, aux bosquets méconnus
Où rêvent les savants et les idéologues.

En acceptant la vie et ses graves devoirs,
En sachant vous soumettre aux besognes serviles,
Réservez votre culte aux roses inutiles,
Ayez la foi, l'élan et les vastes espoirs.

❖

J'ai préparé pour vous cette lampe allumée,
Gardez qu'un coup de vent ne l'éteigne en chemin,
Allez, protégez-en la flamme avec la main
Et qu'elle arrive intacte au bout de ma lignée.

Aqueixa Mainada

La première représentation de *Aqueixa Mainada*, la nouvelle comédie catalane de M. Charles Grando, avait attiré, le 12 avril dernier, au Théâtre Municipal, un public nombreux.

On s'y est bien amusé et on a ri de bon cœur. Pouvait-il en être autrement ?

La pièce de M. Grando est un petit chef-d'œuvre d'observation psychologique. Les personnages qui sont des enfants et qui « se représentent eux-mêmes » dans leur jeux de tous les jours, n'ont pas grand peine à donner l'illusion de la réalité. C'est du réalisme tout pur.

Toutes ces petites scènes sont pleines de naturel et préparées avec un soin minutieux. M. Grando y souligne certains types caractéristiques, entre autres Perdalet et Trufeta dont il sait faire ressortir les traits principaux par des contrastes heureux et fréquents.

Mais il faut voir autre chose dans l'œuvrette de M. Grando. Il faut y voir le souci constant de la correction et le respect scrupuleux de la forme catalane. On peut dire de M. Grando qu'il a « soigné » sa pièce, c'est-à-dire qu'il s'est appliqué à rechercher toujours le mot catalan exact, la tournure catalane vraie et qu'il a proscrit les expressions francimandes ou languedociennes qui tendent de plus en plus à « empatoiser » le catalan roussillonnais.

Et à ce titre surtout, M. Grando a bien mérité de la Société d'Etudes Catalanes. Qu'il reçoive nos félicitations.

Louis Pastre.

El Obispado de Elna

Notre érudit confrère, Don Francisco Monsalvatje, de Gérone, vient de faire paraître le tome II, de sa notice historique *El obispado de Elna* (Imprenta Juan Bonet, Olot, 1912).

C'est un volume de 426 pages, des plus intéressants comme texte ; il part de 1461, de l'évêque Antonio de Cardona et va jusqu'au titulaire actuel du siège d'Elne, Monseigneur de Carsalade du Pont. C'est là, de l'histoire on ne peut plus roussillonnaise ; le volume s'ouvre d'ailleurs, par une lettre, en très correct catalan, de Monseigneur de Carsalade.

Ce tome comprend, en outre :

Le « Catalogo de los obispos de la Santa Iglesia de Elna » ; l'exposé des « Concilios celebrados en la diocesis de Elna », et des « Sinodos de la Santa Iglesia de Elna » ; le « Catalogo de los obispos de Elna, segon los falsos cronicones de Hauberto, Liberato, et autres auteurs ; et, en « Apendice », 25 documents dans lesquels interviennent les évêques d'Elne, les rois Ferdinand, Jean I et Martin, d'Aragon, et les consuls d'Elne, et ceux de Perpignan, les lettres pastorales de Monseigneur de Carsalade, relatives à la restauration de Saint-Martin-du-Canigou, et les discours qu'il prononça, en catalan, à l'occasion de la Santo-Estelo de 1910, à Perpignan.

Tout ce texte, si intéressant, est accompagné, comme gravures, des portraits de 13 évêques, du buste (par Gustave Violet) de Monseigneur de Carsalade, et de 20 sceaux de divers évêques.

Le volume se termine par cette note, des plus agréables pour nous : En prensa : « El obispado de Elna, tome III ».

Donchs, per molts anys, amb salut y alegria, senyor Monsalvatje, y Deu li conservi tan bon delit, pe 'l bé y gloria de la patria catalana.

J. D.

Tirant lo Blanch

Aphorismes et Proverbes

Tome III.

Pages

3. No es trobada fermetat en la amor dels strangers qui prestament ve e molt pus prestament sen va.
5. Qui merce no ha, merce no deu trobar.
11. La major dolor que als mesquins atribula es que en algun temps sien stats benaventurats.
12. Fa lo do plarent e gracios lo que prestament lo dona : e qui dona lo que no pot negar fa molt be, empero encare que sen faça liberal poch dona.
13. Apres de peccar se segueix penedir.
— Roma nos pogue fer en hun dia.
— Qui es piados e puys se penit, no deu esser piados dit.
17... Ne semblau sino moça dostal, que sou donzella ab molt pocha vergonya, e que en la ma lo portau dient qui 'l vol.
46. No deu hom tant amar a altri que faça hom mal a si.
47. No pot negu en lo mon major riquea posseyr que esser content.
49 et 50. Puix tinch companyona, tinch senyora encara que nou vulla.
51. Segons ella cantara, axi li respondre.
59. Com lo cel sta roig, senyal es de tempesta.
60. Cosa manifesta porta testimoni de veritat, e cosa amagada mostra malvestat et fellonia.
— Son vassal no pot tolre ni difraudar res a son senyor.
61. Qui moltes ne erra y nesdeve una, no pot dir totes sien errades.
62. Al home que es mort no li cal fer longa sperança.
65. Entre amich noy cal tovalla.
66. Qui dona consell, forçat es que y pose del seu.
70. Qui promet en deutes met.
71. Sí en les coses del mon noy ha principi, tan poch noy pot haver fi.
91. En amor, a un plaer cent dolors.
96. Lo major mal fa cessar lo menor.

97. Aquell qui ha fet lo mal, quen porte la pena.

113... Es parenta de la vella bruxa que no fa mal sino a qui li fa be.

117. Negu no es stat creat que no haja errat.

121. El qui erra pena mereix.

133... A vostra celsitut ne pren axi com en aquell qui sent la olor de la vianda e no lo gusta.

140. Amor que prest es venguda, molt prest es perduda.

142. Amor no es certa, ni ab fermetat en los strangers.

146 et 147... Dels damnats se diu esser-lo gran aleujament de pena lo recordar se que son alguna cosa.

160. Los somnis que en la matinada se fan, molts ne ixen verdaders.

187. Tot quant diu li pren axi com aquell qui te la boca plenada ay gua et bufa al foch, e pensa ensendre-lo, e apagal ab la ygua.

203. Ab la capida ho prengui e ab la mortalla ho dexare.

209. Tot lo que luu no es or.

228. Gran consolacio es als miserables con en les tribulacions tenen companyons.

239. E no sabeu vos que apres del aspre e fret mati ve lo bell sol?

246-7. Es miserable cosa no saber morir.

260-1. Les coses noves solen mes plaure e ab mes fforç executar que les molt vistes, e lo que hom no te, se sol ab major afeccío desijar que lo que hom possehex, e neguna cosa no es tan delitosa que per lonch us no torne enujosa.

267. Delit es als atribulats si lur dolor a persona fel recitar poden.

274. Axius ne pren com fa al laurador con vol segar lo blat que sega la spiga vuyda.

275. Mes val de dos mals pendre lo menor.

279. Aquella cosa es perduda sens dolor que sens amor es possehida.

— Viure es morir a qui no spera haver alegria.

285. Es gran descans als miserables con recitar poden lurs dolors a persona fel e piadosa.

286. Tart es vist que de foll navegar se puga atenyer segur viatge.

293. La mort es de tal natura que ve mes prest als qui la temen que no als qui la desigen.

303. Lardiment quis fa ab saviesa es de loar.

307. A cascu plau lo vencedor.

— En neguna guisa hom no es tengut de pregar per la salut del enemich.

317. Tart sesdeve lo que hom desija, ans sempre lo contrari se demostra.

324. E dix lo Rey que de traydor, qui sen podia guardar ?

354. Lo cavaller que no ajuda, e lo capella que no dona, e lo juheu qui no presta, e lo pages qui servitut no fa, no valen res tots aquets.

Tome IV

2. La persona grossera no te sino amor d'ase, que no ama sino tant com veu, e a tantes com veu.

51. Qui en batalla entra ab desordre fugint sen ix.

57. Les coses de mal principi tart o nunca poden finir be.

60. Prechs de donzelles moltes vegades han loch.

70. A tu ten pren axi com fa aquell qui furta lo bou e dona les cames per amor de Deu.

74. No penses que yo sia de aquelles que ab les manegues me moque.

76. A qualsevulla part que tastes la mar, salada la trobaras.

85. Ten pren axi com lo ferrer, que si nous crema la roba donaus enuig ab lo fum.

89. Ten pren axi com fa a la abella qui porta la mel en la boca, e lo fiblo en la coha.

95. La ho amor non ha, noy pot haver recort.

107-8. Bon amich es axi com lespicier, encara que nous done de les species, vos dona de la bona olor.

111. Mal recordar se fa dels passats mals.

123. Aquell donatiu es de gran liberalitat, e de noble e virtuos animo, lo qual no es stat demanat.

— Gran injuria es feta al donador quant lo do es recusat.

124. Qui troba ver amich troba tresor : res no deu esser denegat al amich : un mateix voler de amichs es vera amicicia.

128. Apres la nit ve lo dia, e apres lo nuvol lo bell sol.

164. Bons son los mals qui benaventurada fi procuren.

211. Alla hon no ha culpa, noy fretura perdo.

212. Aço es cosa acostumada que la natura femenil, frevol e variable, elegeix lo mes inutil consell si molt hi pensa en la major necessitat.

245. De les coses ben fetes e ab deliberacio tart ve lo penedimuet.

261. Lo temps perdut nos pot cobrar.

264. Armes de cavaller no fan mal a donzella.

280. Qui es valeros en lo camp deu esser valeros en lo lit.

Les Catalanismes à l'école

(Suite)

49. — *Substitution du barbarisme* MORDA *au passé défini* MORDIT. — Le plus petit *morda* le plus grand ; alors le plus grand, furieux, *morda* aussi le plus petit. (Sujet A, élève D. S.)

En catalan on dit : *va mossegar* pour traduire *mordit*. La lettre *r* de *mossegar* ne se prononçant pas, il reste le son final en *a* qui, par analogie avec *il chanta, il mangea,* etc. suggère *il morda*.

50. — *Substitution de* I *à* Y. — Tous les deux partirent en *aboiant* (Sujet A, élève N. M.)

Ici c'est un défaut de prononciation qui a fait substituer *i* à *y*.

Les Roussillonnais ne donnent pas toujours à *y* la valeur de deux *i* dans le corps des mots. Cet *y* correspond tantôt à trois *i*, dans pays (pai-i-is) et paysan (pai-i-isan), tantôt à un seul *i* comme dans payer (pai-er), crayon (crai-on), aboyer (aboi-er), aboyant (aboiant).

Il serait certainement intéressant de rechercher la cause de cette différence de traitement de *y*. Constatons-la simplement dans le mot *aboiant*, orthographié avec un seul *i* par l'élève N. M.

Interversion de mots

51. — *Interversion de* NE PAS QUE. — Je lui ferais construire une petite maison *pour ne pas que* l'hiver il ait froid. (Sujet B, élève N. M.)

Voir n° 24.

❖

Nous venons de voir que les compositions françaises rédigées par des élèves de onze ans commençant leur année de préparation au certificat d'études sont émaillées de catalanismes et que ces catalanismes proviennent de ce que la méthode officielle s'obstine à ne pas tenir compte du catalan.

Nous allons voir maintenant que les résultats obtenus après cette année de préparation ne repondent pas à la somme énorme de travail fournie par les maîtres et les élèves et que la médiocrité de ces résultats est encore due à la méthode officielle.

Pour cela il nous suffira de compulser les compositions françaises remises par les candidats (garçons et filles) à la dernière session (1912) du certificat d'études. Rédigées par des enfants de douze ans ayant fait un effort sérieux pour réussir — ce qui est toujours le cas dans un examen — ces compositions constitueront la meilleure démonstration (1).

Prenons au hasard cinq sujets donnés à Saillagouse, Mont-Louis, Prats-de-Mollo et Argelès-sur-mer.

Sujet A. — Vous avez été reçu au certificat d'études primaires. Un de vos oncles, voulant vous marquer sa satisfaction vous a écrit pour vous dire qu'il veut vous faire un cadeau et vous demande ce que vous préféreriez. Faites la réponse ; indiquez l'objet que vous désirez et les motifs de votre choix. (Saillagouse, garçons et filles).

Sujet B. — Comment peut-on dire que la paresse est la mère de tous les vices ? Imaginez un récit montrant où elle peut conduire. (Mont-Louis, garçons et filles).

Sujet C. — Décrivez le manège d'un chien de berger conduisant un troupeau au pâturage ou le ramenant à la bergerie. (Prats-de-Mollo, garçons et filles).

Sujet D. — Dernièrement la commission de recensement des chevaux est passée dans votre village. Qu'avez-vous vu ? (Argelès-sur-Mer, garçons).

Sujet E. — Que voyez-vous et qu'entendez-vous à l'endroit de votre village où les ménagères vont laver leur linge ? (Argelès-sur-Mer, filles).

Ces compositions sont évidemment meilleures que celles de la première série (enfants de onze ans) mais les catalanismes y sont encore très nombreux, comme on va en juger.

Addition de mots

52. — *Addition de la préposition* A. — J'ai été plusieurs fois *à* laver (Sujet E, Françoise M.).

Voir n° 1.

(1) Nous devons adresser ici nos remerciements à Monsieur l'Inspecteur d'Académie qui a bien voulu faciliter notre travail en demandant pour nous à Messieurs les Inspecteurs primaires du département le stock de devoirs d'examen dont nous avions besoin.

53. — *Addition de* A MOI *après le pronom indirect équivalent* ME. Puisque vous voulez *me* le laisser choisir *á moi*, je veux un dictionnaire (Sujet A, Angèle V.).

En catalan, on aime beaucoup à préciser la possession ; ainsi on préfère dire, par exemple : *me la dones an a jo* au lieu de : *me la dones*. La candidate Angèle V. a pensé en catalan et est tombée dans le piège.

54. — *Addition de* LE PLUS. — L'objet que je préfère *le plus*, c'est un livre d'histoire. (Sujet A, François C.).

Ce que l'on *préfère* étant ce qu'on *aime le plus*, on ne conçoit pas la possibilité de *préférer le plus*. Cette addition inutile de *le plus* provient de ce que, en catalan on traduit *préférer* par : *estimar mès*, aimer mieux ou aimer plus.

55. — *Addition de la préposition* A *et de l'article contracté* AU. — Il commença d'abord par se mettre *à* derrière (Sujet C, François G.)

Les moutons retardataires ont couru avec le chien *au* derrière pour aller avec les autres (Sujet C, Jean G.)

Nous avons vu, n° 36, que le mot catalan *darrera* était presque toujours précédé de l'article contracté *al*. C'est ce qui explique cette addition de *a* et de *au*.

Suppresion de mots

56. — *Suppression des pronoms personnels* Y et LA. — Elle demanda la permission à ses parents qui *lui* laissèrent aller (Sujet A, Marie C.)

Il n'a pas de queue parce qu'on *lui* a coupée. (Sujet C, Louis D.)

Dans la première phrase il faut : qui l'*y* laissèrent aller, et dans la deuxième : parce qu'on *la* lui a coupée.

Voir n°s 8 et 32 pour plus de détails.

57. — *Suppresion de* LE MÉTIER. — Puis je viendrais au Roussillon pour apprendre *de boucher*. (Sujet A, Paul M.)

En catalan, on dit communément : apprendre de boucher, faire de tailleur, etc., pour : apprendre *le métier* de boucher, faire le métier de tailleur, etc. Le candidat a pensé en catalan et il s'est exprimé à la catalane.

SUBSTITUTION DE MOTS

58. — *Substitution du masculin au féminin.* — En étant en marche ou bien loin *du* moindre horloge on a recours à une montre. Sujet A, Auguste A.).

Horloge, féminin en français est masculin en catalan ; c'est ce qui explique l'article contracté *du* à la place de *de la.*

59. — *Substitution du pluriel au singulier.* — Le berger portait un large chapeau, *des pantalons* bleus et une veste grise (Sujet C, Jean P.).

En catalan on dit : *les calses* pour les chausses, les culottes, le pantalon, Pour celui qui pense en catalan, l'idée du pluriel vient donc naturellement à l'esprit.

60. — *Substitution de l'auxiliaire* AVOIR *à l'auxiliaire* ÊTRE. — Pierre *a devenu* paresseux en imitant un de ses voisins qui avait ce vice. (Sujet B, Joseph D.).

En catalan, on emploie l'auxiliaire avoir, mais en français on doit dire : est devenu.

61. — *Substitution des articles contractés* AU *et* AUX *aux articles simples* LE *et* LES. — *Au* matin, au lieu de se lever de bonne heure, il arrive en retard en classe. (Sujet B, Sébastien C.).

Comme *aux* jeudis il n'y a pas classe, je vais avec mon oncle conduire le troupeau au pâturage. (Sujet C, Sébastien A.).

En catalan, *el mati*, le matin et *al mati*, au matin se prononçant absolument de la même manière, il s'établit entre *el* et *al* une confusion regrettable. C'est ainsi par exemple que l'on écrit : *al* pardal pour dire *le* moineau alors qu'il faudrait *el* pardal ou : *lo* pardal.

Cette confusion persiste jusque dans le français *au* matin pour *le* matin. Il en est de même de *els* et de *als.*

(*A suivre*) Louis PASTRE.

Errata

Dans l'article les *Catalanismes à l'école* (n° de mars 1913) à la page 95, dernière ligne, nous avons omis la phrase suivante : Pendant l'été il m'a *fait* des fruits (Sujet C, élève N. M.)

Dans la poésie « Dorm ! » de l'Ermita de Cabrenç parue dans le n° de mars, il faut lire au 3e vers : *Se posa,* au lieu de : *La posa.* Et au dernier vers : *un somni víu,* au lieu de : *Un somni véu.*

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

7e Année. N° 77 et 78 Mai et Juin 1913.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Jeux Floraux du Roussillon

Rapport du Secrétaire (1)

En célébrant des Jeux Floraux, nous avons recherché une manière de manifestation cordiale entre les Catalans d'Espagne et les Catalans de France. Et si les « Quatre Barres » et les couleurs de Jemmapes ne se croisent pas aujourd'hui au vent des Pyrénées, il nous plaît d'unir nos deux langues romanes. La langue française trouve ici une occasion de louer la catalane. Qui pourrait donc s'étonner de rencontrer deux sœurs dans la même maison? Les plus intransigeants des catalanistes s'en réjouiront; et n'est-ce pas l'un d'eux qui proclamait naguère la Catalogne *trilingue* ? L'élite catalane se distingue d'ailleurs par une belle compréhension des langues novolatines; un constant désir de culture la domine. Si elle étudie dans son admirable essence psychologique la poésie d'Ausías March et dans leur naïve et lapidaire stylistique Joanot Martorell et Bernat Metge, elle ne veut rien ignorer des littératures méridionales et même septentrionales. Elle prépare une période classique. Pour assouplir chaque jour davantage la langue, pour en relever l'esthétique, en assurer le pur renouvellement et la défense et l'illustration, on traduit les Olympiques de Pindare, et les Pythiques et les Néméennes.

Comme Carducci dans ses *Odi barbare*, on dérobe à Horace le secret de ses rythmes; on goûte le vin de sa villa. On n'oublie

(1) Nous tenons à remercier ici M. Pagès y Rueda, de la *Veu de Catalunya*, de l'intérêt affectueux qu'il a bien voulu prêter à nos Jeux-Floraux. Nous le prions de trouver notre bonne reconnaissance dans cette simple mention.

point Virgile et ses églogues polies (2). On aime les élégies romaines de Gœthe, et le vaporeux Swimbume, et Ruskin et d'autres encore. On s'éprend surtout de constructions géométriques, car on est grec et méditerranéen, et cela, on l'affirme avec une assurance qui déconcerte ; les îles de Majorque deviennent une nouvelle Lesbos.

Vouloir hausser la littérature catalane à l'altitude des grandes littératures est assurément une tâche merveilleuse ; un tel désir témoigne de l'esprit aventureux de notre race. Et c'est aussi un merveilleux rêve que d'entrevoir au loin la Cité, devant l'éternelle mer violette.

Or, les Jeux Floraux du Roussillon ont été honorés de quelques poésies où vibre cette âme nouvelle ; ils ont été favorisés. Nous avons eu la visite de véritables poètes ; et que voilà un rare privilège pour des Jeux Floraux !

Le Jury remercie J.-M. López-Picó de son *Oració dels Barcelonins* ; il a aimé dans ces vers métriques la solidité grave de la langue et la sérénité et l'espoir de la pensée. Les livres de López-Picó forment une œuvre originale et inattendue ; on sent que cet écrivain a étudié Ausías March, qu'il a retenu de ses *Obres d'Amor* les dons de l'analyse et de l'austérité ; et il a souvent allié à cette conception catalane la ligne pure des épigrammes anacréontiques. Son *Oració dels Barcelonins* pourrait être justement placée comme postface de ses *Poemes del Port* dont nous avons loué la netteté ici même. Les anapestes, nombreux, se joignent et imitent les égales inclinaisons des vagues, uniformément répétées. Parfois, pour le grand désespoir des oreilles qui ne veulent trouver dans la poésie qu'une musique ou plutôt qu'une mélopée indépendante et routinière, le vers s'allonge, s'allonge, et les anapestes pressent et reculent le trochée final, comme ces lignes droites de lumière, jaillissant du port jusqu'à l'horizon.

Cependant, ce n'est point tant par le rythme que cette poésie se recommandait à nous ; c'est surtout par sa noblesse spirituelle. Et le lecteur qui ne sera pas sensible à la première de ses qualités ne saura se méprendre sur la seconde.

(2) Les Bucóliques de Virgili, per C. Ribes-Bracóns. Barcelona 1911.

Le jury a également remarqué trois poésies : *Gárgoles, Besa-Mans, Al Tornar d'Estudi*, qui portaient la marque d'un véritable artiste. On ne s'y trompe pas. Leur auteur, J' Bofill y Matas, s'est montré fort éclectique dans son envoi. Ses *Gárgoles* sont dignes des poèmes les mieux sertis, les plus vénitiens de Théophile Gautier ; la magie du mot juste et de la rime martelée s'y affirme admirablement, et jusqu'au dernier vers la suggestion nous domine. Son *Besa-Mans*, au contraire, nous fait penser aux images de la poésie symboliste ; la flottante grisaille de la forme des « estramps » s'illumine parfois de tout l'éclat d'un travail d'émaillage : la dame est invisible, dans les baisers discrets de l'ombre ; et ses mains l'annoncent, ses mains qui caressaient le diaphane épi du jet d'eau... Enfin, son *Tornar d'Estudi* est naturaliste, d'un naturalisme de poète, et la langue en est familière. Impressionnisme et naturalisme, lignes fermes et délicates évocations — un peu ténues, peut-être — admirable science de la rime, tels sont les dons multiples de la poésie de J. Bofill y Matas ; nous le saluons ici comme l'un des maîtres les plus sûrs de la jeune école.

C'est par des œuvres d'art, deux terres cuites qui portent la signature du grand artiste catalan Gustave Violet, que le Jury récompense les œuvres d'art de Bofill y Matas et López-Picó.

Si ces deux derniers poètes sont citadins, et des citadins d'une exquise « urbanistas », les *Eglogues* de Ramón Ribera Llovet révèlent un ami des montagnes catalanes. Ses *Eglogues* sont à proprement parler des pastourelles ; et elles évoquent pour nous les « serranillas » du voluptueux et truculent archiprêtre de Hita, avec beaucoup moins de réalisme, avec beaucoup plus de mélancolie.

Le Jury du Roussillon a surtout remarqué les parties IV et V, et a décidé de les publier dans ce numéro spécial ; il lui a paru que les premières parties étaient trop uniquement et minutieusement descriptives ; il aurait voulu plus de relief dans l'idée, plus de condensation dans les images. Mais comme la langue est ici solide et franche dans sa simplicité ! Nous regrettons de ne pouvoir attribuer qu'un accessit de première série à Ramón Ribera Llovet, qui est un poète.

El Pastor de Cadí de J. Calsada y Carbó nous a paru remplir la plupart des conditions voulues par l'obtention de la fleur

naturelle. Dans l'esprit du Jury, la fleur naturelle doit être réservée à la poésie amoureuse, pastorale et simple, la poésie de la jeunesse du cœur. Or, le poème de Calsada y Carbó est d'une fraîcheur réelle ; et, sans malice, il est un peu « Bibliothèque rose », ce qui ne laisse pas d'être charmant. On en jugera : Près du silence des étangs, sur les hautes cimes et dans la nuit, le « rabadá », attend Marie-Annette à l'heure convenue. Marie-Annette sera servante à la ville, mais elle assurera à son promis qu'elle n'oubliera point les blanches perdrix des cimes et la pureté des neiges. Elle reviendra dans ces solitudes avec son ami ; et ils les parcourront comme deux isards perdus. Elle reviendra. Et tandis que souffle le vent des nuits, chargé de résine et de buis noir en fleurs, le « rabadá » demande aux haleines de la montagne de protéger Marie-Annette, la petite servante catalane.

Cette histoire est un joli rêve ; Calsada y Carbó ne la raconte pas toujours dans une langue très personnelle ; on observe quelques longueurs, des strophes d'un art désuet ; et même certains passages appartiennent proprement à la prose ou au drame, et non au chant lyrique. Mais il s'en dégage parfois un charme émouvant ; et l'un des membres du jury a justement rappelé à son propos *Terra Baixa*, le drame rural d'Angel Guimerá.

Décidément, le ruralisme ne veut pas mourir ; mais ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. La montagne catalane reste toujours la grande inspiratrice : les sources des étangs bleus ne sont pas taries.

Il semble bien qu'en adressant des poésies aux Jeux Floraux de Roussillon, les catalans d'Espagne ont surtout pensé à la ligne de montagnes neigeuses que l'on aperçoit de l'admirable plaine ampurdanaise.

Les neiges feront surgir les végétations heureuses des vallées, mais les neiges de notre front, hélas ! ne sont que les annonciatrices de la mort. Tel est le sentiment que développe Joseph Gibernau, avec un rythme fort approprié ; et bien que la langue de son *Plany* soit fort humble, la note en est juste et simple ; et le Jury a récompensé d'un prix de seconde série cet auteur modeste et sincère.

C'est encore Calsada y Carbó qui nous dit les transformations

de la neige ; sa narration est harmonieuse, fort correcte et louable, mais c'est une narration. Nous retrouvons les mêmes qualités, de la sonorité et de l'emphase aussi dans *El Cant de les Neus* de Domingo Saló y Salas.

Le poème cosmogonique et patriotique de Manuel Ancántara Gusart « Montanyes de l'amor », où se mêlent assez heureusement et trop visiblement aussi la fantaisie de Verdaguer dans l'*Atlántida* et la suggestion des rythmes de J. Maragall dans *Enllá* n'a pas paru original au Jury, mais il a été remarqué.

Et pourquoi encore Fius y Palá a-t-il repris dans son petit volume inédit, « Cerdanya », la plupart des légendes pyrénéennes, qui ont déjà trouvé une forme apparemment définitive dans Verdaguer ?

N'a-t-il pas redouté la comparaison, pour ne pas dire le contraste ? Cependant Fius y Palá a chanté les abondantes rivières, les heureuses moissons, les pélerinages. Sa poésie est éloquente, mais beaucoup trop ingénieuse et extérieure.

Ses muses sont l'Agriculture, le Commerce et l'Industrie. Nous ne pensons pas que les neuf muses authentiques acceptent dans leurs bosquets ces trois allégories. M. Fius y Palá nous apparaît surtout comme un homme d'action ; et l'accessit qui lui est décerné prouvera que nous apprécions hautement ses généreuses idées.

Par ailleurs, nous ne parlerons pas davantage des nombreuses poésies éliminées. A défaut d'autres qualités, la plupart nous prouvent la fraternité sincère des catalans d'Espagne à notre égard. Ceci nous console de cela. Et vraiment, les poètes sont plus intéressants que les diplomates.

❖

Les envois de la section « Prose » ont déplu sans doute au Jury, car il n'a pas cru devoir leur attribuer quelque récompense. Et cependant, certains de ces envois étaient volumineux. Des pages intitulées « Per una rondalla » et venues de l'Ampurdá ont paru écrites sans souci de la composition, et pleines d'idées adventices ; des étymologies d'imaginatif et des notes de topographie obscurcissaient une légende de dragons et de géants, que

devait connaître Verdaguer, lorsqu'il décrivait le voyage aérien et souterrain de Gentil et de Flordeneu. L'heure n'est-elle pas venue d'étudier les éléments fournis par la légende dans le *Canigò?* Voilà un travail qui mériterait de tenter les plumes roussillonnaises.

Les contes qui sont réunis sous le titre « Xollats » nous font vivre quelques heures à Reus. Ce sont d'amusantes galégeades ; vainement, nous y avons cherché une phase bien modelée. Quant aux proses roussillonnaises, avouons qu'elles sont hésitantes et pauvres, sans plus. A leur tour sentimental, elles joignent malencontreusement les tournures françaises. On a écrit chez nous des contes qui sont merveilleux parce qu'ils gardent une étonnante saveur de rusticité, et sont soutenus par l'esprit folkloriste ; mais nous attendons encore un véritable prosateur, un créateur de langage personnel et vibrant.

Dans la section des « Monologues » nous avons été heureux de remarquer une page bien conduite de Charles Grando ; ce « jeune » commence à esquisser une galerie plaisante et animée de types populaires : le gitano déhanché y coudoie la midinette aux lèvres de pourpre ; les galopins se campent sur leur sabre de bois, et mènent la ronde autour de l'ermite raisonneur. L'esprit d' « Un tal » n'est pas mort, puisque Charles Grando a le sens du mot pittoresque et de la vivacité. Il s'essaie aussi à la poésie catalane : ses poésies ont un vol de papillons légers ; et sur le revers des ailes, au hasard d'un soleil d'avril, on voit parfois quelques points d'or. C'est ainsi que sa poésie *Adeu* (1), un peu tenue, un peu embarrassée encore, contient à la seconde strophe une image de goût mistralien.

❖

Cette lueur d'image, cette étoile annonciatrice dans la grisaille de la nuit qui s'efface, c'est aujourd'hui le seul apport du Roussillon. Nous offrons peu de chose aux écrivains d'au-delà des Albères bleues, en retour des leçons d'art que nous donne López-Picó, le poète austère d' « Amor-Senyor, » et Bofill y Matas, le

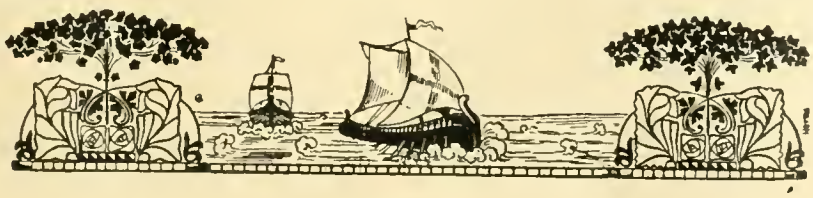
(1) Voir plus loin dans le présent numéro.

subtil joaillier franciscain de la « Montanya d'Amethystes » ; il ne faudrait pas que nos voisins puissent en conclure que la poésie catalane est peu vivante chez nous : ce serait encore une erreur de croire que cette poésie est simplement « floralesque » comme on dit là-bas, et qu'elle ne sait pas s'élever au-dessus d'un régionalisme extérieur, et impersonnel, celui des vieux thèmes : Patria, Fides, Amor. Si, d'une façon générale, il est vrai que les meilleurs d'entre nous, ceux qui ont l'esprit athénien, écrivent en français, nous avons l'orgueil de croire que l'effort roussillonnais ne doit pas être vain. Mieux que beaucoup d'autres régions catalanes, le Roussillon est à même de comprendre l'état le plus subtil de la sensibilité française ; il lui suffira d'en verser le vin généreux dans les rouges amphores natales. (1) Et la sensibilité roussillonnaise elle-même, où se fondent l'austérité catalane et la plaisante et aventureuse joie du pays provençal, cette sensibilité, qui nous est propre, saura bien trouver quelques jours sa naturelle expression.

Mais pourquoi parler de demain? Aujourd'hui, si le Roussillon n'est pas représenté par un poète dans ses premiers Jeux Floraux, il le sera du moins par les catalanes si vraies, si harmonieusement tanagréennes, eurythmiques et rudes à la fois, du sculpteur-céramiste Gustave Violet. Ce sont ces statuettes qui porteront au-delà des Albères, dans leurs peplos d'argile, le sourire en fleurs de notre pays. Et mieux que tous les poèmes, elles sauront dire que l'âme catalane y est singulièrement vivante.

Joseph-Sebastiá Pons.

(1) Les traductions de Pierre Ronsard et d'Edgard Poë, publiées ici même par Paul Bergue, nous donnent surtout les meilleures raisons d'espérer.



Obres premiades als Jochs Florals

A) POESIA *(primera serie)*

I. — Premi d'en Gustau Violet

La Oració dels Barcelonins

Lema : *De la fe mediterranea.*

L'esperit se m'omplena vora 'l port, de la gracia profonda
de la mar reposada que 'ls sentits va guanyant-me.
Dintre meu les imatges, com el pas d'unes veles gonflades,
signen vies novelles à la llum que 's desvetlla.

Mes, presento qu'un dia, com les veles que 'l vent no governa,
les imatges sonores seguirán la feixuga
lley de l'ombra implacable.
Feu llavores, Senyor, que ma vida
s'extingeixi serena vora 'l port que tant amo ;
y que l'ánima meua 's desplegui com l'ultima vela,
y un cop més pugui veure la ciutat vigilanta
y aquells pins que la guarden y han après el seu nom per cantarlo
quan la son vol abatrels y ells més cal que la guardin.

Feu, Senyor, que jo us trovi dins del mar no molt lluny de la
perqué encare que 'ls homes ja de mi no 's recordin, [platja,
vuy saberlos tot'hora ben nodrits de l'heroica presencia
de la mar hont reposa tota vostra mirada.

J. M. López-Picó.

Premi d'en Gustau Violet

Gàrgoles

De la Séu de Barcelona

Com un aixam esquiu
¡ oh gàrgoles ! encara
de la virtut de l'ara
per tots indrets fugiu.

Ab unicornis fronts
y ventres de sirenes
y exótiques esquenes
y ques de tritons.

Y ab ales d'aligot
y llargues barballeres,
sembleu les missatgeres
d'un gentilisme ignot.

Obriu extranyament
la gola assedegada
y ab vostra gran llargada
caixelageu l'ambient.

Quiscuna ab els unglots
té contra els murs opresa
la diminuta presa.
Us broten escardots

del caire del cervell,
y de les boques tortes
us pengen arrels mortes
y plomes d'orenell.

Si, avans, de qua d'ull
reptaveu al prohisme,
avui, del gentilisme
heu deposat l'orgull,

y, ab indolent aplom,
us acolzeu als ràfecs
y soporteu els xàfecs
qui, sobreixint del llom,

us vessen fil a fil
com una cabellera
qui us fa més ploranera
la corva del perfil.

No mes en la quietut
de la nocturna calma
reconqueriu la palma
de vostra fortitut.

Llavors, ab un calfret,
contemplo rublicada
ab vostra perllongada
penombra, la paret.

J. Bofill y Matas.

Al tornar d'estudi

Idili.

Tornavem d'estudi
plegats els germans.
Per digne preludi
picavem de mans.

L'escala era humida.
Pujavem corrents.
Del pati, la dida
cridava : — ¡ Dolents... !

Cedia la forta
cadena del pis,
trucant a la porta
set voltes o sis.

Cosia la mare
devora un balcó.
Mostraba la cara
nimbada en claror.

De tant que 'ns peixia,
li davem un bes.
La gata fugia
de veure 'ns no mes.

Y feiem, ab una
cadira, un cavall.
Guaitaba, ab sa lluna,
l'armari-mirall,

ab una lleugera
grisor d'inquietut.
D'a sota l'aiguera
ne treiem l'embut,

y, a sobra la testa
posant-me 'l a tall
de casc, a la festa
corria el cavall,

a l'épica sorra
d'un fàcil tornetg.
De tant salta y correr,
sentia basquetg.

—Y doncs per qué plores?
Deixant, al silló,
mitg fetes les vores
d'un blanc toballó,

venia la mare,
treient-se el didal.
De veure 'm la cara,
sab ia el meu mal.

J. Bofill y Matas.

Besa-Mans

Lema: *Pygmalion.*

Pàl-lides mans, afilades boirines,
vostra endolada senyora, perduda
d'un passadiç en la fosca discreta,
¡ Com us allarga endevant, generosa !
Ella es encare invisible, qu'enlaire
l'anuncieu com parella de tortres.
Pàl-lides tortres d'amor, d'ovirar-vos,
vostra senyora endevino en les ombres.

Vostra senyora endevino, la testa
feta endarrera del bes de la fosca,
ab un esguart tan immóvil qu'escolta
y ab una boca signada de resos.
Pàl-lides mans d'alabastre, imagino
vostra senyora, puríssima y nua,
amanyagant la diàfana espiga
del brollador, com un ceptre de fada.

L'aigua s'encrespa del frec de les ungles
y 's bada el raig com un iris de pluja.
Vostra senyora somriu y tremola
del refrigeri diví qui l'inonda.
Vostra senyora somriu y devalla
del pedestal, feta dona sensible,
y ab dignitat supernal us allarga,
pàl-lides mans, per que us ompli de besos.

J. Bofill y Matas.

II. — ACCESSIT de primera serie.

Eglogues

Lema : *De la terra.*

IV

— Aont es aquella moça que trascava avans aqui
i ens servia les viandes i ens posava en fresc el vi ?
— Ai, company, parleu d'anyades ! Les serventes dels hos-
quan se veuen aixerides se n van a les capítals. [tals
— Era una moça espigada que m tenia enamorat
i trescava alegre i franca am sonriure esbojarrat ;
les seves fresques rialles esclataven ressonant
i cada gest seu floria com un desig excitant.
— Bon company, d'aquesta noia jo res vos en podré di
perque totjust fa una anyada que, al passar, m'aturo aqui.
— Que bé la recordo encare quan solia tallà l pá !
de les llesques que élla feia tots ne voliem menjâ.
Era tota una alegria i era un bell raig de clarô.
— Pregunteu per élla al avi que vos en dará raó.
— Aont es, avi, la moça que trescava avans aqui ?
— Va enganyarla un miserable i amb un altre va fugi.

V

— Oh les nits serenes del pródic estiu
que records m'evoquen d'altre temps passat
i amb elles m'hi esplaio i l llavi hi sonriu
per l'ardencia boja d'un goig anyorat.
En totes les coses que la lluna aclara,
com avans hi oviro la visió suau
i m'apar mes bella nostra terra mare
i mes plé d'estrelles aquest cel tant blau.
Desde la finestra del hostal quiet
estenc la mirada cap a l'horitzó
i la fantasia remembra el secret

d'una nit serena plena d'ilusió.
Oh aquest verd de vinyes que s perd cap enllá!
l'ánima s'hi frisa per trovarshi endins
com en temps de joia — que no tornará —
per seguí am l'aimada tots aquets camins.
Oh aquesta cadena d'arbres fruiterars
qu'esgranar podrien els mellors records
viscuts entre somnis d'uns dies ben clars
que per l'estimada d'altre temps, son morts.
En el gran misteri de la nit plaent
reviuen els somnis i el llavi sonriu ;
somnis i rialles que s'endurá el vent
en les nits serenes del pródic estiu !

RAMÓN RIBERA LLOVET.

B. — POESIA (*segona serie*)

III. — Flor natural, oferta pen J. Bartre, d'Ille.

El pastor del Cadí

Lema : *Dolsa montanya.*

En la voita del cel hi parpellejen
els estels argentats. Per la montanya,
el vent hi campa còm un poltro lliure
corrint enjogassat. La nit es calme...
la nit es calme còm el dols ensomni
d'una verge ditxosa. El llac s'encanta
rodejat del silenci de la serra,
y ni un sol tremolor remou ses aigues.
El pastor jove espera a Mariagneta...

(1) Nous tenons à remercier M. Jean Bartre, fleuriste à Ille, qui a bien voulu, avec l'amabilité qui le caractérise, nous offrir la fleur naturelle destinée à couronner la pièce qu'on peut lire ci-dessus. N. D. L. R.

S'han donat un mot breu pera trobarse
prop de l'estany, ont — la llegenda conta —
hi van les gojes a filar la llana
que 'ls anyells deixen entre les garrigues,
y en fan vels lleus còm un teixit d'aranyes.
El pastor no les tèm. No les ha vistes,
pró sab que no fan rès... Filen y canten
ab una veu tant suau, que sols la oeixen
els pinetons y abets de la montanya.
El pastor jove espera a Mariagneta
que s'en va a la ciutat al romprer l'auba.

❖

— Ves a ciutat — diu el pastor. — Som pobres.
D'altres havem de recullir les sobres
per heure un mòs de pá.
Ves a ciutat. Jo 'm quedo en la montanya,
car ja 'n tinc prou ab una humil cabanya,
la fona y el meu cá.

Açí t'esperaré tota la vida.
La paraula donada y recullida
paraula ferma n'es.
Ací tenim la pensa mès honrada,
y lo que prometem una vegada
queda sempre promés.

Si visqués en el plá m'hi moriria.
El mal vent de ciutat m'hi assecaria
còm una flor dels cims.
Tinc la sang de pastor. Perxó, per viure,
me cal còm els issarts trescar ben lliure
per gorcs, afraus y abims.

Tu viurás a ciutat tota anyorada,
jo, anyorat, creuaré la serralada
ab el remat y el gos.
Pensaré sempre en la presó que 't tanca.
¡ Si diuen que a ciutat fins l'aire hi manca
y el cel hi es tot boirós !

No hi trobarás les flaires de reina,
ni l'aigua hi será fresca y cristallina
còm la d'aquestes dèus.
No veurás pasturar les perdius albes,
ni cullírás, ab mi, rams de vidalves,
mès blanques que les neus.

T'anyorarás per veure el panorama
d'aquestes postes belles, quan s'inflama
tot el llunyá horitzó,
y vèus que 's torna rosa la congesta,
y el sol posa en els núvols una vesta
de porpra y vermelló.

No 't corpendran les coses grandioses.
Les blanques neus, les boires cotonoses,
el congriament del grop,
ni el bràm afròs de tortes torrenteres,
ni el só del tró fent extremir cingleres
ni l'udolar del llop.

Allá a ciutat no se que 't puga plaurer.
No hi s óestat mai ni crec que hi vaja a raurer.
! Jo só y seré pastor !
Diuhen que allá, quan les passions exclaten,
els homens s'aborreixen y se maten
per una ambosta d'or.

Més tinc por que ton ánima ignoscenta
trobi la vida de ciutat plascenta
y oblidis ton pastor.
Que al véuret sola, feble y indefesa,
els uials d'algun llop ne fassin presa
de lo qu'es mon tresor.

❖

— No tinguis, pastor meu, cap llei de por,
qu'es ben teu el meu cor,
Diu Mariagneta trista.
¡ Que hi fa que la ciutat sigui tant bella !
Ni tu ni jo l'hem vista,
? Pró creus que ho será més que la montanya ?
Açí he nascut, açí m'he fet donzella...
Allá a ciutat, m'hi he de trobar estranya.

M'anyoraré, ja ho sé,
Mès aleshores jo retornaré,
y al trobarme de nou per aquests cims
teninte al meu costat,
trescarem vora vora dels abims
com dos issarts perduts.
Tu y jo, ben sols, per eixes solituts,
despertarem els adormits ressons
ab l'esclat dels petons
que 't donaré ditxosa, pastor meu,
y ens somriuran els mistics pinetons
y el pic qu'ens sotja encaputjat de neu.
Y quan el nostre amor sia beneit,
quan els besos cambiats hajan florit
a dins de mes entranyes,
tot cantará la joia del aimar,

y en el silenci grat d'eixes montanyes,
que trencaran tant sols les nostres veus,
veurem extesa sota nostres peus
la ciutat aborrida
qu'ens ha fet més plascenta nostre vida.
No temis, pastor meu...
Mentres hi haja un cel blau
y montanyes, y pins y claps de neu,
ambent plé de claror,
y un silenci suau...
y haja remats albins y haja pastor,
seré teva, ben teva, mon amor...

❖

En la volta del cel hi parpellejen
els estels argentats. El llac s'encanta
rodejat del silenci de la serra,
y ni un sol tremolor remou ses aigues.
El vent gelat, mateix que un poltro lliure
campa pel rás, portant entre ses ales
perfums de boix florit y de reïna
y se 'ls endú vers la ciutat llunyana.
— Pórtali sempre — diu el pastor jove —
quan estiga a ciutat tota anyorada,
aquest perfum suau que vivifica,
fes que pensi a tot' hora en la montanya,
fes que torni de nou per eixes cimes
del Cadí tant florides y tant magnes,
que 'l plá aborrit la perdi pera sempre
y la guanyi, per' mi, la serralada
ont nostre amor hi fará un niu de bresques...
Fesho tu, oh dols alé de la montanya.

Joseph Calsada y Carbó.

La Reina de la poesía catalana Rossellonesa

Na Joana NÉREL

El guanyant de la Flor natural, Joseph Calsada y Carbó, autorisant el Jurat à nomenar la Reina de la Festa, el Consistori dels Jocs florals de Rosselló ofereix el titol de primera Reina de la poesía catalana rossellonesa à l'agraciada damisela NA JOANA NÉREL, de Perpinyá. (1)

IV. — Premi del Consistori

Plany

Lema : *Mirant el Pirineu.*

Avui he vist el Pirineu
cobert de neu
i m'ha vingut tristesa
al recordar ab desconhort
mon front avans coronat d'or
i avui cobert pel vel de la vellesa.

Si jo sabés qu'aquesta neu
fos com la neu del Pirineu
que hi naix avui i demá es fora !...
Pero la neu que hi há en mon front
me fa memoria de qué al món
he de donar l'adeu, i per 'xó mon cor plora

(1) Nous tenons à exprimer ici à Mlle Jeanne Nérel, notre charmante compatriote, toute notre reconnaissance pour avoir bien voulu accepter le titre de Reine de la poésie catalane roussillonnaise, que sa grâce personnelle, non moins que son talent littéraire, bien connu, lui font mériter sans conteste.

N. D. L. R.

La primavera arrivará
i al Pirineu no hi quedará
de neu tan sols ni l'ombra,
i la blancor dels meus cabells
qu'ans l'or tenia enveja d'ells
sols se la emportará la mort que tot ho escombra.

Tot es inutil, tot en vá,
ja cap istiu puc esperâ
ni cap mes primavera
que fassi fondre la blancor
d'aqueixa neu que 'm glassa el cor,
que 'm torni tal com era.
. . . . . .

Al veure avui el Pirineu
cobert de neu,
m'ha fet venir tristesa.
Que felis fora si igual qu'á ell
pogués fer fondre un sol bell
la neu que hi hà en mon front, la neu de ma vellesa !

Joseph Gibernau.

V. — ACCESSIT del Consistori

Cerdanya

Pau.

. . . . . .
Regala á mans besades aquesta exuberancia
de vida, qu'es ta anémia, volguent la contenir ;
serás mes fort si dones els fruits de ta abundancia,
y ab ton vigor nous essers farás viurer y glatir. —

Aixis un jorn espléndit, d'albada gloriosa
al gran Carlit parlava veu sobrenatural;
era una fada nova: l'estany de la Bullosa.
la veia passejarse alegre, angelical.

Les fades rutinaries dispútantli la presa
y acorralades totes reculen cap amunt:
á pam á pam li surten cad'una á la escomesa,
mes ella les enjega á cada colp mes lluny.

Se 'n pujen perseguides al llach de Comalada:
se 'n van al Espany Negre per l'aigua deturar:
mer per l'espay retrona la forta barrinada
que fá com una bolva la serra trontollar.

Rujant amunt recorren sos llachs y sos dominis
mes per damunt se 'n puja la polvora y 'l fum:
que 'l jorn suprem arriba dels negres esterminis
y envolta la montanya claror de nova llum.

A mida que reculen plorant y temerosas
comensa un' era nova, la lluita del treball;
y s'alça un mur ciclópich al fi de les Bulloses
que 'l bras del home aixeca á pichs y colps de mall.

Ja cada jorn comensa titánica batalla:
la ciencia esclavisantne les forses naturals:
y va creixent l'altiva y atlética muralla
de fonaments, d'alsada y gruixos colossals.

Com Faraó que un dia tot allargant els brassos,
altivol contenia les aigues del Mar Roig,
aixis el bras del home al aigua posa embrassos:
dirian nostres avis si l'home 's torna boig,

Resclosa gegantina de pit de ferro y roca,
de fonaments atlétichs y espatlles de gegant,
clourá en sun puny les aigues que la montanya aboca
per esmunyirla á gotes qu' ella anirá contant.

Aixis, desde son trono el mitg de la montanya,
escampará sa forsa, sa vida y sa sahó,
donant la forsa elèctrica fins al confi d'Espanya,
y regará les vinyes y camps del Rosselló.

Llavors veurá l'industria com fa guerra á la guerra ;
per eixes serralades será un etern encis :
la veu del Treball noble voltant tota la serra,
aixordará les màquines de guerra á Mont-Llouis.

Y tu, Carlit altivol, alsànt ta blanca testa
l'iris d'amor dels pobles veurás en ton cel blau
y será nit y dia per tu etern jorn de festa,
l'immensitat omplintne ab l'himne de la Pau.

M.° Fius y Pala

C) PROSA

Ni premis ni accéssits en la secció « Prosa », les composicions rebudes no tenint qualitats rellevants.

D) MONOLECS

VI. — Premi

La Cúa del Burro

Lema : *L'alegria es la riquesa del poble.*

Aquet dia, en se llevant, la Cosconilla havia dit al seu home : « Mira, caldria fer esquilar el burro. »

« — Ca ! ja m'ho guanyaré, jo ! », havia respost en Parète.

Prou, prou.., en 'bent esmorzat, estacava la bestia su 'l pas de la porta, an un anella de la paret, i... tz-que... tz-que.., vingui pel i fora... !

Cal dir qu'En Parète Coscoll tot ho sabia fer. Desde sé pas quan d'anys que era à Sant-Feliu, casibé mai havia tingut menester d'un obrer. Ell pintava, blanquia, enrejolava, hasta crec que fregava i feia el llit. Lo que hi ha, ès que alguns l'havien vist à mollar bugada. Amb aquet si que marxava poc el comerç !

Anava esquilant dins la frescor de la matinada, temperada per un sol calentiu de maig que rajava del caire d'un taulat vehí, quan, lluent i tibat sota la seua blosa nova i recte de cutil blau, va eixir un noi, un gallart de noi negre i panxut, que cridava à cada cantó, en manejant un parell d'estisorasses : « Esquilar ! esquilar pel ! »...

Arrivant vora el Coscoll, va quedar susprès i, se 'l mirant : « Ai ! li va dir, que seu gitano vos també ? »

— « Ara, ara, va fer el Coscoll, vosté s'enganya, mes si tant tant li feia pler, també li ballaria la xinxirinxina ! » I deixant la bestia, va risquar dues o tres voltes de puntetes, acompanyades d'un repicadiç delicat dels punys sota les barres...

— « Ai, escusi home ! mes m'ho pensava... ; com esquila tant bé, sens ni una escala !... Es vostra la bestia ?

— « Ja ho crec ! » I van fer petar la xarrada. Tot s'enraonant ne van venir à parlar de la recolta :

« Ja n'ès d'enganyistero 'l cel, se posava el Coscoll ! Bé n'esgarri de sembrats i de dalls falta dé coneixer el temps ! La dona va dure sols de montanya, mes fa estona que plóu quan se tanquen ; i aqueixes coses de trocalembot que marquen el temps en francès son d'agafa-sóus ! »

— « Això vos tracassa? » va respondre el gitano que ja flairava algun torn à jogar... Ai, home! teniu aqui un burro barometric, un burro que n'ès pas cap! »

« — I com això?

« — Escolteu-me. Veieu la cua?

« — Si! Les à fot si 'l comprinc?

« — Toqueu-la. Que hi trobeu?

« — Me sembla que ès com qui diria una cua... com una altra...!

« — Vagi! No 'n carallegeu! Es humida ó no?

« — Es ben seca.

« — Doncs ferà sol!

« — Pot-ser? Finota! Cuita, baixa! Escolta lo que diu En Manel!

I devant dels Coscolls bocabadats, el gitano ruat esplicava amb misteri, à poc à poc, se posant un dit su 'l front:

Cua seca: bon temps.
Cua molla: pluja.
Cua gelada: fret.
Cua en l'aire: vent.
Cua boja: temporal.

« El burro, l'estaqueu defora cada nit. En vos llevant, li toqueu la cua. Ja sabreu allevores quin temps s'ha de girar. Ai, home! proveu l'enginy i me 'n direu noves! Are, hé! xut i calla, que pels altres seria cinc pessetes...! »

I 'l genfotre, segurt d'haber tosquirat un burro d'altra mena, els va deixar sus d'un adeu rialler i ponyatero de pillo content d'ell mateix.

— « Que vols que t'hi digui, Parète, me 'n poc pas avenir », deia la dona, tot montant l'escala.

— « Vols te callar! Pus dalls esgarrats, los sembrats reixits, val diners això! » I la seguint per l'abraçar, va ser, tot guimbant esgrehons amunt, una trepitjada alegra d'esclops com mai la casa n'havia retronyit. I qu'alegria! I que gamarotxes!

. . . . . .

Se 'n anaven les nou de la nit quan lo Coscoll, que havia eixit à pendre la tassa com si fos diumenge, va tornar à casa, trempat i un bri content, amb una dotseneta de crics à la panxa. Tot

xipoter que era, s'havia guardat la llengua à la potxa. Arrivat al seu debaix, va desfer la bestia, la va estacar à la serena i, després de l'haver amanyagada un tansipoc, se 'n va anar à jaure mès joiós que un rei.

Ara tothom dormia. La nit era quieta. Dins l'espai s'esvaneia en harmoniosa fressa el clapotejadiç de la fonteta vehina. Lo Coscoll somiava, coant dolçament lo mam...

. . . . . .

Antes de l'alba, marit i muller eren desperts. Lo xarriqueig llunyà dels carruatges omplia la vall...

« — Capde ! Fa humit, Parète ! va fer dins un bedall la dona. Sabes lo que ha dit En Manel ? « *Cua molla, pluja !* Anem à mirar el burro ! Veiam lo que serà ! »

Les calces, un tricot, unes fandilles,.. mig descordats, ell devant amb l'escrit als dits, ella darrera amb el candelerc encès, en tres salts van ser al carrer :

— « Faba ! Fès llum ! hont ès ?

— « Qué, la cua ?

— « Seran figues d'un altre cistell !... Sé que 'l veig pas !

— « Ai, bon Deu ! no l'haurán pres ! Quina desditja ! »

Mentres dormien, aqueixa crusta de Manel se 'ls-hi havia emmenat el rossí. An aquesta hora era lluny.

Primer lo Coscoll el volia ficar devant del jutge. Mes, ben repensat, de por de ser la riota de l'endret, s'ho va tenir calent.

Desde aqueix dia, el noi poca vergonya ha tornat sé pas quan de vegades à Sant-Feliu. Passa alli tibat, com si rès no era, tot xiuletejant, amb un aire de mofa : « Ai, ravec meu » ó « La Titona ». I vinguin besties à tosquirar.

Mes del burro, se 'n ès pas més vist ni palla ni pols.

Charles Grando.

Fin de la partie consacrée aux Jeux floraux.

L'Abbaye de Saint-Michel de Cuxà

C'est bien intentionnellement que le jury des « Jocs florals de Rosselló » avait choisi les ruines de la vieille abbaye de Saint-Michel-de-Cuxà pour y procéder au dépouillement des différentes œuvres envoyées. Située au cœur de la terre roussillonnaise, en un doux vallon silencieux, non loin du Canigou qui lui sert de décor, elle nous invitait déjà ainsi à y célébrer la fête intime et recueillie de la poésie catalane en Roussillon. Son antiquité même et le caractère roman de son architecture présentaient encore à notre esprit des raisons nouvelles d'y chercher le double symbole de la tradition catalane et de notre race latine. Mais le souvenir de Jacinto Verdaguer, qui reste pour toujours attaché à ces vestiges d'un passé lointain, parmi lesquels il voulut composer une partie de son grand poème *Canigò*, ne fut pas non plus étranger à notre choix.

C'est là que nous avons ouvert les nombreux plis qui nous étaient parvenus, par une belle après-midi des premiers jours de printemps.

Les arbres en fleurs, voisins de ces ruines, n'étaient-ils pas pour nous l'image charmante de la jeunesse et de la fraîcheur éternelles de la poésie et de la langue catalanes ? Ce furent des moments exquis : nous sentions veiller autour de nous des ombres propices, et nous regrettions seulement que nos poètes ne fussent pas tous réunis en cet endroit pour lui donner encore plus de vie et d'actualité.

Des événements tout récents viennent justement d'attirer l'attention sur l'Abbaye de Saint-Michel. Nous apprenions tout à coup, ces jours derniers, une fâcheuse nouvelle : un sculpteur américain avait fait l'acquisition des superbes chapiteaux provenant de ces ruines et que tout le monde peut voir encore dans un établissement de bains de Prades, propriété de Mme de Saint-Jean ; ils se disposait même à en prendre possession et à les emporter loin de notre terre. C'est M. J.-E. Sans, architecte des monuments historiques, qui signalait la chose et annonçait

d'ailleurs qu'on allait tout faire pour l'empêcher. La plupart des journaux locaux et régionaux élevèrent alors la voix. Nous nous sommes empressé nous-même, en qualité de secrétaire-général, de parler au nom de la Société d'Etudes Catalanes et de notre Revue. Voici donc la lettre que nous avons adressée au directeur de l'*Indépendant* des Pyrénées-Orientales :

Monsieur le Directeur,

La « Société d'Etudes Catalanes » et la *Revue Catalane* tiennent à protester publiquement contre le rapt des arcatures et des colonnes de Saint-Michel-de-Cuxà par un sculpteur plus ou moins américain. S'il en est temps encore, il faut à tout prix éviter ce scandale.

Vous penserez, en effet, avec nous, que c'est une honte pour la France de laisser partir ainsi à l'étranger les trésors de son passé artistique. Il est déjà navrant de voir les restes d'un beau cloître, comme celui de cette fameuse abbaye, dispersés aux quatre coins du Roussillon : on nous signalait récemment la présence de quelques-uns de ces précieux débris jusqu'aux environs de Perpignan, dans le parc d'un riche propriétaire.

Le devoir de l'Etat serait de reconstituer, tout au moins dans sa dernière physionomie, c'est-à-dire celle que présentait l'abbaye avant le suprême et barbare pillage, ce vénérable monument de l'art roman en Roussillon, comme il a fait pour le prieuré de Serrabona. Mais si cette tâche était particulièrement délicate et coûteuse, le Musée de Perpignan n'aurait-il pu devenir lui-même acquéreur des admirables pierres de Saint-Michel ?

Nous demandons à tous les amis de l'art et du Roussillon s'il est possible de laisser commettre impunément de pareils forfaits? Et puisque Prades compte aujourd'hui de nobles artistes comme Gustave Violet, ces derniers permettront-ils qu'un étranger vienne dépouiller leur charmante petite ville de ces merveilleux blocs de marbre... qui, d'ailleurs, n'auraient jamais dû quitter l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxà ?

Jean Amade.

Nous apprenons maintenant que les démarches de M. Emmanuel Brousse, député de Prades, auprès du gouvernement, n'auront pas été inutiles. Le Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts a fait part à la Municipalité de cette dernière ville de son intention de lui accorder une subvention de trois mille francs pour l'aider à acquérir les chapiteaux. Bien que cette promesse soit subordonnée à l'approbation du Ministre des finances et

qu'il faille encore réunir des souscriptions pour le complément du prix d'achat, nous pensons que le sculpteur américain devra renoncer à nous prendre ces pierres, d'autant plus qu'une nouvelle instance de classement est ouverte, ce qui en interdit, comme on sait, tout déplacement pendant trois mois. (1)

Jean Amade.

(1) On nous écrit au dernier moment que le sculpteur américain en question, M. Georges Grey Barnard, vient de faire don à l'Etat des pierres acquises. Quelles que soient les intentions du donateur, nous devons le remercier.

N. D. L. R.

Sant-Miquel de Cuxà

Tot es pau vora teu, y s'ou la cogullada,
entre 'ls cirerers blancs, al dematí, cantar,
Sant-Miquel de Cuxá, románic campanar,
ornament singular de la vall aixamplada.

Guardiá dels conreus, amic dels llauradors,
que vas eternisant una antiga pregaria,
al dematí, llavors, retalla ton alsaria,
endaurat campanar, les esquerpes blavors.

Mes ja 'n aquesta vall, santedat ermitana,
no escampes el só d'or d'una abacial campana...
t'arriben desde 'l lluny esquelles d'escamots.

Un velari de boyra baixa de les montanyes.
Y 'n ton cim ventejat, com gargoles estranyes,
els aguts esparvers aferren els unglots.

Joseph-Sebastiá Pons.

Un Majoral du Félibrige pour le Roussillon

Abbé Bonafont

(Lo Pastorellet de la Vall d'Arles)

Nous avons une bonne nouvelle à annoncer à nos lecteurs. Notre ami, le poète catalan Lo Pastorellet de la Vall d'Arles (abbé Bonafont, d'Ille-sur-Tet), dont la candidature, posée l'an dernier au majoralat, avait failli passer à deux voix seulement de différence, vient d'être enfin élu au cours des dernières fêtes d'Aix-en-Provence, rehaussées par la présence du grand maître

Frédéric Mistral. Nous sommes les premiers à nous en réjouir, et nous adressons à notre poète nos plus vives et sincères félicitations. Le Roussillon et la langue catalane n'étaient pas encore représentés au Consistoire ; nous avions même eu déjà l'occasion, comme nos lecteurs s'en souviennent, de protester contre cette injustice. Elle a enfin été réparée, et nous ne pouvons, pour aujourd'hui, que pousser un cri de triomphe. L'un de nos collaborateurs nous dira, dans le prochain numéro, quelles sont les raisons qui justifient un pareil choix et quelle signification aussi il faut lui donner. La Cigale que reçoit ainsi Lo Pastorellet portait jusqu'ici, entre les mains de Planté, le Béarnais bien connu, le nom de « Cigale de Gascogne » ; elle portera sans doute désormais celui de « Cigale du Canigou » ou de « Cigale de Catalogne ». M. Bonafont était particulièrement désigné pour figurer dignement parmi les autres majoraux de la littérature méridionale. Encore une fois, bravo ! (1).

Voici en quels termes Lo Pastorellet tient à adresser ses remerciements pour le titre de majoral qui vient de lui être décerné, titre si recherché, comme l'on sait, parmi les félibres :

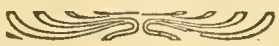
❖

Al eminentíssim Valère Bernard, capoulié, y 'ls demès felibres.

Sobre l'alé dels vents la nova es arribada :
Ja sab lo meu remat qu'ha passat majoral
Lo seu pastorellet.
Jo, desde 'l meu andá y ma vall regalada,
Per agrahir tal hónra amb el modo que cal,
Amantament vos faig ma mès gran refilada
Y 'l meu primer coblet.

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

(1) On sait que M. Jean Monné, d'origine roussillonnaise, est détenteur de la « Cigale du Roussillon » ; mais il figure au Consistoire comme poète provençal et non comme poète catalan.



La Santo-Estello de 1913

Les fêtes félibréennes de la Santo-Estello ont eu lieu cette année-ci à Aix-en-Provence, (*en cieula de z-Ais*, pour parler provençal).

Le samedi 10 mai, dans la matinée, le tambour de ville, *le rampelaire*, avait annoncé la fête dans les rues et sur les places de la ville : « Bravi gent de z-Ais, aven l'ounour de vous faire « assaupre que per Pendecousto li aura dins nouesto bono vilo « li grando festo felibrenco de Santo-Estello... ».

Le soir, à 8 heures, il y eut « concert provençal » par la musique du 55e de ligne, sur le cours Mirabeau ; au cours d'une fantaisie sur des airs populaires, cette musique militaire chanta les strophes de la *Coupo Santo :*

Prouvençau veici la coupo
Que nous ven di catalan
. . . . . .
Catalan, de liuen, o fraire,
Communien toutis ensen.
. . . . . .

Les tambourinaires provençaux donnèrent ensuite des sérénades en ville.

❖

Le dimanche matin, à l'office pontifical à la Cathédrale Sant-Sauvaire (Saint-Sauveur), la maîtrise a interprété des airs religieux provençaux, et les tambourinaires s'y sont encore fait entendre, en alternant avec le grand orgue. Remarqué aussi, au cours de cette cérémonie, l'exécution du *Credo*, sur le mode grégorien.

Après l'évangile, M. l'abbé Mascle est monté en chaire, et a évoqué, en pur dialecte mistralien, les Saints et Saintes de Provence, à qui il a demandé de donner aux félibres, « la foi qui transporte les montagnes ».

A la sortie de l'église, nous eûmes le plaisir de voir des groupes nombreux de dames et de jeunes filles, qui avaient arboré, pour la circonstance, le si coquet costume des filles d'Arles.

Dans l'après-midi, il y eut réunion du Consistoire félibréen,

sous la présidence du Capoulié, Valère Bernard. Furent élus félibres majoraux, par suite de sièges vacants :

M. l'abbé Bonafont, en remplacement de M. Planté (d'Orthez) ; M. Marius Jouveau, en remplacement de M. Devoluy, ancien capoulié ; M. Louis Charasse en remplacement du P. Xavier de Fourvières.

Le soir, à 9 heures, « L'Escolo de Lar », l'Association félibréenne d'Aix, recevait les félibres dans un salon du Café Oriental, sur le cours Mirabeau. Les provençaux, les languedociens et les gascons y étaient nombreux ; parmi eux se trouvèrent trois catalans, le Docteur Barrios (de Barcelone), M. Henry Danoy (de Saint-Laurent-de-la-Salanque), professeur de langues vivantes d'Apt, et M. Jules Delpont (de Perpignan).

❖

Le lundi matin, à 10 heures, arrive sur le cours Mirabeau, l'automobile qui était allé prendre, à Maillane, Mistral et Mme Mistral, ravissante dans son costume d'arlésieune.

Dès ce moment, l'enthousiasme de la foule et des autorités pour Mistral, ne cesse de se manifester : musique municipale en tenue de gala ; tambourinaires infatigables ; étendards aux couleurs provençales, jaune et orange ; réception chez M. de Gantelmi d'Ille, cabiscol de l'Escolo de Lar ; réception et discours, en provençal, à la Mairie, dans la salle des Etats de Provence ; allocution, en provencal, devant la Faculté de Droit, par un étudiant, au nom de ses camarades ; tout cela fut vibrant.

A midi, dans les jardins de l'Hôtel des Thermes Sextins, banquet de la Santo-Estello, auquel assistaient 280 félibres.

Au dessert, discours du Capoulié Valère Bernard, qui salue les régions félibréennes :

..... A tu, Lengadoc valerous, terro d'erouisme ;
A tu, Roussilhon flouri, fraire catalan, qu'ames et cantes à l'oumbro dou Canigou gigant ;
A tu, Gascougno impetuouso e fièro ;
A tu, Biarn pastourau ;
A tu, Auvergno, garrudo comme ti roure ;
A tu, noble Périgord ;
A tu, Limousin, terro benesido di troubadour, terro d'elei ;
A tu, Velai, païs encanta, païs de graci e de pouesio.

. . . . . .

Vinrent ensuite, le chant de la *Coupo Santo*, les brindes des félibres majoraux, et la « Cansoun dei Avi », chantée par Mistral, et reprise en chœur.

A 4 heures, grands jeux floraux septennaires, dont voici le palmarès.

POÉSIE

Premier prix : Couronne d'Olivier d'Argent, M. Bruno Durand, étudiant à Aix, pour son recueil de poésies provençales ; *Rose d'argent*, Pierre Fontan ; *Œillet d'argent*, Bernard de Montaut-Manse ; *Médaille d'or*, Xavier Rivière ; *Médaille d'argent*, Sfenosa ; *Médailles de bronze*, J. Guichard, Alexandre Peyron, Gaston Lavergne.

PROSE

Palmes d'argent, Firmin Bourgade ; Bonnefoy Dabais ; *Médaille d'or*, Jean Castagné ; *Médaille de bronze*, Paul Ruat.

THÉATRE EN VERS

Médaille d'or, Dezeuze ; *Médaille d'argent*, Marguerite Navarre ; *Médailles de bronze*, Paul Roustan ; J.-B. Astier.

THÉATRE EN PROSE

Médaille d'or, l'abbé Daubian ; *Médaille d'argent*, J.-B. Cheze ; *Médaille de bronze*, l'abbé Dambielle.

HISTOIRE

Médaille de bronze, Paul Roustan.

CONTES ET GALEJADES

Médaille d'argent, Dezeuze ; *Médailles de bronze*, Chanoine Bourges, Ginouvès.

MUSIQUE

Médaille d'argent, Gobelin.

Le lauréat du premier prix de poésie, M. Bruno Durand, choisit pour reine, Mlle Marguerite Priolo, du Limousin, qui est dès à présent, et pour sept ans, la reine du Félibrige.

Louis Pellissier.

Adeu !...

A l'estimada.

Ara, te 'n iràs, cor meu,
Te 'n iràs ben lluny belleu,
Sens pensar amb lo que deixes
I, passat l'ultim adeu,
Semblarà que no coneixes
L'ull qu'antes mirava 'l teu !

Amb tu fugirà, m'amiga,
Com del capset que l'abriga
S'esgrana el blat indi d'or,
L'alegria de mon cor... !
L'alegria s'en deslliga
I s'arrela la tristor !

D'ella mon ànima ès plena...
Mon cor no ten mès que pena
Pet aconsolar sa sort ;
Solet, lo desconsól mena
Lo dol de son trist recort
I l'anyoré m'encadena !

Jà sé que un dia vindrà
Hont tot se descuidarà...
I lo desenllaç que cries,
I les dolors que mourà... !
Amb ell tot se morirà...
Serà 'l darrer dels meus dies !

Més, nina, fina allevors,
Com, su 'l boès sec dels rams morts,
Viu la fulla esgrogaida,
Su 'l branc d'una edat marcida,
Viuràn mes tristes amors,
Per no finir que amb ma vida !

Charles Grando.

Chez Mossen Bonafont

Une délégation de la Société d'Etudes Catalanes s'est rendue, avec l'automobile de son président, à Ille, pour remettre à Mossen Bonafont, curé-doyen, la cigale d'or de félibre majoral. Un groupe d'amis personnels de Mossen Bonafont assistait à cette petite fête.

M. Ruat, de Marseille, délégué par le Capoulié et par le Bayle du Félibrige, a lu l'acte de l'élection de Mossen Bonafont comme félibre majoral, et a prononcé une vibrante allocution en provençal. M. le docteur Lutrand, Président de la Société d'Etudes Catalanes, a offert, au nouvel élu, la cigale d'or, emblème du Majoralat, et lui a adressé de cordiales félicitations. M. Jules Delpont a lu une poésie catalane de circonstances, *A una cigala*, de Jacinto Verdaguer. Mossen Bonafont a répondu par un sonnet, *A ma cigala d'or*.

Le nouveau majoral ayant offert un lunch (appelons cela *una esperlineta*) à ses hôtes, on a lu les poésies *A la cigala d'or*, de M. l'abbé Henry, et *La cigala d'or*, de Mossen Lluis Salvat, et une adresse de félicitations de M. Jean Amade, professeur au Lycée de Montpellier. On a chanté, — c'était de rigueur — *La Coupo Santo* de Mistral, et *Montanyas Regaladas;* et l'on a envoyé au Capoulié, Valère Bernard, à Marseille, ce télégramme : « Festejam cigala or Mossen Bonafont. Vos saludem ».

Les délégués perpignanais, qui avaient déjà remarqué, à leur arrivée à Ille, le joli « portal de la Payreria », ont tenu, avant leur départ, à aller voir ce précieux objet d'art qu'est la Croix de pierre du xve siècle, au portal de la Creu. »

I. O.

❖

Ma Dicho

A Mossen Bonafont, en i'adusènt la despacho de soun eleicioun au sèti de Majourau dóu Felibrige.

Valent Majourau,

Se pòu dire que sian vertadieramen Astra, nàutri, li felibre, lis amaire de la Coumtesso e li devot de Santo-Estello. Encuci, subretout, que nous capitan dins la semano dóu tresen anniversàri di gràndi fèsto de Perpignan, e que nous remembran ii journado magnifico ounte li felibre de touto la terro d'O se dounèron la man e coumunièron à la Coupo dins la Fe de l'an que vèn.

Gardaren tous-tèms en memòri li ceremòni de la catedralo Sant Jan, ounte Mounseignour de Carsalado, Mossen Izart nous faguèrou tant bono acuiènço, e ounte plourerian de lagremo de honur au panegeri dòu grand pouèto catalan Verdaguer, que raiè de vòsti bouco d'or en un desbord de melico prefumado que nous anè dins l'amo.

Nous moustrerias vertadieramen qu'erias de grand patrioto, amaire apassiouna de vosto bello terro catalano, de sa lengo, de si mours, de si coustumo, de soun istòri ;

— Nous moustrerias qu'erias li mantenèire de tout ço que li felibre dis àutri terraire d'O volon manteni ; lis aparaire de tout ço que fai uno tant bello Franço dins si varieta terradourenco.

E, es en vesènt aquelo fe tant prefoundo e tant vivènto, que lou Cansistòri félibren, voulènt douna au Roussihoun uno provo, un testimòni de sa recouneissènço e de soun amour, vous meteguè, Mèste Bonafont, sus la tiero di candidat au Majouralat.

La Santo Estello tengudo en ciéuta d'à z-Ais, antico capitalo de nostr Prouvénço pèr li fèsto de Pandecousto, lè 11 e 12 de Mai, coumtara dins lis annalo dóu Felibrige. Avèn agu la Messo cantado prouvençalamen, li grand jo flourau setenàri, lou courounamen de la Rèino, un bal Mirèio e que sabe iéu mai. — E pièi i' aviè Mistral e sa dono...

S'avias vist lis óuvacioun, li cridadisso, li picamen de man qu'aculiguèron lou Mèstre de Maiano à soun arribado en vilo Sestiano, à la Coumuno, à l'assouciacioun dis estudiant !

Quau vous a pas di que li « cadet » de l'Universita desatalèron sa veituro e que lou proumenèron e lou pourtèron en triounfle ! Jamai de jamais s'èro vist pariero causo. Jamai, ni menistre, ni Rèi, ni Emperaire avien reçaupu pariés ounour, e crese que faudrié remonta i tèms de Mirabèu pèr trouva l'eisèmple d'uno talo poupularita. L'ami Delpont qu'a vist tout acó bèu poudra afourti mi paraulo.

« Lou destin es escri dins lis astre » a di Mistral, e fau lou crèire ausin,

quand vesèn que l'aubre planta di man de sèt felibre à Font-Segugno, en 1854, estènd, aro, sa ramiho sus sèt prouvinço, sus sèt mantenènço e sus tout lou pople dóu Miejour.

O felibre, mis ami, mi fraire, aguèn fisanço en Santo Estello. Lou tèms travaio pèr nautre ; *S'acó 's pas vuei sara deman*, que lou pople en quau auren ensigna sa lengo e soun istóri, que tout lou pople miejournau vendra à nautre, coume l'avèn vist à z-Ais à l'endavans de Mistral — pèr counqueri li liberta e li franquesso que Paris nous a rauba.

E quand i'aurendi à noste pople, que Liberta e franquesso, tàli que li voudrian mai, farien de cèntre e de regioun ounte flouririen coume autre tems li letro, lis art e li sciènci e subretout l'independènci, cresès-ti pas que li tèms marca pèr l'astrado saran revoulu ?

Es acó la noblo toco dóu Felibrige, e lou Counsistòri que vèn de vous fisa la cigalo d'or, es segur que sera en bóni man — o Pastourellet de la Vall d'Arles — que couneissèn de longo toco pèr voste amour inbrandable de la terro de Roussihoun.

De la part dóu Capoulié dóu Félibrige, En Valéri Bernard, moun Mèstre, dóu baile Fallen e dóu burèu dóu Counsistóri, siéu carga de l'agradivo messioun de vous adurre aquesto despacho :

Burèu dóu Còunsistori

Aubagno, lou 20 de Mai 1913.

Segne e car counfraire,

Ai l'ounour e lou grand plesi de vous enfourma que lou Counsistóri felibren, dins sa sesiho dóu 11 de Mai. à z-Ais-de-Prouvènço, vous a decerni lou titre de Majourau e atribuï la *Cigalo de Gascougno e dóu Gers*, tengudo, çai-en-rèire pèr nostre regreta counfraire En Adrian Planté.

Vous prègue d'agrada, Segne e car counfraire, l'asseguranço de mi meiour sentimen.

Dr Fallen,
Baile.

E, leissas-me, en vous dounant la brassado, me dire voste bèn devot en Santo Estello, e crida de tòuti mi forço :

Vivo lou Pastourellet d'Ille !
Vivo lou Majourau Bonafont ?

P. Ruat.

Ille, lou 26 de Mai 1913.

❖

Parlement d'En Delpont

Senyor Pastorellet,

No es d'avuy que 'ls poètes van de companyia amb les cigales ; miri com s'ho prenia lo sant home que era Mossen Cinto, ell que en sabia de poésia :

A una Cigala

Amagadissa entre'ls pins
com cantes, pobra cigala,
mes ¿ qué'n resta de tos cants
quan arriba l'hivernada ?

Cigala jo só com tú,
jo canto 'l sol que m'escalfa,
mes de tornar à cantar
als dos resta l'esperansa.

Hi tornarém quan lo sol
desgele las nostras alas,
tú a l'ombra d'aqueixos pins
jo en los soleys de la Patria.

Jacinto Verdaguer.

Are, vosté ès una cigala de debò ; per molts anys nos canti unes refilades d'amor à Deu y à la Patria.

A ma Cigala d'Or

Avuy dins ton estoig, de fret boy arrodida,
Dorm y somía en pau, ô ma Cigala d'Or ;
Demá, te despertant alegre y espompida,
Riga-rague farás al baf de la calor.

Desd'are, que ta veu sigui ben amanída ;
Tínguin los teus sorolls los clams del trobador ;
En tos eterns xiuxius diguis-nos, agrahida,
Lo qu'han fet nostres Vells, y 'l que vol nostre cor.

Fes ton primer coblet per la colla amistosa
De sabis que t'han dut en mon florit andá ;
Dóna grácies per mi à llur má bondadosa.

Ja que, de Canigó à ran de Perpinyá,
Tothom t'escoltará, ô Cigala fréssosa,
Cánte, fins al morir, y clar, y catalá !

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.
Félibre Majoral.

❖

A la Cigale d'Or

Hommage amical et confraternel d'un pauvre vieux petit bonhomme, rimeur plus ou moins, au cher et honoré Félibre majoral du Roussillon,

Joseph Bonafont

La Cigale ici chante tout l'été :
Elle aura pour chanter... l'éternité.

La Cigale qui meurt a trouvé son poète :
Elle méritait bien ces splendides adieux !
Que n'ai-je encore un luth ! tremblant mais glorieux,
Peut-être il vibrerait en cette intime fête.

Je n'étais qu'un grillon, là-bas, au fond des prés,
Redisant mon refrain bizarre et monotone,
Plutôt heureux de n'être entendu de personne ;
C'est fini maintenant, les beaux foins sont coupés,

Mais la Cigale d'Or, en ce jour radieuse,
M'éveille et me répète : Allons, un tendre effort :
Les bois sont rajeunis, et dans l'azur et l'or
Le printemps jette aux airs une note joyeuse.

De notre tant aimé Félibre Majoral
Les beaux vers vont au cœur en caressant l'oreille ;
Les antiques échos de la Côte Vermeille
Ecoutent dans l'amour d'un hymne ancestral.

Pays d'Oc, Provence et Roussillon, beaux rivages
Félibréens, vos vers ardemment inspirés
Raniment mon déclin ; dans leurs refrains sacrés
J'aspire l'embaumé ressouvenir des âges.

Chante, Cigale d'Or, vibre, luth enchanté,
Pour l'homme et pour le ciel ; quand tu meurs c'est la vie
Dans le concert sans fin... Sois fière, ô noble amie,
Dès l'aube jusqu'au soir d'avoir si bien chanté.

L'Abbé A. Henry.

❖

La Cigala d'Or

Al Pastorellet de la Vall d'Arles

Amich pastorellet, passejant en ta vall,
Rossinyol aprengué, traydor ! tes refilades,
Y per Provença enllá, dels estels en lo ball,
Trilleja de tos « Ays » les notes tan alades.

La cigala li diu : Rossinyol, d'hont te sall
Que fassis à ta veu fer noves rodolades ?
Son pas de ton si cap. Pot's creure, dols vassall,
Qu'aviat ho sabré jó, qui 't les ha regalades. »

Y depressa á Mistral, lo gran Emperador,
Demana lo permis, o, la cigala d'or,
De cercar per lo món lo cantayre tan sabi.

Aixeca't Rosselló per veure ton fillet,
Que la ten encisada ara 'l Pastorellet,
té la cigala d'or penjadeta à son llabi.

24 Mai 1913

Lluis Salvat.

Le monument à Jacinto Verdaguer

La Société d'Etudes Catalanes a reçu la lettre suivante :

DIPUTACIÓ PROVINCIAL
DE BARCELONE.

15 d'Abril 1913

Senyor D. Juli Delpont, à Perpinyá.

Volgut Senyor y amich.

Quan, dies enrera, tingui el plaher de saludar-vos, poch me pensava tenir que passar, proximament, unes poques hores à Perpinyà, de retorn del Vernet.

Sense temps, donchs, de visitar mes que al senyor Pepratx, y sense haver tingut la sort de veure l'Ilus. Senyor Bisbe, se 'm passá l'ocasió de remerciar à tots, per la part que prenen en la suscripció al monument de Mossen Cinto ; lo que are, faig, gutós, aprofitant l'ocasio pera dir-li las indicacións que ja vaig fer al bon amich senyor Pepratx.

Donchs, convindria dar are, à la suscripció, un ayre popular, acceptant donatius de 1 peseta, i fins de mitja peseta ; puix nos plaurà molt, als catalans d'Espanya, veure que son molts els catalans de Fransa que recordan y admiran lo nom gloriós del grand Verdaguer. Seria aqui una bona germanor entre nosaltres.

Altre idea vull apuntar-li : es que si el Municipi de Perpinyá figurès en la llista de suscripció, ab el donatiu que li convingui, com ja sabem ho ferá el Municipi de Tolosa, quan arrivi l'hora de la inauguració del monument hi convidariam oficialment dits municipis, en representació de llurs ciutats, que haurian contribuhit à perpetuar el nom del genial autor del poeme *Canigó*.

No 'm resta mes remerciar-vos de nou, pera tot lo fet y tot quan fassin, y quedi com sempre afectuosament al seu servey,

Joaquim CABOT,

President de la Commissió pera 'l monument à Jacinto Verdaguer.

Une Utilité Sociale

des Dialectes Régionaux

(Suite et Fin)

A propos de l'abaissement du taux de la natalité française

L'Allemagne varie, elle aussi, ses éléments ethniques. Au nord les Scandinaves se révèlent métissés de finnois (mongols) le long de la Baltique. Mais l'opposition des races éclate mieux de l'est à l'ouest. Du type slave (Tchèque de Silésie, Polonais de Posmanie, Borusse (1) de Prusse) s'attenuant de la Vistule à l'Elbe, on passe au Germain très nettement affirmé jusqu'à la Weser (Saxe, Hanovre, Holstein) mais s'affaiblissant, de plus en plus, aux approches du Rhin, où l'élément celtique, disparu à l'orient, sous la poussée ou la profondeur des trop nombreuses invasions étrangères, mais plus dense à l'occident, commence à paraître en Bavière, en Wurtemberg, à Bade, en Westphalie, tandis que toute la rive gauche est gauloise.

En face, de l'autre côté de la mer du Nord, les Iles Britanniques (Royaume de Grande-Bretagne et d'Irlande), comme ce nom l'indique, renferment des éléments bretons (gaulois) qui les ont occupées aux époques préhistoriques. Mais, sucessivement, dans le sud et l'ouest de la grande île, l'Ecosse (2) (nord), le pays de Galles et la Cornouailles (sud-ouest) restant sans atteinte, s'établirent, venus de Germanie (du ve au vi^e siècle de notre ère), les Saxons (royaumes de Kent, Sussex, Wessex, Essex), puis (au vi^e siècle), les Angles (royaumes de Northumberland, Estanglie, Mercie) et, plus tard (du ixe au xie siècle), les Danois ou Northmans qui finirent par se superposer à toute l'étendue de l'aire anglo-saxonne.

En Italie, du haut des Alpes jusqu'aux Apennins septen-

(1) Borusse ou Borussien, Brussien, Prussien. Ainsi donc, le vieux royaume de Prusse qui domine l'Allemagne ne serait pas un état ethniquement germanique.

(2) L'Ecosse méridionale était occupée par la tribu des Pictes, apparemment frères des Pictons de notre Poitou.

trionaux, sans compter une occupation sans mélange et temporaire des Ostrogoths (489-552) et, malgré une domination bicentenaire des Lombards (569-774) chassés par Charlemagne dans le fond de la péninsule (au sud du Garigliano), la population actuelle est nettement gauloise (1). Ce caractère s'atténue sur le versant méridional, en Ombrie. Il disparaît, à l'ouest, dans le pays des Ligures (Ligurie) et en Toscane ou Etrusques et Latins se sont mêlés. La race latine de l'Italie centrale s'arrête aux limites de la province de Naples (ancienne Grande Grèce) où apparaît l'hellène. Ce dernier, en Sicile, superposé au Siciliote (fusion de Sicanes et de Sicules) (2) se mêla plus tard à l'Arabe (sémite) et au Maure (berbère). Quant au littoral — y compris la Sardaigne, (île des phéniciens sardanes) — dont l'étroite péninsule italique offre un long développement, il présente, comme sur les côtes de tous les pays et surtout des régions méditerranéennes, un mélange enchevêtré des types relevant des nations ayant accès sur une même mer.

De l'autre côté du bassin occidental de la Méditerranée, la presqu'île ibérique (Espagne, Portugal), dernier prolongement de l'Europe auquel elle reste unie par le sol français, se ressent fortement de cette exclusive contiguité. Dès la plus haute antiquité, le pays est entièrement occupé par les Ibères (3), auxquels se superposent, venus de Gaule, des peuplades de même race, mais de familles différentes, plus particulièrement fusionnées dans le nord-ouest (Galice) dans le centre (Celtiberie : Castilles) et dans le

(1) On y relève toutefois radicalement distincts de la franche stature gauloise, les types petits, secs, malingres des Sardes ou des Ligures immigrés.

Les trois provinces de l'Italie continentale ont pour capitales : le Piémont : Turin (Torino) du celtique *tor*, montagne, tribu des tores ou montagnards ; la Lombrrdie : Milan, du celtique *Mediolan*, étymologie identique à celle de nos villes de Melun, Meulan ; la Vénétie : Venise, qui rappelle l'établissement des bretons Vénètes, probablement nom de ceux de la région de Vannes (Morbihan).

L'Ombrie, dont il est parlé plus bas est le pays des anciens Ambrons du gaëllique *amrah ou ambrah*, brave.

(2) Probablement de race pelasgique.

(3) Les Ibères occupaient également, sous le nom d'Eusques, le pays d'entre Pyrénées et Garonne.

nord-est (Catalogne) (1). Au ve siècle seulement, après notre ère, survinrent des invasions de peuples étrangers, d'abord les Suèves, les Alains, les Vandales, puis les Wisigoths. Mais ayant traversé la Gaule sans y laisser d'établissement continu, se trouvant par conséquent éloignés de leur fond d'origine, la Germanie, ils étaient condamnés, par le seul jeu des lois ethniques, à disparaître au milieu des populations gauloises prêtes à les absorber dans leur étendue et sous leur nombre. Ils aidèrent eux-mêmes à leur propre anéantissement en se disputant la suprématie dans la péninsule. Les Alains furent exterminés. Les Suèves, décimés, se réfugièrent dans les âpres montagnes des Asturies et de la Galice où ils furent traqués au siècle suivant. Les Vandales, après avoir été refoulés en Bétique (Vandalicie, Andalousie), y stationnèrent quelques années, puis franchirent la mer et se perdirent en Afrique. Les Wisigoths, vainqueurs de ces adversaires, essayèrent d'étendre sur la péninsule entière leur empire (v^e et vi^e siècles). Il fut détruit, cent ans après (711), par une invasion, plus dangereuse, venue, pour la première fois, en Europe, par le sud-ouest et opérée par des peuples peu éloignés de leur fond d'origine : les Arabes et les Maures. Sauf dans les Asturies, où les Wisi-

(1) Ces fusions ont dû se faire en deux temps, d'abord vers le xve siècle (avant J.-C.) puis, plus tard, pour les régions du nord-est, au ive siècle avant notre ère. En effet, on sait (voyez *Revue Catalane*, 15 octobre 1912, p. 293) que les Volces, peuplade gauloise essaimée de la famille belge, avait traversé la Gaule, à cette dernière époque, pour occuper le pays d'entre Rhône et Garonne, antérieurement habité par des étrangers. Or, la tribu des Catalaunes (Catalauni, région de Châlons) était précisément établie dans l'ancienne Belgique (de la Seine au Rhin). Il est de la plus exacte vraisemblance que les Volces ont entrainé à ce moment des Catalaunes dans leur expédition. Ces derniers se sont établis sur les deux revers des Pyrénées-Orientales. Les Catalans sont leurs descendants. Les gens de la région-mère de Châlons-sur-Marne, et ceux des Catalognes française et espagnole étaient donc non seulement de même famille, mais encore de même tribu.

Nous avons également indiqué dans l'article plus haut cité, que cette descente gauloise avait strictement refoulé sur les plages et les basses vallées une population étrangère fort mélangée. Précisons qu'à l'intérieur des terres, un essaim exotique subsista dans les hautes plateformes des Pyrénées où il se réfugia. De même race que les habitants de la Sardaigne, il était issu d'une tribu de phéniciens, les Sardanes. Les Cerdagnols, établis sur les deux versants pyrénéens, dans leur îlot de Cerdagne, ont conservé la trace de cette retraite.

goths se réfugièrent au bout d'une guerre de huit ans, la domination des nouveaux envahisseurs fut complète et de longue durée. Reculant d'abord des Pyrénées à l'Ebre (812), puis, à partir du XIe siècle, se rétrécissant progressivement devant l'offensive des petits états indépendants du Nord jusqu'en Andalousie, elle tomba (1492) avec Grenade, sa dernière citadelle, près de huit cent ans après son établissement. L'élément purement arabe ou maure devait diminuer notablement un siècle plus tard, au temps des émigrations provoquées par les persécutions antimusulmanes de Philippe II. Mais le croisement avec ces races persécutées, opéré pendant plusieurs siècles, s'accuse très nettement, de nos jours, au sud du Portugal et dans l'Espagne méridionale.

Voyons maintenant si la France qui, éloignée par la plus grande largeur de l'Europe, d'un formidable réservoir de peuples et séparée de l'Afrique, d'où partit une seule invasion, par toute la hauteur de la péninsule ibérique, devrait avoir la population la moins mélangée du continent européen, a des identités ethniquement arrétées avec les peuples des nations plus haut examinées.

D'abord divisée en un grand nombre de petites républiques, dont les cantons de la Confédération Helvétique protégés par leurs montagnes, ont pu conserver la tradition, puis, habilement agrégée et associée, sans aucun bouleversement ethnique (1), à

(1) C'est une grossière erreur de croire que l'adhésion de la Gaule à l'empire Romain, acquise par l'habileté des empereurs qui recrutaient chez elle leurs armées, ait provoqué un métissage général avec des éléments latins. Les Gaulois ont emprunté les coutumes et la langue des Romains — voilà pourquoi on les appelle à ce moment gallo-romains — mais il n'y a pas eu et il ne pouvait y avoir de croisement ethnique, car la race latine confinée dans l'aire restreinte de l'Italie centrale (Latium) ne pouvait vraisemblablement pas fournir assez d'étalons pour métisser les peuples du vaste empire. Rome a dû son agrandissement non au nombre de ses citoyens, mais bien à une remarquable indifférenciation des trois idées habituellement distinctes de religion, de famille, de patrie, d'où suivait une politique méthodique, agrégeant les peuples sans cohésion, vivant autour des frontières incessamment reculées. Ces derniers, fournissaient les soldats des nouvelles conquêtes. Dans la Gaule cisalpine, furent ainsi levés les contingents de l'armée de Jules César. Aussi, quand nous entendons déclamer sur les nations latines, nous acquiesçons à ce vocable s'il vise l'identité d'origine linguistique de la France, de l'Italie, de la Suisse, de la Belgique. Mais au point de vue ethnique, ce serait une affirmation à faire bondir un homme tant soi peu informé. Si

l'empire Romain dont elle fournissait les meilleurs soldats (1er siècle avant J.-C.), la Gaule reste, plus tard, la seule citadelle de résistance aux grandes invasions. Alains, Suèves, Vandales passent rapides, sans laisser de traces, sur un sol peu propice et disparaissent en Espagne (406). Les Huns (Mongols) sont vite refoulés en Germanie (451), comme, plus tard, le seront les Arabes (932) au delà des Pyrénées.

C'est, par concession impériale, à titre d'auxiliaires de l'empire et pour cette raison, de par la neutralité des Gaulois, que trois peuplades germaniques s'établissent en Gaule pour y défendre les frontières à elles assignées : les Francs, dans le bassin de la Meuse (358), les Burgundes sur les deux revers du Jura (413), les Wisigoths dans le bassin oriental de la Garonne (419). L'empire Romain s'affaiblissant et finissant par disparaître au milieu de la confusion générale, les Francs s'avancèrent dans la Belgique, les Burgundes, abandonnant l'étroit pays où ils tenaient aisément, se disséminèrent dans les longues plaines de la Saône et du Rhône, les Wisigoths s'étendirent de ce dernier fleuve à la Gironde et, plus au nord, au delà de l'Auvergne. Du fait de l'extension nominale de l'autorité de leurs chefs sur une plus vaste étendue de pays, ces peuples étrangers se combattirent. Les Francs, peu nombreux (1), mais renforcés par les Gaulois

nous pouvons énoncer que la constance irlandaise, que le particularisme écossais et gallois, que la liberté flamande, que l'indépendance helvétique, que la ténacité dominatrice piémontaise, que la fierté espagnole, sont avec la noble élévation française, les qualités sœurs de peuples de même race et de même mentalité, on ne peut faire la même constatation pour l'Italie centrale dont le genie diffère radicalement. Entre Bayard et Machiavel, il y a un abîme. N'exagérons pas le panlatinisme pour mieux proner et comprendre le pangallicisme.

(1) Avant sa conversion au catholicisme (496) et mieux encore, avant son mariage avec une catholique (493), Clovis ne disposait, au moment des expéditions dont l'annonce attirait un maximum de guerriers, que d'une bande dérisoire de deux ou trois mille hommes se désagrégeant dès l'accomplissement du coup de main projeté.

Nous nous sommes expliqué antérieurement sur la nullité des influences ethniques latine et franque, tout en déplorant les conceptions gouvernementales que les Romains, puis Clovis et ses descendants, par reprise de la tradition impériale, crurent pouvoir adapter, à tort, à la mentalité gauloise. (Voyez : Edmond Lagarde, *La Prochaine Révolution*, p. 254 à 273, Jouve, éditeur, Paris 1908).

intéressés à la lutte du jour où Clovis embrassa la religion de ces derniers, battirent les trop puissants Wisigoths et les rejetèrent en Espagne (507), ne leur laissant, en deçà des Pyrénées, que la Septimanie (Bas-Languedoc et Roussillon), plus tard enlevée (720) par l'invasion arabe définitivement repoussée, à son tour, de cette région, trente-cinq ans après (752-59), sous les efforts continus de Pépin le Bref. Quand aux Burgundes, peu denses et divisés par des luttes intestines, ils finirent, constamment vaincus, par voir disparaître leur royaume et leur race (534). A partir de ce moment, les Francs, seuls Germains dont le type et les mœurs subsistent pendant quelques siècles sur le fond gaulois dans la seule Austrasie (pays entre Escaut, haute Oise, haute Marne et Rhin), finissent par être absorbés. Ils disparaissent non seulement : 1° parce qu'ils étaient en nombre restreint, en égard à la population de la Gaule ; 2° parce qu'ils venaient des régions immédiatement voisines de la rive droite du Rhin où, nous l'avons vu à propos de l'Allemagne, Celtes et Germains étaient déjà mélangés ; mais 3° parce que, tout en ne s'établissant pas, comme les Suèves, les Vandales, les Wisigoths, loin de leur fond d'origine, la Germanie, où, ils auraient pu continuer à s'alimenter, ils se retournèrent immédiatement contre les hordes germaines prêtes à déborder derrière eux. Devenus Gaulois, par politique, avant de l'être par absorption ethnique, les Francs arrêtèrent ou refoulèrent énergiquement les invasions de l'Est. (Défaite des Alamans (496) en Alsace, des Danois, aux bouches de la Meuse et des Thuringiens en Germanie (534), des Goths en Italie (539), des Lombards (576) en Provence), jusqu'au moment où la Gaule, définitivement, victorieuse de la poussée des grandes invasions, se fit, à son tour, envahissante (VIIIe et IXe siècles) et sépara définitivement ses destinées, sous les descendants de Charlemagne, de celles des pays germains que cet empereur avait conquis, jusqu'à ne plus souffrir, dans l'ancienne aire franque (1), des monarques carolingiens

(1) Nous disons : « dans l'ancienne aire franque » parce qu'il y avait alors, entre les frontières gauloises sept à huit royaumes sans compter un grand nombre de seigneurs de plus en plus indépendants. Tous ces princes, dans cette époque confuse, s'alliaient ou se combattaient, acquéraient ou cédaient des provinces par intérêt personnel avec une désinvolture que leur origine barbare explique. La nation française comme la Gaule de Vercingétorix ignorent ces traités.

consanguins des souverains de la Germanie. (Déposition de Charles le Gros. Election d'Eudes, 887).

Plus tard, par concession royale également, les Northmans, venus, par mer, de la Germanie scandinave et, sous le nom desquels, marchaient de nombreux pillards bretons ou païens, s'établirent (911) dans le pays appelé, depuis cette époque, Normandie. Leur duc, par la conquête de l'Angleterre (1066) provoqua, entre les éléments gallo-normands de son duché et les populations gallo-anglo-saxonnes du royaume conquis, un flux et reflux qui dura, avec des interruptions, environ 150 ans, jusqu'au milieu du xv· siècle. Mais le duché étant, après une guerre séculaire, retourné à la France, ces mouvements ne purent avoir une influence ethnique considérable, en raison du territoire peu étendu où ils s'effectuaient et du métissage identiquement récent des groupes mis en relations.

Cette analyse démontre : 1° Que la France est restée gauloise, et, au contraire desgrandes nations d'Europe, homogène (1).

2° Que dans les limites de l'ancienne Gaule, une infime hétérogénéité historiquement constatée et forcément réduite par le jeu des lois ethniques, peut se manifester sur les bords immédiats du Rhin, sur les plages normandes, sur le littoral méditerranéen ;

3° Qu'en dehors des frontières actuelles de la France, il existe, au sein des autres nations, des régions entrant, avec elle, en identité ethnique. Ce sont, dans le Royaume-Uni : l'Irlande, l'Ecosse et, en Angleterre, à l'ouest, le pays de Galles et la Cornouailles ; sur le continent, la rive gauche du Rhin (Belgique, Pays-Bas méridionaux, Luxembourg, Allemagne (2) et surtout Suisse cisrhénanes), l'Italie continentale (vallée du Pô jusqu'à la chaîne des Apennins barrant la péninsule de l'Ouest à l'Est à hauteur de Ravenne) et, dans la Péninsule Ibérique, une zone

(1) On voit que cette conclusion est absolument contraire aux idées courantes qui, sans approfondissement, font du Français un métis dans lequel les caractères gaulois transparaîtraient à peine sous l'effet de croisements divers. L'intellectualité noblement humanitaire de la France serait donc peut-être une conséquence de l'homogène pureté ethnique de son peuple.

(2) Pour l'aire gauloise d'Allemagne, il faut évidemment ne point tenir compte des Germains émigrés de la rive droite, dont l'établissement ne remonterait pas à plus d'un siècle.

d'abord franchement étendue, dans toute sa largeur, depuis les Pyrénées jusqu'aux embouchures de l'Ebre et du Douro, puis, poussée, avec circonspection au sud, sur les seuls plateaux du Centre, jusqu'à une ligne approximativement tirée de Valence à Lisbonne.

Dans ces régions vivent donc les individus de notre race, aptes à mériter la naturalisation française : le mot *naturalisation*, insistons-nous, prenant ici son véritable sens, puisqu'il ne s'agit pas d'une pure forme juridique, d'une abstraction, de l'attribution d'un civisme sans fondement réel, mais bien de la reconnaissance d'un fait *naturel* préexistant à sa formule : l'identité ethnique d'individus qu'une théorie de juristes et non pas la *Nature* déclare étrangers.

De cette façon, on récupère une augmentation véridique du chiffre de la population ethniquement française. En effet, ces naturalisés, qu'on ne peut comparer aux immigrés de race étrangère, encombrants et dangereux (1) par leur manque de cohésion morale, offrent, non seulement des types, mais encore des mentalités adaptables à leur milieu de naturalisation (2).

Gardons-nous donc de leur dresser des obstacles sur la route de France. Nos frères de nationalité étrangère éprouvent, en effet, comme tous les émigrants, une hésitation avant d'entrer dans un pays, où ils pensent devoir être désemparés par un langage incompris. Pour eux, les langues diverses, officiellement et respectivement enseignées par les gouvernements,

(1) Qu'on se souvienne de ce que devint Rome du jour où elle fut enlisée sous une tourbe énorme évacuée des quatre coins de l'empire. La forte mentalité romaine disparut pour toujours.

Ne naturalisons jamais les « indésirables » étrangers.

(2) Si l'on veut rendre méthodique la naturalisation de nos frères de nationalité étrangère, les agences d'émigration établies dans les régions d'aire gauloise devraient prendre des précautions spéciales pour s'assurer de l'origine de chaque sujet. En thèse générale, le recrutement ne doit pas s'opérer sur le littoral, mais bien à l'intérieur des terres où la population ne peut être hétérogène et, de préférence, dans les pays montagneux. Dans les contrées où ont pénétré des envahisseurs étrangers, ceux-ci ont dédaigné les montagnes en raison des difficultés de la conquête ou de leur pénible culture et ont préféré s'installer dans les vallées plus fertiles où une population plus dense peut vivre aisément.

langues n'ayant aucune signification, au point de vue ethnique, dans la délimitation des races (1), deviennent une très sérieuse gêne, en raison de leurs différences éloignées, si le dialecte officiel, par la mise à exécution d'un programme intolérant, a radicalement détruit et supplanté les dialectes régionaux. En France, malgré l'application de la théorie unitariste dont on doit arrêter les excès, nous n'en sommes heureusement pas encore arrivés à ce point. Les Gaulois, qui abandonnèrent leur langue ancestrale pour adopter, soit le latin, là où l'empire Romain étendait une influence sans conteste, soit certains idiomes germaniques sur les portions de territoire en contact avec des groupements germains, ont laissé, en effet, par suite de leurs nombreuses divisions en familles et en tribus, une élocution et des assonances propres à leurs divers clans, d'où sont naturellement issus des dialectes régionaux fortement constitués. Les langues, dites nationales, n'étant pas absolument unes entre les frontières des nations au travers desquelles s'étend l'aire gauloise, le français conserve, avec elles, ses échelles de transition, par l'existence et la conservation (2) des différenciations linguistiques propres à chaque région. Grâce à ces dernières, l'émigrant n'hésitera plus à partir. Grâce à elles, l'immigré se sentira toujours chez lui. Dans le Midi, aux passages des deux extrémités des Pyrénées, le catalan à l'est, le basque à l'ouest, se parlent des deux côtés de la frontière. A l'est, le provençal et les patois alpins cotoient les idiomes italiens, tandis que la Confédération Helvétique, héritière des antiques républiques gauloises, comprend autour d'une zone de langue française, une marge de transition franco-romande et franco-germanique remontant jusqu'en Alsace. Au

(1) Qu'on veuille bien retenir ce point important : la langue n'a aucune signification au point de vue ethnique. Quand, par exemple, au début du XVIIIe siècle, les poètes allemands répétaient ce motif : « Où est la patrie de l'Allemand ? Partout où résonne la langue allemande », ils énonçaient une absurdité scientifique.

(2) L'instituteur, exclusivement chargé d'enseigner le français, ne doit pas dépasser les limites de sa fonction et faire la guerre aux patois. Dès que l'intellectualité des écoliers sera plus élevée, on pourra, sans danger, passer à l'enseignement simultané de la langue officielle et du dialecte régional. Par comparaison, on les connaîtra mieux l'une et l'autre.

nord, le wallon (Nord, Aisne, Ardennes), et le flamand (1) (arrondissements de Dunkerque et de Hazebrouck) prolongent les dialectes de la Belgique actuelle (2), des Pays-Bas et de l'Allemagne occidentale. A l'ouest, notre Bretagne conserve ses patois gallots et bas-bretons, parents des langues celtiques parlées encore dans une partie des pays gaulois du Royaume-Uni.

Ces idiomes de nos frontières sont, pour ainsi dire, nos tentacules ethniques. Saisi par eux, l'immigré se déplacera sans se dépayser. Puis, plus tard, sollicité dans sa marche vers l'intérieur, par l'existence des dialectes voisins de ceux des lieux de son premier établissement, il se fondra et se nationalisera complètement.

Ainsi, sans infuser un sang étranger à la race conservée avec toutes ses qualités, avec toutes ses aptitudes, on augmente le nombre des Français, on conserve, à la France, le taux d'énergie nécessaire, pour assurer dans le monde, en faveur de tous les peuples, le progrès de la conscience humaine et de la liberté.

Et ce n'est pas là, on en conviendra, une négligeable utilité sociale des dialectes régionaux.

Edmond Lagarde,
Avocat à la Cour d'Appel de Montpellier.

(1) Le wallon est un dialecte roman de langue d'oïl. Le flamand se rattache au groupe des idiomes germaniques.

(2) La Belgique se trouve, en ce moment, divisée par une assez âpre rivalité de langues. Les Wallons luttent pour la suprématie officielle du français contre les prétentions du dialecte bas-franconien (probablement dérivé de l'idiome des anciens Francs), employé par les flamands.

Que les Belges fassent, chez eux, ce que nous demandons ici : laisser au français sa destination officielle, tout en veillant, par l'instruction scolaire, à la perpétuité des dialectes régionaux respectifs : Wallon et Flamand. Cette tolérance philologique est commandée par l'identité ethnique des adversaires. Si la plupart des tribus gauloises adoptèrent le latin, si un certain nombre empruntèrent des idiomes germaniques (nord de la Belgique, sud de la Hollande, rive gauche du Rhin et Suisse orientale) par suite de circonstances géographiques ou historiques, ces accidents ne peuvent faire oublier la communauté de race.

Epistola al Rei

Després d'haver sigut robat per un vailet

Traduit de Climent Marot.

Veritat és, mai ens vé l'Infortuna
a soles ; sempre a remolc ne porta una,
dos, o tres més. Prou la sab, Senyor rei,
el gran cor de Vosté l'humana llei.
I jo, boi sent de naixensa mesquina,
la proba 'n sóc. Si això no l'amoïna,
vaig a contar-li-ho tot, sense vergonya.
— Doncs me servía un vailet de Gasconya,
mentider, renegaire, borratxot,
llèpol, trampista al joc, i lladregot,
tres llegues lluny fent olor de patíbol,
amb tot i això minyó gens anyorívol.
¿ Mon brau vailet no va saber un díe
que d'una inflor ma butxaca patía,
sent l'encausa Vosté d'aqueix abcès ?
Ell que salta del llit, séns llum encès,
dret va al tresor, ne buida ma butxaca
de cap a baix i dins la seua ho ensaca.
¡ Mal no hi hagués algú per demanar
al companyó si 'm pensava tornar
el capital, si cas, amb cinc per cent !
Lo que és que judicà no era decent
sols diners pendre ; i aixís decop em furta
berret, calces i bragues, capa curta,
capa llarga i perpunt ; au ! s'enllesteix
triant tot lo més guapo, i se 'm vesteix
igual que fós ell l'amo, amb tanta manya

que, al clar del sol, el més espert s'hi enganya.
Què més diré? Tot flambant, de ma alcoba
vers l'establa s'en va, dos poltres troba,
deixa 'l pitjor, més sobre 'l millor salta,
i cames ajudeu! En breu, ni falta,
ni mancament va fer aqueix pillart
sinó, al partir, de dir-me « Déu-vos guard! »
— Així, a cavall, com un Sant Jordi, vola
el dit vailet, fent-li un poc pessigola
la gargamella; entretant, son senyô,
bolsa-lleuger, roncava a plé canyó.
Més el roncaire, en la maldat qne conto,
era jo, Senyor rei, jo que tot tonto
me vaig trobâ al matí, ma vestidura
de festa enduta, amb ma cavalcadura;
els diners, sols, no 'm va sorprendre gens
lo perdre 'ls, car ells són d'aqueixos bens
que fatalment escauen a qui 'ls trapa
o també a qui més llarga té la grapa.
— Poc temps després d'eixa cruel dissort
soptat m'arriba altre dany, i tant fort
aquest nou mal m'ha escomès i m'aferra
que prompte iré rimar a sota terra.
N'és una infermitat molt llarga i greu,
que en nou mesos m'ha fet, arreu-arreu,
cos i cames pesucs, i que mai fina,
tant que he casí oblidat com se camina....
De poc en poc, del pobre ser migrat
del qual parlo tot briu s'ha retirat;
sol, mon esprit s'entoçudeix a viure
i, boi plorant, s'esforça per fer riure.
Sent així fet, sempre tinc per mos volts
dos o tres metges, que 'm palpen el pols,

i 'm desfilen arenga sobre arenga,
mentre, 'ls ulls clucs, jo 'ls vaig tirant la llenga.
Lo qu'ha conclòs llur consulta darrera
és que 'l meu mal cap a la primavera
se fondrà : a part que, flac fòra de mida,
no hagi de veure la nova florida,
mort dès l'hivern ; hasta diuen, potser
me vingui encara més d'hora el fosser
i, ans que caigui la fulla a la tardò,
parteixi, al temps dels raïms (Déu me perdó !)
— Així estic, fa tres quarts d'un any. Repari
doncs, Senyor rei, quin serà mon desvari !
que, trist de mi, l'esquifidet cabal
que 'l lladre 'm va deixâ, ha passat per alt
en potingues, xarops i tot. No obstant això,
per súpliques ploroses no vaig jo,
com tanta gent que pel món se passeja
i a qualsevol que encontri mendiqueja,
pensant no més a arrapar sou i sou.
Rés, tant com demanar, ara m'escou ;
no vull mai pus vostre bon cor provar.
Això sí, m'he resolt a manllevar ;
i si Vosté... Lo manllevar és cosa,
natural ; els diners fan tanta nosa !...
si sóc bon deutor, jo, prompte Vosté
pot jutjar-ne. Se sab que davantè
l'acreedor va sempre, i 'l gest comença.
Jo 'l pagaré, a Vosté, més que no ho pensa ;
car de tornar els sous. a mi no 'm raca,
i ho torno tot, hasta mitja patraca.
Miri, faig, Senyor rei, un pagaré
com sol fer-s'en per qui no és usurê ;
diu eix paper que'ls sous Li tornaran

quan els homes feliços tots seran,
o, si s'estima més, advindrà això
quan finirà Sa gloria i Sa llaó.
Si tém Vosté me s'aclapi l'esquena,
m'aidaran els dos prínceps de Lorrena,
que són de pes, vritat ? Eixa aliança
pot donar, Senyor rei, bastant fiança.
— De sobres sé, no us privarà 'l dormí
la por que amb els diners passi camí :
més és bo sempre assegurar un crèdit.
Tot stipulat així, li serà el rèdit
tant cert, que 'm mori al cap d'un o dos anys
o que, ditxós, visqui encara anys i panys.
Pensi-ho doncs, Senyor rei ; si té 'l voler
de fiar-me algun sou, farà-m gran pler ;
car de bastir acabo per Marot,
i 'm costa això moneda a bell pilot,
i per Climent també he gastat més d'una
dobleta ; i, si no's cuida, tot va en runa.
Lo que dictà esta carta, és eix cuidado ;
aquí està tot. Dispensi 'm per l'enfado,
però, amb reforç de talent i magí,
inflant ma veu, tres mots vaig a afegí,
dient : « Oh Rei, devot a les nou Muses,
Rei en qui són totes ciencies infuses,
Rei més que Mars de gloria coronat,
Rei el més rei que mai hagi regnat,
¡ Li dongui Déu poderós gobernança
su 'l món sencer, enllà i ençà de França,
fent la ditxa de tots, gran i petit,
i al cim posant-lo, com a digne ! — He dit.

Janer 1913. PAU BERGA.

MAI

1097. — Gérard, fils de Guislabert, Comte de Roussillon, arrive devant Nice, avec une partie de l'armée du Comte de Toulouse.

1258. — Traité de Corbeil, entre Jacques 1er d'Aragon et le roi de France Louis IX... Ce dernier cède ses droits sur diverses terres, entre autres le Roussillon ; Jacques 1er fait, en échange abandon sur les pays du Carcassés, Rasés, Lauragais, Termenois.

1362. — L'Infant de Mallorque s'évade du Château-Neuf de Barcelone où Pierre IV le retenait prisonnier.

1453. — Les Turcs, avec Mahomet II, entrent le 29 à Constantinople. De tous les chrétiens d'Occident 4.000 seulement, dont 1.500 Aragonais et Roussillonnais contribuèrent à défendre cette ville. R. d'Ortaffá continue à tenir la campagne pendant un an en Albanie.

1462. — Jean II d'Aragon, en lutte contre les Catalans révoltés a recours à Louis XI. Celui-ci lui promet 400 « lances », moyennant cent mille écus d'or, et lui envoie... 30.000 hommes, pour les fins que l'on connaît.

1662. — Françoise de Foix et Béarn est torturée et décapitée à Perpignan. (Meurtre de San-Dionis soupçonné d'avoir dénoncé une conspiration ayant pour but d'enlever le Roussillon à la France.

❖

JUIN

1344. — Le roi d'Aragon Pierre IV, accorde aux habitants de Collioure rémission entière des peines encourues pour tous les actes commis contre lui (Mallorcá contre Aragon).

1339. — Jacques III de Mallorca ordonne au fisc de rendre au contribuable ce qu'il a perçu en trop en recevant des monnaies d'or à un taux inférieur à leur valeur réelle.

1412. — Le 14 juin, l'assemblée de Caspe décide que Ferdinand de Castille est roi légitime d'Aragon.

1473. — Dulau et le Sénéchal de Beaucaire (à Louis XI) sont faits prisonniers au cours d'une sortie des Perpignanais assiégés. L'armée française est rejetée sur Salces.

1474. — L'armée de Louis XI s'entretient la main, pendant tout le mois de juin, en brûlant les récoltes, coupant les oliviers, arrachant les vignes.

1494. — César de Borgia est nommé abbé de Saint-Michel de Cuxà par son père Alexandre VI. Il fut aussi, vers la même époque (jusqu'en 1499) évêque d'Elne, sans toutefois recevoir la consécration.

LIVRES et REVUES

Le Premier Acte de la Révolution française à Perpignan

Sous ce titre, M. D. Garrigue, instituteur, vient de faire paraître une plaquette qui sera certainement bien accueillie par tous les Roussillonnais qu'intéressent les questions d'histoire locale. Elle sera surtout utile aux instituteurs qui pourront en tirer profit pour l'application de la Circulaire ministérielle de 25 février 1910 relative à l'Enseignement de l'Histoire locale dans les Ecoles primaires.

Dans cette plaquette, M. Garrigue, analyse, en les groupant par ordre d'idées générales, les articles du Cahier de doléances rédigé á Perpignan par le peuple du Roussillon. On y trouve en germe tous les principes qui constituent le fonds de la déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen élaborée quatre mois plus tard par l'Assemblée Nationale.

Ce document est de la plus grande importance pour l'histoire du peuple roussillonnais. Nous en recommandons la lecture à ceux qui, sans parti pris, cherchent à connaître l'esprit véritable dans lequel fut entreprise la Révolution française et nous adressons à l'auteur nos remerciements et nos félicitations pour son œuvre de vulgarisation historique. L. P.

Comet, éditeur, Perpignan. Prix : 0 fr. 25.

La Mare-Terra

Notre excellent confrère, M. Paul Bergue, dont nos lecteurs ont pu apprécier la compétence, vient de publier sous ce titre, un nouveau volume de poésies catalanes qui sera goûté non seulement par les Roussillonnais, mais encore par les amateurs de bonne littérature « de l'altra banda del Pirineu ».

Toutes nos félicitations au catalaniste éminent qu'est M. Paul Bergue.

Comet, éditeur, Perpignan. Prix : 2 fr. ; 2 fr. 25 par la poste.

Les Catalanismes à l'école

(Suite et Fin)

62. — *Substitution de l'article simple* LES *à l'article contracté* AUX. — Le berger va *ouvrir les moutons* pour les mener au pâturage. (Sujet C, Louis D.).

C'est encore la confusion de *els*, les, et de *als*, aux, qui a induit en erreur l'élève Louis D. Celui-ci n'a certainement pas voulu dire *ouvrir* LES *moutons* mais bien : *ouvrir* AUX *moutons* en sous-entendant les mots : *la porte.*

63. — *Substitution de la forme incorrecte* MAINTS DE *à l'adjectif* MAINTES. — Il faudrait le voir sauter sur mon oncle en lui passant *maints de* fois la langue sur ses mains (Sujet C, élève Sébastien A.)

Ici il fallait employer l'adjectif *maintes* qui signifie *plusieurs.* Si l'élève Sébastien A. a écrit *maints de,* c'est parce qu'il a pensé en catalan : *un mont de* qui signifie un grand nombre de, ou encore à la locution : *a manta* qui signifie beaucoup.

64. — *Substitution des adjectifs possessifs* SA *et* SES *aux adjectifs possessifs* LEUR *et* LEURS. — Elle ne met jamais les choses à *sa* place et puis elle doit les chercher. (Sujet B, Marguerite T.).

D'autres donnaient des ruades à ceux qui étaient à *ses* côtés. (Sujet D, Charles C.).

En catalan, comme d'ailleurs dans les autres idiomes d'oc, l'adjectif possessif *leur* n'est jamais employé par le peuple. Les bons auteurs eux-mêmes le remplacent quelquefois par *son, sa, ses.*

Ex. : Els aucellets cerquen la teulada d'unes quantes fulles pera abrigar de la pluja *sos* vestits de ploma y de la pedregada *sos* aixerits caparrons de músichs silvestres. Verdaguer, *Excursions.*

La candidate ayant pensé en catalan, a suivi les règles de la langue catalane.

65. — *Substitution du pronom personnel catalan* NE *au pronom personnel français* EN. — On voyait venir de loin beaucoup de chevaux. Il *n'y avait* beaucoup qui attendaient. (Sujet D, François D.).

Le pronom personnel *en* correspond au pronom catalan *ne.* Ainsi pour traduire : j'*en* veux, tu *en* manges, il *en* boit, il *en* faut, etc., on dit : *ne* vull, *ne* menjes, *ne* beu, *ne* cal.

Devant une voyelle on élide l'*e* de *ne : n'hi ha*, il y en a ; *n'hi havia*, il y en avait.

On comprend dès lors que l'élève François D. ait écrit : *il n'y avait* pour : *il y en avait.*

66. — *Substitution du pronom relatif* DONT *au pronom relatif* QUI *et* POUR LEQUEL. — J'ai reçu votre lettre *dont* elle m'a fait grand plaisir. (Sujet A, Paul M.).

J'ai obtenu ce succès *dont* je travaillais depuis longtemps. (Sujet A, Philomène D.).

On doit dire : votre lettre *qui* m'a fait grand plaisir et : ce succès *pour lequel* je travaillais.

Nous avons vu plus haut que le pronom relatif *dont* n'existe pas en catalan et que son emploi en français est très difficile, précisément à cause de cela.

67. — *Substitution du pronom relatif* où *au pronom relatif* QUI. — Elles emmènent très souvent leurs petites filles pour se faire aider à porter le panier *où il* contient le déjeuner. (Sujet E, Marie S.).

La candidate Marie S. a sûrement pensé : *abont tenen l'esmorzar* et elle a traduit *tenir* (avoir) par *contenir*. Il n'était pourtant pas difficile de construire cette phrase avec le pronom relatif *qui :* le panier *qui* contient le déjeuner.

68. — *Substitution du verbe incorrect* APPOINTER *au verbe français* PRÉPARER *et de l'adjectif possessif* LEURS *à l'adjectif possessif* SES. — Le matin, à six heures, la commission *appointait leurs* affaires. (Sujet D, Jérôme P.).

En catalan, *apuntar* signifie préparer. C'est là la cause de l'erreur. Quant à l'adjectif possessif *leurs*, s'il a été employé à la place de *ses*, c'est que l'élève a vu dans le mot commission un nom collectif et que l'idée du pluriel lui est aussitôt venue à l'esprit.

69. — *Substitution du verbe* CRIER *au verbe* APPELER. — De temps en temps le berger le *criait* pour lui donner un morceau de pain. (Sujet C, François J.).

En catalan, *cridar* signifie à la fois *crier* et *appeler*. Ici le candidat François J. a voulu dire : le berger l'appelait.

70. — *Substitution d'un infinitif précédé de* SANS *au participe passé*

précédé d'un préfixe privatif. — Elle a ses souliers *sans* boutonner (Sujet B, Anna B.).

Il était plus facile d'écrire : elle a ses souliers *déboutonnés.* Mais en catalan on préfère employer *sans* pour indiquer le contraire. Ainsi on dit : *tinch el meu travall sense fer* alors qu'en français il faut dire : je n'ai pas fait mon travail.

71. — *Substitution de la forme catalane* IL FAIT *à la forme française* IL Y A. — Je viens de passer le certificat d'études primaires *il fait* à peine huit jours. (Sujet A, Dolorès E.).

En catalan, on dit : *fa vuit dies, fa tres anys* pour : il y a huit jours, il y a trois ans. La traduction littérale constitue donc un catalanisme sur lequel il faut attirer l'attention des élèves.

72. — *Substitution de la locution catalane* FAIRE LE PLUS BESOIN *à la locution française* ÊTRE LE PLUS UTILE. -- Car c'est ce qui *fait le plus besoin* à une jeune fille. (Sujet A, Marie G.).

En catalan l'expression *fer menester* signife être utile. On ne peut pas traduire par : faire besoin.

73. — *Substitution de la préposition* DE *à la préposition* PAR. — Lorsque tous les propriétaires furent rendus sur les lieux, un militaire prit une feuille et les appela chacun *de* son nom (Sujet D, Emile V.).

On doit dire : appeler *par* son nom. L'emploi incorrect de la préposition *de* provient de ce que, en catalan, on peut dire : *les va cridar, cadahú del seu nom.*

74. — *Substitution de la préposition* AVEC *à la préposition* à. — Chaque fois que je verrai ce souvenir je penserai *avec* mon oncle (Sujet A, Conception E.).

En catalan, on dit: pensaré *amb* el meu oncle. Mais en français on doit dire : je penserai *à* mon oncle.

75. — *Substitution de la locution conjonctive incorrecte* DU TEMPS QUE *à la locution* PENDANT QUE. — Il garde le troupeau *du temps que* le berger dort. (Sujet C, Louis D.).

Del temps que 'l pastor dorm ne doit pas être traduit par : *du temps que* le berger dort, mais bien par : *pendant que.* D'ailleurs, en bon catalan, il est préférable de dire : *mentres que* correspondant à *pendant que.*

76. — *Substitution de la locution adverbiale incorrecte* IL Y A DES FOIS *à l'adverbe* QUELQUEFOIS. — Je voudrais posséder ce livre

parce qu'à l'école *il y a des fois* que je suis embarrassée pour comprendre le sens de quelques mots. (Sujet A, Henriette S.).

On doit dire : à l'école je suis *quelquefois* embarrassée... et non : *il y a des fois* que je suis embarrassée. Cette faute provient de ce que, en catalan, on dit : *de vegades* (littéralement : des fois).

Interversion de mots

77. — *Interversion d'un nom et d'un participe.* — Elle va en classe sans avoir les *devoirs faits*. (Sujet B, Eugénie C.).

On doit dire : sans avoir fait les devoirs et non : sans avoir les devoirs faits. Cette faute provient de ce que, en catalan, on dit : tinch el dever fet, tinch el dever sense fer, de préférence à : som fet el dever, som pas fet el dever. (Voir n° 70).

78. — *Interversion d'un pronom et d'un nom.* — *Moi* et tous mes camarades nous sortions de l'école (Sujet D, Charles C).

En catalan, on dit couramment : jo y 'ls meus companys, au lieu de : els meus companys y jo ; témoin la chanson populaire :

Serem tres que ballarem :
Jo y mon pare y lo xirment.

En français, il est d'usage de se citer le dernier par politesse. On doit donc dire : Tous mes camarades et moi, nous sortions de l'école.

79. — *Interversion d'un pronom et d'un verbe.* — Vous me dites que vous *me* voulez faire un cadeau. (Sujet A, Jean S.).

De temps en temps il *se venait* frotter contre son maître. (Sujet C, Aimé P.).

En catalan, comme d'ailleurs en vieux français, on fait passer le pronom complément indirect immédiatement après le pronom sujet.

Ex. : (Jo) *vos* vull donar alguna cosa.
Au lieu de : (Jo) vull *vos* donar... (1)
Je *vous* veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Au lieu de : Je veux *vous* mettre...
La Fontaine, *Le Savetier et le Financier.*

(1) On dit : *donar vos* ou *darvos* en Catalogne, comme d'ailleurs autrefois en Roussillon :

Ex. : A la vostra porta sem
Sols per *darvos* alegria. *(Goigs dels Ous).*

80. — *Interversion d'un verbe et d'un pronom.* — Le vétérinaire demandait au propriétaire l'âge de sa bête et comme *s'appelait-elle* (Sujet D, Charles C.).

En catalan, on répète souvent le pronon sujet :

Ex. : *Que vols, tu ?* Que veux-tu, toi ?
Com se diu, ell ? Comment s'appelle-t-il, lui ?

Dans le cas qui nous occupe l'élève Charles C. a pensé : *y com se deya ella* et il a traduit : et comme s'appelait-elle au lieu de : et comment elle s'appelait. A remarquer aussi que le mot catalan *com* peut prêter à confusion puisqu'il signifie à la fois *comme* et *comment*.

Ex. : *Com vols que t'ho digui ? Comment* veux-tu que je te le dise ?
Com voldrás. Comme tu voudras.

❖

Après avoir signalé les catalanismes dans les cours préparant au certificat d'études, puis dans les devoirs remis à l'examen même, nous allons voir qu'un certain nombre de ces catalanismes persistent dans les cours complémentaires et dans les écoles primaires supérieures.

Grâce à l'obligeance de M. l'Inspecteur d'Académie qui a bien voulu nous y autoriser, nous avons compulsé les devoirs de français remis par les candidats (garçons et filles) à la dernière session (1912) du brevet élémentaire et nous avons pu constater que le catalan y exerce encore ses ravages alors qu'avec la méthode de traduction il aurait pu y apporter ses bienfaits.

Voici les sujets donnés :

Sujet A (garçons) Racontez le trait de bonté le plus touchant que vous connaissiez, en donnant les raisons de votre choix et de votre admiration.

Sujet B (filles). — Racontez la fable *L'hirondelle et les petits oiseaux*, de la Fontaine, en substituant des personnages aux animaux.

Et voici quelques catalanismes trouvés dans les devoirs :

Sujet A (garçons).

81. — Où trouverez-vous *d'*exemples de bonté plus touchants?

82. — Monsieur, cet enfant qui me bat est mon frère. Je ne puis *me rendre*, car il est plus jeune et moins fort que moi.

83. — Je lui conseillai de jeter son bâton et d'être plus humain et *plus bon* envers son généreux frère.

84. — La triste nouvelle *se sut* bientôt dans tout le pays.

85. — L'homme *partait* quotidiennement *au* travail.

86. — Le jour baisse rapidement et le pêcheur *n'a pas encore rentré*.

87. — Ce trait de bonté *me sera* toujours *présent*.

Sujet B (filles).

88. — Ne *sont-ils* pas eux qui, comme la prévoyante hirondelle, nous ont renseignés déjà dans notre enfance ?

89. — *On voit* le mal *que* lorsqu'il nous aveugle.

90. — Voilà qu'à présent le journal *porte écrit* la date de l'examen.

91. — *Nous nous apercevons* du mal *que* lorsqu'il est venu.

92. — Quel déshonneur pour moi, pauvre vieux, *que* tout le monde, sauf mes fils, respecte *mes* cheveux blancs !

93. — Près du lieu où il travaillait se trouvait un grand chêne où *chaque midi* il allait faire sa sieste.

94. — Il faut, dit-il, écouter les conseils *des plus âgés* que nous.

95. — Une hirondelle... vit dans un champ des oisillons qui picotaient les grains *qui avaient tombé* sur le sol.

96. — Bah ! lui répondaient toutes les voix, *d'ici que* la planche se brisera...

97. — Ainsi donc, *encore qu'il en est temps*, travaille.

98. — L'institutrice la connaissait *de petite*.

99. — Le vieillard *n'avait pas encore venu*.

100. — Il était tellement méchant que personne ne pouvait le *sentir*.

Conclusion

Comme on peut s'en rendre compte par les nombreux extraits que nous venons de donner, rien n'est plus désagréable que de lire du français pensé en une autre langue.

A titre de curiosité, et pour conclure, nous croyons utile de reproduira ici la lettre qu'un Allemand peu familiarisé avec la langue française nous adressait il y a quelques mois à peine.

Cette lettre est comparable à certains devoirs qui sont passés sous nos yeux au cours de notre enquête. Nous la transcrivons textuellement :

Cher ami,

Malgré je n'ais pas encore recu la lettre promise je prends la plume de nouveau pour vous envoyer ces lignes. A la tête je me permets vous étendre dessous une prière. Car mon salaire n'est pas très haut et il me manque souvent de l'argent suffisant.

De ce motif je cherche d'occupation spirituel m'apportant d'argent et des progrès dans mes connaissances.

Une occupation qui vaut la peine est de faire le métier d'auteur. De ce métier j'ai déjà gagner une belle somme ainsi par faire des versions de la langue française en Allemagne. Je risque maintenant, cher ami, de vous prier la suivante. Me veuillez-vous procurer un ou deux pièces de théâtre nouveau de contenu gaie, ca veut dire un sur lequelle on doit rire si on le voit dans le théâtre et qui contient des traits d'esprit. L'autre peut être une tragédie ou une drame,

Quant à longueur des pièces d'un ou deux actes sont les plus meilleurs mais de plus longues feront aussi le service, s'ils sont beaux.

Et si vous pouvez recevoir (sic) un livre avec de petites comtes et nouvelles pour publier au feuilleton des journaux je vous aurais très reconnaissant. Les frais je vous enverrais par un mandat ou suivant votre vœux.

Si vous voulez faire un œuvre de l'amour du prochain m'envoyez la demandée de suite, pourque je l'aie à samedi ou dimanche car j'ai besoin de travail et de l'argent.

Je vous prie encore de tout mon cœur, cher ami, me faites cette plaisir et ne m'abandonnez pas.

En comptant sur votre aide et vous promettant bientôt une belle lettre je vous serre cordialement la main et vous envoie mes sincères salutations ».

Voilà donc comment on écrit en français lorsqu'on pense en une autre langue. Mais, dira-t-on, comment se fait-il que certains étrangers écrivent en un français très pur ? C'est parce que ces étrangers ont fait de nombreux exercices de traduction et que, sans cesse préoccupés de la comparaison de leur langue avec la nôtre, ils sont arrivés à connaître le secret de l'expression française. A partir de ce moment, ils ont pu penser en notre langue et ils l'ont fait chaque fois qu'ils ont voulu écrire en français.

Pourquoi ne pas faire de même avec nos élèves ? Pourquoi, puisqu'*ils* pensent en catalan, ne les exercerions-nous pas à traduire *leur* langue en français ? et pourquoi ne les amènerions-

nous pas, petit à petit, à penser en français? Car toute la question est là, et l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que pour parler une langue et surtout pour l'écrire, il est indispensable de penser en cette langue.

Malgré son contact permanent avec la langue française, la langue catalane s'obstine à ne pas mourir et il faut croire qu'elle résonnera longtemps encore dans ce petit coin de terre bien française qu'est le Roussillon catalan. Reconnaissons donc qu'il n'est pas possible aux Roussillonnais de penser en français et donnons-leur-en le moyen, non pas en essayant de proscrire leur langue, ce qui serait une véritable folie digne de l'empereur Guillaume, mais au contraire en les habituant, dès l'école, à se servir de cette langue pour la comparer avec notre belle langue française, qu'il s'agit de leur bien enseigner.

C'est ce que nous avons essayé de démontrer dans cette étude, trop longue peut-être et bien ennuyeuse, mais qui, selon nous, a un mérite : celui de prouver par des exemples que la proscription du catalan (une proscription de trois siècles !...) n'a pas fait faire un grand pas à l'enseignement du français dans les écoles du Roussillon.

Louis Pastre.

Erratum

Au numéro 44, nous avons omis une ligne :

Pendant l'été, il m'a *fait* des fruits (Sujet C, élève N. M.).

Souscription pour le monument à Jacinto Verdaguer

Report précédent	168 fr. 50
Paul Berga, à Hué (Annam)	5 fr.
R. de Lacvivier, à Elne	3 fr.
Pomès Antoine, éditeur de musique à Perpignan	5 fr.
Sarrieu, félibre majoral, à Auch (Gers)	5 fr.
Total a ce jour	186 fr. 50

Le Trésorier : J. Delpont.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

7e Année. N° 79 Juillet 1913.

Les Manuscrits non inserés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

UNE VICTOIRE de la Poésie Roussillonnaise

La " Mare-Terra " de Paul Bergue (1)

Comme les « Recorts de Rosselló » de ce bon vieillard que fut Pere Talrich, la « Mare-Terra » est le chant d'un exilé ; elle a été écrite là-bas, parmi les rizières et les lourdes forêts de l'Annam. Aussi les mêmes sources d'émotion jaillissent-elles de ces œuvres ; elles sont faites d'évocations et pénétrées de nostalgies.

Parmi les Annamites passifs et vêtus de soies délicieuses, sous un climat énervant et sournois, Paul Bergue devait protéger son âme européenne de toutes les images, de toutes les voix du pays. La pagode de porcelaine appelle les bonzes à la prière ; et l'homme blond ne peut mêler son idéal au leur. L'amollissante torpeur du crépuscule l'envahirait, si, apporté peut-être par les bateaux de France, un angelus ne vibrait pas en lui. Sonnez donc, bonnes cloches du pays, et sonnez dans le souvenir, messagères du rêve, compagnes de l'exil, voix des villages calcaires et clairs, voix élevées devant le Canigou blanc ! Et de toutes ces cloches, M. Paul Bergue en a gardé le son intact dans sa mémoire ; et il est admirable que les visions aient pu demeurer en lui si vivaces et si riches de détails accumulés.

❖

Les plus intimes et par conséquent les plus lyriques sont placées au début du livre. Nous voyons d'abord se joindre dans

(1) *La Mare-Terra*, poesies rosselloneses, imprempta catalana Comet. Prix : 2 francs,

la merveilleuse lumière des souvenirs les visages amis des grands parents. Ces portraits de famille sont d'un charme unique, et les Millet valent bien les Clouet : c'est le faucheur incliné sur la luzernière brillante, parmi les tiges balancées, et ce laboureur que ne rebute point l'âpreté du terrain, et l'aïeule dont le capulet en auvent cache la face menue et ridée, figures saines de travailleurs, vies héroïques et joyeusement acceptées dans le silence des glèbes.

Ces paysans nous donnent tout à la fois leur exemple d'énergie et le pain de leur bel amour. Et ce pain de l'amour, trempé dans le vin du souvenir, comme le poète le partage avec émotion ! Amour de parents, amour de l'épouse, amour du père pour les enfants joyeux, il les place tous sur la cimaise. Mais hélas ! l'ordre de la famille est instable. Le courrier de France apprend au poète la mort de son oncle, un paysan aussi, qui a vécu dans le même horizon, près de la sagesse des clochers. Et le poète qui n'a pu l'assister dans son agonie, écrit des strophes vraiment belles et pleines de cette simplicité robuste que donnent les secousses de l'âme : « Et comme symbole de la vie saine et rude et hautaine, moi, ton neveu, je place autour de ta face, amaigrie par la douleur, un rameau de chêne-vert. »

Le pays où vit notre famille, est aussi le gardien de l'enfance émerveillée. On ferme un peu les yeux, à peine, et voici la danse bleuâtre des flammes au foyer catalan. N'est-ce pas notre enfance qui passe dans la rue ? Au retour « d'estudi », notre mère qui reprisait des bas près de la fenêtre, lève sur nous son bleu regard céleste, et nous sommes fiers de lui réciter une fable. Mistral enfant, au temps où l'on vanne les blés, tombait dans le ruisseau pour cueillir les iris jaunes, fleurs de l'illusion, reposoir des vierges bleues, âmes de l'eau qui court. Et Paul Bergue enfant, pour l'amour d'un galet qui scintille, glisse sur l'argile, et se débat comme une grenouille au bord de la Tet.

Et ces courses dans la garrigue, durant ces journées de janvier où les arbres rares et isolés ont une vie émouvante ! L'enfant s'allonge, enveloppé dans le manteau de bure, et regarde les nuages illuminés du Roussillon, courant en plein ciel et tissant les volubles échelles de l'espoir.

Les souvenirs d'enfance, Paul Bergue les retient sur son

cœur, comme un adolescent serrerait des deux mains entre sa chemise de toile et sa poitrine un nid de rossignols. Il excelle à décrire l'aurore de l'âme, la vivacité et le radieux enchantement qu'il conserva même en faisant ses premiers pas dans la ville voisine.

Mais la leçon de la ville est bien différente. Les flammes de l'espoir s'évanouissent et ne laissent en nous que de légères cendres. Le sentiment de la mort, la connaissance des implacables limites de l'œuvre humaine nous retiennent soudain. La vie apparaît comme une pénible, comme une incertaine ascension. L'homme chemine dans l'ombre vaste, avec le cortège des illusions ternies, et parmi ces visions les plus fastueuses. La contemplation des infinis coloniaux remplit d'un vaste sentiment d'impuissance. Les savants, que peuvent nous dire les savants, si ce n'est l'inutilité de leurs efforts? Et où est-il le livre qui nous laisse autre chose que l'étrange amertume de ne rien savoir ? Le passé a formé notre expérience, et il est plein de vies brisées, d'anéantissement sans trêve. Accablés par nos incertitudes, comme Orphée se tourne vers Eurydice ramenée de l'ombre infernale, nous appelons à nous ce passé. Les joies anciennes, mystérieusement plus fortes que les douleurs oubliées, ont laissé dans notre âme une heureuse source intime. Le souvenir s'unit aussi à l'espoir ; et ces deux forces subconscientes donnent une saveur à la vie.

Telles sont les idées qu'exprime l'auteur dans le « Gust de viure », qui est le poème très ferme et analytiquement écrit de sa pensée. Certes, il ne peut être admis de tous dans ses prémices, mais nous devons remercier Paul Bergue d'avoir ainsi couronné ses poèmes de la famille et de l'enfance par un précieux document d'auto-psychologie.

❖

Ainsi M. Paul Bergue est optimiste, si pour être optimiste il suffit de chanter la joie de vivre, de dire les bienfaits du travail, de goûter pleinement les jeux rapides et divers du paysage. Nous avons vu sombrer les beaux soleils de l'illusion, de l'amour, de la science, mais la terre permanente nous accueille avec ses réalités solides. Et M. Paul Bergue est un terrien ; il aime la

terre comme un paysan, et le ruralisme est la qualité décisive de la « Mare-Terra. Le ruralisme n'était pas inconnu, surtout dans la première renaissance du Roussillon, et on pourrait citer telles poésies de Boher, de Jacques Boixeda, d'Albert Saisset ; (1) il n'avait certainement pas trouvé une expression aussi riche et aussi rude. Nul livre n'est plus pénétré de l'odeur de la glèbe roussillonnaise ; son auteur s'identifie presque à nos paysans, et il a le regret de n'avoir continué leur œuvre, loin des mensonges blafards de la société. Pour cette raison, sa poésie apporte un souffle nouveau. Elle n'est pas simplement pastorale ; elle nous montre l'homme luttant, peinant et geignant sur la terre. Elle rappelle très noblement les toiles de J.-E. Millet, le premier peintre de la vie paysanne ; et j'aurais aimé que Paul Bergue plaçât au fronton de la « Mare-Terra » une reproduction de « l'Homme à la Houe ». Mais j'avouerai sans retard que cette image ne convenait pas intégralement, car « l'Homme à la Houe » évoque un passage célèbre de la Bruyère. De plus, chez Millet, le sol comme le ciel ont une gamme peu étendue de couleurs, la ligne est sobre et synthétique, tandis que l'art méridional de Paul Bergue est fait de variété, de vivacité, de mobilité constante.

Le poète nous a d'ailleurs donné le symbole de ses conceptions et tout à la fois celui des conceptions du paysan. C'est le chêne-vert isolé, métallique et noueux, résistant au vent du Nord : « Bon arbre, l'humble fils de la terre te ressemble. Lorsque Dieu répartit les devoirs, il le chargea du lot le plus lourd : infatigable, il s'obstine à son travail... »

Dans son amour du paysan, Paul Bergue n'oublie pas l'annamite qui sème dans les marécages le riz dont il n'aura qu'une petite part. Mais en Roussillon, le travail se fait dans la bonne lumière. Sur le coteau rougeâtre, le laboureur garde une pensée embellie par le rêve, et l'araire creuse un nouveau sillon. Le « porró » circule de main en main, tandis que l'on fait craquer la gaîne grise qui enveloppe les perles du maïs. Septembre amène la vendange, fête de l'année, joli temps d'amour dans notre terre de plaisance ; les tonneliers ont préparé comportes et

(1) Le regretté poète Joseph Sanyas était également un ruraliste, et comme P. Bergue, un ruraliste de la basse plaine du Roussillon, qui a enfin trouvé des voix dans notre poésie catalane.

tonneaux. Bien avant l'aube, les rues du village sont emplies de rumeurs discordantes « Le premier rayon du soleil, jaillissant de la mer, sur le repos des arbres glisse et rit. » L'apparition des montagnes se renouvelle, et voici les vives jeunes filles coiffées d'un blanc mouchoir...

M. Paul Bergue réalise avec sa « Verema » une large fresque, mais il parle comme un rural en développant au centre l'élégie du plant français, et ainsi il mêle une ombre tragique à l'incomparable lumière. Les mouvements égaux des vendangeurs, le rythme des serpes qui font s'entasser grenaches, aramons et malvoisies, tout est heureusement rendu ; l'alanguissement du crépuscule et le retour des couples sur les routes du soir sont aussi d'une poésie bien roussillonnaise. Le jeune homme et la jeune fille cheminent dans l'ombre, et ne vont-ils pas devancer l'heure d'Hymeneus, comme dans l'ode anacréontique ? Qu'il est enivrant le parfum de nos vendanges ! « Jeune fille rieuse, éloigne-toi, car l'amour est aussi traître que le jus du raisin ».

Sans cesse, la joie et la volupté jaillissent de notre terre. Le poète nous le dit avec cette franchise qui est l'une des fortes qualités du livre. Quelle conviction, quelle aimable observation de la vie ne faut-il pas pour décrire l'idylle de deux alouettes sur un chêne-vert isolé, et comme cela dépasse les petites notes erronées d'un La Fontaine ! Un autre poème chante l'hétaïre rurale, attirante et déconcertante, voluptueuse et hautaine tout à la fois, généreuse comme la Normande d'Albert Glatigny, et qui livre aux paysans la simplicité pulpeuse de son corps...

Ce poète aime d'un égal amour le travail et la joie, tous les travaux et toutes les joies, et c'est sous ce double aspect qu'il a magnifié la terre de Roussillon et la nature éternellement victorieuse. Un chant de volupté s'élève même parmi des images de mort. Et c'est avec rudesse et saveur que ce ruraliste sait être un peintre de la vie.

❖

Je goûte le ruralisme de Paul Bergue ; je goûte moins son naturalisme à outrance. Le ruralisme me fait vivre dans ma terre, parmi les senteurs de sèves et de labours. Le naturalisme, avec sa constante objectivation, m'impose des détails peut-être

inutiles, et dont le déroulement voile un peu ma pensée. Je m'expliquerai. Et d'abord, je prendrai ailleurs mon exemple. Je me suis souvenu de J.-E. Millet à propos de l'épopée de la vie rurale, et des belles figures de paysans que nous trouvons dans la « Mare-Terra » ; et j'ai fait des réserves en établissant cette comparaison, car les figures de la « Mare-Terra » n'ont peut-être pas la même qualité contemplative, la même vie idéale. C'est maintenant à Gustave Courbet, le rude franc-comtois, que me fait penser le naturalisme de l'œuvre ; on m'accordera que la comparaison n'est pas désobligeante. Dans une vaste composition comme « l'Enterrement à Ornans », les figures unies par les clairs et les noirs, sont d'une telle vigueur, d'une telle vérité précise et même caricaturale que notre intérêt s'éparpille, que l'idée générale s'évanouit un peu. Or, on remarque au moins deux vastes compositions dans la « Mare-Terra » : ce sont la *Verema* et la *Festa-Major ;* et de même, l'afflux des détails y est tel que le chant se brise, que la pensée se morcelle, et qu'enfin la lumière de la poésie se voile nécessairement.

Dans la *Festa-Major*, tout est observé et noté par le menu ; les moindres mouvements sont suivis et analysés, comme s'ils avaient tous une égale valeur. Certes toutes les choses ont une poésie, mais l'art est de les grouper suivant les subtiles correspondances dont parlait Baudelaire, et non de les énumérer toutes ; c'est encore une erreur de croire que nous pouvons analytiquement lutter avec la nature elle-même ; comme la nature baigne tous les détails dans une même lumière, nous devons les auréoler d'âme ou de pensée pure...

La poésie qui est intitulée « La Passejada de les Platanes » nous offre peut-être le plus curieux exemple du procédé naturaliste de l'accumulation. Rien ne nous est épargné : le tramway qui grince, le prêtre et son bréviaire, la jeune fille endimanchée, le soldat rouge et bleu, le kiosque de la musique, la foire bruyante. Et là surtout nous avons quelque peine à retrouver l'idée du poème, à travers cette vision multiple, éparpillée et fragmentaire. Le chant lyrique est nul. Les poètes ne doivent-ils pas nous montrer dans la foule ce que la nature ne discerne pas, nous apprendre à saisir chaque jour davantage la voix des choses, et nous faire entendre aussi leurs voix intérieures ? Certes,

Paul Bergue connaît ce devoir qui est le principe de toute poésie, et il l'a prouvé trop souvent pour que l'on puisse en disconvenir, mais le souci de la vision précise et superficielle ne peut toujours s'allier à celui de la vision profonde, à laquelle doit présider le choix.

C'est la tare du naturalisme : l'écrivain naturaliste ne « choisit » pas toujours. Cela signifie qu'il ne nous dit pas avant tout la palpitation d'aile divine qu'apporte la pensée sur le front. Dans le paysage, il ne voit pas l'ineffable vol du rêve, la lumière présente du passé qui glisse sur les formes ; et dans la langue, il ignore souvent l'inflexion qui donne à la pensée une gamme incomparable de valeurs, l'harmonie qui, en fondant les syllabes choisies spontanément et sans effort les recouvre d'un voile souple et radieux.

L'œuvre proprement naturaliste néglige la pure vibration, et cela du fait qu'elle accorde trop de place à la vie extérieure. Il semble même que la poésie se concilie difficilement avec le naturalisme, ou mieux avec le réalisme exagéré dans ses procédés, et devenu le procédé unique. Il y a de l'art, il y a de la vie plaisamment transcrite dans l'œuvre d'Albert Saisset, et dans certaines pages de Paul Bergue (1) ; les foules s'y meuvent librement ; mais nous voudrions y sentir encore comme un regard d'infini.

L'œuvre de Paul Bergue — et en cela n'est-elle pas réaliste? — est d'une précision telle qu'elle devient scientifique. De nombreux poèmes révèlent l'application d'une méthode, dans la composition, comme dans le rythme, et dans le rythme comme dans la langue, ils ne suggèrent pas et ne limitent pas ; ils développent. Lorsque Mossen Costa écrit son classique *Pí de Formentor*, ses premières syllabes ouvrent sans tarder le chant initial : « Mon cœur aime un arbre... » Le poète roussillonnais voulant aussi trouver un symbole, d'ailleurs admirable, dans « L'Alzina » débute ainsi : « Les arbres les plus divers croissent dans ma terre » ; et cela amène le développement préparatoire que l'on devine. Je pourais citer d'autres exemples de plénitude du développement, ou encore d'accumulation et d'énumération. Mais j'ai hâte d'ajouter qu'on observe aussi dans la composition

(1) J'écris « certaines pages », et il faut entendre celles qui sont naturalistes.

une qualité unique, merveilleusement originale, et qui classe un écrivain : je veux parler de sa *mobilité* rapide. Des lignes brisées y apportent soudain de nouvelles perspectives. Cette qualité trouve tout son emploi dans « La Tramontana » ; les tableaux se succèdent avec une rapidité qui est une image du vent impétueux, divers et brutal. Ici le paysan qui s'arc-boute contre le souffle glacé ; plus loin, la troupe endiablée et culbutante des enfants en maraude, qui se reposent enfin à l'abri des roseaux sifflants ; et la chanson du vent, large, effrénée, violente et purificatrice, ses apaisements ; et sur tout cela le scintillement du ciel et cette joie roussillonnaise qui nous transforme en ces journées.

J'aime encore cette diversité dans « Infantívoles » ; les diverses parties ne sont reliées que par des notations brèves, soudaines :

Llar pairal ; vacilanta llúm
. . . . . .
Una diada de primavera encantada
. . . . . .
Un espeterrec de foc — Ara som à garrigue
. . . . . .
Llar pairal, mascarada d'estetgí....

C'est encore par l'abondance et la mobilité des images que vaut le poème « Gloria al Païs », mais j'y vois cependant un art plus discutable.

Paul Bergue s'abandonne à sa pensée ; il semble qu'il ne guide pas les images, mais que les images le guident. Certes, dans l'évocation d'ensemble d'un paysage, une ivresse dionysiaque nous pénètre, et toute la volière des images est agitée. Mais l'oiseleur pourrait bien n'ouvrir qu'une porte aux oiseaux de songe qui iraient se perdre à l'horizon, en une ligne continue ; et c'est ainsi qu'a procédé Joan Alcover, le poète élégiaque de Majorque, dans cette admirable évocation qui s'intitule « La Serra ». Mais les poèmes de Paul Bergue ont surtout une vie exubérante, plaisante et vive.

Et cela tient encore et surtout à son art du rythme, agile et large comme une respiration. Je n'en étudierai pas les diverses manières — elles sont si nombreuses ! — mais j'aurai exprimé toute ma pensée en disant que dans la « Mare-Terra » le rythme est *inédit* et propre à l'auteur ; c'est pour cette raison qu'il étonne, qu'il déconcerte même, mais on s'y habitue aussi, et on

est en somme heureux d'entendre des airs nouveaux. Et ce rythme est réaliste, car il s'attache à reproduire les mouvements les plus généraux, les plus habituels de la vie des formes ; et en vérité l'art réaliste ainsi compris ne manque de fécondité. Le rythme a, dans cette œuvre, où l'âme fait parfois défaut, une importance capitale ; et je crois même qu'il la sauve dans d'obscures situations. C'est cette science du rythme qui donne le meilleur attrait à l'ensemble de la *Festa-Major ;* et peu de poètes seraient capables de nous faire assister par le jeu des strophes à un contrepas avec ses reprises, lentes d'abord, et avec toute l'ondulation cadencée et rapide de sa chaîne mouvante. Paul Bergue réalise avec le vieux contrepas le même prodige qu'avait réalisé Joan Maragall avec la sardana de l'Ampurdan.

Mieux encore, il ouvre à la poésie roussillonnaise un vaste champ où elle n'avait guère la coutume de s'aventurer, car il faut avouer que notre lyrique restait à ce point de vue étonnamment conservatrice et superstitieusement francisée. Ce n'est pas, en effet, la moindre qualité de Paul Bergue que d'être un puissant innovateur.

Innovateur, il l'est encore par sa langue, d'une sûreté et d'une richesse peu communes, et dont il sait utiliser les moindres ressources. Ce don est d'autant plus remarquable qu'il est assez difficile en Roussillon de s'élever au-dessus d'un vocabulaire informe, suspect de patoisisme, ou encore un peu conventionnel. Paul Bergue n'est pas de ces écrivains qui se contentent d'un petit choix d'expressions incessamment rééditées. Son catalan est divers et son apport de lexique est tel qu'il inquiète notre prudence, tant il est soudain et inouï. Vocabulaire réaliste aussi, et cela s'explique, car il est entre le dehors et le dedans une inéluctable relation. Les labours sont décrits avec les termes propres aux laboureurs ; les variétés de fruits et de légumes sont énumérées çà et là ; on pense parfois à de véritables leçons de choses ; et elles ne sont pas inutiles dans l'état actuel de notre langue.

Le réalisme s'exprime encore par un emploi presque abusif d'interjections ; et Paul Bergue sait être ruraliste même dans sa stylistique. A côté de cette veine, dans laquelle l'auteur ne néglige pas le vocabulaire d'apport roussillonnais (sómit, clariaina, pour somni, clariana), on trouve des mots savants, et dont la physionomie latine ne s'est peut-être pas suffisamment adoucie. Je

persiste à croire qu'ils ont un faux air de noblesse, et leur voisinage avec des mots d'autre provenance et des expressions d'une évidente rusticité ne laisse pas de donner à la phrase une couleur étrange. Paul Bergue est éloquent et loquace. S'il jongle parfois avec le lexique, je ne vois pas qu'il projette sur les mots une aérienne clarté ; et on sait que le choix des termes, autant et mieux que l'abondance, est capable de faire vivre l'image. A un idéal de richesse luxuriante, j'ai opposé et j'oppose un idéal de correction, de clarté et d'harmonie, et non une langue roussillonnaise à une langue catalane, comme a pu le croire un chroniqueur ; (il s'agissait alors bien moins d'une question de langue que d'une question d'art du style). Mais du moins, cette abondance et cette spontanéité, unies à la correction à laquelle il a voué un culte, permettent-elles à l'auteur de réaliser des traductions particulièrement difficiles, et de les réaliser avec saveur et pureté. Avant Paul Bergue, on avait assurément montré en Roussillon que le catalan pouvait traduire nos émotions, qu'il pouvait suggérer ; on n'avait pas prouvé au même point que par la richesse et la variété, et dans toutes les circonstances, il pouvait rivaliser avec le français lui-même.

Ce grand poète est un grand ouvrier, et plus que grand poète il est grand ouvrier. Nul mieux que lui ne connaît la langue catalane. Il nous donne sans cesse l'admirable spectacle de sa clairvoyante activité (1). Il défriche avec enthousiasme la garrigue de notre pays, dans la vibrante et vive lumière. Il nous apporte les voix des paysans qui sont, malgré leur rudesse et leurs mains terreuses, les hommes véritablement nobles, les nobles de la « terra » ; il connaît les bienfaits de la volonté, la valeur des bons outils, et nul n'en possède de mieux aiguisés. Nous aimons et nous admirons tout particulièrement son labeur ; et la muse du Roussillon, heureuse de sa noble et rude victoire, lui tend aujourd'hui un rameau de chêne-vert.

Ille, juillet 1913. JOSEPH-SEBASTIA PONS.

(1) On sait que M. Paul Bergue est également l'auteur d'un très intéressant livre de *Traductions catalanes* des *Fables de La Fontaine*. Les lecteurs de cette revue connaissent aussi l'importante étude qu'il a consacrée à l'*Œuvre d'un Tal*. Enfin, « Ruscino » vient de publier un tirage à part de ses *Etudes critiques sur les Chansons Catalanes*.

Deixau l'aucellet al niu

A la mainada del méu poble.

Per l'amor de Déu, mainada,
deixau l'aucellet al niu ;
al vostre entorn tot vos diu
de respectar la covada.
Com vosaltres té una mare
amb un cor per l'estimar ;
lo séu fillet li robar
n'és un crim i més encare,
ja que savent lo que passa,
malament el feu morir,
no adonant-vos del nodrir,
quan no esteu mancats de traça.

Per que s'acampi, mainada,
deixau l'aucellet al niu ;
el pobricó, no més viu
que amb la maternal becada.

Recordau les refilades
del rossinyol al jardí ;
com rosada al dematí,
fresques ne són ses albades.
Del camp l'aucell n'és la vida,
l'alegría, el parament ;
al sentir rès que un moment,
lo pagès sa pena oblida.
D'admirar mai's cansaría

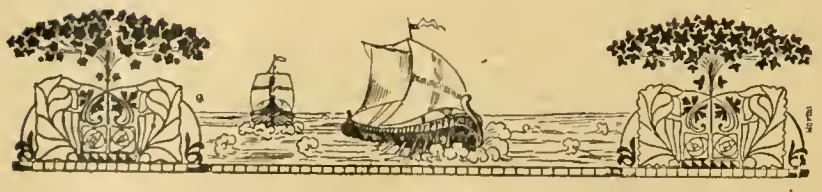
la cardina amb cap vermell,
el sol fent-ne un ver joiell,
constel'lat de pedrería.

Pel goig del pagès, manaida,
deixau l'aucellet al niu ;
quin descans per ell, l'istiu,
n'és l'encis de sa tonada !

Córcs, arrugues, cuques, vermens,
malmetent fruita i planté,
gran cuidado l'aucell té
en destruir papús i gèrmens.
Picotejant, tot lo día,
soca, fulles i brotim,
dès les arrels fins al cim,
en lloc deixa malaltía.
Prô d'aquests obrers la raça,
de més en més es perdent,
com taca d'oli s'estén
el rosec de la cucaça.

Per allunyâ 'l gam, mainada,
deixau l'aucellet al niu ;
l'arbre 's tornará joliu,
i sa fruita regalada.

PERE DE L'ALZINA.



TRISTORS

« Un raig de llum desprès de gran foscor
« Un raig de goig desprès de gran tristor
« Vetaqui la vida ! »

Fa dos dies que 'l pare ès mort. Dins la trista caseta, quitllada Prats amunt, vora 'l caminet que puja à l'antic castell, tot ès silenci í desconsol. Son aquí quatre, dins la vella cuina arruinada, quatre pobrets ; la mare, ja cabell-grisa, cofada d'un mocadonet negre que verdeja de tant usat que ès, un minyonet de quinze anys, magrantí, í dos bessonets de setse mesos, un nin i una nina, bonics com un sóu, que no comprenint rès à lo que se passa, somriuen bojament tot fent saltar joguines de pellot. Pobres angelons !...

Arriva el crepuscle... I mès s'embaixa la nit, i més s'endolen les coses. L'escudeller desguarnit, les parets nudes, l'armaria esbatanada, les quatre pelleringues que s' han pas venudes per poder comprar pá, tot s'endrapa de foscor i tristesa. Hi hà moments hont lo que'ns entorneja sembla pendre el dol de les nostres dolors ! Dins la llar, un tió d'alzina acaba de se consumir ; la rojor del braser s'esvaneheix sota la cendre. S'atuda el foc, i el dia, i la vida ! I que tot no s'atuda en aquet món?...

Se 'n van nóu hores. Mentres lo minyó, en Miquel, s'apunta un saquet, la mare cerca, demès de la poca roba que li queda, alguna vestidura per ell. Há de partir demà, pobret ! Poden pas fer d'altra manera. Há de partir cap à França, en cerques de trevall, per no ser à carga à la seva mare i mirar dels ajudar à viure, an ella í als petits. Tot remenant la roba, plora silenciosament la mare... De tant de plorar dos cercols bláus volten sos ulls !...

— « Anem, mamá », li diu el nin, « sigueu forta ! » — I ell que vol l'aconsolar s'axuga d'amagat, amb la « manxa » una llágrima que perleja á sa parpella humída ; sens que ho volgui, un plor llisa, de quan en quan, sus la seua galta i se 'n há d'anar dins un recó de la cambra per espletir son desesper.

— « Pobre nin ! » sospira la mare ; « Com fará, lluny de jó, lluny del endret ? Ah ! que ès trista la vida ! Ai !... »

Mentres se lamenta í s'ennegreix mès l'espai, per la finestra oberta, l'oreig nocturn repeteix també la seua tonada misteriosa. El fullám fresseja ; el correc fa resquitllar son clapotejadiç métal-lic... I emprès, ès lo remoreig dolcíssim del campestre : xiu-xius, piuladices, clams llunyans...

El buf lleuger de la brisa fa voletejar la cortina de tela. Un perfum suau de montanya entra i embalsama l'aire. El tió se revifa ; ara, la flama balla sus la llenya í un raig bláu de lluna, que cáu sus la paret, il-lumina un petit sant de plóm qu'alsa amb compassió sos brassos menudets. Simból de la sofirença cariciada per un raig d'esperança ! Claror de dalt dins la nit ! Poesia dins la dolor !... A vegades, la natura pren pietat de la desgracía í, com una mare que ès, la compadeix í l'aconsola !

Portant há encès un bocí de candela la mare. En els petits que já s'adormien en somicant, els há cotxats dins lo jás que 'ls serveix de llit. L'hereu ven de baixar à Prats, per manllevar alguns dinerets. Ella, mentrestant, fa 'ls derrers preparatíus. Une camisa de vía roja, que era per les festes, les calces í « gilet » de vellut que encara son bones, les mitges solades de nóu, tot lo que ten de millor l'hi dona !... I, el paquet apunt, esperant el minyó, pel primer cop desprès de tant de dies, arrossada i morta de son, cluca l'ull, la mare, apulit... apulit...

❖

En Miquel i sa mare s'han llevats à punta d'alba. Ella l'aconsella, se 'l mirant de cap à peus, amb un regret dins sos ulls negats. A represes, l'enllaça nerviosament i 'l guarda temps apretat su 'l seu sé, lligat dins sos brassos, com si encara volguès lo defensar contra la mala fatalitat qu'air li robá el seu home í qu'avui li pren el fill. Bé n'es d'arrelat l'amor d'una mare !

Há tocat l'hora dolorosa. Adeu que trenca el cor ! Besa un darrer cop, tremolant d'emoció, sos germanets adormits, sa supliciada mare i, fretant sos ulls d'un revers de má, s'embaixa entristit cap el poble, el paquet sus l'espatlla, al cim d'un bastó, i un sarronet de saca sus l'esquena. Es une *cruela* separació. A cada pás, li sembla qu'ha de recular. Ella se 'l mira de la finestra i, com se regira, li envia un llarc petó. En aqueix petó la mare

há posat tota son ánima ? En Miquel ho compren, i, s'esforsant per somriure, de lluny li crida, com si encara ho poguès oir la pobra dona : « Coratge, mare ! Tornaré aviat ! » Desenllaç suprem !...

El nin va caminant dins lo matí seré. Rès que una brumeta blanqueja, allí, al cim de Mont-Lluís. D'allá de Prats-Balaguer, el sol resplendent de juliól posa una corona d'or sus les crestes veínes i l'enlairat Sautó apareix, mudat de blanc, ben destacát su 'l vert grisenc de la montanya assoleiada. A esquerra, son boscos, rustecs i, daltabaix de les penyes esberlades, tráuquen alguns terrats dels Banys i de Sant-Tomás, amagats derrera els boquets de pulls, pins i avellaners que 'ls entornegen. Voltat el primer embranc, se mostren, al fonso del abim, la rivera esquixant su 'ls rocs sa trena platejada i, tot devant, les cases de Fontpedrosa que s'escampillen en llarguíssim estol.

Lo minyó queda pensatíu. Mès s'allunya de casa, mès s'esvaneheixen els brugits de sa terra, els refilets del gratlle, el tritlleig de les campanes, el tinc-tinc de les esquelles, mès grandeix en son cor l'amor del sol natíu. Mès le 'n destaquen les seues cames, mès s'estaca son ánima à la casa pairal, à n' els camps clapejats d'or i ribetats de plata, à l'esmeragdat Pireneu, à n' el Canigó congestat de neu immaculada. De quan en quan se regira encara, espia l'horitzó i repren el camí, gitant un ultim adeu à tot lo que deixa, belleu per dies, belleu per anys !...

... Dins la vella cuina arruinada, la mare plora, i els dos bessonets, no comprenint rès à lo que se passa, somriuen bojament tot fent saltar joguines de pellot...

Es la vetlla de Pasques. A l'endret s'hi fan grans alimaries. Al torn de les taules, guarnides de rams, s'arotllen parents í amics, amb quitllos de buynetes i ví ranci del recó. Ja n' ix d'ampolles polsoses ! L'alegria es dins l'aire, l'alegria es dins totes les boques i al fonso de tots els cors !

La casa solitaria, per damunt del poble, coneix pas tanta joía. Desde les vuit, tothom es cotxat. Els infantets dormen. Sola desperta, la mare pensa amb el hereu ausent. Vint mesos han passat desprès d'aquella trista matinada. L'esperit de la pobra dona queda desaventurat dins lo va i vé dels pensaments i se « suslleva » son cor tormentat ! Quina nit !...

... Com un himne diví, portat pel abrilenc ventijol, s'ouen cantarelles llunyanes... Son ells minyons dels endrets veins que, de masia en masia, canten los *Goigs dels Ous*.

« A la vostra porta som
« Som per darvos alegria... »

A cada tornada el gratlle xiuleteja une escullida remingolada.

— I nosaltres, *Som per darvos tristors*, sospira la mare... Mentres sos llavis murmuregen, sent com un punyal que li travessa el cor.

Si dormíu ò si vetllau, canta una veu més propera... I s'ohu passos... La mare para orella... « Aí, bon Deu », díu, « que belleu vendrien à cantar aqui ?... » Mès no,... es pas la colla... Es una veu sola... Aqueixa veu, ara la reconeix ! S'aixeca de pressa... La porta cadaulada s'es oberta i, dins un raig blau de lluna, en Miquel, lo seu fill, apareix. — « Mare ! » crida el nin. Ella já el ten abrassat, l'estrenyeix contra d'ella, el petoneja amb llágrimes de goig.

La mainada há tot oit. Se 'n ès vinguda, mig-nuda, en camisa curteta í, se fretan els ulls i el nás, nin i nina s'han arrapats cadahú an una cama del « germá gros ».

Há vingut gran i fort en Miquel ; ès un home. La mare s'afanya à 'l fer menjar, mès deixa pas de se 'l mirar. Pobra dona !

I els petits, bé li 'n fan de festes ! — « D'hont venes ? » li diu la nina el tirant per la má. — « Conta m'ho ! se posa el nin, tot l'escorcollant. Ell els amanyaga, posa un á un, su 'l corn de la táula, nóu duros estalviats de pesseta en pesseta i, radiós, desplegant un full escrit : « Mare, díu, me 'n iré pas mès ara : tinc lloga à Fontpedrosa ! »

Es un senzill encantament dins la caseta. Los fronts s'asserenen. Els petits s'abrassen caryniosament. Beneida sort !...

Vora la finestra, mirant l'estelada immensa, la mare prega baixet, amb dolça fervor...

... Com un himne diví, portat pel abrilenc ventijol, s'ouen llunyanes cantarelles...

Poble avall, de masía en masía, los minyons dels endrets veïns canten los *Goigs dels Ous !*

Charles Grando.

Pages Choisies

Las tres Illas

Això, jo 'u he sentit à contar à la meva avía.

Un día, la Verge, venint de la font ab lo cantaret al cap per vora de la platja, vegé la mar lluhenta y lí vingueren ganes de passejarse pel damunt del blau y transparent crestall que las onas somouhen sens may parar.

De la sorra passá à la escuma y de la escuma à la mar salada, fent d'amunt d'ella camí ab lleuger peu y bon ayre, com que cap nau l'haguera pogut assolir.

Ja era mar endíns, mar endíns, que per en lloch s'afiturava la terra. Llavors, la Verge perque aixis lí plaguè, llansà lo cánter à la aigua y del cánter se 'n feren tres bocins que no aneren pas à fons, am al revès varen romandre surant damunt de la mar.

La Verge se 'ls contemplá ab lo mig riure en los llavis y aquells tres bocíns d'argila aixamplantse, aixamplantse, à l'esguart de la Verge se convertiren en tres delitosas illas; illas que avuy lo mon coneix ab los noms de Mallorca, Menorca é Ibisa.

❖

Lo Mal Cassador

Un cassador que anava pels encontorns de Ripoll, s'ensopegá à passar pel devant de la porta d'una hermita, hont en aquell moment hi estava lo hermità dihent missa.

Lo cassador se descobrí, s'agenollà, y, deixant los gossos fora, va posarse à ohir la missa ab tota devoció.

Mes lo diable volgué tentarlo y ho lográ, fentlo fins caure en pecat.

En lo mateix instant en que l'hermitá alsava la sagrada hostía, passà pel bell devant del home agenollat una llebra de las mes grossas; tots los gossos se posaren à glapir y 'l cassador sens poderse contindre oblidantse de tot, va aixecarse y com un desesperat arrencá à corre derrera de la llebra que seguida dels gossos cap al bosch se dirigía.

Aquell estrépit escandalisá al hermità y als altres fiels que devotament feyan l'adoració, y Deu en cástich va condempnar à n'aquell home, à corre sempre, sempre fins à la fi del mon al darrera de la fantástica llebra, que no s'atura per menjar, ni per beure, ni per dormir.

En los pobles del voltant de Ripoll y de mes enllà, asseguran haver sentit la fressa del *mal cassador* (tal l'anomenan) moltas vegadas, en quant tocan las dotze de la nit de cert día del any ; y mols ne trobarèu que, per lliurarse de la por que sembra à son pas, barrotan la porta, y, apilotats entorn de la llar resan mentres dura la ramor de sos passos y los udols dels gossos que l'acompanyan. (1)

Agna de VALLDAURA.

JUILLET

1172. — Gérard II, n'ayant pas de descendants directs, nomme Alphonse II d'Aragon héritier du Comté de Roussillon et de ses droits sur Peralada et Ampurias (4 des Nones de Juillet). Alphonse II confirme à la ville de Perpignan les privilèges qu'elle tenait des Comtes de Roussillon.

1212 (le 12). — G. d'Oms et Arnaud de Banyuls prennent part à la bataille de las Naves de Tolosa, contre les Maures.

1262 (le 14). — Naissance de Roger de Flor à Tarragona. Commanda l'expédition d'Orient et fut assassiné à Andrinople par ceux qu'il avait délivré des Turcs, alors qu'il réclamait, pour lui et ses troupes, des arriérés de solde.

1276 (le 27). — Mort de Jacques 1er le Conquérant à Jativa.

1316 (le 5). — L'Infant de Mallorca est tué à Clarentza. Toutes les places, occupées par les Catalans en Morée, tombent au pouvoir de Louis, frère du duc de Bourgogne.

1400 (le 8). — La ville de Perpignan, autorisée par le roi Martin, adopte les armes actuelles : au champ d'or à quatre pals de gueule, avec Saint-Jean en surcharge.

1407 (le 1er). — Pierre de Luna (Benoît XIII) débarque à Port-Vendres.

(1) Extrait d'une plaquette intitulée *Tradicions religiosas de Catalunya* (Barcelona, estampa de J. Roca y Bros, 1877). Parmi ces « tradicions » il en est une au moins qui intéresse particulièrement les Roussillonnais : elle est racontée sous le titre de « la bota de Sant Farriol ». Nous pourrons sans doute un jour la faire connaître à nos lecteurs.

La Cofa Catalana

Que 'n deu esser de bella la cofa catalana
que quant l'hivern arriva, el joiós Pirineu
deixant la gran catifa de vert que l'engalana
també 's cobreix la testa ab sa cofa de neu.

Com m'agrada eixa cofa tant blanca i tant senzilla,
de la modestia insignia, emblema de virtut,
com tot lo grand i nobla ella del poble es filla
i correspón al poble cantar sa magnitut.

Me plau veure les nines quant ballen a la plassa
lluint la seva cofa, orgull de nostres vells,
elles que se la saben posar ab tanta trassa
bo i adornant les vores ab els seus fins cabells.

Les trovo mes boniques portant la cofa blanca
que de ses galtes rojes fa ressaltâ el color,
i un encís les hi trovo que a les altres lés manca,
que m'endolceix la vida, que 'm fa captiu el cor.

Quén deuhen ser de bònes totes aqueixes nines !
Si del cor d'una d'elles ne pogués ser l'hereu !...
Pels camíns de la vida no hi deuhen trovâ espines,
deuhen trepitjar roses i llirs blancs com la neu.

Ninetes catalanes, no deixeu mai la cofa,
no volguen qu'altre cosa coroni vostres fronts,
puig que cada una d'elles es una belle estrofa
de la cansó de nostres glorioses tradicións.

Perpinyà, 15-3-13.

Joseph Gibernau.

Una Carta de Cerdanya

Tots els filó'legs que 's dediquen a l'estudi de la llengua catalana queden sorpresos del nombre extraordinari de monosil'labs que conté, no tan sols en paraules invariables, com noms, conjunctións, infinitius, sinó fins en les que de ses conjugacións resulten. Dificilment cap de les seves germanes neo-llatines l'igualará en aqueixa contracció de la llengua mare, à la qual en bona part deu la nostra parla les condicións especials d'energía i de celeritat que la caracterisen.

Els etnógrafos poden dir-nos si aquest segell de típica força imprés a l'idioma creat fa vuit sigles es una manifestació de les qualitats propries que del seu origen conserva encara la nostra raça.

Demonstració prática de tals consideracións es la seguent *carta*, ó millor dit, animat quadro descriptiu de la vida que 's fa en els pobles de la Cerdanya. Va escríure'l el Doctor Durán, de Puig cerdá, dedicant-lo à Don Pau Mas, director que era de « La Voz del Pirineo ». Amb gust el reproduim, segur de que será llegit amb interés.

A PAU MAS

Molt me plau lo que dius en *La Veu*, que en cap cab que 's pot dir en mots d' un sol só, si no bé tot, la gran part dels dits y fets d' eix cap de món, niu del fret, del vent, del torp y de la neu.

¿ Que fem, dius, quan fa mal temps? A la set la gent del camp, y á las nou la que no ho es, de peus al sol; uns fan lo glop, y 'ls richs un gros got de llet, y si fa fret, cap á la llar com 'ls gats, que hi fem gran foch ab tronchs ó sochs de bern, olm,

faitg ó boix, 'ls richs, y 'l que no pot ne fa ab un tros de pi que treu los ulls del cap ab lo gran fum que fá.

Si no fa vent ni torp, ço es, si fa bon sol, cap à dar lo vol y 'l vell al sol fins á mitj jorn, y si fa fret, bent prop del foch, ab carn de bou y talls de porc, com bull cap y peu en mitj de la col, lo bó y ros pá que ab lo blat dels camps del plá 's fa, y es beu lo bon vi pel broch xich y hi ha qui ho fa per lo tôt.

Quan un es ben tip, lo del camp, si fa sol, á dar lo vol pe 'l prat ó per l' hort ; y lo de dins, á fer lo glop ab un poch de rom, y cap al llach fins qu' es fosch.

Los jorns de Deu, un cop fet ja tot lo que cal, cap al cau, y cops al truch, al cau ó al ruch, ó á tot joch y un n' ix ab un cap com un soch y sens un ral quant s' ha dat fi al vi del bot que jau en lo banch.

Los nens en los camps fan rechs y jochs folls, com son los jochs dels nins de per tot, y à cops de rochs 's fan trenchs en lo cap y en lo nas, y se 'n van junts cap á llurs llars.

Quan lo bon temps be, y lo vent fuig, y ja à son buf no cau lo pi del bosch, ni lo bern del prat, y 'l torp ja no se sent, y la neu fuig com un gos foll, y ja no 's veu 'l llop ni 'l corp, un hom viu com si fos en lo cel.

En los camps, per tot s' hi veu flor, blat y fe : 'ls prats verts, plens de bens, bous y mes caps : en los horts s' hi fan fruits de such rich com la mel y s' hi fa la gran col, que n' es del gust de la gent de pas que ve pe 'l Juny y se 'n va quant lo sol ja no es fort.

Per tot vol del riu, lo bern y l'olm hi creix bell, y en son alt tronch y en mitj de tants rams de vert fosch hi fa son niu l' au, que de son pit ne surt dols y fort cant.

Lo rich rich dels grills, lo pas lent del riu, lo cant de las aus, las flors, y 'l vert, groch y blau dels prats, dels camps y del cel, fá que fort y ab lo cor plé de goig un diu : « Es gran, mol gran lo Deu que tot ho vol y tot ó pot ».

Lo sol no es fort, y 's pot fer 'l vol tant de nit com de jorn.

Lo crach á las cinch ja es de peu y es fort y sá en mitj de tant bosch y prat, camp y hort, no li fa por ni lo gel, ni lo sol, ni lo llam del cel ; cull los fruits y grans ab molt mals de cap, va ben tip y un cop al llit diu : « Es cert que tinch molt que

fer ; es que Deu ho vol y ho cal fer, si be no tinch or, tinch bens per fer rals, que 's tot lo que jo vull ».

Pau, ja ni ha prou ; fa molt fret, tinch los dits com gel y los peus tests, y me 'n vaig al peu del foch que no fos cas que la sanch se 'm fes glas ans de fer son curs cap al cor.

Fes un bes als nens y Deu te guart de tot mal.

Ger 2 Mars d' eix any 1894. MARCH PICH Y POCH.

El miracle dels aucells

Traduit de Fernand Gregh

En aquell temps Jesús vora un llac s'assentà
a l'ombra d'un canyer i s va posâ a pastâ
imatges d'aucellets, gall, colom, pardal, griva,
ambe la terra untosa i mofle de la riba ;
e, interrompent sos jocs, ninets de tota edat
li vingueren aprop, en rall boca-badat.
Mî 'quí qu'uns Fariseus, al tornar-sen del temple
passant per eixos volts, li criden : « Bon exemple »,
un díe de sabbat, per tos petits germans !
En lloc d'anâ a pregar, fas obra de tes mans ! »
Als apostols Jesús — « Tanta culpa és la meva ? »
digué, i feu un somrís, i, anant motllant séns treba,
acabà una llauseta amb un plomall sul front.
Llavors, a aquell beiat rotllo dant altre afront,
amb les mateixes mans que un díe espandiría
de la Creu sobre l món, com lloca sus sa cría,
va picar pam-pam-pam... Els aucells al bell punt
amb quatre refilets sen volaren per 'munt.

PAU BERGA.

Chez nos poètes catalans roussillonnais

Lo Pastorellet Majoral du Félibrige

Comme nos lecteurs l'ont appris par le dernier numéro de la Revue, Lo Pastorellet de la Vall d'Arles, qui avait failli déjà, l'an passé, être élu majoral du Félibrige, vient de l'être cette fois, sans difficulté. Nous avons eu l'occasion, ici même, de montrer pour quelles raisons il fallait que le Roussillon fût représenté au Consistoire, avec sa langue et sa poésie. Nous ne voulons donc maintenant insister que sur la valeur et la signification de l'hommage rendu à l'un des nôtres par les principaux représentants de la littérature occitane.

Lorsqu'il y a quelques années, mettons sept ou huit ans déjà, les régionalistes du Roussillon entreprirent leur œuvre de renaissance dans notre province ; lorsqu'ils cherchèrent autour d'eux les hommes qui, représentant la tradition poétique, devaient à la fois les relier au passé et leur servir de symbole pour le présent et l'avenir, ils trouvèrent tout d'abord Lo Pastorellet de la Vall d'Arles. Celui-ci, en effet, avait pris sa part dans la première renaissance roussillonnaise, qu'il faut faire remonter, comme nos lecteurs savent, à une trentaine d'années en arrière, avec les Pépratx, les Puiggari, les Talrich, les Saisset, etc., et la plupart de ses compositions avaient vu le jour bien longtemps avant que ne se produisît ce nouveau réveil de l'âme, de la langue et de la poésie roussillonnaises.

Bien mieux, c'est en 1882 qu'il publiait *Las Bruxas de Carançá* de Jofre, en les faisant précéder d'une introduction qui est bien comme le premier coup de clairon pour le ralliement, et en les faisant suivre de cinq poésies signées de son propre nom, sous le titre de *Refiladas ;* ces *Refiladas* comprenaient « La Olendra gelada de fret », « Lo Pita-Roig », « La Fulla, juguet del vent », « La Veu de la Fou », « Lo Roure desfullat », et nous devions les retrouver quatre ou cinq ans plus tard, en 1887 exactement, dans les *Ays* (elegías catalanas).

Au moment où le Pastorellet écrivait ces cinq premières poésies, la muse roussillonnaise n'avait pas encore donné grand'chose, et

l'on peut même dire que l'instrument poétique n'était pas encore formé. Malgré les mérites de Jofre, dont l'œuvre avait été commencée bien avant, puisqu'il est mort en 1863, celle-ci présente de nombreuses imperfections, surtout au point de vue de la langue : les gallicismes, les gaucheries, les tournures grossières y abondent ; on sent qu'il n'est pas maître de son expression et de son art. Tant qu'il s'agit de décrire un paysage de roches stériles et de solitudes désolées, ou de rendre la fureur d'un orage et la confusion horrible des éléments, sa langue y suffit. Mais la poésie ne peut se contenter de cela, ayant une mission ou une destination plus noble et plus importante. Et ici, il y avait, après Jofre, un progrès à réaliser...

On nous dira que les poètes de Catalogne, et particulièrement Verdaguer, avaient préparé et facilité leur tâche aux poètes du Roussillon. Il faut pourtant faire remarquer que l'œuvre maîtresse de Verdaguer, *Canigò*, est postérieure aux premiers essais du Pastorellet, et que l'*Atlantide*, qui les a précédés, est loin d'avoir eu chez nous la même influence. D'un autre côté, la langue poétique du Roussillon s'écarte sensiblement de la langue poétique de Catalogne : un examen un peu attentif permet, en effet, de saisir la distance. Il a fallu que, dans un dialecte plus pauvre littérairement, moins souple et moins exercé, comme le nôtre, Lo Pastorellet se créât, par un choix judicieux aussi bien que par un effort de reconstitution ingénieuse, les formes dont il avait besoin. Et ce n'est pas un petit mérite d'avoir écrit, au moment où il les a écrites, ses petites pièces de début.

La poésie catalane du Roussillon lui doit donc beaucoup. Et c'est pourquoi nous nous réjouissons de le voir aujourd'hui devenu comme son représentant attitré au sein du Consistoire. Il nous a promis de publier sous peu une seconde édition des *Ays*, augmentée d'un certain nombre de poésies nouvelles. Nous espérons qu'il donnera suite à ce projet : mais nous nous permettons de lui rappeler encore qu'il nous a promis un dictionnaire : l'œuvre est terminée et ne demande qu'une révision attentive. Sa récente élection au majoralat doit le décider à éditer enfin ce volume indispensable à tout amateur roussillonnais de langue et de littérature catalanes. Nous le souhaitons vivement avec tous nos amis.

Jean Amade.

LES BEAUX JOURS

Par Pierre CAMO

Notre compatriote, M. Pierre Camo, vient de publier un volume de vers, sous le titre de *Les Beaux Jours* (1). Il a réuni dans ce même recueil sa première œuvre le *Jardin de la Sagesse* et de nouvelles poésies, inspirées presque toutes par son éloignement du pays natal. Rien ne peut lui faire oublier la douceur du Roussillon : il la chante en de longs vers voluptueux qui gardent amoureusement la lumière de notre ciel et la tiède haleine de nos brises.

Mer des Albères, mer lointaine qui murmures,
Je révère avec toi la terre où je naquis,
Un matin d'hiver tiède et d'amandiers fleuris,
Au mas des chênes-verts aux chantantes ramures.

Là, dans toute saison, sous un climat égal,
S'épanche la douceur méditerranéenne,
Et tes derniers flocons, neige pyrénéenne,
Se fondent dans l'azur du jour méridional...

Et l'haleine des vents, pure et mélodieuse,
Caresse dans l'ardeur des longs étés de feu,
Les mas blanchis et les bouquets d'oliviers bleus,
Disséminés dans la campagne radieuse...

Et plus loin, en un poème intitulé précisément « La douceur catalane », il exprime en des vers où la nostalgie, qui est le mal « d'anyoransa », ravive et colore les souvenirs, ce sentiment d'abandon, proche de la défaillance, quand tout semble perdu sans retour :

J'ai perdu pour toujours ma douceur catalane,
Et ma maison de l'Aspre, aux murs jaunes et blancs.
D'où mes yeux contemplaient en la fleur de mes ans
Les Albères avec la Tour de la Massane...

(1) Mercure de France, 3 fr. 50, Paris.

Le malheur et la mort sont passés en ces lieux ;
Il a fallu quitter le paisible domaine,
Et s'en aller tenter la fortune incertaine,
Un soir de grands départs et de sombres adieux.

Le vieux mas et les vieilles choses usuelles
Ne feront plus jamais ma joie et mon séjour,
Et j'ignore en quels bords ira sombrer un jour
Tout ce qui formera ma dépouille mortelle...

Pour montrer la place occupée dans ce livre par la terre catalane, il suffit d'ailleurs de citer le titre de quelques-uns de ces poèmes : *Le Canigou*, *Le Roussillon*, *La Belle de Rosas*, *Elne aux murailles d'or*, *Portus Veneris*, etc. Mais l'âme roussillonnaise palpite à chaque vers, même quand le poète évoque le plateau de l'Emyrne ou les déserts africains. Nous reproduisons avec plaisir le sonnet intitulé *Le Roussillon :*

LE ROUSSILLON

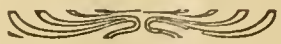
Terre de Roussillon où mon cœur se repose,
Enfin j'ai retrouvé vos collines d'azur,
Vos arbres généreux penchés sous le fruit mûr.
Et vos soirs embaumés de vendange et de rose.

La servante aux yeux noirs m'a servi de nouveau
Le grenache doré qui parfume les lèvres,
Le blanc fromage fait avec le lait des chèvres,
Et le miel récolté aux ruches du coteau.

La race a conservé ses antiques coutumes ;
Le même verbe dur résonne à grands éclats ;
Partout le même geste et le même costume ;

Et voici revenir sur la route, là-bas,
Le vieux marchand qui porte au fond de sa tartane
L'orange de la côte et l'huile catalane.

Pierre Camo.



LIVRES & REVUES

Le Haut-Vallespir

Nous recevons une très jolie plaquette contenant une étude de M. de Careffe sur la haute vallée du Tech et de Prats-de-Mollo. Cette plaquette, publiée sous le haut patronage du Touring-Club de France, est très agréablement rehaussée de gravures représentant les muletiers de Prats-de-Mollo, la porte d'Espagne, le clocher de l'église, les écoles et la gare, la promenade, la grande place à Prats, le pont sur le Tech, le fort et la tour du Mir, le Coral et l'ermitage, etc.

Cet opuscule se termine par une étude résumée des eaux de la Preste et les agréments de cet établissement thermal.

Nous félicitons bien volontiers M. de Careffe, délégué du T. C. F. et trésorier de la Société des touristes du Haut-Vallespir, d'avoir su mettre en valeur, comme elle le mérite, la haute vallée du Tech.

Ceux qui parlent du Roussillon

M. Scott O'Connor, un sympathique anglais qui a séjourné en Roussillon et qui est « auditor, deputy general » aux Indes anglaises, nous adresse un ouvrage anglais qu'il vient de faire paraître sous ce titre *Travels in the Pyrenees*.

Ce livre, orné de gravures et de cartes, a été édité à Londres (John Long, limited, Norris street, Laymarket).

L'auteur y étudie historiquement et géographiquement les diverses régions des Pyrénées-Orientales, d'une partie de la Catalogne et de l'Andorre ; et ce travail très consciencieux vaut à M. O'Connor les éloges les plus vifs de ceux qui peuvent lire dans son texte.

Son admiration et son affection pour notre terre catalane nous apportent un témoignage précieux dont les Roussillonnais seront heureux de trouver l'écho dans les descriptions d'un homme de lettres étranger et aussi averti.

Autour de Saint-Michel-de-Cuxà.

L'affaire des chapiteaux de Saint-Michel-de-Cuxà, aujourd'hui réglée, comme nos lecteurs savent, a fait grand bruit dans la presse, non seulement régionale et méridionale, mais même parisienne. L'*Illustration* a publié,

avec une belle photographie, un intéressant article de notre ami J.-R. de Brousse. Ce dernier a donné d'ailleurs sur la même question de bonnes études dans *Le Télégramme* de Toulouse (5, 6 mai).

Enciclopedia catalana.

Demanèu l'Enciclopedia Moderna Catalana-Fiter, amb la correspondencia castellana. Mès de cent mil mots. Cinc volums. Ha merescut lloables opinions de poetas y escriptors catalans. Veritable joia de Bibliografia catalana. Preu : 38 pessetes ; pot adquirirse a plaços a raò de 3 pessetes cada mes ; preu especial al comptat. Editor : En Josep Gallach, Carrer Concell de Cent, 416 i 418, Barcelona.

Les Pyrénées méditerranéennes.

Etude de géographie biologique, par M. Maximilien Sorre, professeur à l'Ecole Normale de Montpellier, docteur ès lettres. Un vol. in-8° raisin, 41 figures dans le texte, 11 planches de phototypies et une carte en couleur *hors texte*. (Librairie Armand Colin, rue de Mézières, 5, Paris) broché, 12 fr.

Sous le titre de « Pyrénées méditerranéennes », l'auteur a étudié les régions qui s'étendent sur le versant oriental et méridional des Pyrénées, de part et d'autre de la frontière franco-espagnole, jusqu'aux vallées d'Andorre. Son dessein est double, à la fois méthodologique et descriptif.

Il s'est proposé de montrer comment les formes de la vie varient en se déterminant mutuellement dans la région de contact de deux mondes, le monde méditerranéen et le monde pyrénéen. Des rivages de la Catalogne septentrionale, française ou espagnole, aux cimes de l'Andorre, on voit se dérouler une série de paysages fortement contrastés, plaines du Roussillon et de l'Ampurdan, vallées du Conflent et de la Catalogne sous-pyrénéenne, vastes horizons du Carlit et des montagnes andorranes. Les aspects divers de la végétation spontanée forment le fond de chaque tableau : ces aspects sont en relation avec les conditions locales du climat déterminées par l'altitude et l'exposition. Mais, dans chaque étage climatique, l'interprétation des traits essentiels du paysage végétal fournit les plus clairs enseignements sur les directions utiles de l'activité humaine.

On arrive ainsi à saisir ce qu'il y a de nécessaire et de rationnel dans chacun des « genres de vie » qui s'étagent au front des Pyrénées méditerranéennes, genres de vie agricoles des plaines, genres de vie fondés sur l'agriculture et la pratique de l'art pastoral dans la montagne. On voit, en même temps, ce qu'ils présentent de transitoire et ce qui est destiné à

disparaître avec les progrès de la technique. On comprend, enfin, dans quel sens et dans quelle mesure la pratique séculaire de ces genres de vie a façonné l'âme des hommes et par quoi l'homme des plaines diffère de l'homme de la montagne.

Un inventaire des objets d'art du Roussillon.

Les amateurs d'art ont pu admirer, ces jours-ci, dans la vitrine de M. Couderc, libraire, place de la Loge, une très belle photographie de Mgr de Carsalade du Pont : c'est la reproduction du buste de l'évêque, exécuté par M. Gustave Violet, il y quelques années, et depuis lors coulé en bronze.

La photographie, tirée sur un papier spécial, donne les tons chauds du bronze avec une admirable fidélité : c'est une des œuvres d'art les plus remarquables sorties de l'atelier barcelonais de M. Adolphe Mas, qui est célèbre dans toute l'Espagne et principalement en Catalogne.

Si nous parlons de M. Mas, ce n'est point, empressons-nous de le dire, pour lui offrir une réclame commerciale dont il n'a nul besoin en Roussillon.

M. Mas, d'ailleurs, n'est pas un simple photographe. C'est d'abord un homme charmant, au verbe facile et nombreux ; une figure sympathique et très esthétique. C'est ensuite un artiste, doublé d'un littérateur et d'un archéologue très avisé. Nous avons eu sa visite ces jours derniers et il nous a dit combien il était enchanté de sa venue à Perpignan.

Il prépare une véritable campagne archéologique de plusieurs mois en Roussillon.

M. Mas a fait à peu près toute l'illustration des ouvrages, déjà célèbres, de Sanpere y Miquel *(Los quatrocentistas catalans* et *la Pintura Mig-eval catalana)*, et de Puig y Cadafalch *(La arquitectura catalana)*.

Il entreprend maintenant un inventaire photographique de tout ce qui se trouve sur le territoire du Roussillon : meubles, objets d'art, sculpture, architecture, monuments historiques ou non.

On comprend quelle somme de travail, de temps... et de talent exige une œuvre pareille.

Et, à ce sujet, tout en félicitant M. Mas de sa louable et vaste entreprise, qu'on nous permette de regretter qu'elle n'ait point encore tenté, nous ne dirons pas un roussillonnais, un simple particulier, mais une de nos Sociétés scientifiques...

Entomologie appliquée à l'hygiène générale

Notre compatriote de Ria, le Capitaine Xambeu, dont nous avons déjà parlé dans notre Revue, vient de faire paraître son 17e mémoire sur les mœurs et les métamorphoses des insectes (vol. gr. in-8° 1913, 119 p.).

Ce travail traite de la biologie d'une famille de coléoptères, les staphylins, les courts habillés, dont le rôle consiste à faire disparaître, en se les appropriant à leur profit, les nombreux vers de diptères qui grouillent dans la masse des cadavres qu'ils font ainsi disparaître au profit de l'hygiène générale.

Ce volume contient, en outre, une série d'observations qui aideront à compléter les travaux sur l'entomologie roussillonnaise.

Découverte du Livre Vert d'Elne.

A l'une des dernières séances de la *Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*, M. Laurent Campanaud a annoncé que, se trouvant par hasard chez un propriétaire d'Elne, M. R., il avait feuilleté un vieux manuscrit qui attira son attention : un examen approfondi permit de constater que l'on se trouvait en présence du Livre Vert de la municipalité d'Elne ; cet important document remonte au XIVe siècle.

Ce Livre Vert est un des deux cartulaires disparus depuis longtemps des Archives d'Elne.

Il comporte 50 feuillets sur parchemin.

On y trouve la transcription de 30 chartes ou documents : privilèges, ordonnances, lettres royales, concordats, etc. concernant Elne, son administration consulaire, la juridiction de l'évêque et du chapitre, les impositions, œuvres de charité, fortifications, canaux d'arrosage.

Il est heureux que ce précieux manuscrit puisse réintégrer les Archives départementales.

La personne qui le possédait en ignorait évidemment l'importance ; elle le tenait par héritage de son beau-père qui, lui-même, l'avait acquis de la même façon sans y attacher le moindre intérêt.

Il est probable que le document fut emprunté jadis à la mairie d'Elne, puis oublié dans quelque coin de logis. Et on retrouvera probablement l'autre cartulaire de la même façon.

Passant à un autre ordre d'idées, nous profitons de l'occasion pour attirer l'attention de nos compatriotes sur l'obligation morale qui s'impose à leur conscience, lorsqu'une succession fait tomber un livre rare dans leur bibliothèque, de bien se rendre compte que ce livre n'a pas été emprunté aux Archives ou à la Bibliothèque municipale : ils doivent se faire un scrupule de le restituer.

Pour Jacinto Verdaguer.

M. Augustin Vassal, de Perpignan, vient de surprendre très agréablement les amateurs de belle littérature et les admirateurs de Jacinto Verdaguer : à la veille de l'anniversaire de la mort (10 juin 1902) du grand

poète, il a fait paraître une deuxième édition de son intéressante étude : « Mossen Jacinto Verdaguer : sa vie, ses œuvres, sa mort ». (Imprimerie Barrière et Cie, à Perpignan).

Le nouveau volume s'ouvre par le portrait, en pied, de Jacinto Verdaguer, représenté assis dans le fauteuil en bois de sa bibliothèque (dessin de Casas).

On relit avec plaisir les pages sur l' « Atlantida », le « Canigó », les « Idilis y Cants mistichs », le « Somni de San-Joan », « Patria », « Flors de Maria », « Eucaristicas » (dont M. Vassal a déjà publié la traduction française).

Dans cette deuxième édition, M. Vassal a ajouté toute une étude sur ces « Eucaristicas » (dont la première poésie est consacrée aux Saintes-Hosties de Pézilla-la-Rivière), et c'est volontiers que nous signalons au courant de la lecture : une lettre en catalan de Monseigneur l'Evêque de Perpignan ; la genèse des « Eucharistiques » ; une lettre de M. Jules Delpont, que nous reproduisons ; la reproduction des lettres de Jacinto Verdaguer à M. Vassal, à l'occasion de ces « Eucharistiques » ; et pour clôturer le volume, la poésie de Verdaguer « Les Barres de Sanch », « quatre barres » qui se retrouvent dessinées sur la couverture du livre.

M. Augustin Vassal, on le voit, vient de se signaler par une nouvelle et délicate attention pour la mémoire de Jacinto Verdaguer.

❖

Honradissim Senyor Agusti Vassal,

Vosté m'ha deixat llegir las cartes qu'havia rebut de Mossen Cinto, y li estimi de bó. Quinos bons recorts m'han vingut, de per mesura que las he llejides ! Y amb quin mirament las he manejades ! ja qu'aqueixes cartes son, desde are, com unes reliquies d'aquell bon y sant home que era Mossen Cinto. « Es un santet », havia ohit à dir d'ell, à Barcelona ; « Es un santet », pera nosaltres que l'hem conegut, y qui llejeixi las seues cartes, ho dirà també.

En elles s'hi veu lo seu amor à Jesus Nostre-Senyor y à Maria santissima ; y alguna vegada hi deixa sentir també, las penes y miseries que passava per aquellos anys del 1895 al 1900 : y per rahó de lo que patia, es casi tot tremolant que per primera vegada 'l vaig anar à trobar, pe 'l Nadal de 1896.

S'estava à Barcelona, à n'un tercer pis, en un carrer allunyat. Me va rebrer amb una sensillesa, una franquesa, que arreu me deixaren asserenat. Encare me sembla del veurer, alt com era, assentat en una cadira de brassos, de fusta ; quina veu mes dolsa y mes encantadora, ell tenia ! y com les paraules li sallian del cor !

Tot li enrahónant, no mes qu'una estóneta, me va venir amb aqueixes respostes : « Miri, à Nostre-Senyor lo varen clavar à la creu, entre-mitg de dos lladres ; doncs be me poden venir penes, à n'à mi... » y « Me 'n anavi cap al cel, per cami de roses, y al cel no s'hi pot arribar que per cami d'espines ». Aqueixes paraules, prenguem-les també pera nosaltres.

Y quan hi vaig anar à me 'n despedir, m'entregà per vosté, la poésia *A las Santes Hosties de Pezilla* que, per la seua humilitat, ni l'havia firmada, si V. se recorda.

D'aqui va venir la gran amistat de V. per Mossen Cinto, una amistat que li ha servat per sempre mes.

Deu lo guart, molt honrat Senyor Vasssal, y me torni à dir lo seu bon servidor,

Janer de 1913. J. Delpont.

Errata

Dans les derniers numéros, sous la rubrique *Une Utilité Sociale des Dialectes Régionaux* (Edmond Lagarde), se sont glissées quelques erreurs typographiques à rectifier :

Page 98 : « On ne saurait obscurcir... de la manière *précipitée*... » lire : « de la manière *précitée*... ».

Page 169. A propos de la Grande-Bretagne, lire :... « Mais nécessairement dans le sud et l'*est* de la grande île... » (au lieu de : *ouest*).

Page 170. (Note 1) : Venise qui rappelle l'établissement des bretons Vénètes probablement *frères* de ceux de la région de Vannes. » (au lieu de *probablement nom de ceux.*)

Page 173 : « Les Huns sont vite refoulés en Germanie comme plus tard le seront les Arabes (732) au delà des Pyrénées... » (au lieu de (932).

Page 174 : « Ils disparaissent (les Francs) non seulement : 1° parce qu'ils étaient en nombre restreint, *eu* égard à la population de la Gaule... » (au lieu de *en* égard).

Page 174 : « Devenus Gaulois... les Francs arrêtèrent ou refoulèrent énergiquement les invasions de l'Est, » (mettre une virgule après Est au lieu d'un point, ce qui rend le texte inintelligible.

❖

Dans la poésie *A la Cigale d'Or*, parue au n° 77-78, il faut lire ainsi le 16e vers : *Ecoutent dans l'amour le doux hymne ancestral.*

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

7e Année. N° 80 Août 1913.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

A PROPOS DES

Elections de la Sainte-Estelle

A M. Ch. de Villeneuve, directeur d'*Occitania*.

Nous avons reçu le dernier numéro d'*Occitania* (23 juillet), qui contient, sous la signature C. V. (Ch. de Villeneuve), un long article sur les dernières élections de la Sainte-Estelle, article intitulé « Les Candidatures au Majoralat ». Il y est dit, entre autres choses, que, si la *Revue Catalane* n'avait pas soutenu avec un zèle trop ardent la candidature de l'abbé Bonafont (Lo Pastorellet de la Vall d'Arles), ce dernier aurait certainement été élu l'an passé : le Consistoire a voulu montrer son indépendance et témoigner de son désir de ne pas se laisser influencer par une Ecole ou groupement quels qu'ils soient.

Or la vérité est tout autre, et une réponse à *Occitania* s'impose ici. Nous la donnons sans aucune amertume et uniquement pour rétablir les faits. Non seulement la campagne menée par la *Revue Catalane* ne fit point de tort à notre candidat, mais encore elle lui attira un grand nombre de voix nouvelles : les lettres que nous avons reçues des principaux majoraux qui votèrent pour lui en sont une preuve indiscutable. Grâce à cette campagne, en effet, nous avons mis le nom de notre poète en pleine lumière et nous avons montré aux yeux de tous l'injustice qu'il y aurait à ne pas donner tout de suite une place à la

langue catalane au sein du Consistoire et à ne pas reconnaître les mérites littéraires de l'auteur des *Ays*. Voilà la vérité.

Seulement, ce que M. de Villeneuve ne dit pas, c'est que les Provençaux furent alors à peu près les seuls à faire bloc contre cette candidature : oh ! non pas pour les raisons alléguées tardivement dans *Occitania*, mais uniquement parce que les Provençaux voulaient élire un Provençal, et que M. de Villeneuve, qui fut le plus actif, le plus acharné même, à éloigner du Pastorellet les voix favorables, avait un candidat sous la main, candidat auprès duquel il avait pris des engagements de longue date, comme il nous l'écrivit à nous-même.

D'ailleurs, non seulement l'abbé Bonafont faillit être élu (il lui manqua, comme on sait, deux ou trois voix à peine), mais encore il fallut s'y prendre à trois fois, et même au premier tour, il arrivait bien en tête, laissant espérer qu'il serait élu. Les Provençaux qui votèrent contre lui ignoraient tous, à une ou deux exceptions près, l'article de la *Revue Catalane*, alors que les majoraux auxquels nous l'avions fait connaître votèrent tous au contraire pour lui.

Nous allons même plus loin. Cette année-ci l'abbé Bonafont a enfin été élu, non pas, comme le dit *Occitania*, parce que « depuis la Sainte-Estelle de Narbonne, on a su, de source certaine, que l'abbé Bonafont n'était pour rien dans l'article publié par la *Revue Catalane* et qu'aucune délibération n'avait été prise à son sujet par le bureau directeur » (car cela est trop évident, et chacun, chez nous, a la responsabilité de ce qu'il écrit) — mais parce que les Provençaux, M. de Villeneuve en tête, ont très bien compris que cette candidature réunissait les plus grandes chances et s'imposait pour mille raisons. Or, il y avait, comme on dit, trois cigales vacantes : celle de Planté, un Gascon, — celle de Devoluy, un Provençal, — et celle de Fourvières, un Provençal encore. Les majoraux de Pro-

vence et M. de Villeneuve ont donc vu sans aucune peine que l'une des deux cigales provençales risquait fort de passer entre les mains de l'abbé Bonafont s'ils ne votaient pas pour lui, en masse, à la cigale de Gascogne. Et, pour sauver, en quelque sorte, la Provence, ils ont commis l'injustice d'empêcher l'élection d'un homme comme Simin Palay, le vaillant Béarnais, au grand mécontentement d'un grand nombre de majoraux.

Ce qui aurait dû se passer, en effet, c'est que Simin Palay reçût la cigale de Planté, et que l'une des deux cigales provençales, celle du Père X. de Fourvières surtout, échût à l'abbé Bonafont. Mais voilà ! une cigale quittait la Provence pour venir en Roussillon ; et cela, les Provençaux ne le veulent à aucun prix ! Aucun des deux nouveaux majoraux de Provence, MM. Jouveau et Charrasse, deux inconnus en somme, n'ont fait autant pour la renaissance méridionale et l'idée félibréenne que Simin Palay. On voit comme il en est puni.

Mais, dit *Occitania*, le Consistoire songe beaucoup moins à étudier les candidats en eux-mêmes que les idées et les groupements dont ils sont les représentants, beaucoup moins à récompenser un candidat qu'à se donner à lui-même une force nouvelle. Très bien, très bien : cependant, vous affirmez d'autre part que le Consistoire ne voulait tenir aucun compte des démarches faites par les Sociétés ; or, pour qu'un groupement puisse faire valoir les droits d'un candidat qui représente bien ses aspirations régionales, il est nécessaire qu'il indique nettement ces droits et qu'il signale cette candidature à l'attention des majoraux qui doivent l'élire. On voit comme tout cela est confus et contradictoire !... Est-il nécessaire d'insister ?

Au fond, dans ces élections des majoraux du Félibrige, il y a trop d'égoïsme en jeu, égoïsme de personnes, égoïsme d'écoles, égoïsme de régions. Un fait ressort très nettement : les Provençaux voudraient tout accaparer dans

notre grande association. Or, nous répétons ce que nous avons déjà écrit : le Félibrige, réduit aux simples Provençaux, serait maintenant une chose bien mesquine. Quelle force imposante, au contraire, si, au Consistoire, c'est-à-dire au Félibrige, toutes nos régions méridionales sont représentées, dans les proportions qui leur reviennent !

Pour notre part, Lo Pastorellet ayant été élu et l'injustice de l'année dernière ayant été réparée, nous n'avons aucune protestation à formuler en ce qui concerne notre province. Nous devons simplement dire à M. de Villeneuve qu'il se trompe quand il interprète comme il fait l'article de la *Revue Catalane* du 15 février 1912 : il y voit, en effet, une mise en demeure, une menace, et même (bien qu'il emploie le mot plus bas et en ne pensant qu'aux présentations officielles des Ecoles en général) un véritable chantage à l'égard du Consistoire. « La contre-partie s'imposait nécessairement, écrit-il : si M. Bonafont n'était pas élu, les catalanistes ne participeraient pas à cette union qui forme le Félibrige. » Ce qui prouve, en effet, que M. de Villeneuve se trompe, c'est que, Lo Pastorellet n'ayant pas été élu l'an passé, nous avons cependant continué notre œuvre dans le sens félibréen, avec la même ardeur et la même ténacité. La chose eût été bien différente, avouons-le, si, après avoir mené une seconde campagne pour notre candidat, nous avions trouvé en face de nous le même mauvais vouloir et une abstention systématique de la part des Provençaux.

Mais heureusement tout est allé au mieux de nos désirs, et nous tenons à remercier ici M. de Villeneuve, dont l'amitié nous est particulièrement précieuse, d'avoir contribué au succès de notre poète. Nous espérons même qu'en venant dans le Roussillon il voudra bien entrer en relations directes avec lui, avec nos camarades, avec nos poètes, nos écrivains et nos militants. Il trouvera parmi nous les marques indubitables d'un respect et d'une cordialité que

mérite bien un homme qui lutte comme lui, depuis si longtemps, et avec une volonté si opiniâtre, pour le triomphe de la cause commune.

L'incident, comme on dit, est donc clos, et il est même clos à notre satisfaction ! C'est tout ce que nous demandions et c'est aussi ce que nous osions espérer. M. de Villeneuve ne nous en voudra donc pas d'avoir mené peut-être un peu vivement le bon combat en faveur de la langue et de la poésies catalanes du Roussillon, qui trouvent enfin leur place là où elles devraient figurer depuis de nombreuses années déjà. La Société d'Etudes Catalanes et la *Revue Catalane* se réjouissent aujourd'hui d'y avoir contribué, au moment voulu, dans la mesure de leurs forces et de leurs moyens.

Jean Amade.

Primavera funesta

A trenc d'alba lo cel de nuvols se cobría ;
ruíxats i temporals, al día, demaneu ;
gelades a la nit ; tot empolsat de néu,
pel maig, el *Boleric,* de la boira sorgía.

Tant trista primavera un hivern ne seguía,
assoleiat i dolç, com poc sovint se 'n veu ;
el fruit, massa avançat, traucant-ne a tot arreu,
si de cas no caigués, cap sabor ne tindría.

De pressecs i albercocs ja no cal ni en parlar ;
fà llastima de veure, al bac com al solar,
su 'ls arbres ennegrits tanta fulla marcida ;

cireres.... i les quals !... ens queden per consol ;
les *blancals* ja han crebat ; amb l'ajuda del sol,
la *salrana* vindrá, si bé un xic aigualida.

Ceret, Juny de 1913.

Pere de l'Alzina.

NÉCROLOGIE

Nous avons la douleur d'annoncer à nos amis la mort récente de M. Sébastien Roig, agrégé de l'Université, professeur de mathématiques au Lycée de Bordeaux, Ancien élève du Collège de Perpignan et du Lycée de Montpellier, nommé d'abord, après son agrégation, professeur au Lycée d'Amiens, il avait été envoyé ensuite en mission par le ministère de l'Instruction Publique à Téhéran (Perse) ; c'est au retour de cette mission, dont il s'était acquitté à merveille, qu'il fut nommé à Bordeaux, où s'acheva si prématurément sa carrière universitaire. Notre camarade Sudria, qui a prononcé un discours au moment de ses obsèques, a ajouté un mot de condoléances au nom de la Société d'Etudes Catalanes, dont il faisait partie. Nous nous inclinons respectueusement devant la tombe de notre pauvre compatriote et ami.

Nous avons également à déplorer la perte d'un autre membre de la Société d'Etudes Catalanes, et non des moins éminents, Monsieur le Dr François Ecoiffier, industriel, décédé le 23 juillet, à l'âge de 63 ans, au château de *La Rivereta* à Prades.

En sincère admirateur de la littérature catalane et des arts locaux, qu'il avait toujours encouragés, M. le Dr Ecoiffier s'était tout particulièrement intéressé à la petite patrie roussillonnaise, pour laquelle il avait une sorte de culte. Sa bibliothèque possède l'une des plus riches collections d'ouvrages sur notre pays.

Pour ce qui nous concerne, il avait largement contribué à la fondation de la Société d'Etudes Catalanes, où il ne comptait que des amis, et au succès des premiers Grands Jeux Floraux de 1910.

Nous lui devons un *Inventaire des Archives de la Commune de Thuir*, dont il fut longtemps le Maire : et nous savons qu'il a laissé, entr'autres documents intéressants, un recueil très documenté de notes manuscrites d'une grande importance, pour servir à la *Monographie de Thuir*, qu'il aurait sans doute écrite.

M. le Dr François Ecoiffier ne fut pas seulement un ami des lettres et des arts. Il fut l'homme des œuvres philantropiques dans toute l'acception du mot.

Nous adressons à la famille Ecoiffier nos condoléances les plus sincères.

LA VIDA

Quant som petits,
ben decidits
sortint d'escola
trovem gran pler
a n'el carrer
jugant a bola.
Apres cantant,
rient, saltant,
formant gran massa,
marxem tivats
a fê 'ls soldats
cap a la plassa.
Jocs innocents als qui ens convida
la primavera de la vida.

❖

Quant ja som grans,
ben forts i sans,
sense cap pena,
el nostre cor
glateix d'amor
per una nena.
Carrer amont
cap a la font
cada vesprada
solem anar
per a parlar
amb l' estimada,

El cor, d'amor guarda el caliu,
de nostra vida al sê a l'istiu.

❖

Quant som casats
i enmainadats,
no més se gosa
petonejant
i acaronant
als fills i esposa ;
que amb ses cansóns,
amb sos petóns
i amb sa tendresa
el notre cor
mai del dolor
pot serne presa.
Quant de la vida es la tardor
es quant se sent mes joia al cor.

❖

Quant som vellets
que neus i frets
el cor ens glassen,
prenent el sol
veiem amb dol
els nins com passen
sens fer esment
del fret que 's sent,
del fret que aterra
quant plena 's veu
de blanca neu
tota la serra.
Ah hivern amb qui la mort va unida,
darrer graó de nostra vida !

Juny de 1913. Josep Gibernau.

Un home de pit

Monoleg

Coneixíu pas lo Ginjol ?

I bé, aneu-von cap à la « Pépinière », seguíu el camí que passa tot lo llarc, gireu à má esquerra en baixant, marxeu sempre, preníu lo primer cantó fins à la tercera casa que fa pas corn, arresteu-vos !... Es aqui.

Tusteu...
Entreu...
Ai ! brave gent,
Si 'n vos vegent,
Vos balla pas
El contrepas,
La parigota
O la gavota,
Me 'n faig el cap !
D'homes com ell n'hi hà pas cap !

Si, já ès un mal home el Ginjol !

Ten cincuante nóu anys i balla com un regirat. Vos fa les ales amb una traça ! A la festa major de Caixás, va estomacar tot lo fadrinám. Els calia veure, ell i una minyona de Llupiá, à rebitllar el pas « des Patineurs » ! Els Caixanencs se 'n podien pas avenir :

« Ai ! que ès aixorit ! »
Feia la Guideta...
— « Espia, Pareta ! »
— « Mireu, quin dalit ! »
I lo jovent embadalit
Se 'l mirava en diguent : « Es un home de pit ! »

... Home de pit, lo Ginjol ? Aqui si que s'enganyaven !... — « Voulets rize ! » haguès dit aquell sabater gavatx de Sant-Mateu.

De dalit ne ten, mès de pit poc !

« D'effets »
Un mon ;
De fets
Pas un !

I emprès, la por l'enllarda.

Li demanareu perqué ten sempre, à la vora del llit, el trabuc

de son besavi i aquell sabre del Empire que va comprar en un encant? I de l'escandol de l'hivern passat, li direu si se 'n recorda?

Aqui li 'n va arrivar una de guapa.

Una nit de les mès endimoniades, envers onse hores, amb una fret que pelava i un vent à s'ho enrossegar tot, lo Ginjol s'entornava sol cap à casa. Tenia de travessar la ruta de Prades que, an aqueixes hores i amb aqueix temps, ès molt esporoca,... i els-e tenia pas totes. Pas una ánima, cap fanal encès! Se veia pas gaire ressegurat. S'escartant de les ombres, marxava á botsides, en lluitant contre el remolí.

Tot d'un cop, se va arrestar à l'en-sec! Havia oit una fressa que era pas natural...

Se gira... clac! Calcom se li engasta su 'l pit! Esglai ó tanto, cau... i fa 'l mort.

Quin destret degué ser el seu!

Ai! m'escorcollen...
Ai! me despullen...
Ai! me degollen...
Ai! los diners...
Pensava, mès
Fèbre ó no fèbre
De por de rebre
Deía pas rès!

Mal desvari!

Portant, al cap d'una estona, sodrillat pel vent geliu, se va risquar... Va obrir un ull, dos ulls... va parar orella... i, à poc à poc, fent llisar una má, se va hasardar à palpar lo que 'l tenia arrapat. — « Que ès?... Té!... Mé! » — D'un bot va ser dret i, maleínt tot, esquixant en mil troços lo que l'havia espantat, se 'n va correr furiós cap à casa.

Que era? Endevineu-ho?

— Un paper de carnicer, d'aqueixos grossos i rectes, que 'l vent s'havia enrossegat!

Lo Ginjol, com ho penseu, s'ho va tènir calent.

I mai s'haguès sapigut la cosa si un home, que anava al « Faubourg » i que se va encertar à passar, ho haguès pas contat als veïns.

Ara, vos vull donar un consell. Quan veureu el Ginjol, li parleu pas mai de paper d'escraça. Vo 'n podria arrivar mal!

Charles Grando.

Cants de la Terra

A n'en Joaquim Ruyra.

. . . . . .

I. Preludi

Serra de l'infantesa i de la joventut,
encar no t'he alabada, esperant mellors díes,
un llenguatge mes clar, segures armoníes,
per mostrâ al Ponent d'or ta blanca solitut.

I pertant he seguit tes molsoses clotades ;
he vist entorn dels pins la boira s'ajaçar,
i vora la congesta el clavell sancnejar,
i á mes orelles torna un ressó de cascades.

Mes ay ! per d'altres ulls brillen tos cims nevats,
el teu fill ha de viure en les vanes ciutats,
lluny del goig primitiu, montanya regalada..

Si d'anyoré no 's more, i encare té virtut,
es perqué té 'n el cor l'esperansa arrelada
de veure al Ponent d'or ta blanca solitut !

1911

❖

II. Serres de Canigó

Montanyes del Canigó
Fresques son i regalades...

Serres de Canigó, altures tant hermoses,
dolç estage de pau,
demunt de les pinoses,
en un realme blau.

Torrés d'evori clar, oh serres de puresa,
blanques divinitats,
retallant en el cel ivernenc llur nuesa,
protectores d'estanys i pobles descuidats...

De portar dins els ulls vostre imatge clavada,
de portar dins el cor
la gran exaltació de vostre serrelada,
mes clara n'es la dona i l'home n'es mes fort.

Vora 'l silenci vert de les fresques fajoses,
sobre 'l cingle aixamplat,
seu les veus de la terra qu'enlairen, amistoses,
el cant de garbejar les espigues de blat.

Les congestes dels cims escàmpen alenades
de frescor per les valls...
baixen escumejant córrecs d'aigua gelada,
i 'l bosc d'avellaners ne plora degotalls.

Guardeu el marbre roig de primitives venes,
d'ont l'esculptor treurá
la tumba d'una jove que planyen les sirenes,
ó filles á la font amb el poal á la má.

De Fillols à Batera, oh montanya, sancnejes,
i l'ardit meneró
ofereix al fargaíre 'l ferro que blaveja,
i esquinxen tes entranyes de mare 'n tot cantó.

Al peu de tes vessants l'oliu plé d'armonía
viu en la serenor;
joguen en el graner d'una antigua masía
la capsa del blat-d'india i 'l sol de Rosselló.

I pasturen l'herbám, vora l'abajonera,
en aquells plans d'amunt,

Plá-Guilhem i Cadí, Balatj i Prat-Cabrera,
les tranquiles vacades vingudes qui sab d'ont.

I cuan punteja l'alba á ran de la carena,
i de la solitut,
d'esquelles d'escamots la comalada es plena,
i la cascada canta la pastoral quietut.

I la pentecostera de rosa flor pulposa
abriga dolsament
les abelles dels cims ; i la neu lluminosa
guarda fines petjades de perdius de l'ivern..

De perdius de l'ivern i de cabres selvatges,
alçant el front banyut
al pas de la portella ont tenen pasturatges.
i fonts de trenes d'or, lluny de la servitut !

Serres de Canigó, altures tant hermoses,
dolç estatge de pau,
demunt de les pinoses,
en un realme blau.

Velmanya, 1911.

❖

III. Cant a l'Emporda

Terra de llibertat, jo 'n diría de l'Empordá,
per fer-ne tot l'elogi en una sola paraula.
Joan Maragall.

Ufanosa olivera, à vora mar reposes ;
te remou, olivera, 'l vent tebi de Rosas...

Ungit de sal i de reína d'Empordá,
el vent porta del lluny el ritme català ;
i aixís per les asprositats de les Alberes,
penetra 'n el cor meu com l'alé d'un germá,
i alegren els meus ulls unes Gracies lleujeres.

Jo sé qu'aquell país es pastat com el meu,
que s'abeura 'l seu poble à la mateixa deu,
que té endaurats mallols i cales temperades,
que li fa Canigó com un pórtic de neu.
qu'hí floten aibres clars sota les ventegades.

. . . . . .

Avans erem units, mes no es pas l'unió
en els temps soterrats que 'm dona l'amor santa ;
per demunt dels teus ors, corona d'Aragó,
hí há una realitat de vida palpitanta.

Es cert qu'aquell passat viu encare sencer :
l'abat Oliva alçava 'ls románics cloquers ;
un braç rossellonés s'apoderá d'Eyviça ;
se juntaven els rems dels nostres mariners..
mes l'aigua del mar blau n'es pas anyoradiça.

L'aigua d'aquêt mar blau, si trobava una veu,
si podíen parlar les serres de la neu,
diríen : Seu germans tan sols perqué 'ns mireu,
i nosaltres, els vents, les aigues i montanyes,
fem tots iguals els fills de les vostres entranyes.

I diríen encar les aigues del mar blau :
sem desd'els temps antics creadores de pau...
I diríen encar serres dels cims nevats :
us regalem el dó de nostre llibertat.
I aixís, oh catalans, i d'Espanya, i de Fransa,
hí há 'n el vostre esperit une igual benhaurança !

❖

He vist, clar Empordá, tes filles à la font,
les he vistes un día en un plec de la serra,
i 'l gotejar dels ulls sota 'l marbre del front
m'ha dit : si sem de casa i filles de ta terra !

I jo pensava encare 'n la tarde ditxosa :
la llur cara ovalada es la de ton esposa ;
te sabríen donar les delicies del món...

❖

I me plau, Empordá, ta gran plana allandada,
ont la maravellosa olivera arrelada
te 'l fullám ventejat i 'l mes viu brillejar,
com si fos de sal blanca !

I me plau, Empordá,
en el teu oritzó la cadena morada
dels monts, i tos serrats vestits de pinyers blaus
d'ont pujen cap-al-tart, els somnis mes suaus...

I Gerona l'alçada i sa catedral vella,
l'ombra de la ciureda 'n la gleva vermella,
qu'incansable remou una brillanta rella,
i 'l Ter esbocinant els gorcs com un cristall...

Oh terra qu'estimava en Joan Maragall,
oh terra, am tos pinyers mon esperit somía,
i li duu el vent una incomparable energía,
i 'n les cales de bronze, el teu mas reposat,
profusament l'omplena am blava claretat.

❖

I ja que m'entusiasma una fe catalana
Empordá, terra franca i germana,
teulats de llúm i cases de pura blancor,
m'obrireu en la plaça avui el rodedó
de la vostre ordenada sardana,
que prou té 'l dret d'entrar-hí un fill de Rosselló !

Joseph-Sebastiá Pons.

Pages Choisies

J. Massó Torrents est à la fois un érudit et un artiste. Il ne se contente pas de publier de savants travaux ou de faire des cours sérieusement documentés sur l'histoire de la littérature catalane et sur la langue catalane ; mais il écrit à ses moments de loisir des pages savoureuses sur les paysages pyrénéens et telles scènes pittoresques de la vie catalane. C'est donc à lui que nous avons voulu réserver cette fois nos « Pages choisies ». Nous avons tiré les lignes qu'on va lire de ses *Croquis pirenencs* (2me série) (1). L'auteur, perdu au cœur de la montagne, sur les rudes flancs du Canigou, cherche sa voie à travers le brouillard, dans l'obscurité croissante : la solitude qui l'entoure, sans troubler sa raison ou jeter en lui trop d'inquiétude, exalte son esprit, et, malgré la fatigue de la marche, la poésie pastorale de ces hauts vallons pénètre son âme. Cet excursionniste est aussi un poète : nous le suivons avec intérêt et sympathie par ces chemins déserts, qui ne sont pas à vrai dire des chemins et le mènent sans qu'il s'en doute à quelque cabane de berger, où il reprend haleine et goûte l'hospitalité montagnarde.

La sirena de montanya

Al deixar poblat, en la darrera casa de Vallmanya, mentres l'home 'm guiava per anar à Prat Cabrera, la dona 'm deia am to misteriós : « Hi arribareu pas anit à Balaig. »... Bon tros abans d'arribar à la carena, ja 'm vaig adonar de que uns blancs tels de boira començaven à entrenyinar els abets del cim.

Acabo la pujada, i se m' extén davant la molsuda catifa de Prat Cabrera, vorejada de boscos d'abets que s'avancen dins del gleber. Un remat nombrós hi pastura. Els braus, al verm passar aprop, se giren à mirarme com a foraster tot rondinant ; algunes vaques corren pels prats ondulats darrera de llurs vedells. Arribo à la cabana i trobo 'l pastor vora la porta, que treballa una cullera ; m' assec al seu costat, i, sense distreure 'ls ulls de la feina que té entre mans, me fa saber que ja s'ha adonat de mi quan he tombat la carena i que es el pastor del cabal de Cor-

(1) Avenç ; Ronda de l'Universitat 20, Barcelona.

çaví. Li demano que m senyali 'l camí que mena à la jaça de Balaig i quant s'hi posa.

« — Ja hi podes sere anit, si la broma ho vol. S'hi solen posar cinc hores, mê te cal pas reposar ! »

M'indica 'l corriol tallat entre l'abetosa i em poso en marxa. La boira va descendint, descendint ; acaricía 'ls arbres, entreteixintne les branques, i semble voler devallar en desfiles lletoses fins à les clotarades. La Natura va endormintse à poc à poc als seus braços humids ; i ella, la sirena de montanya, am sa blancor ubaga i amb els seus braços invisibles, ho atreu tot, arbres i roques, i s'extén, se dilata abraçant boscos, prats i singleres. Davalla, davalla fins à terra, mandrosament destriantse i espessintse ; envolcalla remats i barraques, esborra camins i corriols, confon la natura, que, embotornada i emperesida per la boira, sembla que fins degui sospendre totes ses forces vitals pera entregarse à un ensopiment, à un somni estrany que apagui tots els desitjos.

A voltes s'entreté molt temps damunt d'un puig, devegades entra a galop per un coll i corre victoriosa a ensenyorirse d'una conca, o desapareix enfuretantse en un tou de bosc amagat. I darrera una glopada ne ve una altra, i una altra, fins que cobreix les valls i les serres de sa pesada gruixaria, fins que ja s'ha fet senyora de la montanya.

Jo sols camino d'esma. Desde que he deixat Prat Cabrera, he vist la boira passejarse al meu voltant, tapantme 'ls horitzons que m'orientaven, fins que he arribat a no veure un arbre a dues passes. Fa estona que he deixat el camí entre l'abetosa ; en arribant à un prat de molta herba se m'ha perdut ; i ja fa mès de dues hores que no segueixo sinó viaranys fets per les aigües, atravessant de tard en tard uns tarters formats de roques de granit esmicolades, que quan ne remoc una 'm fan seguir un troç avall per mor de la molt forta pendent de l'esllaviçada, fent me caure sovint ; passant entre abets immensos i molt atapahits, havent de caminar quasibé enlaire, trobantme a lo millor arrambat à un cingle qual fondaria no puc amidar...

No trigo en sentir els lladrucs llunyans d'un goç d'algun remat. El cor se m'aixampla. Quina sensació més agradable se m'espargeix per tot jo ! El jaupar seguit del goç me dona l'idea de trobarme al costat del bon foc d'una barraca secantme de l'enfadosa humitat que sento per tot el cos, i conversant cordialment amb el pastor...

J. Massó Torrents.

No hi ha mal que per bé no vingui

Un cop era un pobret que 's deya Josepó. Tota la gent dels pobles y masos del Conflent ja 'l coneixien ambe sa pell colrada, unes cilles negres y ramoses sobre d'un nas cantellut, sempre ambe la mateixa barretina descolorida y suhada que feya uns quatre o cinch anys que la duya, ambe sa mateixa levita de quan li havia donada « Moussou François » de Vinça, per la fira de l'any passat y que li essent forsa massa llarga ne rossegava pel sol el dos talls que solen penjar de part darrera.

Y si jo vos deya que may de la vida en Josepó havia allargat la ma per demanar la caritat !

Donques com s'ho adobava per se campar la vida ? Me cal dir desseguit que la gent l'estimava, y per lo qu'es de les simpaties que 's li portaven, si desitjeu als hi cercar rahons d'ecsistencia, veusaquí lo que 's passava :

Els uns les posaven en sa delitosa senzillesa de quan saludava amb un « Bon dia ! » o « Deu vos guard ! » ; els altres en son cor bonás, perqué s'oferia sempre, tan com ho permetien ses infermitats, a ajudar a tothom que veya enfeynat ; uns altres en la trassa que tenia cantant unes coses amb un sentiment que s'estenia, encomanadís per tots los que 's l'escoltaven.

Aixís estimat y benvolgut de tots, d'aquí ne treya cinch céntims, d'allá deu, de mes enllá quinze ; a tal casa 'l convidaven a menjar les sobralles de la taula ; aquell al convidava a beure un trago de vi ; y aixís donava per molt ben aprofitada la diada si a la nit podia anar a dormir pels pallers ahont solia parar.

Y aixó també li feya forsa que tingués cada sant dia de la setmana arrenglat com un paper de musica : Tal dia era entés qu'havia d'anar a tal poble; tal dia a tal mas; etceterá, etceterá. Y com sabia molt bé, per ecsemple, que 'n el mas de la Creu s' hi apriava cada dimecres una ollada com no se 'n feya cap de tant gustosa dins tota la comarca, jo podeu pensar qu' hi anava de valent aquell dia y no trucava a la porta a tota hora que sigués, sinó a la bona, ni massa aviat ni massa tart.

A boca de fosch, quan el paysatge y 'ls pobles comensaven a 's confondre en una mateixa ombra sense color, sapiguent que les colles dels traballadors se 'n tornaven allavores a n'el mas de les Llosetes, ell, per les dresseres, saltant rechs y correchs, caminava de debó cada dilluns tot dret cap a n'aquell mas, que ja 'l coneixia, encare qu'ambe prou feynes se distingués entre les clariaynes dels aybres. Mes a n'ell que li feyen les fosques, puix ja veya aquella scudella de llauna que l'enlluhernava, plena d'unes farinetes de blat d'Indi ensucrades y amb una crosta rossa, rossa com les llates de l'or.

Pensi ho haver dit gayrebé tot, afegint que desde vint o vint y dos anys de fer aqueix trafech de cada dia, ni may la memoria o 'l rellotge del seu pahidor l'havien enganyat.

Ambe tot y aixó tenia una flaca, una flaca intensa, poderosa, que vos diré? una flaca que se 'n podia pas treure, lligat que n'era de peus y de mans y de tot.

Belleu haveú ohit a parlar a n'els vells de mossen Isidro, aquell rector tan pietadós que ne feya de bé a n'els seus parroquians. Y bé, aquella flaca en Josèpó la tenia per ell. Quan dich: per ell, es una manera de parlar, que ja ho veureu.

Heu de vos recordar com hi ha ballanes y ballanes y les torrades son mes gustoses, qu'hi ha també una gran diferencia amb una ximpla botifarra sigui negra, sigui d'ous, y amb una botifarra del bodell gros que la gent que fan les escoles ne diuhen una « andouille. » Aquesta es forsa mes saborosa, y crech bé que tothom se girará del meu avís sobretot si 's tracta d'una d'aquelles com la qu'estava penjada a n'el llarer de la rectoria de Mossen Isidro y que, pesada y repesada ambe la romana de la casa comuna, feya unes cinch lliures y tres onses y belleu quatre, com solia ho dir la majordona.

Ah! fillets, quina maravella aquella botifarra del bodell gros!

Escuseu si descuydavi d'afegir que feya dos anys que les dones de la Confreria del Roser havien caygut d'acort (qu'aixó no 's veya soviny) de l'oferir pel seu sant à n'el senyor rector.

Y quan aquest, despres de sopar, se quedava dins la cuyna un poch mes que no solia de cansat de confessar al vespre d'un dia

de festa assenyalada o bé d'una visita a ca un malalt d'algun mas de lluny, y s'atrevia a dir, amb els ulls penjats a n'el clau de la botifarra :

— Que diheu, Gracieta ? que no 's podria menjar demá ?

— Quines coses de dir ! — contestava la majordona ; — quin scándol que s'encetés ! Al menos esperi pel dimars gras !...

Y 'ls dimars de Carnaval se succehien y com gotes d'ayga sempre 's semblaven, y 'l moniment de la ximenella estava aquí somiant en el mateix lloch dins el seu palau d'estutgi.

A cada divendres que Deu ha fet en Josepó venia a trucar a la porta de la rectoria y era tan ecsacte com un rellotge.

Creyeu ben bé que calia que tingués tema perqué 'ls nins d'aquell poble, en eixir d'estudi a les onze, s'enfilaven cada divendres com un buch d'abelles carrer avall cap a la Placeta de la Font per hont havia de passar en Josepó, y un cop aquí no s'hi miraven a fer trencar algun poal pel pler de 's fer unes castanyetes que repicaven se posant dos testos entre 'ls dits.

Y 'n Josepó creyeu que ja patia enmitg d'aquella meynadassa que se 'n burlaven y li treyen noms y fins a tot soviny li donaven empentes els mes atrevits y desvergonyits. Pobret d'ell ! trovava com a cosa molt natural que de darrera una cantonada li petés devegades algun roch entre les cames. Qui ho havia fet ? Oh ! aneu a ho sapiguer. En sentir al seu gemegar, hi acudien uns quants pagesos que sempre anaven donant rahó a n'el pobre vell. Y les dones s'esclamaven y miraven si poguessen arreplegar algun d'aquells dimoniots per li estirar les orelles. Mes cada vegada la batalla no s'acabava fins a que veyen apareixer el guarda-terra amb un sabre que 'ls hi 'n feya de pou per tan que fos rovillat.

Al cap y a la fí que 's li 'n donava a n'ell de les malifetes y fastichs qu' havia de rebre y 's sentir d'aquells llodriguers, si una festa, la que feya 'l divendres a ca 'l senyor rector, li valia mes que tot lo d'aquest mon ?

Que l'escridacés aquella mala nisaga, no li feya : passat el llindar de la porta de la rectoria, se descuydava de tot, ambe la consciencia sossegada del que no fa res de mal.

Donques al primer pich de mitgdia se 'n entrava a ca mossen Isidro, embarrant en un recó 'l fato que ningú s'atrevia à li tocar.

Y quan el senyor rector s'havia aturat un poch mes a la Doctrina que solia acabar al toch de l'Ave Maria, ell, en Josepó, talayant la botifarra, se cuytava de dir a la Gracieta amb un tó d'alló mes solemne :

— Feu que 's fa mes bonica?

— Teniu pla rahó, home de Deu — contestava la majordona.

— Veritat que guanya cada dia ?..

— Ay si ! ay si !

— Y que 'n deu ser de bona!

— Ja vos crech, Josepó!

— Gracieta, no demani sinó qu'una cosa ; que 'm mori quan l'hauré vista cuyta.

Y la majordona, que tremolava de tan sosmoguda sentint aquesta paraula darrera, mirava de fer desviar la conversa, dihent :

— Josepó, heu de parlar ambe franquesa : trobeu si guanya forsa !

— Si guanya, si guanya forsa, ja 's veu bé prou !

Y s'aturant un poquet per agafar un to mes solemne :

— Gracieta, aixís com tinch de morir un dia (y bona 'n sigui l'hora), ja vos ho asseguri que d'ací al cap d'un any será negra com aqueixa pipa que fa un ramat de dies que 'm la va donar un pagès d'Estoher per les festes del tosquirar.

Allavores esclofellava en Josepó unes fortes rialles d'innocencia ; y reya de debó la Gracieta, y reya 'l topi o bé la panna que cantava en els tres peus de la mossa, y reyen les flames que saltironejaven en el llarer ; y fins els parols ventruts de la lleixa, perdent per un moment el posat seriós de grans personatges, un hom hagués cregut que deixaven escapar vespilles de goig de la llur boca d'eram.

Y la majordona, cada vegada que sentía aquelles parauies, li semblant que sigués festa major, mirava ficsament la botifarra y s'esclamava, sanglotant, mes ambe sanglots de tendresa y alegria que li sallien barrejats del cor :

— Josepó, vos sí que seu un home que sab avaluar las coses!

I agafant la llossa, sense racansa li emplenava l'escudella fins a que rotés d'una sopa de carbassa saginera que ja 'n feya de

bona flayre. Despres li donava un tros de merlusa o de congre ; y apa, per negar tot aixó, al cap y a la fí en Josepó aixecava de valent el porró, xerricant ambe sensualitat, tot se fent passar el rajolí per tota la boca.

❖

Sus de la terra totes les coses, fins a les millores, hi tenen acaballes : ja 's sab. Ambe tot y aixó de ser sempre ben rebut a ca 'l senyor rector, no era tan tomany el pobret que no comprengués que la cosa havia encare d'anar llarga amb aquella toçuderia de la Gracieta per lo que pertocava a la perla dels seus amors, es a dir a la botifarra del bodell gros sempre y sempre penjada a n'el mateix clau del llarer. May, may no 'n poder sapiguer res de segur !... quina llástima, fillets !

Amb el cor sadollat de sensacions de pena que 'l punyien en pensar a la disgracia de no 'n poder sapiguer res de segur, ell, cada divendres que Deu ha fet, prenia comiat amb un « Deu vos ho pagui ! A Deu siau ! Fins a la vista ! »

Y aquella tristesa, anant creixent, li engendrava una gran lacitut que 'l retenint fora tota la setmana, de nou el portava 'l divendres qui vé a contemplar son tresor.

Y cada vegada sa passió renaixia ambe tot l'esclat d'una bogeria mal curada.

Ja diu veritat alló de la cansó :

El tenir amors y dolors
Fa patí y priva la son ;
Qui no té dolors ni amors
Descansa sempre que vol.

Y a qui li toca, li toca. La botifarra, insensible a n'els seus sentiments d'amistat, anava ambe les setmanes y l'estutgi 's fent mes negra, mes negra que la pipa de 'n Josepó, mes negra que la sotana de mossen Isidro, la sotana nova de quan se la posava per les festes de Nadal y de Pasques.

❖

Una nit que masegat de cansament, despres d'haver apilat un brassat de palla per li fer de coxi, s'havia posat en Josepó a

dormir a la bona de Deu, quan l'alba va trencar, veusaquí que 's li va arreplegar un diastre de somni d'alló mes estrany.

Se li va apareixer una senyora grassolla y morena, amb una flayre tan bona qu' hagués reviscolat un mort.

Y com la senyora era dins una auriola de llum que l'enlluhernava, la visió li va semblar una flor que s'esbadallés enmitg d'una rialla de sol.

— Josepó, — li deya amb una veu tendroya — Josepó, puix m'has esperat fins are obert de brassos y que t'ets fos en tes mirades d'enaygat, d'avuy endevant som teua ; puix la cansó del teu cor ha vingut als meus peus enflayrada de petons, are jo vinch ambe la cansó meua per te besar a poch a poch.

— Ay ! ay ! — se va esclamar ell amb un esbufech d'esglayat, — fassímé 'l favor, senyora, de 'm dir el seu nom de vosté.

— Josepó, Josepó, som la botifarra, la botifarra del bodell gros, la teua benvolguda, la teua manyaga ;... Josepó, Josepó, som la botifarra que no té cap pariona ;... som...

Heu sentit els enamorats com parlen ? Semblen uns encantats que fan un parlar trencat entre la llum de les mirades y la plenitut del cor obert de bat a bat. No 'n podia ser altrament per la botifarra y 'l pobret.

Y veusaqui que 'n Josepó s'aixeca amb els brassos enlayre. Mes ay ! obre 'ls ulls y patatrach ! tot alló de la visió s'esborra, y ell que crida :

— Mare de Deu, era un somni.

El dia entra per un forat de la porta y atravessa, com una flama, l'ombra de l'establa.

S'ou cantar el gall y cacarejar les gallines al defora dins el pati ; s'ou piular els pardals pels forats de la paret : tot reviu, tot xiuloteja.

També reviu y xiuloteja 'l cor de 'n Josepó perqué, se refigurant aquelles coses del somni, mentres s'espulsa les palles, se diu :

— Caram, aquest somni no es un somni comú. Tot just ahir a la nit estavi indecís si 'm caldria anar avuy a Rigardá o a Vilafranca. Ay sí qu' aquest somni es un senyal...

Y 's sentint pecigoles d'alegria, y caminant de corre-cuyta, y desafiant el vent que li talla la cara, pujant, pujant, al cap d'unes dos hores arriba al cim de la garriga que domina la vall. Aquí,

entre la negror d'aybres que li fan claps, veu destacar la grisa siluheta de la benvolguda parroquia amb el seu campanar.

Y assegut sus d'un munt de grava per se descansar una miqueta, s'abandona als dolors y als plers de l'anyorament sense sentir ni les fuetades del vent que fa bramar el bosch com una mar...

❖

— Pam, pam.

-- Qui es aqui ?

— Deu vos guard, Gracieta !

— Seu vos, Josepó ! Deu vos guard !

Ja 's pot dir, res que de la veure, que n'está d'afeynada la majordona amb el seu devantal blanch y la seua cofa planxada de nou.

Avuy a la rectoria que 's passa ? que 's passa que la botifarra haji desaparegut ?... Calleu, calleu, fillets, que la cosa va solemne.

Totes les caseroles, que feya molt de temps estaven penjades per dessote la lleixa dels parols, avuy están aquí en ordre de batalla sus de la placa de la llar, fins aquelles de la fira de l'any passat que toquen foch per primera vegada.

Y ella, la Gracieta, es també aquí amb uns ayres de capitá d'artilleria ; no es balba y no té fret alls ulls, ay nó, anant de l'una a l'altra, mirant de fer enllestir un poquet mes aquesta, mirant d'amanyagar aquella per que 's moderi, fent beneficiar a totes amb els fruyts de la seua esperiencia.

Calleu, calleu, fillets, que la cosa va solemne. Per demunt les caseroles, les dominant com una reyna, les axafant ambe l'envolum de la seua panxa, está penjada l'olla grossa a n'els escarmallers, y trontolla, y la Gracieta, aixís com una dona de Colliure atalayant la mar desencadanada, contempla aquesta tempesta enrabiada que fan aquells glochs-glochs de l'ollà.

En Josepó ja 's pot dír que n'está d'embadalit de tot alló y també de l'enrajolat net y lluhent com un mirall.

De sopte s'esclama la majordona :

— Maria santissim, he descuydat a l'hort un parell de fulles de givert.

— Voleu que ne vaji a cullir ? — respon el pobret.

— Vos! ja estaria bé que vos entregués aqueixa feyna..., que ja hi enteniu forsa amb tot això de la cuyna... Teniu, fins a que torni, mireu que l'aygua de l'olla bulli amb el mateix foch com are; ohiu, Josepó?

— Estará fet com diheu.

— Me 'n vaig a tornar desseguit... Tingueu-ne cuydado de l'olla,... que la botifarra del bodell gros s'hi acaba de coure.

— La boti..., la bot.... la botifarra del bodell gros!

— Si, Josepó, ay si!

— Allavores... se menjará?

— Que vos diré, pobre Josepó? Veyam, se cal posar a la rahó... Un hom no té cada dia a dinar un senyor rector de cantó... Donques tingueu-ne cuydado...

— Quedeu quieta, santa dona.

Y aprofitant que la Gracieta es defora, fortament emocionat y mes fortament estirat pel desitg de sempre, ell que 's diu:

— Dins un moment, sí, dins un moment se li enfonzará 'l ganivet a la botifarra, y la trobant bona y delitosa, ne tornará menjar aquell senyor rector de cantó un tall y encare un altre tall fins a que no 'n quedi una molla... Ay sí que la cosa va massa fort...

Aixeca 'l tapet y la veu la seua estimada que 's gira y 's regira, fent capbucets en desmasia, com sigués un peix dins l'aygua.

Ay sí que la cosa va massa fort.

Quant per tot el carrer no s'ou ni un piu-piu de vida, després d'haver ben talayat escala avall y per la finestra, ell, de veure que tan bé combinat ho té, y animat pel deliri que 's l'emporta:

— Ja 't tinch, — s'esclama, agafant la botifarra y tremolant com si tingués esgarrifanses. Y veusalaquí enfonzada dins la butxaca de part darrera de la levita.

De corre-cuyta, baixant les escales y atrevassant l'entrada, el pobret desapareix com per encantament amb alló qu'a cada pas li tusta a n'el ventre de la cama.

— Ja 't tinch, ja 't tinch, — repeteix interiorament, tirant endevant, decidit y amb els ulls baixos per que no fos tan vist si per casualitat s'ensopegues a trobar algú del poble.

Amb un ramellet de givert ha tornat la Gracieta, no tenint esment de que 'n Josepó no sigui a la cuyna perqué, quan un hom està afeynat com ella, de cap de les maneres no 's pot pensar ambe tothom.

A punt determinat per la seua esperiencia, ella que 's decideix a posar la botifarra sus del llit de givert dins una escudella prou llarga.

Donques de pou de 's crema, agafa las mordaxes y ambe forsa mirament y delicadura les enfonza dintre de l'olla. Mes ay! quines esgarrifanses!... En tira..., en tira... un rabasó a mitg carbonitzat que 'n Josepó havia pres del foch permor que fés cara de botifarra dintre de l'olla y anés, tan com se pogués, retardant el descobriment de la malifeta.

— Una botifarra de fusta!... Un rabasó!... Lladre més que lladre!... Tot perdut! tot malmés!... Y com tinch de fer jo?... N'hi ha per ne fer una de grossa!... Poca-vergonya!...

Y la majordona engega tals lletanies de fastichs que 'l gat s'arrupeix, tremolant, sote 'l scudeller.

Tota la mala sanch se li 'n puja 'l cap, y encegada, rabiosa, apretant els punys com si ja 'ls sentis rebotre per l'esquena d'aquell dimoni de Josepó, amb un salt sall de casa y apa, cop de corre per tots els carrers pel aixafar.

— Ahont ets, lladre, ahont ets?... El dia que 't veji, ja sabrás qui es la Gracieta!...

— Que vos han fet? que vos han robat? — criden les dones que deixen tot per s'entremetre en lo que passa.

— En Josepó! Aquell llodriguer!... Y encare per mes mofa m'hi ha posat un rabasó dins de l'olla!...

Y sent cada vegada que parla mes fort el desitg de tornar mal per mal, de l'agafar per coll, y 'l masegar, y 'l deixar pel sol trepitjat com un verm. Y com mes va, mes forta li es la necessitat d'esbravar la rabia que li bull.

Qui sab com hauria acabat alló, si 'l rellotge de sol del carrer Llarch no li hagués fet comprendre que passava prou y prou l'hora d'apriar el dinar y calia respectar les bones costums y que les recordava a qui 'n descuydava?

En Josepó! Ay! pobre Josepó! L'engunia, una mala engunia 'l xucla y 'l cobreix de tristor, com la foscor de la nit sol vestir de dol la llum del dia.

Un hom hagués dit una alga glutinosa pel negre fons de la mar que l'aygua amarganta la fa trontollejar. Lo malestar interior que 'l neguiteja 's fa mes viu, mes insoportable, y 'l remordiment retrunyeix mes ecsigent que may en la seua ànima. La botifarra ha perdut a n'els seus ulls aquell encís d'abans. No hi rabeja pus l'esperit en la contemplació de la seua bellesa. Ara sent clarament la seua culpa.

Sense fer ni una ni dos, en comptes d'agafar per la baixada de sote 'l carrer del Vidre qu'es el camí mes dret per anar defora del poble, ell, apretat per una consciencia pastada ambe senzillesa, se 'n es anat a l'iglesia ahont acaba Mossen Isidro de confessar alguns pagesos. .

Ha arribat el torn de 'n Josepó. Se 'n entra dins el confessionari amb el cap baix, moix, resignat, estrenyent la seua cara com si 's volgués fer mes petit fins a desapareixer.

— Pardonime, pare, que jo he robat.

— Y bé, — respon mossen Isidro amb un tó sentenciós, — vos ho cal tornar per que 'l peçat vos sigui esborrat.

— Que diu que m'ho cal tornar ? — contesta en Josepó, tot s'aixugant amb el revés de la ma la suhor que trascola pel seu front, perqué té pou que 's li demani d'esplicar per pesses menudes l'historia del robatori. — Ay ! pobre de mi !... Que m'ho cal tornar ?... Això ray !... això ray !... Mes hi ha una cosa que..., y sab, pare ?...

— Anem, goseu ho dir y parleu clar. Això mateix ; ras y curt.

Y 's repensant una estoneta, retenint en lo possible tot dalé que tenia d'àprofitar :

— Lo qu'he robat ho tinch aquí ; pare, le 'n supliqui, prénguiho, — s'esclama 'l pobret, tot se posant la ma dins la butxaca de part darrera.

— Jo qu'ho prengués ! May de la vida ! Ay no !

— Le 'n supliqui, pare.

— N'hi ha prou de dit.

— Donques si no ho vol vosté, com ho faré jo ? Santa Llucia, illumineu-me !

— Home de Deu ! home de Deu ! coneixeu el mestre de la cosa robada ? Y bé, li diheu : « Vos torni lo que vos pertoca. » Veusaquí tot : es clar y molt clar.

— Y si no ho vol, l'amo ?

— Si no ho vol, tan millor per vos ; d'aqueixa manera prou qu'ho podeu guardar.

❖

A mossen Isidro, quan torna a la rectoria, la majordona li esplica fil per rande tot lo qu'ha succehit y riu de bona gana aquell sant home.

Mes ella no hi compren ni fava torada amb alló que diu el senyor rector :

— *No hi ha mal que per bé no vingui.*

En esser enfurismada la Gracieta, fregits y salses del dinar, tot està malmés y torrat. Y 'n Josepó may de la vida ha fet tant bona festa.

Talayeu, talayeu, qu'aquí dalt hi passa un rat, y 'l conte es acabat.

L'Ermita de Calahons.

Soptada vistosa

A la Senyora qui s'hi endevinará.

¡ Quin aspecte més trist el jardí ne tenía,
amb el mal temps que feu, dos mesos sens parar !
¿ Una rosa cullir ? no ho calía esperar ;
aixís que poncellés, la pluja la marcía.

De l'airola que, al mars, l'hortolana hi sembrá :
roselles i cascalls, ni un brotim mai neixía ;
dintre aquella fanguera, amarat nit i día,
tot el grà 's consumía en compte de brotar.

Lo Jardi ne vol flor igual dòna somriure ;
al estar-ne privat ¡ bé 'm pesava lo viure !
quan, per sort, una Fada a l'ajuda 'm vinguè.

Tant hermós n'era 'l ram que; en la mà, ne portava,
i tant graciós el gest amb que me 'l presentava,
que, a la veure, eixí 'l sol i s'espellí 'l roser.

Céret, Juny de 1913. Pere de l'Alzina.

LIVRES et REVUES

La **Societat Catalana d'Edicions** (Barcelona) está preparant la publicació de l'obra « Poetes catalans moderns », que apareixerá dins del segon semestre d'enguany i on s'inclourán versos inédits dels millors poetes de llengua catalana. Els versos de cada poeta anirán precedits d'una breu nota biogràfica i bibliográfica.

Notre ami et collaborateur Louis Pastre vient de publier chez Comet, Perpignan, en une brochure de 161 pages, un intéressant et utile travail sur *Le Sous-Dialecte Bas-Languedocien de Clermont-l'Hérault.* (Notes historiques, philologiques, grammaticales, lexicographiques, folkloriques et bibliographiques). Il a également réuni en une élégante plaquette, chez le même éditeur, ses pages sur *Les Catalanismes à l'Ecole* (enquête faite dans les Ecoles du Roussillon, avec la collaboration de plusieurs instituteurs roussillonnais), que nous avons publiées ici.

Pour nos vieux monuments.

Nous nous sommes occupés déjà à plusieurs reprises de quelques-uns de nos vieux monuments, comme le prieuré de Serrabona et tout récemment encore de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxà. Nous nous faisons un devoir, chaque fois que besoin est, d'attirer sur eux l'attention du public et des administrations ou groupements intéressés. L'*Indépendant* des Pyrénées-Orientales a publié le 17 juillet dernier une lettre de M. E. Revillon sur le « Couvent » de Saint-Genis-des-Fontaines. Nous sommes heureux de la reproduire, espérant contribuer ainsi, pour notre part, à assurer la conservation de cet édifice, dont l'intérêt historique et artistique ressort très clairement dans cette lettre qu'on va lire :

« Il existe encore à Saint-Genis-des-Fontaines un vieux monastère, communément dénommé le *Couvent* par les habitants de la localité. Il y a là des vestiges de l'architecture romane qui mériteraient d'être conservés.

Une description quelque peu détaillée suffira pour fixer les idées sur la beauté de l'ensemble : Un préau mesurant 13 mètres de côté est bordé de 37

colonnes en marbre, limitant les galeries. Le soubassement est à 0.40 au-dessus du sol.

Ces colonnes sont des monolithes à fûts lisses, cylindriques ; seules, celles d'angles sont en tronçons et avec chapiteaux armoriés. Les entre-colonnements sont de 1.25. Un porche donne accès dans le préau : il est surmonté d'un arc dit « anse de panier ».

Le cloître est bien défiguré ; la plupart des supports sont démolis ou noyés dans la maçonnerie ; quoique certains chapiteaux aient un air archaïque, le cloître n'est certainement pas antérieur au XIIe siècle.

Les sculptures qui les ornent représentent des monstres, des chimères, des sirènes, des oiseaux, etc.

Les représentations végétales sont fréquemment employées.

Les bases des colonnes sont moins variées que les chapiteaux : Quelques serpents enlacés et divers ornements qui forment une patte ou griffe sur les quatre angles de la plinthe.

D'autres sont complètement lisses.

Les arcatures sont en plein-cintre. Sommiers, voussoirs, clefs sont en marbre, le rose alternant avec le blanc.

« A l'origine, dit M. Brutails, les galeries devaient être abritées par un simple toit ; plus tard, bien plus tard, on les a couvertes de voûtes à anse de panier formées de briques à plat ; aux quatre angles, la travée commune aux deux galeries adjacentes à une voûte d'arêtes de même date et maçonnée de la même façon que les précédentes. »

Partout, au-dessus des arcatures et en avant, à l'est, des murs ont été construits, qui masquent de nombreuses colonnes. Les deux tiers environ de celles-ci sont encore encastrées dans des murs de remplissage faits vers la fin du XVIIIe siècle ou au commencement du XIXe. Il en coûterait très peu de mettre au grand jour tous ces précieux restes.

Les ailes nord et ouest du monastère, les plus intéressantes, appartiennent au même propriétaire. En plus de 22 colonnes, on y trouve un sarcophage avec inscriptions sur l'extrémité antérieure, et, la naissance de la voûte d'arête s'appuyant sur son couvercle, on peut espérer que, pour longtemps encore, cette circonstance le préservera de toute curiosité sacrilège.

Des colonnes primitives, deux seulement font défaut. Quelques pierres du soubassement, un chapiteau, une base existent qui, sans doute, ont appartenu à ces colonnes. Au cimetière communal deux pierres funéraires proviennent de pilastres dont nous n'avons pu déterminer le premier emplacement : elles marquaient l'endroit de la sépulture des aïeux du dernier propriétaire du couvent, décédé en 1912.

Enfin, nous avons eu le regret de constater que nombre de marbres

taillés, pierres de soubassement ou autres, servirent à l'exécution de ponceaux établis sur des fossés.

L'église attenante est depuis longtemps propriété de la commune, par suite d'une donation consentie par les premiers possesseurs de l'immeuble tout entier. On y voit, à l'entrée, un linteau en marbre doré par le soleil, dont les très curieuses sculptures symboliques caractérisent également bien l'époque.

Nous attirons l'attention de l'administration des Beaux-Arts sur l'abbaye de Saint-Genis : qu'elle veille à sa conservation ! »

E. Revillon.

Vieux manuscrits.

Nous reproduisons volontiers les lignes suivantes parues dans le *Roussillon* :

Veuillez me permettre de vous dire — bien que je sois un profane en ces matières — avec quelle satisfaction j'ai vu, hier, à mon passage à Collioure, le cartulaire d'Elne qui s'y trouve dans des archives particulières.

A première vue, c'est-à-dire extérieurement, c'est une vieillerie, un de ces bouquins qui semblent avoir été oubliés pendant longtemps, dans un coin de cave ou de grenier. Et l'on en doit d'autant plus de remerciements à son détenteur, de l'avoir d'instinct et d'office, arraché un jour aux mains inconscientes qui s'apprêtaient à le faire passer à la cuisine où ses 50 feuillets en parchemin étaient tout naturellement destinés à recouvrir des pots de confiture. Nos cuisinières n'ont pas, tous les jours, d'aussi bons papiers sous la main : et ce n'est pas la première fois que ce cas se produirait.

Mais, une fois de plus, il ne faut pas juger des gens sur la mine, car les textes de ce cartulaire sont intéressants, bien qu'ils contiennent un véritable grimoire pour les non initiés ; l'écriture est en caractères gothiques, c'est une succession de traits fins et pleins (dûs à la plume d'oie dont on se servait alors) et d'abréviations. Nous avons pu, cependant, déchiffrer que ces actes se rapportent aux règnes de Pierre III et de Jean Ier, « rois d'Aragon et de Valence... comtes de Roussillon et de Cerdagne » de 1372 à 1400, et qu'en dehors des formulaires de tête, qui sont en latin, le texte est surtout en catalan. Que voulez-vous de plus catalan, même de notre XXe siècle, que ces rubriques :

« Capitol en q(ui)na manera son elegits los consells de la ciutat delna », et « acte de la ordinació del dret d'el vi d(e) la dita ciutat » ?

❖

Signalons aussi, dans d'autres archives particulières, un précieux livre manuscrit, dans lequel il y aurait beaucoup à puiser, concernant l'histoire de Collioure :

LLIBRE DE CENSALS DE LA Rnt COMVNITAT DE Pss DE SANTA MARIA DE COPLLIVRE... FET ALS 12 MAYX 1676.

❖

— Mais, me direz-vous, quel intérêt peut bien s'attacher, de nos jours, à ces vieux grimoires? — Mais c'est qu'à des siècles de distance, ils éclairent subitement l'histoire de nos populations et de nos familles. N'est-il pas intéressant, même en 1913, ce passage d'une étude d'Alart:

« A cette époque (5 juin 1598), se rapporte la vente en franc-alleu, de deux parades à prendre oiseaux, situées au territoire de Cosprons... faite par Elisabeth, épouse de François Perpinyana, pêcheur de Colliourc, captif en terre d'Alger, chez les Turcs... et qu'elle aliénait pour la rançon de son époux... »

Et ce document (dans les cartulaires d'Alart), qu'en 1001 fut vendue à Perpignan, une vigne qui confrontait à la Vasse et au cimetière de Malloles, n'indique-t-il pas qu'il y a déjà un millier d'années, Malloles était un centre important de population rurale avec ces jardins, ses « mallols », son église, et son cimetière?

❖

Aussi comme il convient de sauver les vieux manuscrits et les vieux livres?

Lluis Pellissier.

Excursionnistes.

27 membres *del Centre Excursionista de Terrassa*, près Barcelone, ont mis à profit les fêtes du 15 août pour venir en France par une voie qui n'est guère fréquentée. Ils ont suivi la ligne ferrée de Ripoll, qui doit bientôt relier Toulouse à Barcelone. A San-Juan-de-las-Abadessas, ils ont pris des voitures jusqu'à Camprodon où ils ont couché le jeudi. Le vendredi ils sont partis à pied pour le chalet-refuge de l'Ull-de-Ter qui se trouve à l'extrême frontière des deux pays, à 2.350 mètres d'altitude, A cette hauteur ils ont trouvé de la neige et une température de 8 degrès; mais en revanche ils ont joui du coup d'œil le plus pittoresque, l'un des plus beaux de nos Pyrénées. Le samedi ils ont quitté le chalet à 3 heures du matin et, malgré les fatigues de la veille, ils sont descendus par le versant français, visitant sur leur passage la Portella de Mantet, Mantet, Coll de Mantet, Font d'Estaletta, Pi, le Gorc del Infern, Sahorre, Vernet-les-Bains et Villefranche. Le soir, à 6 h. 50, ils débarquaient par le train à Perpignan.

Ils ont été pilotés en ville par des membres de la Société d'Etudes Catalanes et sont repartis dimanche, à 10 h. 43, pour Terrassa, enchantés de leur excursion. Une jeune fille faisait partie de la caravane et ce n'était pas la moins alerte, malgré deux nuits sans sommeil et deux journées de courses dans la montagne.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

7e Année. N° 81 Septembre 1913.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Choses et autres

Nous avons lu dernièrement, dans un grand journal, l'article publié par M. Albert Dauzat sur l'*Etude des Patois*. En voici le début :

« Il n'y a pas très longtemps, dans un lycée du Massif Central, un professeur, qui était chargé de prononcer le discours d'usage à la distribution des prix et qui avait choisi pour sujet l'étude des patois, se voyait appelé dans le cabinet d'un de ses chefs hiérarchiques :

— Comment, Monsieur ! Mais vous n'y pensez pas ! Faire l'apologie des patois dans un lycée !...

C'est là un dernier témoignage des préjugés qui ont eu cours trop longtemps à l'égard de nos parlers populaires. Il serait pourtant difficile de s'y tromper : la science, lorsqu'elle étudie nos dialectes, n'entend point réhabiliter le patois au point de vue social, ni engager les gens à parler patois plutôt que français. Elle veut simplement recueillir et utiliser des matériaux d'une richesse inestimable avant leur disparition prochaine.

Aux yeux des régionalistes, les patois représentent une parcelle du patrimoine national, un élément de la « petite patrie » ; et à ce titre ils leur sont chers. Les linguistes se placent sur un autre terrain : à leurs yeux toute langue, populaire ou littéraire, a la même valeur, comme champ d'observations, et ils préfèrent même souvent, à maints

égards, comme le botaniste, la plante sauvage à la fleur cultivée. »

Comme on vient de le voir, M. Albert Dauzat se place à un point de vue particulier, celui de la science, de la linguistique, de la dialectologie. Il aime et il comprend qu'on aime ce qu'il nomme les « patois », uniquement pour les étudier, uniquement comme objet de recherches. Morts ou vivants, tous lui sont bons, puisqu'aussi bien, d'après lui, les vivants seront bientôt morts.

C'est malheureusement l'erreur de la plupart de ceux qui étudient nos parlers populaires. Peu leur importe qu'on les conserve ou non ; armés de leurs instruments et de leurs méthodes, ils en poursuivent le dépècement. Ils sont comme les chirurgiens et les croque-morts de nos dialectes régionaux. Cette espèce n'est pas précisément dangereuse : car elle rend quelques services à ces derniers, ne fût-ce qu'en attirant sur eux l'attention des savants et de l'élite intellectuelle ; mais elle est ridicule, et la contradiction est au cœur de ses travaux. Le vrai savant devrait se doubler, au contraire, d'un sincère régionaliste, et raisonner de la sorte : « Si je juge une langue quelconque digne d'être étudiée scientifiquement, je dois, d'autre part et par là même, juger aussi qu'elle est digne de vivre et de prospérer. »

La dialectologie, telle que la conçoivent aujourd'hui un certain nombre de philologues et de linguistes, n'est qu'une vaste nécropole, ou pour mieux dire une vaste Compagnie des pompes funèbres. Nous nous refusons à y entrer, car nous ne comprenons pas de dialectologie sincère et vraiment utile sans l'amour des dialectes étudiés.

❖

Un autre grand journal parisien a organisé ce qu'on a désigné sous l'expression pittoresque de « les Etats généraux du Tourisme ».

Voici les différentes sections :

I. — *Aménagement du pays.*

Commission A : Logis.

Commission B : Sites et monuments ; Assainissement des villages.

Commission C : Sports et fêtes.

Commission D : Arts et traditions.

II. — *Administration du Tourisme.*

Commission A : Transports par fer.

Commission B : Transports sur route.

Commission C : Routes de tourisme.

Commission D : Transports par eau.

III. — *Organisation du Tourisme.*

Commission A : Propagande à l'étranger.

Commission B : Groupement des Syndicats d'Initiative.

Le Roussillon est particulièrement intéressé au succès de ces Etats généraux du Tourisme ; et c'est pourquoi nous avons voulu faire connaître à nos lecteurs cette magnifique entreprise. Notre devoir est même d'aider de notre mieux à sa réalisation. Notre région n'est pas encore suffisamment connue, et son développement économique commence à peine. Elle ne peut retirer qu'un très grand profit de cette organisation nouvelle et de ces Etats généraux de Tourisme. Aussi y applaudissons-nous de tout cœur.

❖

Au moment où nous terminons la composition du présent numéro, nous prenons connaissance des discours officiels prononcés à Toulouse à l'occasion du passage de M. Poincaré dans cette ville, et nous sommes heureux d'y trouver la confirmation éclatante des théories régiona-

listes, qui pénètrent chaque jour dans les esprits avec plus de force.

C'est ainsi que M. Poincaré disait, lors de la belle réception qui lui fut faite à l'Université toulousaine :

« Elle a clairement compris la double mission qui lui est dévolue : recherche désintéressée de la science, *adaptation méthodique de l'enseignement à la vie agricole et industrielle* du beau pays dont Toulouse est la capitale historique... Si la République a donné aux groupements de Facultés une large indépendance et tous les privilèges de la personnalité civile, c'est pour qu'*à l'ancienne uniformité de l'Enseignement Supérieur se substitue peu à peu la libre et féconde variété des études régionales*. Nulle part, une grande Université ne peut recevoir plus de bienfaits des *initiatives locales ;* nulle part elle ne peut être mieux secondée par l'opinion publique dans les deux parties complémentaires de son œuvre, la conservation des souvenirs du passé et la préparation de l'avenir, qu'en une province où les manifestations de l'esprit humain ont toujours eu tant d'éclat et de diversité... »

Peu de temps après, en une autre réception, M. Cruppi, ancien ministre, président du Conseil général de la Haute-Garonne, prononçait les importantes paroles que voici, devant M. Poincaré et près de 3000 personnes :

« Sa prospérité agricole s'est maintenue, mais aujourd'hui cependant, nous voyons certaines cisconstances défavorables affecter la vie de notre province et en particulier la vie rurale. Pourquoi dissimuler les inquiétudes que nous inspirent l'abandon des campagnes, la diminution constante de la population, la rareté de la main d'œuvre qui en dérive ?

« Pour lutter contre de tels maux, on preconise des remèdes divers. Ce n'est pas ici le lieu de les examiner ; mais, quels qu'ils soient, ils ne seront efficaces que s'ils sont

appliqués dans un esprit d'union, par des citoyens décidés à *mettre au-dessus des divisions de la politique l'intérêt supérieur de la vitalité régionale.*

« Si nous voulons que notre terre soit florissante, il faut que tous, fraternellement, nous cultivions *l'amour de la petite patrie, du sol, des traditions, du dialecte natal.* C'est au développement de cet amour, en l'enracinant dans les cœurs, en donnant à chacun le moyen d'exercer ses facultés sur la terre même où il est né, que nous augmentons notre apport particulier au trésor commun, à la grande patrie. Car c'est en conservant *les traits spéciaux de chacune de nos provinces,* que nous conserverons à notre pays cette souplesse, cette variété, cette diversité de dons qui est la physionomie même de la France.

« Vous le savez bien, Monsieur le Président, car en appliquant comme vous le faites toute votre activité à parcourir les divers points de notre territoire, à connaître et à apprécier les trésors divers de la grande nation que vous représentez, vous vous proposez, sans aucun doute, de *stimuler la vie régionale,* de favoriser dans chaque province ce qui constitue sa vie distincte et originale : ses arts, ses industries, ses aptitudes particulières. »

Toutes ces affirmations sont des plus encourageantes, venant surtout de personnages politiques considérables. Il est de toute évidence qu'on aperçoit de mieux en mieux aujourd'hui à quels besoins pressants répond la campagne régionaliste. Et, puisque c'est maintenant en haut lieu qu'on reconnaît enfin tout cela, nous pouvons commencer à espérer de promptes réalisations. On comprendra que nous soyons particulièrement heureux de voir proclamer ainsi la grandeur de notre idéal et d'entendre parler avec amour des traditions provinciales et des dialectes régionaux.

Emile Doumé.

Goigs de Cosprons

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles et M. Jules Delpont ont essayé de reconstituer les vieux goigs de Cosprons, dont le véritable texte semble avoir complètement disparu. Il n'en restait pour ainsi dire plus que des bribes, quelques vers isolés, des fragments tronqués, des bouts de strophes plus ou moins déformés d'ailleurs par la transmission orale. Cela même constituait déjà une difficulté ; mais il fallait aussi se conformer au type métrique, tout à fait exceptionnel chez les goigs : rimes masculines partout. Les deux collaborateurs s'en sont tirés à merveille, comme on va voir. Si nous réussissons à découvrir un jour, — ce qui pourrait bien arriver malgré nos recherches jusqu'ici infructueuses — le véritable texte de ces goigs de Cosprons, nous ne manquerons pas de le publier ici, et cette publication sera alors doublement intéressante pour nos lecteurs.

Digam tots ab gran dolor
A Jesus en Creu posat :
De Cosprons seu protector,
Perdonau-nos tot pecat.

1.

Desprès d'un gran temporal
Per pescadors foreu trobat,
Qu'anant vora d'un penyal
Vos vejeren en llur filat.
Vos que teniu tan d'amor
O nostre Sant-Christ estimat.
De Cosprons, *etc.*

2.

Diu que feyeu tan gran pès.
Y com ereu descoronat,

En lo vostre cap malmès
La « malleta » vos han posat.
O vos, nostre Salvador,
De peus y de mans tot clavat.
De Cosprons, *etc.*

3.

Sus la burriqueta, arreu,
Cami per alt vo 'n seu anat ;
Com si sentis vostre veu,
Assi mateix vos ha deixat.
Mal cop de llansa, Senyor,
Vos té ben ferit lo costat,
De Cosprons, *etc.*

4.

Per tot aquest rodedó
De molta gent seu suplicat :
Banyuls vos prega de bó,
De Colliure seu molt presat,
Port-Vendres vos té fervor,
Amb vos cadun es amparat,
De Cosprons, *etc.*

5.

D'aquest mon lo desvalgut
Si amb vos s'es confiat,
Prou li torna la quietut,
Ja que seu font de pietat.
Doncs, per tots y de bon co ,
Per sempre siau alabat,
De Cosprons, *etc.*

6.

Los nostres vells, anys y anys,
No han deixat de vos pregar ;
En llurs mals, en llurs afanys,
Se varen sempre encomanar.
Y·vos, divi Redemptor
Sempre los haveu escoltat,
De Cosprons, *etc.*

7·

De llurs *goigs*, ay ! descuydats,
Sols are nos resta lo só :
Los d'avuy son replegats
A la font de tradició.
Agrahiu-los ab favor,
Jesus Deu meu y de bon grat.
De Cosprons, *etc.*

Puix de tots seu Salvador,
Y que tant vos havem costat,
Misericordia, Senyor,
Perdonau-nos tot pecat.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Charles Vicens, décédé à Perpignan, à l'âge de 58 ans, après une longue maladie supportée avec une grande résignation.

Avec lui s'éteint une des plus anciennes familles cérétanes. Son père, très estimé de ses compatriotes, avait occupé pendant longtemps les fonctions de greffier du tribunal civil de cette ville.

La Société d'Etudes Catalanes, qui comptait le défunt au nombre de ses membres, salue une dernière fois la dépouille mortelle de cet homme de bien et lui adresse un suprême adieu.

Fragment de " La Soleyada "

Representa la cuina d'una casa de pagesos, antiguament casa de senyors. Es gran y té les parets emblanquinades. Tot es ben net y endressat. Al mitj : la taula, amb un porró de vi negre. D'aquí d'allá, unes cadires de palla de color.

A la esquerra, la porta de l'escala, y la ximenella, amb un adornament de terriça, que fa amable lluhor. Hi ha un llum de ganxo prop del fogó. Penjen els escarmellers negres y brillants. Son enormes els cap-foguers de ferro forjat. L'escudeller à vora. A la dreta, portes de cambres.

Al fons, l'aiguera enrejolada, y 'ls poals de terra vermella y verde que susploren. Al demunt, ben netejats, monjos y cassoles, etc... Les finestres obertes de bat à bat mostren tupins escuatats amb senzilles mates d'enfalgue.

Cel transparent y blavenc. Es un diumenge de rams, al dematí, y n'hom endevina al defora un carrer molt estret, teulats à barbacana.

. . . . . .

ESCENA II *(De la Gerra ensorrada)*

JOAN, LLUISETA

(Entra la Lluiseta. Es un xic pal-le (1), mes la matinada li ha avivat el color. Porta mantellina, y vé abrigada amb un xal negre. Es trassuda, espavilada, dreta, y té un anar ritmic. La segueix en Joan).

LLUISETA (espantada)

Atrevit... Aquí sense 'l pare... Malhurosás ! (1).

JOAN

Venii per la gerri (1) del celler, la gerri ensorrada, nina... Qu'ho haurías descuidat y que te feria pena? Ara... ara... Y tu, veyám, d'hont trauques aixís, tan modadeta y pentinadeta ?

LLUISETA (se desfa el xal negra y 'l doblega apolidet)

De missa de l'hespital... Si, pentinada pel vent. Encare gracies à la mantellina...

(va al penja-robes, parla d'allí estant, y s'en torna, contenta de veure 'n Joan)

Veus, Joanillo, se cal donar un camí. Avui, diumenge de rams,

(1) L'autor ha procurat conservar formes y paraules rosselloneses en aquest diálec, à fi que no s'allunyi de la realitat observada.

no se pot anar à ofici... Que s'hi pot pensar ! May n'acaben, may... El capellá tusta à la porta, tusta que tustarás. Aném, el deixen passar. Y ell, amb un vestit d'or tot ramejat, se posa a bencir rams, taronges y rosquilles ; això, cuan eri petita...

Emprès, comensa l'evangeli, y amb el vicari nou se responen d'un cap à l'altre de l'iglesia. Y quines cantarelles ! L'un se plany, l'altre l'amenassa... Jo, la veritat, som cristiana, això si, mes les cerimonies y lluminaries me destorben les oracions. A n'à mi m'agrada tot lo qu'es clar y despedit.

Y avui, Joanet, falta pas feina, sabs... Sé pas si tindrém gayre temps per nosaltres. La Maria, arriba aquest matí...

JOAN

Y à n'à quina hora ?

LLUISETA

Això si que... Ha pres el camí espardenyal. Del mas de Bellpuig assí, hi ha unes sept hores bèn comptades. Y encare si hi havia neu !... Ja ha tingut de ser matinera. Es pas dona à passar el diumenge à la vora d'una pastera.

JOAN

Sept hores ! Tant ! Jo n'hi posi cinc.

LLUISETA

Oy té ! Un galán cassayre com tu ! Ja ho sé, vés...

JOAN

Bé podria agafar la tartana per s'en venir. Jo que tinc ganes de fer el viatje fora que per hi pujar sus d'aquesta tartana.

LLUISETA (el mira, un xic sorpresa)

!...

JOAN

Es fina, es grogue. Té unes grans rodes, y una mula que s'anguila per aquelles corregades ! Me ric dels automóvils ! N'hom hi estaría bé tot dos, Lluiseta, ben aclofats à l'ombra de la baca blanca. Hi vull fer el viatje de nuvis...

LLUISETA

Es això, manyac... Ja m'agradaria de correr el món aixis, sabs, aixís, amb tu, de veure terres com les gitanes.

JOAN

Ets pas casolana, nina. T'iria pas la vida d'un mas.

LLUISETA

Ay si ! Si no fos tu, ja hi 'gués anada, y poc que m'en 'gués baixat assi pel diumenge... M'havia convidat la Maria... Com n'hom hi está bé à montanya ! Aquell silenci !... Les alzines plenes de sol, els pastors, els temporals... Una nit, espía, una nit — oh ! eri petita allavores — feia un cel estelat, tot estelat. Amb un món de companyes varem anar à l'era. Tot alló feia una bona flaire. Romaní, ginesta, savia, que sé jo ! Era tot plé de rics-rics, tot ! Y nos varem posar à cantar, à cantar, sé pas fins à n'à quina hora. El masover nos va demanar si erem pas bojes : Uy ! minyones, que la serena fa mal (escarnint el massover) Aixis : uy ! minyones, amb el llur parlar que selvatjeja...

Perqué poses aquest ayre trist ? Que t'he fet ?

JOAN

Res, una idea, una gelosia d'aquesta ditxa... Me sembla que tenies d'esser meua desde 'l moment que te van destetar.

LLUISETA

Posa n'hi mès ! Desde 'l moment que me van trencar el tel de la llengua ! Ja segur qu'eri ditxosa ! Mira, un diumenge à la tarde...

JOAN

(Va à la finestra)

Deixa-me estar. Ets una burlanera.

LLUISETA

N'ets mès tu, de burlaner ! Té, per comensar, t'estiguis pas à la finestra aixís.

JOAN (sense la mirar)

Y perqué ? Que te fa nosa ? Que te tapi l'aire i la vista ?

LLUISETA

Això rai, l'ayre ; te fa un vent geliu pel terme que Deu m'en guard. Mes lo que me fa nosa es la gent... Veyám, qui te mires ara ?

JOAN

Dos velles que porten un mocador negre. Caminen xano-xano, un rosari à la má.

LLUISETA

Cuan ho deya ! Serán la Venta-mill y la Lluisa de la Laya. Si, son elles, dos tafaneres. Ja ne contarán de verdes y de madures... Si sabies quin enfilall ne fan, à les vetlles d'istiu, ajassades al pedriç de la porta. Pobre de mi !...

Encare, à n'aquest carrer son hortolans, gent pobre mes honesta, y cadahú fa 'l seu treball, sense se cuidar del veí.

JOAN

Ah ! la gent, deixa dir la gent.

LLUISETA

Y si ! Com t'ho adobes, tú ! Tú rai, ho trobes tot planer... Té, sabs lo qu'han dit ? Y bé han dit qu'eri una sé pas qué, una poc-s'hi-val. Y encare, això, es pas lo que me fa mes pena. Qu'hi hagi gent tan mentiders !

Oh ! cada cop qu'hi pensi...

JOAN

Deixa, aném... Hont es ton pare ? Me volia ensenyar una font en el terme.

LLUISETA

Sí ! Fes que te trobi aqui, veurás...

JOAN

Faré com qui acaba d'arribar.

LLUISETA

Es à Casenoves, à mirar el fruit primerenc, les maduixes... Que hi há d'haver maduixes ! Enguany ne portará pas lo Ressucitat, à la professó de cinc hores. Ay ! la professó de cinc hores ! quin goig ! Serás despert ? Hí serás ? Que portarás l'atxa, balleu ?

JOAN

No tant, dona, no tant !... Vols qu'hí aném, Lluiseta, à mirar les maduixes ? Ne trobaríem, nosaltres, ves.

LLUISETA

Sí, sí.

JOAN

Iríem de turada en turada. Nos aclaparíem. Seríem sols, solets... com l'any passat, entorn del presseguer de tardor. T'en recordes?

LLUISETA

Si, era la nostre primera passejada, esparver.

JOAN

Colometa... aquells pressecs se foníen sus de la llengua. Me 'ls-e donaves, un per un, com una mare á n'el seu nin. Y jo, de tant que te miraví, me vaig pensar empassar un pinyol.

LLUISETA (amb un mitj-riure ben alegre)

Oh !...

JOAN

La verítat, es la veritat. Emprès, varem anar à la font dels Arenys. Erats tota acolorada, y 'l reflex del prat te posava sus de la cara un vernís vert. Qu'erats guapa ! Te vaig abrassar y ne guardi una dolsor dins el cor.

Oh ! es desd'aquell día que t'estimi. M'agradaves, me feia goig de parlar amb tú, mes era fora 'l teu cós... Pensaví que teníes pas sentiment. Y poc à poc, he sentit qu'amagaves un cor bonic, un cor sencer de filla catalana ; aquell día, cuan vaig sorpendre 'l teu mirar — te recorda? — y que vas acatar el front tota vermella, ne vaig esser cor-prés, com qui troba una perla allá hont no s'ho pensava.

Y desprès, vetaquí que sens ho volguer, te vaig estimar, perqué m'estimaves, nina. Aquell día de sol, de fruita madura, d'userda, d'aigues vives, me semblava qu'erats la filla dels horts, la veu à manta manyaga del meu país. Hí tornarem, Lluiseta, à la font dels Arenys?

LLUISETA (somniosa)

Ja ho sabs...

(Ohint soroll dins el carrer)

Ves, corre, baixa, passa per aquesta porta.

JOAN

Que hí há? Alguna gabatxa... « Né voletz, vei, de formatges fresquís. Nani, né voli pas ».

LLUISETA

Baixa, gafarró...

(En Joan desapareix. — La Lluiseta, amb una rialla maliciosa)

I la gerri ensorrada, l'hauras pas vista, avui, la gerri ensorrada.

JOAN (del fons de l'escala)

Calla, que fins hí he trobat tot un bé-de-Deu...

Ille, septembre 1909. Joseph-Sebastiá Pons.

LA VELLETA

La velleta está seguda
Sola, sola, al seu llindar:
de molt temps la casa es muda
y ningú té que aguardar.

No sab quants, de qu' es nascuda,
anys després varen passar;
potser si es fadrina o viuda
no es mes bona à recordar.

Als dias mals la vella plora
o suspira tristament,
ja creyent-se de morir;

pero axí com veu sortir
un bonich raig, de repent
del penar, ella es fora.

Mira la vida y diu
si ella també no es feta,
axi com la velleta,
quant queixa-se y quant riu.

L'Alguer. Joan de Giorgio y Vitelli.

Visca Cerdanya !

Himne.

Ressona, oh Cerdanya,
D'una nova alegria i de cants triumfals !
Alsat, oh Montanya,
Abrigues en ton sé dos pobles immortals !

En ton pla rich, hermos, víuhen Espanya i Fransa,
Com bessones dormint en lo mateix bressol ;
Treballen sospirant d'eixa unica esperansa :
Donar de germandat lo mès vistos simbol !

Tenen iguals costums ; y llurs llengues senzilles
Semblen d'un sol roser com lo doble poncell ;
Qualsevol festa anyal junta llurs fills i filles
Ballant nova sardana, ò lo contrepas vell !

D'eixa unió, Llivia es la dolça penyora ;
Com nineta atrevida á Fransa s' vol quedar,
Per ser d'ella mes prop, bona accompanyadora
Dels goigs i dels dolors que la poden tocar !

Per tota Europa, ab vos regne pau, fora guerra !
Vehines nacions, la ma dins la ma, aneu !
Envejen votre amor los pobles de la terra,
I admiren dihent : « No hi ha Pirineu ! »

J. Borateu.

Les Fêtes Artistiques
d'Amélie-les-Bains

Les fêtes artistiques organisées à Amélie-les-Bains ont obtenu un vif succès. La représentation de la *Fille de la Terre*, poème de M. Emile Sicard, musique de M. Déodat de Sévérac, a été très réussie. Le public l'a suivie avec grand intérêt, après avoir applaudi le beau prologue en vers de M. Albert Bausil, *Hymne au Roussillon*. Ces paysans qui constituent les principaux personnages de la pièce ne parlent pas toujours, il est vrai, un langage naturel ; mais les scènes sont bien menées et il y a çà et là des situations poignantes et de beaux vers. La musique, orchestre et chœurs, est délicieuse : nous en félicitons vivement notre ami et compatriote d'adoption, M. Déodat de Sévérac. Son inspiration toujours fraîche et colorée, a trouvé des motifs nouveaux : populaire et rustique, elle a, si l'on peut dire, l'art extrême de la simplicité et de la spontanéité.

Il nous a semblé que le conflit qui fait le nœud de cette tragédie lyrique (la campagne opposée aux cités, comme dans *Terra baixa* de Guimerà, la montagne opposée aux plaines) aurait été encore plus poignant si les personnages qui s'agitaient sous nos yeux avaient parlé en leur langue, c'est-à-dire pour nous en catalan. Le public, en majorité populaire, aurait mieux vibré, comme pour l'*Arlésienne* à Prades, où la preuve en fut faite il y a quelques années.

Mais le catalan a eu sa bonne part au concert de gala, qui eut lieu la nuit, toujours au théâtre de plein air. Nous eûmes, en effet, la charmante *Perla del Pireneu*, « cançoneta, lletra d'en Pere de l'Alzina, música d'en Déodat de Sévérac », exécutée par le Choral d'Amélie-les-Bains, avec solo de Mlle Farré, de Céret, accompagnée de l'Estudiantina Ceretana, directeur M. Canet, le tout sous la conduite de M. Séguela-Combes, d'Amélie-les-Bains. Nous reproduisons dans ce numéro le texte de la *Perla del Pireneu*, de notre collaborateur Pere de l'Alzina :

cette chanson, qui fut chaudement applaudie, est déjà populaire et sera longtemps chantée dans les rues de cette petite ville.

Nous donnons aussi l'adaptation catalane rythmée, qui avait été confiée à M. Jean Amade, de la belle chanson provençale de Frédéric Mistral *Lou Païsan*. C'est Mlle Montès, du Conservatoire de Paris, qui devait la chanter dans notre langue : mais elle en a trouvé la prononciation trop difficile pour le chant ; cette charmante artiste a trop douté d'elle-même et saura un jour nous prouver qu'elle sait chanter en catalan.

Après la *Perla del Pireneu*, nous avons eu la *Joya del Ampurda*, jolie sardana chantée par le Choral Amélien et dansée par un groupe de danseurs catalans. Nous ne devons pas oublier non plus *Mélopée catalane*, exécutée par l'Harmonie du Vallespir, sous la direction de M. Louis Roque, qui avait bien voulu prêter son concours pour l'interprétation de la *Fille de la Terre*.

Pendant ces belles fêtes, Amélie-les-Bains était devenu un véritable rendez-vous d'artistes, un centre littéraire et musical. Nous avons eu le plaisir d'y rencontrer, en effet, en dehors des acteurs de talent comme Dorival et Jeanne Delvair, l'un de l'Odéon, l'autre de la Comédie Française, des musiciens comme MM. Déodat de Sévérac, Taudou, professeur au Conservatoire de Paris, Raoul Giral de Solancier, Louis Roque, directeur de l'Harmonie du Vallespir de Céret, Adrien Amade, directeur des Cantayres catalans de Céret, — des sculpteurs comme M. Gustave Violet et Manolo, — des littérateurs comme Mlle Jeanne Nérel, Henry Muchart, Emile Sicard, Albert Bausil, Paul Alavaill, Jean Amade, etc., etc...

Le Roussillon, comme on voit, continue à être fidèle à ses traditions d'art et de beauté. Il faut nous en réjouir et faire des efforts pour atteindre encore plus haut ; il ne manque chez nous ni les forces nécessaires, ni les éléments indispensables. Nous l'avons déjà dit ; nous le redirons sans cesse.

Jacques Planes.

La perla del Pireneu

CANÇONETA

Lletra d'En Père de l'Alzina. Mùsica d'en Déodat de Séverac.

Al Choral Amélia.

CHOR

Bis
Amics, cantem, cantem la Perla,
La Perla del vert Pireneu
Que del Tech al serrat d'en Merle,
Suau, s'enlairi nostre veu.

I

Al llindar de l'alt Vallespî,
Entremitg de montanya i plana,
Ignorant boira i tramontana,
Dintre un plec s'abriga Amélî :
Hivern dolç igual primavera,
Mimoses, violes, tarongers,
Sol splendoros, rient ribera,
Blau cel encant dels estrangers.

II

No més vorejant l'Hospital
S'hi pot fer galant passajada,
Veure al peu dels Thermes Pujade
La bel Cascata d'Anibal
Dès l'Aquaducte un hom admira
Los estimballs del Mondoni ;
El riu passat, prompte s'ovira
Los Thermes Romans i 'l Jardi.

III

Vet-aqui 'mprès l'Escaldado,
Voreta 'l correc d'en Batalla ;
Moneda antic o bé medalla
Hi desterra encar l'axado.
Mès lluny, a l'ombra d'uns platanes,
Raja la Font d'en Manjolet,
Aigues amb virtuts sobiranes,
Remei senzill, preciós benfet.

IV

El qui 's complau trescant viaranys
Que puji cap a Santa Engraci,
I si n'és pas cansat que fassi
Un remingol pel Fort del Banys.
Girant-se de ban altre dia,
Pel camí del vell pont romà,
A posta de sol pot fer via,
Vers l'esgraonat Palalda.

V

Pels Amelians la tradicio
Tant preu ne té com son paisatge ;
Dels vells costums serven l'usatge
Amb tant respecte que aficio,
La pintoresc Cascabellada
S'hi balla sempre al Carnaval,
I la nostra perla estimada,
Mai la descuida el seu Choral.

VI

Prò de l'endret lo ver joiell
N'és la deliciosa Ameliana ;

Él cofat a la Catalana
Li dona un caparro d'aucell :
Ulls de vellut, boca vermella,
Pell de sati, cos harmoniós,
Los raigs del sol ne fan poncella
A tornar lo roser gelós.

VII

Podeu pensar si 'n tal païs
La salut prompte s'hi retrova ;
Dès l'antigor n'han fet sa prova
Les aigues d'aquest Paradis.
Los Serafins del Tabernacle :
L'Aire, el Sol, la Fruita i les Flors,
Pes més enllestir lo miracle,
Dels bayns vènen tots al socors.

Los Banys de Amélia, dia 31 de Agost de 1913.

AOUT

898. — Le 11, mort de Guifre le Velu, Comte de Barcelone. Souche probable des Comtes du Roussillon.

1235. — Le 8, les Catalans et Aragonais, avec Nuño Sancho de Roussillon, prennent Iviça sur les Maures.

1272. — Le 26, testament de Jacques 1er le Conquérant ; il assigne à son fils Pierre, l'Aragon, la Catalogne et Valence ; à son autre fils Jacques, le Roussillon, le Conflent, la Cerdagne, Montpellier et les Baléares.

1343. — Le 16, Pierre IV d'Aragon dévaste les environs de Claira. (Siège de Perpignan).

1542. — Le 23, les Erançais, commandés par le Dauphin, fils de François 1er, sont signalés au Pont-de-la-Pierre.

Pages Choisies

Les Cérétans célèbrent chaque année à la fin septembre la fête de Saint Ferréol. On connaît la fameuse légende qui court sur Saint Ferréol « capitá de lladres » : M. Jules Delpont en a fait justice dans la presse roussillonnaise. Nous publions toutefois, comme nous l'avons promis récemment à nos lecteurs, un curieux récit de Agna de Valldaura (1) :

La bota de Sant Farriol

En un convent hi hagué una vegada un frare que se feu célebre per una confessió.

Veuse aqui que hi havia una partida de lladres facinerosos que tenian tan estemordits à tots los vehins de las terras que ells petjavan, que tothom se posava à tremolar no mes de sentirne parlar. Lo capitá de la partida era lo mes dolent, lo de mes mal cor y de pitjors instins y 's nomenava Farriol. Pero ab tot y la mala vida que duya, de tant en tant li pasava pèl cervell l' anarse á confesar y ho feya. Mes ay! com era tant malvat y sos pecats passavan de lo que pot perdonarse, lo confessor no podia absóldrel'. Y, ell, sabeu llavors lo que feya? Matava al confes. A tant arribá l'esfarahiment dels frares, que quan sentian à dir que lo capitá Farriol se volia confessar, tots s' amagavan excusantse de rébrel' per mes prechs que d' ell sentissen. Un dia que tots escondits eran, un llech va presentarse al pare prior y aixis mateix li va parlar :

— Pare prior, voldriau que jo 'm encarreguès de confessar aquest home que à tots du l'esglay?

— Germá, — va respondreli aquell, — no 'us dirè que no; mes ja sabeu lo que s' hi guanya.

— Perque ha mort à tots sos confessors m'ho diheu?

— Si, germá.

(1) *Tradicions religiosas* (Barcelona, 1877, Estampa de J. Roca y Bros, p. 25.)

— Donchs, si no es mes que per aixó, deixáume fer y, ab l' ajuda de Deu, no crech que en mi fassa altre tant.

— Anéu, anéu — va dirli lo Prior — mes recordause de que se 'us ha avisat.

— Si 'm mata, pera major gloria de Deu sia, — esclamá 'l llech.

Y, pausadament caminant, dret al confessionari va dirigirse. Ja esperava lo facinerós agenollat y compungit. Lo llech va séures' y l'altre comensá la confessió de sas culpas.

— De que vos acuséu, pecador?

— De tal y tal y tal pecat — responia Farriol.

— Bah! no es pas gayre! — feya 'l llech. — Y de que mes?

— Y tal y tal y tal! — anava dihent lo fascinerós, seguint la llista interminable de sos horrorosos y terribles crims.

Quan hagué acabat, fou ell lo qui preguntá al confès.

— Quina penitencia 'm donáu? — digué ab cara ferrenya.

— Penitencia! Penitencia! — feu lo llech, — no será grossa jo 'us ho asseguro. Molt senzilla ha de ser. No mes 'us dono per penitencia que, cada vegada que 'l diable 'us tenti á fer un crim, vos recordéu d'aquestas solas paraulas: « Lo que no vullas pera tu no 'u vullas pera ningú. » Ja veyeu si es senzilla.

Lo lladre se 'n aná mig rihent de lo que li havia dit lo confès y torná à son cau com si tal cosa.

No passeren gayres dies sens que sa partida no tinguès ocasió de practicar son criminal ofici. Mes veuse aquí que tot d'un plegat, quan ja estavan à punt de posar en obra la malifeta, li vingueren à la memoria à Farriol las paraulas del confès: « lo que no vullas pera tu no 'u vullas pera ningú. » Ell que llavors se tomba de cara als seus y 'ls diu:

— Minyons, vos agradaria gayre que 'l mal que anem à fer vos lo fessen à vosaltres?

Al sentirlo, los uns se miraven als altres com si no entenguesen lo que volian dir aquellas paraulas.

— M'haveu sentit, companys, lo que 'us so dit? Lo que ne vulláu per vosaltres no 'u vulgáu pels demès, — va repetirlos pausadament Farriol.

Tots quedaren muts y sorpresos del cambi del seu capitá. Emperó un moment en que aquest va deixarlos sols, reunintse en un cantó del bosch y desplaguts de sa mudansa, determinaren occirlo, y ho feren.

Mort que fou varen colgarlo en un celler y damunt, perque no fos vist, hi posaren una bota buyda.

Los que vivian en aquella casa no 'n savian res. Anaren à treure vi y ab extranyesa, haventse equivocat de bota lo baylet, vejeren que la buyda també rajava. Creguèren ser alló una equivocació d'ells en haver pres per buyda una bota plena ; mes la sorpresa fou quan s'adonaren de que lo vi d'aquella bota era incabable. Passá aquesta com reliquia de pares à fills, rajant sempre vi fresch y de bon sentit, fins que al cap de cent anys, encuriosintse los amos del mas volgueren sapiguer la cosa d'aquell miracle. Alsaren la bota y al boy dessota, tal com lo havian deixat quan li varen posar, trobat fou per ells lo cos incorrupte del capitá de lladres. L'esglesia s'enterá del cas y endevinant en alló una obra de Deu en lo cos de aquell penitent, veneraren aquest cos des d'aquell punt en avant y ab lo nom de Sant Farriol lo oferiren á la adoració dels devots.

AGNA DE VALLDAURA.

SEPTEMBRE

1213. — Le 17, Mort de Pierre II, à la bataille de Muret. (Croisade des Albigeois).

1229. — Le 1er, Début de l'expédition contre les Sarrazins de Mallorque. Nuño, Comte de Roussillon, y figura avantageusement avec ses Roussillonnais.

1346. — Pierre IV reçoit à Perpignan les ambassadeurs de Venise et ratifie le traité d'alliance conclu avec G. de Cerveillon, gouverneur de la Sardaigne.

1493. — Le 21, Edit de Ferdinand expulsant les juifs de Roussillon et Cerdagne.

1642. — Le 15, Capitulation de Salces.

Poète et Ouvrier

Au sujet d'un article de M. Joseph Pons

Dans l'avant-dernier numéro de cette Revue
vous devez sans doute avoir vu,
en premières pages,
un article de Joseph Pons sur mon récent ouvrage.
Je ne jouerai point du madrigal
en déclarant à Pons, sans ambages,
que sa prose, comme sa poésie, est un régal.
J'ajouterai même pour mon compte,
et non sans quelque honte,
que ce brave ami Pons
ne pèse pas l'encens à l'once ;
il me donne tout simplement du « grand poète ».
Courte mais bonne l'épithète.
Ce « grand poète » est assez de mon goût
Mais ce n'est pas tout.
En outre de ce diplôme,
et probablement parce que chez l'homme
la poésie ne vient pas en dormant,
dans l'affaire d'un moment,
et qu'il ne faut pas y aller en confiance,
mais que le « génie est une longue patience »,
Pons me baptise aussi « grnad ouvrier ».
Ça, je l'accepte, sans me faire prier ;
et grandement je m'honore de ce titre.
D'être poète, c'est à un Autre qu'on le doit ;
« en naissant » on fut touché du doigt

par une bonne Fée ou par le Grand Arbitre ;
de sorte que ce souverain bien
ne coûte rien, ou presque rien.
Mais de poète à ouvrier, il y a une nuance.
Tout n'est pas « céleste influence » ;
On naît poète : on devient ouvrier.
Là le don, ici le métier.
Ah ! si la gloire n'allait qu'au mérite,
et non au patrimoine qu'on hérite !...
L'homme a soif de ce qu'il nomme « l'Idéal ».
Un travail achevé, dit-il, ce n'est point mal,
sans doute ; pourtant il y faut encore la flamme,
ce je ne sais quoi, l'Ame.
Qu'est-ce donc que cette Ame ? — Dame !
Pour la définir, nous avons les effets.
Quand devant un poème, un tableau, une statue,
œuvre haillonneuse ou somptueusement vêtue,
on reste soudain stupéfait,
puis l'on s'écrie : « C'est la vivante réalité ! »
cette œuvre doit avoir de l'âme, en vérité.
Ainsi l'âme d'un poème
ne serait-ce pas sa perfection elle-même,
en entendant par perfection
la pure représentation
de tel ou tel spectacle de la vie ?
Elle a beau faire, notre Imagination,
pour exubérante qu'elle soit, et jamais assouvie,
à la Nature elle ne donnera pas de leçon.
Souveraine, la Nature nous attend tous, tous nous convie ;
mais chacun la regarde à sa façon.
A l'un elle raconte peines et détresse ;
l'autre y communie en allégresse.
Pour celui-ci elle est un chuchotement

menu, qu'il écoute dévotement,
murmure d'humble source
qui coule discrètement
et ménage ses forces dans sa course.
Pour celui-là elle enfle toutes ses voix,
accorde tous ses instruments à la fois,
trompe, lyre, clairon, flûte, hautbois,
et parfois même se hausse
à l'orchestration colossale d'un Richard Strauss.
L'Ame est aussi bien compliquée que simpliste,
athéiste que déiste ou panthéiste,
naturaliste et réaliste que symboliste.
On chante sur tous les tons, dans toutes les gammes ;
mais c'est la voix qu'il faut assouplir et plier.
« Le style, c'est l'homme » ; c'est aussi l'âme.
Pas de bon ouvrier,
pas de bon poète,
S'il n'a point la servitude du métier
qui le contienne à la fois et le fouette,
et l'amour de la perfection
pour aiguillonner sa sublime ambition,
s'il ne s'applique point à suivre la Nature,
soit en vaguant, en toute désinvolture,
et cueillant ici et là, à l'aventure,
des rêves, qui ne sont jamais que des réalités,
soit en s'assujetissant à peindre la vérité
à grands traits, ou avec minutie ou préciosité,
l'écrivain, je le répète,
sera ce qu'on voudra, sauf bon poète.
Ce n'est pas « à l'éloquence qu'il faut tordre le cou » ;
il y a une âme dans l'éloquence, comme partout ;
c'est à la paresse, au lâché, au flou.
Perfectionnons nos instruments,

en suivant notre personnel tempérament,
et nous avons chance de vivre éternellement.
C'est pourquoi, si le chantre de « La Mare-Terra »
a reçu de la Muse un rameau de chêne-vert,
toi aussi, o rêveur exquis de « Roses y Xiprers »
cette même Muse de notre plaine et de nos montagnes,
pour lui rude et pour toi délicate compagne,
a ceint ton jeune front de fleurs des prés.

PAUL BERGUE.

El Traballador

Traduhit de *Lou Paisan*, cançó de Frédéric MISTRAL, per J. AMADE.

Sigui al plà, sigui 'n la serra,
Será sempre 'l traballador
La riquesa de la nació.
Cal que se traballi la terra :
Tant que del mon no 's veurá pas la fí,
Calrá qu' hi hagi bon pá y bon ví !

Deixalo corre per la vila
Aquell que pensa s'hi fer ric :
A l'hospital veurás, t'ho dic,
Qu'á la fí tot aixó desfila,
Mes al campestre un pobre home belleu
Es cent cops mès ditxós que no s'ho creu.

Qui se la passa mès alegre
Mès llibre qu'el traballador ?
Quan pels fronts corre la suhor,
Ell tot descalç balla sú l'era,
Y per l'hivern si cauen flocs de neu,
Amb palla mofla ell se calenta el peu...

Amor, Anyoransa y Pervindre

Busqueu l'home de cor? Busquèulo en l'aimant de sa patria.

La patria... ahont se trova el poble qu'hos ha vist naixer, riure, plorar; ahont vostre tendre mare feu vibrar un jorn goyosa cansoneta al glonxolar del bresol; ahont per falta d'atractius naturals, si aquestos no foren, un cor sensible inspirat en sublims ideals n'ha cantat d'aquella ja may sentides proeses. No menys n'ha cantat furtiva la llágrima relliscant poruga com rejolí indecis per la galta del emigrant al vèurer aquest per darrera volta son poble estimat la tomba de sos pares, lo niu de sa infantesa... Deixèulo plorar... sos planys consolen el cor... l'anyoransa ha deixat sentirse... Cant sublim d'amor.

Hermosa ma patria... La Vall del Tech, terra del Rosselló... Un gegant s'hi alsina, sos cabells son pur argent, al besarlos lo sol s'hi crean perles, llágrimes maternals... fonts de vida. Un poeta l'ha cantat lo príncep de nostre Parnás En Verdaguer.

Lo gegant, l'altiu Canigó... *coronat de plata y vestit de flors*, de flors banyantse vergonyoses com ondines galanes en els gorchs frescals de la serra ahont s'hi admiralla el cel mes blau, s'hi abeura el tímit y ajogassat isart qu'alsan son capciró pren plaher en el virolay armoniós del rossinyol saltant per munt de belluga-dissa branca... cantant sa llivertat.

Felissos paratjes alguns de vosaltres verges encare de petxa tirana!

Altiu lo Canigó... à sos peus tendra captiva engalanada, la vall explendorosa frescal y feconda... per tot aigua que mormola verdor, abondancia festa goijosa. Sos peus besats p'el Mediterrá. Digueu vosaltres, rialleres platjes de Banyuls, Elne, Argelés, no envejoses de la costa d'azur.

Hermosa ma pátria, més hermoses encare sas belles costums moltes d'elles avuy perdudes, rebutxades p'el cínich jou d'una civilisació qu'enganyosa y feixuga esmortueix la vera llivertat, ensorra nostres esperanses y desterra de la fumosa y familiar llar de casa, la prehuada parla de nostres avis, la llengua catalana.

Mil voltes felís quan de retorn à ma pátria, ab fruhició vessant, t'he revist sagrada llar fidel companya dels qu'avuy ploro; al

guspilleig del foch hospitalari tancades mes parpelles; contemplí els sagrats somnis dels bons jorns del passat que tan anyoro, l'alegra joya avuy perduda... els purs sentiments que no tornan.

Ja no refila en Mandet el rabadá gambadant p'els serrats de la carena, ni garla la Catrina airoses corrandes; tampoch barboteja dolsa y tendra melangía el cap de jotgla... tots son morts... Sols riu el recort.

A centes voltes, del fons de rialleres comalades, recolzat en el frescal brosatje à la sombra de florides sálides, al barbolleig d'un riu caiguent, rebutxades las congoixes y preocupacions espantadisses, renasqueren del passat les més tendres imatjes lletades pera l'aleteix de primavera, y aleshores abocansem les llágrimes als ulls y glatinme el cor, brollava de mos llavis un cant d'amor inspirat en els prehuats encants de ma terra benhaurada.

Quantes y quant nombroses impressions no s'oferian continuament à ma pensa tractantse de la felís contemplació d'eixa bona terra rossellonesa.

Cert, que la natura ornada ab profusió d'encants surgits d'una ma divina s'oferia ahir com avuy à mon admiració, més tractántse d'aquells encants morals qu'eran l'encís dels cors joyosos; desgraciadament com havían mimvat.

Mes d'una volta oí de llavis prudents l'esglay d'una justa queixa llensada als quatre vents qu'hem recordava el desmereixament de nostra bona y franca gent de casa.

Jo no sé d'ahont venen eixos aires infects y corromputs que marceixen tot quant trovan à llur pas. Sols sé que no deixen d'esser contraris à nostra prehuada felicitat d'ensemps. Sols sé qu'un jorn surgí feixuch un udoll monstruós y terrorifich d'un cós sangnolent y fratricida; sols sé qu'un baf verinós esmortuí l'energía de nostra individualitat, transformant nostres esprits en instruments passius d'una voluntat egoista; sols sé que no pocas voltes un viu desitj de curiositat, l'il-lusió d'un mesqui miratje acaba ab la vida d'un poble.

Demanéu à la realitat d'un trist passat quan més se defineix y pondera la virtut, y aquella imparcial y desinteressada vos respondrá ab justesa: quan l'aucensia d'aquèsta n'es manifesta.

Vritat de les mes veres, car no es pas qui viu am plena abondancia, qui desitja y nomena el bossinet de pá que li manca,

ants el famulench espotrassat qui desfallescut roda de porta en porta. Tampoch qui gosa de salut inmellarable en tot hora vos glosa las qualitats de la mateixa, ants el pobre malaltís qu'esllanguit somnía ab lo que no poseeix.

Aixís un poble que no 's cansa de barbotejar ni simbolisar per tot arreu la llivertat, de segur que lo que menys poseeix es aquèsta. Avuy oireu per tots als recons de nostra terra que som lliures, bé sabèm nosaltres lo contrari.

Tal volta ho érem més ahir sense tant d'aparat ni xarradissa; car segons ens demonstran certs aconteixaments calcats en la realitat de fets inegables hi hagué jorn *que sopa de senyor era de pastor, que bona cara, taula y llit del mes gran al mes petit.* Es à dir que fou temps de menys barboteix democrátich y mellor franqueta. S'ens permetía parlar en nostra aimada llenga sens necesitat de regirar la boca pera traduir nostra catalana pensa, no's venía com avuy l'opinió ni el pa de la familia; sabíam contentarnos de menys qu'es la mellor filosofía; per rès del mon deixaban de perpetuar les belles costums tradicionals d'algun día al plè de nostres festes joyoses, aplechs de germanor y de bon temps. Fins nostra vestimenta n'era de la terra. Mes belles qu'avuy les nines galanes cofades ab valiosa y brodada punta, també més garrida nostre mainada flamejant l'airosa barretina que per tot arreu apareixía joyosa y esbelta coronant frisats cabells jovenívols y testes argentades.

Ahir fraternitat, no 's nomenava per ésser de tots tan coneguda, la porta del vehí sempre era oberte, calíu per tots en la llar de la casa, sopluix p'el caminant y sempre un plat de sopa pera qui ho necesitava. Y tot això passava en nostra terra, la bella y hermosa patria catalana.

Temps hi hagué, en nostra aimada terra en que l'acció afillada per la rahó engranaba genials aconteixements; teixía manifestes proeses engendrades per la lliure voluntat, acomolant admirables grandeses y bells jorns de gloria; impulsaba al pacifich ciutadá à enlairarse dintre l'aptitut de ses facultats; reconeixía el valor dels fets y dels organismes escullint d'aquest últims als mes nobles y necessaris.

No era donchs d'estranyar el merescut aculliment reconeguty donat à la ferrosa y may robellada arada qu'ufana y goijosa esbadella y destría la seca terrosseda car sols per ella el poble 's sostenía.

No 's captava el sébre en escoles estrangeres sens posehir avants las intuitives nocions de les obligacions de tot ciutadá qual activitat se desplega successivament en si mateix, en la familia, en sa regió y en la societat. Com ens honravem de poguer dir per tot *« som catalans »* es à dir d'aquella regió tan hermosa com humanitaria, tan activa com religiosa de tan justes lleis com sabia administració.

L'estol de celebritats catalanes era nombrós y digne de rivalisar ab las més conegudes de las altres nacions.

Regnaba aleshores ab tot son explendor la cobdiciada autonomía filla de l'equitat y de la justicia, fi d'aspiracions nobles, senzeres, qu'animava y enhardía nostres cors ab las espurnes flamejantes y amoroses d'un pur sentiment casolá... regnaba aleshores pera desapareixer mes tart y tornar à náixer un día mes bella y esplendorosa que may, car temps arribaría en que l'anyoransa del bell passat avivaría el calíu de la nostra ánima tornant à la vida pera apareixer novament les belles y prehuades costums d'ahir que feren glatir nostres cors.

Nostra bella parla catalana expressaría ab armonía els mes tendres sentiments enaltits per una sublím inspiració y un esprit regional. D'en çi y d'enllá esclatarían prehuades melodíes relleuant cada volta la válua prehuada de la música catalana que tan bé sap amorosí nostre sentiment ab els ritmes armoniosos y populars que parlan à l'ánima del poble.

D'en si y d'enllá surgiríen estols de cantaires que per tot arreu enlairarían els esprits garlant las belleses de nostra terra y la pau sagrada de la llar: també hi pendría part el Rosselló l'aimat Vallespir: també surgiríen d'aquest recó pintoresch de la vella Catalunya planys d'anyoransa, com himnes de joya, corrandes festives, com goigs religiosos. Tothom sentiría à la llarga *qu'un poble sense sentiment es com un niu sense aucells, com un jardi sense flors, y en la flama d'aquest sentimen s'agresolarían nostra dret y llivertat.*

Part d'aquest bons auguris se realisan cada volta mes en Catalunya y fins fora de la mateixa. L'incarnació del carácter tipic y costums d'un poble sempre conta ab nombrosos admiradors. També en la soleiada y hermosa Provensa, esclata magestuós al remoreig de las aigues del Ródano, la ritmica parla del aimat poeta Mistral félibre de cor y patriarca de Maillane, felís cantor

de la riallera regió qu'el sol inonda ab sos raigts, garlant hi jamay marcida joya; ahont grandiosa s'enlaira l'hermosa Mireyo, obra mestra de l'epopeya idílica; recaptat joyell y fibra delicada del sentiment regional que tan bé cicella la varietat benhaurada d'antigues com may ovirades costumes enoblint l'amorosa pasió qu'esclata foguejanta coronant de gloria y de lloansa eterna al que com nosaltres sentí dels primers albors de l'infantesa la bella y armoniosa parla de la llenga de sos avis.

Felissos y benhaurats quins consagran un poch de temps segons sas facultats, siga ab la ploma, parla ó mélodía à l'inculcació d'eixos principis necessaris à la vida d'un poble.

Victor Vallespir.

Resolta Empresa!

A Mossen Bonafont,
Félibre Majoral de Llengua Catalana.

Los « Ays », Pastorellet, he rebut molt de grat!
Es llibre de capsal: se llegeix sempre ab gana.
Hi habeu. Majoral, à Llengua Catalana
Sos titóls mespreats dignamen realsat!

Com lo pagès, l'istíu, dins l'abundosa plana,
Espigola balent lo menut grill de blat,
Ab vos, Mestre, aniré cuillint la bona grana
Que sembraren los vells dins lo bell temps passat!

Irem dir als germans com mare nostre *es rica,*
Dolsa, clara, expressiva, ab tot llengua magica,
Una filla immortal del immortal llati;

Com per cantar-la bé no basta un serafí;
Com per ella un bon fill se prén de dols amor;
Com per la defensar se lluyta fins à mort!

Los 24 d'Agost de 1913. J. Borateu.

7e Année. N° 82 Octobre 1913.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

JOCHS FLORALS
de la CERDANYA

Nos lecteurs connaissent le nom de M. François Tresserre, un des principaux représentants de la poésie française en Roussillon. Artiste délicat, il ne perd jamais une occasion de glorifier son pays d'origine, cette belle Cerdagne, plus vivante et plus riche chaque jour. C'est justement lui qui a été chargé, lors des récents Jeux Floraux de Puigcerdá, du « Discurs de Gracies », Nous nous faisons un devoir de le publier ici même, et nous envoyons à notre excellent compatriote et ami l'expression de notre sincère sympathie et de tout notre attachement.

Discurs de gracies del Mantenedor, M. François Tresserre, Membre de la Academia dels jocs florals de Tolosa

Sobirana gentil, Illustres Senyors, Dames, Damiselles y Cavallers.

No mès quatre paraules.

Peró quatre paraules que 'm doldria no haverles dites. La mes simple cortesía y l' amor que sentím per la poesía y la Cerdanya les imposen.

Haig de remerciarvos primerament pel molt gran honor que m' heu fet, oferintme un lloch entre 'ls membres de vostre ilustre Consistori, y m' acosa 'l desitx de dirvos amb un dels vostres millors poetes, y encara amb major rahó que ell.

La cadira es per mi massa enlayrada
Lo lloch august, la tasca massa forta...
Mes, ho heu volgut ? Tinguémhi l'assentada !

Acceptéu donchs, en nom dels Mantenedors de Clemen-

cia Isaura, en nom dels poetes de l' Occitania, qu' en esta hermosa festa represénto, el mes viu agrahiment del vóstre company y amich.

Si m' atreveixo a expressarvos el meu agrahiment y tot el meu goig, en aqueixa admirable llengua catalana que es la vostra, y qu' a mi 'm vé un xich revessa, no anéu pas a creure, (jo 'us ho demano), que sia per una mera presunció. Peró, per un cerdá de Fransa, si la llengua francesa es la expressió habitual de son esprit, la llengua catalana, en que retrova les dolçors de la llet materna y del bressol, queda sempre, a travers del temps y de la vida, l'expressió ingénua ab qu' exprém son cor ses més sentides confidencies.

Heus aquí per qué, al trobarse en aquest raconet de terra, entre vosaltres, un catalá com jo so, sent vibrar son cor com el fill, qui havent vogat molt de temps per terres llunyanes, torna y truca a la porta de la casa payral cercant caliu y gaubansa en els brassos de sos més volguts germans. Aprés d' havervos remerciat per l' honor, vull remerciarvos també pel profit que m' aporta — qu' aporta a cad' un de nosaltres — la present festa de Jochs Florals.

Una tan explendént jornada es, en efecte, per tothom una lliçó de poesía, de patriotisma y de germanor. Restant fidels à l' inspiració regional y a la llengua de l' avior, els vostres poetes, Senyors, ens demostren ab la joyosa lírica de llurs gloses y poémes, que ni la Grecia, mare de las Muses y dels Deus, ni aquella Roma, ávia adorada dels Clássichs, van atresonar per si soles el secret de l' ideal Bellesa. Tota la poesía no 'ls pertenyia, nó. Car, com en Homer, com en Virgili, aqui 'n teniu — poesía, en la línea armónica d'eixes serres, en l' eterna cansó de nostres rius y xaragalls, en els llavis del pastor que 'ns guarda les ovelles dalt les comes del Puigmal — y els uls de nostres belles Cerdanes no destellen pas ab menys gracia, y candor que 'ls ulls de Cloé, de Lesbia, o de Nausicaa, filla del rey Alcinocis. Enorgullits podem donchs estar d' aquesta Cerdanya nostra, hont rau tanta poesía — y felicitem als poetes que

'ns la saben entreveure. Gracies a haverho entés aixis, els poetes, la vostra regió ha pogut donarvos el meravellós esplet del Renaixement, inaugurat mitx ségle enrera per en Victor Balaguer, en Rubió, en Milá y Fontanals — Renaixement que 's es anat expendint explendorosament en el curs dels anys, ab el geni épich de Mossen Cinto, ab el geni dramátich d'en Angel Guimerá y d'en Rusiñol, mon amich que saludo aqui, ab el geni lírich d'en Maragall, d'en Costa y Llobera, d'en Francesch Mateu, ab el geni pictórich y de precisa observació de mon ja antich amich Narcis Oller. Gracies a que 'ls vostres poetes han estimat la llur terra, ses tradicions, ses costums y, ab la llengua dels avis, la llibertat patrimonial, *Catalunya* s'es revelada al mon *com el més bell exemple de cultura regionalista* que pugan desitjar el sociólech, l' artístich y el pensador.

Es aixís, com els poetes son sempre capdevanters de la civilisació y que 'ls pobles els segueixen, freturosos de veritat social, de esperansa y de confiansa. Canten aquells « del avuy vé 'l demá » ; els altres els escolten ; a la mitja paraula ja els entenen ; y un' auba de superbes ambicions s' aixeca. La bandera de les quatre barres rojes flameja al buf rebut dels cimals del somni ; y es, en el bull de l'entusiasme que promouen l'esforç realisat, la justicia entrevista, que tot la poble exclama :

Bandera de la patria
desplega ton satí
que tots a la tev'ombra
tos fills hem de segui...
qu' ab tu tots volem viure
y ab tu volem morí !...

Y quan ens han donat eixa superba lliçó de patriotísme, els poetes catalans coroneu encara llur obra afeginthi una lliçó de fraternitat.

Que, per ventura, hi há pais millor per entendre eixa lliçó de fraternitat que la Cerdanya ? — D' abdós costats de la frontera una mateixa raça s' ofereix les mans... Tal

que les dues meytats de una taronja partida, conserven el mateix such, el mateix parfum, el mateix gust, abdues meytats de la Cerdanya, de Montluis a Bellver, de Carlit a la Tosa, conserven y evoquen el mateix culte ancestral. Que 'l destí 'ls haja fet fill de Fransa o bé d' Espanya, tot Catalá te l' anima entusiasta, ardente; infinidament oberta a l' amor y al Ideal,

Y aqueixa simpatia, de Catalunya al Rosselló, del Empordá al Conflent, de Cerdanya Francesa a la Cerdanya Espanyola se manifesta en els gestos més espontáneos — y els homes y les coses d' abdós paisos, ens desperta a tots una tant reciproca emoció, que fa quotidiá 'l camvi de glorificacions y homenatjes...

Per çó, si un dia en Mistral dedicá als catalans una vibranta Oda d'amor; un altra dia, en Verdaguer, celebra en un immortal poema el Canigó y el Rosselló. Ara, el mes entrant, els poetes de Tolosa, commemorarán la batalla de Muret, hont el vostre rey Pere II morí tan noblement defensant el nostre poétich Mitjdía de l' invasió dels guerrers del Nort, y avuy mateix acabéu vosaltres d' aplaudir les brillants estrofes que 'l guanyador de la nostra Flor natural dedica al pont Gisclar y a son engenyer vencedor y martre. No m' extendré ja mes, sobre aquest particular; peró permeteume, Senyors, que d' aquesta triple lliçó de poesía, de patriotisme y de germanor, apenes indicades, ne faci, en vostra nom, homenatje a la bellíssima Sobirana que presideix l' actual festa de les Flors. Sa Magestat resplendeix; les estrofes han caigut desfullades a sos peus; y tots nosaltres rendim acatament a sa gracia y a son dolç somrís.

Si es vritat qu' un jorn el mon va perdres pel pecat d' Eva, la hermosa, les Musses y la dona — de qui es patenta idealisació, la Reyna que aquí ens presideix — ens han tant be consolats, que no crech que avuy, Senyors, cap de vosaltres puga anyorar el Paradís...

D' aquesta ideal jornada de poesía y de nobles emocions, vull ne remerciar també à l' Ajuntament de Puigcerdá y son

distingit y simpátich Alcalde, que ha tingut l' alta cortesía d' invitar a venir aquí, a la molt illustre vila de Puigcerdá, capital de la Cerdanya, per rebrer l' abrassada material de germanor, a tots los poetes catalans, rossellonesos y llenguadociáns.

No menos haig de remerciar a les altes personalitats espanyoles y franceses, qual presencia aquí pot fernos esperar l' *entente cordiale* que tots desitjém ; y que, iniciada pels poetes, podría 'l día de demá esser conclosa pels diplomátichs.

Animat de tant falaguera esperança, jo saludo particularment al molt distinguit president del Consistori, el senador D. Emili Junoy, al diputat a Corts don Eusebi Bertrand, al diputat provincial D. Thomás Montagut y al diputat dels Pirineus-Orientals M. Brousse, M. S. lo Prefet Bertin. Mercés, senyors, pel vostre encoratjement, qu' es preciós dels poetes y consolador pel filosof, en quant ens diu que per damunt de las contingencias de la política, l'unió dels homes de pensament y de cor, es ja un fet en l' Ideal. Saludo també als senyors Barrère y Cot de Bourg Madame, y al Consell Municipal de la mateixa població, per els qui res de lo que en bé de la Cerdanya sigui may los es indiferent, com acaben de donar prova ab el coadjutori qu' avuy ens han prestat.

Saludo igualment als Illustríssims bibes de Perpinyá y d' Urgell, que ab sa presencia moral a nostra festa sembla qu' han volgut recordarnos que la poesía primitivement prengué la forma de l' himne y que tot himne es, en essencia, una pregaria : que cantant, nostres poetes, a les Verges de Nuria, de Font Romeu y del Remey, son tots ensemble fidels à l' historia literaria y a les tradicións piadoses d'aquest país.

Aixi mateix saludo als senyors D. Agustí Manaut — D. Francesch Simon — don Miquel Salvadó — y D. Salvador Andreu, distinguits donadors qu' han sigut per aquest Certamen, les quatre marbres columnes del pórtich pel

qual he vist passá les Muses ab llur corteix de lires y de flors.

Remerciém ademés la munificencia del Casino Cerdá — de la Comissió Gestora de la carretera de la Molina — del periodich « Ceretania », de la Communitat dels P. P. Escolapis — ab que totes eixes entitats han provat ben bé que, en la venturosa Cerdanya, igual qu' el sol y l' alzur invadeixen tots els recons de l' horitzó, arriba a tots als cors el ressó de poesía.

Ben coralment ademés remercío a tots els amichs de la Prensa espanyola y francesa. La Prensa es com la llengua de que 'ns parla 'l fabulista Isop, lo millor y lo pitjor. Avuy, proclamant la gloria de nostres poetes, exaltant els explendors d' aquesta Festa y la fama de Cerdanya, la Prensa es lo millor que pot haverhi. Que sía la Prensa benehida !

Finalment, y abans de separarnos, mil mercés à vosaltres Poetes llorejats — y també als que ho seréu demá — Tot cantant la hermosor de la Cerdanya, ses costums y tradicions, ses Verges, ses llegendes, sos pahisatjes y sos *sports*, heu feta una obra de pietat, de patriotisme, de pau y de Bellesa. Y si, un jorn, enganyat per la visió encantadora de vostres versos y l' exaltació de vostre sentiment, arriba l' erudít a confondre la montanya de Cadí ab el Parnás, y cerca en l' estany de Puigcerdá les fonts de l'Helicon, hont aveuraba 'l caball Pegás, y hi acudíen les deeses ; vosaltres, estimats Poetes, ne tindréu la culpa. Pero d' eixá culpa us en sem franchs ja a l' avança.

Tot poema es sempre un bé ; y son lloables tots els tributs à la grandesa de la patria.

Y feta aquesta professió de fé, aquí acabo, demanantvos que crideu ab mí : Visca Puigcerda ! Visca Cerdanya ! Visca Catalunya sempre renaixenta, sempre gloriosa, sempre immortal !

François Tresserre.

LA FONT DEL AMOR

de Perpinya

La font del amor
d'aigua regalada
es mon lloc d'honor
de cada vesprada.

En sent a l'istiu
hi vaig cada dia
que allí tot somriu,
tot dona alegria.

Après de sopar
prest m'hi dirigeixo
qu'enlloc puc trovar
lo que allí hi frueixo.

Que quan el jorn mor
i la nit avança
es quan sent el cor
mellor delectança.

L'ardit jovincel
s'hi trova ab l'aimada
gosant sota un cel
ornat d'estelada.

Sota el vert doser
que 'ls arbres teixeixen
marit i muller
l'amor i gaudeixen.

També hi van els vells
d'esquena encorvada
a oir dels aucells
la bella cantada.

La font del amor
es font d'alegría,
els malalts del cor
aneuhi algun dia...

Agost de 1913.

Joseph Gibernau.

OCTOBRE

1243. — Jacques 1er, roi de Mallorca, se marie, le 4 octobre, à Perpignan, avec Esclarmonde de Foix.

1285. — Philippe III, le Hardi, meurt le 5, à Perpignan. (Fin de la Croisade prêchée, par le pape Martin IV, contre Pierre d'Aragon qu'il avait déclaré déchu de la couronne, au profit de Charles de Valois).

1542. — Le 1er octobre, le Dauphin, fils de François 1er, ayant échoué devant Perpignan, se réfugie en Languedoc, après avoir saccagé le Roussillon.

J. Badua.

LA FESTA DE L'ANTON

Dans un joli coin de Prades, une *horta* ensoleillée, vient d'avoir lieu une charmante fête d'art, qui, pour n'avoir revêtu aucune solennité officielle, n'en avait que plus de beauté.

C'était la fête de l'Antón, modeste jardinier catalan, dont le buste, œuvre vigoureuse de Gustave Violet, trouvait sa place naturelle au milieu des fruits et des légumes. Il y eut, pour cette inauguration, de caractère intime, des vers et de la musique, le tout précédé d'une allocution du sculpteur. Nous la reproduisons ci-dessous, ainsi que les poésies d'Albert Bausil et de J.-S. Pons, qui furent lues alors. C'est le maître Déodat de Sévérac qui s'était chargé de la musique d'une cantate de circonstance écrite par Gustave Violet

Parlament d'en Gustau Violet

Amics y Companys,

No sigueu pas portats à pensar que l'inauguració del bust de l'Anton sigui una fantasia sens sentit ! No ! Es una cosa seria, y tots els amics la fem amb una dolsa emoció.

Donchs deixem la s'esbravar una estona, aqueixa dolsa emoció, que ja prou emprés donarém el vol à les cantarelles. Aquesta obra, sigui la que sigui, que lo temps l'encamini o no, vos asseguri que ha estada feta amb tota la meua ánima. Aixis l'he feta perqué l'Anton es per mi un dels tipos els mès complets de la rassa catalana ; y això de la rassa catalana es lo mès gran que hi haji pel mon. Si, amichs y companys, la rassa y la terra son les coses que hi tenim de portar la mès gran estimació ; es aqui que es tot el nostre genit, es aqui que es tota la nostra sang.

Y ara, perqué l'Anton aixerit y valent ha sigut per mi un dels tipos els mès complets de la rassa catalana ? Perqué la buscaríeu sens la trovar, aqueixa rassa, en els palaus cofats de blaves lloses. La rassa catalana es pels camps ahont xiula la tramontana, es à la vora del mar inmens, pels camins arruixats de sol, per les plasses y carrers ahont la gent brunzineja com les abelles. Es una rassa de pagesos, de mariners, d'hortolans y de pastors com eren les antiques rasses bibliques. Es ben be filla de la seua terra y pastada amb la seua sang, com ho es el gra de blat, com ho es el rahim vermell.

La Fransa, la nostra Fransa, prou prou que l'estimem, y tant y mès que qualsevol, que ja ho podrien dir els vinyers de Peyrestortes, les ciuredes del Boló y les collades de la Perxa. Mes l'estimem amb el gran amor ferreny que se porta a una mare ; y a la nostra terra, al nostre Rosselló, li portem aqueix amor carinyós de maynatge que sab inspirar una avia.

Es per això que tot Catalá, sigui el que sigui, tornant de lluny, se sent reviscolar y els ulls se l'hi entelen de llágrimes, quant veu cap allá, al fons del cel que clareja, el pare de tots, la rael de la nostra terra, l'ample Canigó vestit de blau.

L'Offrande au Jardinier

Tu méritais de te survivre en cette image,
Dans une simple et lumineuse éternité,
Homme de mon pays, travailleur humble et sage,
Moissonneur inconnu des gloires de l'Été !

Tu méritais ce buste, et ces chants et ces rimes,
Et toute cette joie éparse dans les cœurs,
Toi qui vécus courbé sans regarder les cimes,
Pour le simple plaisir de cultiver des fleurs.

Tu méritais cette petite apothéose,
Parce que tu vieillis sans désirs et sans bruit,
Toi qui mis ton orgueil dans l'éclat d'une rose
Et toute ta fierté dans la pourpre d'un fruit !

Tu méritais à tout cela de te soumettre,
Car tu ne savais pas, ô dieu terme mortel !
Qu'un jour on cueillerait ces fleurs que tu fis naître
Pour en faire une gerbe au pied de ton autel.

Je te salue avec mon âme catalane,
Frère fleuri du vendangeur et du berger,
Qui recueilles dans tes rudes mains paysannes
Les présents délicats et blonds de nos vergers !

Regarde ! C'est ta fête aujourd'hui, sur la terre.
La nature épuisée est lasse comme toi...
La vigne vierge et le mûrier pariétaire
Traînent comme un manteau fané de l'Été-roi.

C'est l'automne sur les jardins et sur toi-même.
Le ciel a la douceur d'une robe de lin,
Et le cortège échevelé des chrysanthèmes
Epanouit pour toi des grâces de déclin...

Les femmes du Conflent reviennent des fontaines.
C'est la saison du calme et de l'apaisement,
La saison qui convient aux âmes plus sereines
Pour goûter ce symbole et ce couronnement.

Vois ! le musicien, l'artiste et le poète
Sont venus t'arracher, ce soir, à tes sillons
Pour célébrer ces géorgiques, — car ta fête
Est la fête de la beauté du Roussillon !

Reste debout dans les clartés et dans les arbres,
Joyeux parmi les soirs qui passent, et pareil
A ce grand Canigou de lumière et de marbre
De qui les neiges d'or chantent dans le soleil !

Albert Bausil.

❖

L'Anton

Bé mereixes, Antón, que 'l bronze incorruptible
eternisi ta cara y ton agut clatell,
els ulls vispillejants de fura o de volpell,
y dels llavis l'entesa riota inconfundible.

Oi ! T'han fet tal com ets ! L'esculptor ha pastat
ta franca fesomía am sa má d'obra fina,
seguint, amorosit, tots els fils de trenyina,
que l'aranya dels anys en ton rostre ha filat.

No val per esse hermós de tenir la pell blanca...
L'oliu que dona l'oli es tot escoixetat ;
y si es llís y rodón y clar el vi muscat,
fes compte que del cep es nuosa la branca.

Y en ta vida has estat com un aibre fruitós,
ben arrelat y plé de sava generosa ;
prou ho sabria dir, la Nanna, ton esposa,
si 'l treball mès ferreny l'has trobat enfadós.

Y ja ho diuen també les rufes de ta cara
que les mans han tingut y l'aixada y 'l magall ;
mentres baverdejaven les dones en el rall,
t'amorraves, y ferm, sobra la terra avara.

Y no n'hi havía prou del dia... Y qu'hi fá
que s'haji fos el sol pels estanys de Nohedes,
que s'haji enfosqueit el riu en les vernedes ?
Passa una ombra 'n la nit: Es l'Anton. Doncs hont va?

Pensaríeu que vol parar una esparrenguera,
y que li diu la carn tendre d'un llapinot ?
Ni 'l pensament ! Mireu com s'arrapa 'n l'ermot,
y vola 'l tall lluent de l'eïna lleugera !

Cuan la lluna rodola pels cims de Canigó
mireu com peu descalç corre 'n la gleva triça,
obrint ullal y ambega à l'aigua escampadiça !
Mireu com el blat-d'india saluda 'l donador !

Aixis deixa 'n la nit ses feixes conreuades,
y va al jornal, engallardit per l'aspre fret ;
l'alba 'l troba llaurant pels volts de Codalet,
fresc com ella y alegret com una cogullada.

Es el Canigonenc, Antón, que t'ha colrat...
es aquesta montanya hont tot l'ivern hi neva...
Y has tant glevagirat amb la rella y l'esteva,
bon sembraire y boer del Conflent regalat !

Sabías abraçar 'l camp d'userda amb la dalla...
En l'era, per devant del mas assoleiat,
donaves al flagell un balanç encertat,
fent volejar, resseca y polsosa, la palla...

Tot ho feias am seny : cavar y escocellar,
fins penjar pels aucells una inmóvil patota,
y, sempre conservant ton entera riota,
menaves el treball de garrigue y de plá...

Y quí no se 'n recorda, Anton ?... Cascabelleja
allá un parell de mules amb el rojenc plomall...
Es l'Antón traginer que porta ceba y all,
el vi blanc, l'oli clar y 'l meló que mulleja.

Y — feina catalana ! — has estat terriçer...
t'ha refrescat les mans una argila manyaga,
y has arrodonit poals hont l'aigua que s'amaga,
com la llet en la teta es d'un gust tant dolser !

Mes si has estat valent, prou calcóm t'ajudava !
Per esser confiat teníes un secret :
Principi del treball era un bon refilet,
Y la cansó 'n ton braç feia pujar la sava.

Y vetaqui perqué l'esculptor ha pastat
ta franca fesomía am sa má d'obra fina,
seguint, amorosit, tots els fils de trenyina,
que l'aranya dels anys en ton rostre ha filat.

Y ha posat el teu bronze'n l' hort qu'encar regeixes,
amablement alsat sobre un tall de granit...
Y cada primavera, el gall-puput ardit,
hi aturará son vol, boy saltant per les feixes.

Hi deixarán un róssec el cargol y 'l llimau :
s'hi enfilará la mongetera embalsamada ;
s'hi esgranará la pluja en dolça relliscada,
y sempre 'l mirará l'ample Canigó blau.

Y rodejat de brunzinadores abelles,
semblarás un Deu Terme, que vetlla paternal,
su 'ls aibrets y 'l llegum, y que fa del parral.
rossejar poc á poc les riques penjarelles.

Joseph-Seb. Pons.

Pour nos régions de France

Visite du Président Poincaré à Frédéric Mistral

La visite officielle du chef de l'Etat au grand poète et cher maître Frédéric Mistral a produit dans la France entière une vive impression. Cette visite, si émouvante en sa simplicité, est d'une trop haute portée, on le reconnaîtra, pour que la *Revue Catalane* ne vienne pas s'en réjouir à son tour et y voir l'assurance que les idées axquelles, dès sa fondation, elle a donné son adhésion complète, trouveront dans les sphères gouvernementales un écho plus profond et plus fidèle. Frédéric Mistral lui-même a tenu à dégager la signification du geste officiel : il faut que la *Revue Catalane* reproduise, elle aussi, les belles et encourageantes paroles du vieillard de Maillane, toujours aussi jeune, aussi sain, aussi vivant. Elles ont fait tressaillir nos cœurs ; elles doivent rester gravées dans notre mémoire, avec toute leur noblesse, leur grandeur et leur caractère d'éternité.

Allocution de Mistral

Monsieur le Président,

Je me garderai bien de prendre pour moi seul le grand honneur que vous me faites.

En veannt saluer dans mon humble village le poète provençal qui ne l'a jamais quitté, vous témoignez très haut vos sympathies de patriote *pour ce régionalisme dans lequel notre France aura, j'en ai la foi, son rajeunissement.*

Ils sont nombreux, de plus en plus, ceux qui, pour conserver la beauté du pays et le bonheur d'y vivre, souhaitent le maintien de ce qui fut le charme de nos vieilles provinces : les coutumes les costumes, les traditions, les dialectes et toutes ces variétés qui expriment la vie d'un peuple vraiment libre et qui enracinent la race au terroir des ancêtres.

La province, avec son nom et sa délimitation d'origine immémoriale, la province, avec son histoire inscrite sur les monuments, son climat, ses paysages, où l'habitant s'est appareillé, démontre clairement qu'elle ne veut pas mourir.

Et elle ne mourra pas cette Mère des Paysans et des Soldats de France ! J'en atteste les cuirassés de la flotte française sur lesquels refleurissent les noms de la Lorraine, de la Bretagne, de la Provence !

A chaque oiseau
Son nid est beau.

A chasque aucèu
Soun nis es bèu.

dit un proverbe provençal.

Monsieur le Président, soyez remercié pour la signification qui surgit de votre voyage au cœur de nos provinces trop dédaignées depuis quelques siècles et que votre « tour de France » si justement applaudi, soit un réconfort nouveau pour leur reviviscence ».

Le salut à Mistral

M. Poincaré salue alors le maître en ces termes :

Cher et illustre Maître,

A vous qui avez élevé, en l'honneur d'une terre française, des monuments impérissables ; à vous qui avez éclairé de votre soleil nos imaginations assombries ; à vous qui avez relevé le prestige d'une langue et d'une littérature dont notre histoire nationale a lieu de s'enorgueillir ; à vous qui avez dressé dans nos souvenirs les figures immortelles de Vincent et de Mireille, de Calendal et d'Esterelle ; à vous qui avez chanté en des stances inoubliables les magnanarelles et les gardians ; à vous, le noble poète du Rhône et des Iles d'or ; à vous qui, en glorifiant la Provence, avez tressé à la France elle-même, une verdoyante couronne d'olivier ; à vous que, il y a plus d'un demi-siècle,

Lamartine saluait déjà comme un nouvel Homère et dont le premier livre lui apportait, disait-il, dans sa mélancolique retraite, une goutte de rosée, une haleine du matin, un rayon de lumière ; à vous qui avez vécu entouré de l'admiration universelle et qui êtes resté fidèle à votre cher mas de Maillane ; à vous dont les générations futures se passeront à travers les âges, comme des fleurs qui ne se faneraient pas, les poésies divines ; à vous, auguste maître, j'apporte aujourd'hui le témoignage de reconnaissance de la République et de la grande patrie.

M. Poincaré donne l'accolade à Mistral.

Traydora !

Eren tres capellans cap als gorchs de Nohedes
Fusill al bras muntant ab un cassayre adret,
S'assenten per menjar al mitx de les pinedes,
Mes un d'ells, nyany als dits, esmorsava tot dret.

Alba pura de juny teixida d'unes sedes !
Lo bosch se despertava à l'ayre casi fret.
De tant en tant se sent algun belar de fedes.
Un bri poeta, aquell, per l'espectacle atret,

Passejant los ulls, veu, devant seu, grossa llebre,
Ben quillada escoltant, y per sens falta rebre
Las veus, girant al só d'una orella 'l forat.

Sens moure 'm dich : « Turill, cuyta te, la peluda !
Escopetada arreu la madrana saluda.
Ella... ne mostra l'anque al cassayre apurat.

Lluís Salvat.

Cinquante-deuxième Congrès

des Sociétés Savantes de Paris et des Départements

à Paris, les 14, 15, 16 et 17 avril 1914

Questions proposées à la Section de Linguistique

1. Vérification d'une loi phonétique générale au moyen d'une langue particulière.

2. Explication d'une loi phonétique au moyen de la phonétique expérimentale.

3. Explication d'un fait morphologique d'une langue donnée par une loi de morphologie générale.

4. Etudier la création ou la disparition d'une forme grammaticale.

5. Limites géographiques d'un fait linguistique.

6. Rechercher en quelle mesure les limites géographiques d'un fait linguistique concordent avec les limites géographiques naturelles ou avec les limites des provinces politiques ou religieuses.

7. Etude d'un parler au moyen de la phonétique expérimentale.

8. Vocabulaire d'une localité, aussi complet que possible.

9. Différence entre le vocabulaire de tel village et celui de tel autre village voisin.

10. Relever, dans une localité, les termes techniques relatifs à l'exercice des métiers, et en particulier les termes relatifs à l'agriculture et aux industries locales.

11. Etude sur le changement sémantique des mots empruntés par un métier à un autre, par un milieu social à un autre, par une localité à une autre, par une langue à une autre.

12. Changements phonétiques, morphologiques, lexicologiques et sémantiques, survenus, d'une génération à l'autre, dans le parler d'une même famille ; essayer d'en déterminer les causes.

13. Emprunt d'une habitude syntaxique à une langue étrangère.

14. Les noms de personnes (noms et surnoms) et de lieux dits en l'Ile de France.

15. Dresser la carte linguistique d'une localité et de ses environs.

16. Déterminer l'influence de l'émigration et de l'immigration sur le parler d'une localité rurale.

17. Déterminer les différences de parler qu'on peut observer entre les habitants d'une même localité ou d'un même quartier de ville ; rechercher les causes de ces différences.

LA COMPLANTA
del Pont Gisclar (1)

Premi de la Flor Natural en els Jocs Florals de Cerdanya celebrats en la vila de Puigcerdà.

I

Al matí, les campanes
l'han galejat ;
A la tarda, brandant-lo,
ja l'han plorat
El trágic espectacle
diu tristement :
ay ! que van de parella
goig i torment.
Que si 'l sol de la gloria
fa resplandó
L'ombra de la mortalla
vé a trascantó :
Que si fulles i palmes

(1) El pont Gisclar està situat en la via férria eléctrica de Villefranche a Bourg-Madame. Després d'haber fet amb éxit les probes de aquest pont metálic, el seu inventor l'enginyer Gisclar, mori en la catástrofe ferroviaria ocorreguda el mateix dia junt amb altres companys quan retornaven a ses llars.

llors li hant teixit,
Els xiprés funeraris
l'han adormit.
I al repic de campanes
ve 'l trist brandar :
Gloria i mortalla criden :
Gisclar ! Gisclar !

II

Aimadors de les serres
del Canigó :
Els que anèu à Cerdanya
pel Rosselló :
Pelegrins fervorosos
que, amants, pujèu
A visitar la Estrella
de Font-Romeu :
Ardits excursionistes
que amb el front alt
Escaléu les Boulloises,
Cadí i Puigmal :
Brau soldat de la Fransa
que a Mont-Louis
L'honor de la bandera
vetlles sumís :
Sabis, poetes i artistes
qu'escudrinyéu
Els secrets i belleses
del Pirineu :
Gentades del Ariege,
del dóls Capcir ;
De les dugues Andorras
i 'l Vallespir :

Al contar les ausencies
en vostra llar,
Prou faréu remembrança
del Pont Gisclar !

III

No 'l feu pas el diable
en una nit :
Ni les fades que juguen
dalt de Carlit :
Ni les hostes romanes
en sa invasió ;
Ni les gents de Cartago
ni del Marró
Obehint plans de guerra
i esclavitud,
Qu'es un fill de la Fransa
del segle vint,
Qui entre roques el penja
damunt del riu :
Mai perqué un poble fassi
a un altre esclau,
Mes com brot d'olivera,
símbol de pau :
Un nou llas de Cerdanya
amb Rosselló ;
Abrás d'Espanya i Fransa
de germanó.

IV

Un abisme entre roques
obra la Tet,
Que al mirar la fondaria

deixa 'l cor fret.
De son llit a una alsada
de cinc cents pams,
Sols hi passava l'áliga
d'aquells voltants,
Mes el geni d'un home
un jorn digué:
— Eixa volada altiva
jo la faré, —
I amb ferro i argamassa,
pedra i rocam,
Junta amb un pont les roques
penjím, penjám,
L'obra es ben resistenta:
tan gran l'invent,
Que hi passarán gentades
muntant un tren.
El primer de provar ho,
es l'inventor:
Plá i montanya l'aclamen
triomfador.
Fruint de la victoria,
mes alt se 'n vá:
Es la Gloria que 'l crida:
se l quedará?
No ha pas tornat encara!
— Ni vindrá mes:
que 'l vull per héroe i martir —
diu el Progrés.

—

Mai com avui els pobles
han galejat
Com avui les gentades
mai han plorat.

V

Are al passar-hi l'áliga
diu — Qu'es això ?
L'home fa una volada
tan gran com jo —
Els isarts al topar hi,
resten parats :
— El camí que teniem
ja no es d'isarts,
Que l abim insondable
s'ha fet planer,
I on l'home no hi passava,
vola lleuger. —
— Qui ha fet aquest miracle
tant portentós ? —
— El geni d'una rassa,
mai en repós. —
Qui aquet gegant que passa,
aquí ha sospés ? —
— L'empenta de la Fransa
cap al progrés. —
— Quin nom immortalitzen
cel terra i mar ? —
— Gloria i mortalla diuen :
Gisclar ! Gisclar !

M. Fius i Pala.

Les Pyrénées Méditerranéennes

Nous avons parlé en son temps du remarquable travail publié par M. Sorre, sur les « Pyrénées Méditerranéennes », étude de géographie biologique, dont une très grande partie intéresse notre région. Plein d'aperçus nouveaux, ce travail mérite qu'on s'y arrête. M. Sorre, qui connaît bien le pays catalan et compte parmi nos amis, a eu l'aimable pensée de nous communiquer les pages suivantes, que nous nous faisons un plaisir de reproduire en conseillant à ceux de nos lecteurs qui se sentent particulièrement attirés par cet ordre d'études à entrer plus avant dans la connaissance des idées originales de l'auteur.

LES PAYSAGES

I. — Le défilé de Leucate

Lorsque le voyageur arrivant de Toulouse, encore sous le charme de l'aménité des plaines aquitaniennes, s'engage dans l'étroit défilé qui conduit de Narbonne en Roussillon, il éprouve l'impression la plus forte et la plus durable. La voie suit le pied des collines, tout le long de la frange intérieure des étangs. Les vastes étendues saumâtres qui la bordent prennent sous l'ardent soleil les teintes roses et mordorées les plus étranges ; de distance en distance une pyramide de sel jette un blanc étincellement ; la nappe fastidieuse des pampres reparaît à chaque élargissement de la plaine littorale. Une ligne de collines blanches et rouges ferme l'horizon sur la droite. Au-dessus de tout cela plane une odeur de fièvre. Il faut voir cet inoubliable pays à l'automne, quand le souffle furieux de la tramontane dénude les arbres chétifs, tous courbés d'un même angle vers le S.-E., couronne les courtes lames d'une crête blanchâtre et sur le rivage dessèche le sol qui se soulève par plaques et se tache d'efflorescences salines. Sous le même ciel, les étangs du Bas-Languedoc ne présentent rien de comparable en désolation (1). Cependant, au milieu des vignes, on aperçoit un cube blanc qui est une maison isolée ; au loin, on distingue quelques groupements tassés dans les

(1) Michelet, 121, 141 et Vidal de la Blache, 199, 352.

coupures des rochers, villages de vignerons comme La Palme, Treilles et ses Caves, Fitou qui descend de la colline sur la route. Toute trace de vie humaine disparaît après Fitou.

Le passage se réduit alors à une étroite corniche au pied du plus oriental des anticlinaux que les derniers plissements pyrénéens ont comme moulés autour du noyau ancien des Corbières (1). La garigue tombe à pic sur l'étang et les deux misères se joignent. A la base du rocher garni de maigres touffes de genévriers et de romarins sourdent des eaux salines encombrées de roseaux, de cypéracées et de potamogetons (2). La chèvre même y trouve à peine sa pâture.

On gravit le bord du plan, la nature demeure inclémente. Des failles nombreuses disloquent le calcaire et mettent à nu dans les fonds des marnes de toutes les couleurs (3). Dans ce paysage chaotique, l'œil ne trouve rien qui le repose. D'âpres parfums flottent dans l'air, venus des distilleries de lavande et de romarin. Point de sensation qui ne soit violente. Quelques pauvres villages, Opoul, Périllos se sont longtemps contentés des maigres récoltes de céréales que leur donnait un sol desséché, insuffisamment fumé par les troupeaux (4) ; mais leur dénuement était extrême. Les collines étaient trop pauvres pour nourrir des moutons, les bergeries n'abritaient que des chèvres. Cette terre est décidément inhospitalière et rien ne saurait, semble-t-il, la rendre plus clémente. Au XVIIIe siècle, les autorisations de défrichement n'ont servi à rien ; de nos jours, l'extension de la vigne n'a que faiblement atténué la misère (5).

Mais si, quittant la garigue, on regarde vers la mer, des groupes de cabanes, épars sur le bord oriental de l'étang, révèlent un mode d'activité humaine tout différent. Ces établissements de pêcheurs sont fort anciens. A l'époque romaine, l'abondance des poissons dans les eaux vaseuses de l'étang avait déjà frappé les voyageurs (6).

(1) De Margerie, 124, et De Margerie et Schrader, 125, 580.
(2) G. Gauthier, 100, p. CI.
(3) Déperet, 66, 7.
(4) Abbé Torreilles, 190, 7.
(5) Densité km., Opoul, 23 h., Perillos, 4 h. (1901).
(6) Desjardins, 69, et Lenthéric, 121, 2e p., chap. II.

Cette adaptation très antique et très stable de l'activité humaine a quelque chose de particulièrement frappant dans un canton où les hommes ne semblent que passer. Ce morne défilé a vu, en effet, bien des peuples : Celtes, Latins, Germains venus du Nord, Arabes venant du Midi, et peut-être d'autres qui n'ont pas laissé les traces aussi visibles et certaines de leurs migrations. Les routes se succédèrent là, presque sur la même assiette. Du chemin de fer on aperçoit les vestiges de la voie Domitienne (1). Cela montre l'importance de ce passage dans la topographie militaire méditerranéenne. Il est moins célèbre que beaucoup d'autres et pourtant il a assisté aux exploits de la « reconquête » ; il a vu se dérouler quelques épisodes de la grande lutte entre la France et l'Espagne. Le château de Leucate, les ruines accumulées sur la route et celles qui parsèment la garrigue rappellent tout un passé héroïque.

Route d'invasion, et de nos jours seulement, route de commerce. Ces petites plaines méditerranéennes, lorsque les circonstances politiques et économiques favorisaient leur essor commercial, la mer les sollicitait surtout, et elles sont si bien encadrées que la vie avait parfois tendance à s'y contracter. L'activité des routes parallèles au littoral en est diminuée. A la fin du XVIIIe siècle, Arthur Young admirait la grandeur de l'effort déployé par les ingénieurs pour vaincre la nature, mais il remarquait le néant du trafic (2). Il n'en est pas de même aujourd'hui, le tonnage kilométrique de la ligne Perpignan-Narbonne est considérable — et ce n'est pas le trafic international qui l'alimente surtout (3). Sur la route les hommes continuent à passer ; cheminaux descendant du Nord en quête de travail, Catalans et Aragonais montant vers les vignobles du Languedoc. A la fin de l'été on les croise par groupes de quinze ou vingt, marchant d'un même pas élastique et régulier.

C'est ici le contact de deux nations. Malgré les changements de frontière, malgré l'action de notre centralisation française, aujourd'hui encore on sent, rien qu'à voir la différence entre Salses et les villages du Narbonnais, qu'on a quitté la terre des

(1) Aragon, 12.
(2) Arthur Young, 208.
(3) Album de Statistique graphique (la série).

Gavaches pour entrer dans un monde nouveau. Un autre type humain apparaît, plus rude, plus concentré. Aux molles inflexions des patois languedociens succède l'énergique brièveté du catalan. Tout change, les hommes et les choses : la première maison sur la route au sortir du défilé présente déjà l'aspect si caractéristique du Roussillon. Ces indices ne trompent pas le voyageur. La limite historique ne doit pas être cherchée plus au Sud dans les Pyrénées, elle est ici. Jusqu'à Leucate va la France, après Leucate commence une autre région qui n'est pas encore l'Espagne, mais qui en est la marche, l'antique marche de Gothie, la Catalogne. Depuis la dissolution de l'empire romain, le centre de gravité politique de ces régions placées entre l'Espagne et la France a oscillé de Toulouse à Barcelone, de Barcelonne à Narbonne, à Montpellier même : la région qui est au Sud de Leucate a invariablement suivi les destinées du reste de la Catalogne dont elle a gardé de nos jours la langue. Les invasions ont passé comme un flot par dessus les Pyrénées sans presque se ralentir. Les postes avancés, tour à tour perdus et reconquis de l'Islam et de la Chrétienté ne furent point au Perthus ou à Banyuls, mais dans les châteaux-forts des Corbières et de Gérone.

La limite biologique est plus incertaine que la limite historique. La composition de la flore varie graduellement du Sud au Nord ; un certain nombre de plantes méridionales ne franchissent pas les Albères, d'autres les dépassent, il y en a qui vont jusqu'à l'Agly, une quinzaine d'espèces ont l'Aude pour limite (1). D'autre part, si l'Aude arrête plusieurs espèces d'insectes espagnols, quelques-unes remontent dans le Bas-Languedoc (2). Ces remarques de détail ont une faible importance. Nous sentons bien que quelque chose d'essentiel est changé dans le monde végétal. En arrivant à Salces au sortir du défilé, nous avons dépouillé toutes nos impressions anciennes, nous avons franchi le seuil du domaine que nous allons explorer.

(*A Suivre*) Maximilien Sorre.

(1) Flahault, 89, p. 15 et 16. — G. Gautier, 100, CII et CVI.
(2) Sabatier, 130. — Valéry Mayet, *passim*.

Dietari de l'eixida
de Mossen Alcover

ABRIL

Dia 21. — M'embarc cap a Barcelona amb l'idea de prendre allá la volada cap a França, Suïssa i Italia per coses de filología catalana, per l'*Obra del Diccionari i de la Grámatica* de la nostra llengua benvolguda.

Dia 22. — Arribada a Barcelona. Llargaruda conferencia amb En Fabra i En Barnils sobre les nostres tasques filológiques.

Dia 23. — Sessió a l'*Institut de la Llengua Catalana* aont s'acorden coses per l'*Obra del Diccionari* que serán de gran eficacia, si Deu vol i María.

Dia 24. — Cap a França. M'atur a Perpinyá i celebr una llarga entrevista amb Monsenyor de Carsalade i amb En Pere Vidal. — Monsenyor me parla sempre en catalá, i me diu que no pare de recomanar an el Clero el catalá en l'exercici del Ministeri Sacerdotal, i que de cada dia se'n convencen mes els sacerdots que cal fer-ho així. Me mostra la seua biblioteca catalana, molt reblida, i sent amb gran joia les bones noves que li don sobre l'*Obra del Diccionari*. Parlam de les *Normes Ortográfiques*, i troba que, per fer-se una reforma aixi, si no's fa dictatorialment, no s'arriba a conseguir mai. Troba que la falta d'uniformidat ortográfica que reinava entre els escriptors catalans, era un gran perjui pel prestigi de la llengua.

En Pere Vidal l'he trobat a la Bibliotheca, dont no's mou mai (es bibliotecari). S'es posat prou bé de salut, i fa feina per la cultura catalana. Ara ha empresa una tasca importantíssima : vol fer el vocabulari dels pescadors, dels fusters, dels ferrers, de tots els oficis, pero tot tret de documents antics, citant rigurosament les fonts. Si ho será una contribució grossa a l'*Obra del Diccionari* ! M'ha mostrades les cèdules lexicográfiques que deixá N'Alart, el seu antecessor en la Biblioteca. Aquestes cèdules son tretes de documents antics. No es cap diccionari, sino materials de gran

valor pel futur diccionari. Mort N'Alart, En Vidal va apliquar aquestes cèdules (sis a cada plana) a unes fulles en fol, i d'això han resultat vuit o nou volums, que son una vertadera mina lexicográfiqua. Llavó m'ha mostrat els manuscrits de N'Alart, que son 61 volums en quart de quatre centes a cinc centes planes quiscún i de lletra ben atepida, pero clara: tot notes i copies de documents en llatí i en catalá, referents a l'historia del Rosselló i comarques veïnes. Quina espigolada mès orba que s'hi pot fer per l'*Obra del Diccionari i de la Grammática !*

Son molts els rosellonesos que han mester tupar fortet perque, en lloc de conservar la pronuncia catalana de llurs *noms de lloc*, l'esforrellen pronunciant-los a la francesa. Escarrinxa les orelles sentir pronunciar els noms tan catalans de *Port-Vendres*, *Conflent*, *Cuixá*, *Prades*, *Saint-Llaurenç de Salanca*, fent nasals les *ee* de devant *n* i menjant-se les vocals atones finals, i fent sonar com *cs* la *x* catalana del nom d'aquella famosa abadía de Sant-Miquel. Avui he sentits diferents casos de tal pronuncia barbatxa.

Ja hi tenen moltet que fer per aquest vent els nostres confrares catalanistes del Rosselló. No será poca la feina que'ls durá la meteixa fonètica de llurs *noms de lloc,* tan ensutzats de fonètica francesa.

No he pogut veure En Juli Delpont, el nostre corresponsal del Rosselló, el catalanista, a qui dec tantíssims de favors. No l'he pogut veure perque justament fa dies que se'n aná per feines i encara no es tornat ni li han pogut enviar a dir que jo avui haguès d'esser a Perpinyá.

Dia 25. — M'espitx a Narbona ; tresc la ciutat, i sent parlar *llengadociá o narbonès* a dones velles i minyons. Ara si jo los demán qualque cosa, me responen en francès. Entr a una esglesia aont anit un lladre ha ubert el caixonet d'una Mare de Deu i se'n ha duits els diners. L'escolana m'ho mostrava, i me deia : *han raubat.*

Dia 29. — A Limoges no he sentit casi negú que parlás en llemosí. Això no vol dir que no hi parlin. La veritat es que no he tengut gaire temps per observar-ho. De totes maneres aqueixa comarca altre temps era uns dels agres i solars mès importants de la llengua d'oc ; el llemosí era una de les principals modalitats d'aquella llengua, fins a l'extrem d'alguns anomenar-la *llemosina*,

avès que conservaren alguns erudits de Catalunya i sobre tot de Valencia, aont encara se conserva, i diuen *llengua llemosina* an el valenciá antic, per no dir-li *catalá*, essent així que no es mès que catalá.

JUNY

Dia 27 *à Zurich.* — Al cap-vespre nos som vists amb el Docteur Jud, i hem feta una conversada de devers dues hores. Li he exposada la situació de la filología catalana, que encare no té atmósfera; la gent no comprèn la seua importancia, fins i tot les persones instruïdes i especialment els literats, que se figuren que els filòlegs han de fer mal-bé la llengua. Per això necessitam lluitar desesperadament per arribar a tenir un ambient favorable, per obrir-nos pas, per poder donar a la nostra acció tot el radi que necessita.

Li he citat an el D'. Jud, com exemple, lo que ha succeït amb l'*Obra del Diccionari*, que quant comença, fa onze anys, moltíssims se figuraven que seríen quatre grapades fer el *Diccionari*, que en quatre o cinc anys ja estaría llest, allá ont, per fer un *Diccionari* tal com l'anunciárem ja tot d'una, son necessaris de vint a trenta anys de treballar-hi a-les-totes, a matar. — An això molts no ho han sabut o no ho han volgut entendre, i han fet córrer la veu de que tal *Diccionari* ja no se faría. Si de totes les comarques catalanes ens haguessen enviat tot el cabal llingüistic que posseeïxen, a l'hora d'ara ja poríem començar la redacció de l'*Obra*; pero de fet son poques les comarques que hagen enviat dit cabal complet o mitjanament complet. Per això no's pot començar encara la redacció de l'*Obra*, no per culpa nostra, sino per la falta de cooperació, que no'ns ha permès fer la via que volíem.

JULIOL

Dies 21 *i* 22. — De Montecassino torní a Roma dia 21 i dia 22 hora baixa cap a Civitavecchia, aont me vaig embarcar cap a Sardenya.

Dia 23. — Desembarcam a *Golfo d'Aranci* devers les cinc i mitja del matí, pujam an el tren tot d'una cap a Alguer, aont arrib a les onze i mitja, i trob a l'estació En Juan Palomba, Mestre Públic d'Alguer, entusiasta del catalá, autor d'una *Gramá-*

tica de l'Alguerès, ben apreciable. Ja vengué a Barcelona l'any 1906 a prendre part an el *Congrès de la Llengua Catalana*, i l'any 1909 torná per donar conferencies sobre l'historia algueresa i la seua literatura. En Palomba es l' únic que's preocupa a Alguer de la sort del seu dialecte, es a dir, del *catalá alguerès*.

Ha volgut tenir-me a ca-seua, i m'ha tractat com un papa.

La seua senyora es algueresa també, i no ha viscut mai mès que a Alguer ; té dues nines i un nin, nats tots a Alguer igualment, desprès m'ha presentat un cunyat seu, qu'es prepara per fer oposicions a una cátedra de l'Universidat i es corresponsal d'un diari de Roma, de gran circulació.

Jo tot d'una parlava en catalá amb tots ells, cregut de que m'enteníen tant bé com jo els entenía a ells. Aviat he tocat amb les mans que fora d'En Juan Palomba, els altres m'enteníen a redols només.

En vista de la dificultat que he notada que teníen d'entendre'm, los parlava en italiá quant les havía de dir res que fos necessari que ho entenguessén aviat i bé.

Això pot esser que caiga avall a calque catalanista exaltat ; pero això es la veritat pura i neta, sense mettáfara ni postissures.

Com hem hagut dinat, En Palomba m'ha presentats quatre o cinc nois de la seua escola per fer amb ells l'estudi de la conjugació algueresa. De totd'una hi trobaven terroços ferm ; no acabaven de comprendre la cosa i ens enteníem poc ferm. Aviat la cosa s'es composta i aquells minyons han cobrat bon coratge i al punt hem haguts esclovellats una partida de verbs.

Amb això s'es fet tart, aquells minyons ja començaven a estar cansats, els hem fet pegar un *piscolabis*, que l'han trobat saborós ferm, i se'n son anats contents i alegres, i m'han promès que tornaríen demá dematí a les nou.

Llavó som sortits amb En Palomba i el seu minyó d'uns nou anys, molt xaravel-lo, a fer una volta per dins la ciutat per que me'n fès cárrec. Está just a la vorera de mar, es prou gran, conta uns dotze mil habitants, es d'aspecte un poc prosaic i hi poría haver mès netedat pels carrers.

Així meteix hi senten parlar italiá, perque casi tots els algueresos el saben i llavò que hi ha una bona partida d'italians.

L'Alguer dins Sardenya es un illot llingüístic, vull dir, sols se

parla catalá a Alguer ; a les altres poblacions de Sardenya, fins les més acostades a Alguer, parlen dialectes sarts, sortits casi tots del llatí primitiu o invadits i saturats de llatinidat. De manera que el catalá d'Alguer du demunt les costelles dues grans influencies : 1. la de l'italiá literari ; 2. la dels dialectes sards, veinats d'Alguer. Aquestes dues influencies i l'aillament de Catalunya i de tot l'altre domini llingüístic catalá han obrat tan fort demunt el catalá d'Alguer, que li han donada una fesomía tota particular, que la allunya massa de totes les altres variedats catalanes, de tots els altres dialectes catalans.

De manera que l'impressió que m'ha feta l'alguerès i el sentir els algueresos, es estada de tristor. La llengua l'he trobada massa descantada, massa *distanciada* dels altres dialectes catalans ; i els algueresos els he trobats massa enamorats de l'italiá, massa frets per llur nadiu llenguatge. Me tem molt que, fora d'En Palomba, no siguen ben re-de-poquets que'l vulguen per qualque cosa mès que per parlar en familia i amb els amics per amagar-se dels forasters que no inspiren confiança. Deu faça que m'engani ! Deu ho faça ! Amèn.

Dia 25. — Se son entregats aquells minyons de bona hora, i amb quatre grapades hem acabats els verbs qu'ens faltaven : una vintena. Quant hem hagut acabat, hem fet tots, els minyons i jo, un alè ben llarg, i hem repetit el piscolabis com ahir dematí i ahir de-cap-vespre. He donades les gracies de tot cor an aquella jovenea, per lo bé que s'es portada, donant-me fites tan netes de la conjugació algueresa.

Jo desitjava ferm anar a oferir mos respectes a Monsenyor el Bisbe d'Alguer. En Palomba m'hi ha acompanyat ; i som estats tan sortats, que ens ha rebuts tot d'una.

Es un bisbe jove, venerable, desxondit, amabilíssim. Ens ha rebuts com un pare reb sos fills. Li he contat l'objecte de la meua venguda a Alguer i l'obra que duim entre-mans de fer el *Diccionari* i la *Grammática de la Llengua Catalana*, de la llengua d'Alguer : i ell ha demostrat interessar-s'hi ferm, i que ell voldría que se conservás l'alguerés ben pur i ben pol-lent perque es una part grossa de l'ánima d'Alguer i que está intimament lligada i entrebaulada amb la vida religiosa.

Parlant de l'importancia que tenen en tota llengua les formes

dialectals, i dient-li jo que me sorprenía que a Italia se conservassen tan vitencs els dialectes i que tothom s'en demostrás tan devot, ha dit que el Papa actual es el primer que ho fa d'estimar el seu dialecte veneciá, fins a l'extrem de que, en presentar-s'hi qualcú de la regió veneciana, aont se parli el dialecte veneciá, el Papa tot d'una se posa a parlar tal dialecte.

Que ho senten els nostres filisteus, que s'indignen i s'enforiolen tant contra nosaltres perque defensam els nostres dialectes, la nostra gloriosíssima, la nostra estimadíssima llengua catalana? Que no es un dialecte tot sol, sino un conjunt de tots els dialectes de Catalunya, Rosselló, Valencia i Balears, com el castellá es el conjunt de tots els dialectes de Castilla, Aragó, Andalucía, Murcia, Extremadura, León i Asturias.

De manera que el Papa no se'n empegueeix del seu dialecte, sino que se'n avana, se'n gloría, i el parla dins el Vaticá sempre que se presenti cap avinentesa. Benissim!

Dia 28. — Arrib la matinada a Marsella, partesc tot d'una cap a Tarascó, aont prenc el tren de Sant-Remy, i hi som devers les deu. Lloc un carruatge i tot d'una d'haver dinat m'espitx a Maillano per visitar el Patriarca del renaixement provençal i llengadociá, l'incomparable, el sublim Mistral. Ja m'esperava perque li havía escrit de Nápols anunciant-li la meua visita per avui. L'he trobat sá i bo, xelest, xaravel-lo, pero una mica mès envellit que entany. Quina escomesa més coral ens hem feta! Quina topada mès d'amics es estada aquella! I al punt se's presentada la seua senyora, molt més jove que no ell, gentil, agradosíssima, amabilísima.

Desprès hem parlat una estona del provençal, i he suplicat an el Mestre que me lletgís qualcuna de les seues poesíes per poder ensaborir bé la seua delitosa pronuncia. Aixó ho ha fet ell, i m'ha lletgida *La Coupo : Prouvençau, veici la coupo — que nous vèn di catalan. — A-de-reng beguen en troupo — lou vin pur de nostre plant! — Coupo santo — e versanto, — vuejo á plen bord, — vuejo a bord — lis estrambord — e l'enavans di fort!*

I s'hi es encalendit tant en tal poesía que, en lloc de lletgir-la, se's posat a cantar-la amb una tonada que hi feu un gran músic i que avui ja es popular en tot Provença : es una tonada delitosísima. Ia hi he xalat en lo sentir llegir i cantar aquella poesía an

En Mistral ! En bona veritat era un gust noja de reis, sino d'ángels.

És arribada l'hora d'anar-me'n. He fetes gran mercès an el Mestre i a la seua senyora de l'honra grossa que m'havien dispensada, concedint me aquella entrevista íntima, repetint-los el meu homenatge mès coral i demanant a Deu que los conservi molts d'anys en salut i alegría; í he pres comiat de tots dos, que no sabíen que fer-se per desmostrar-me tot llur afecte de lo mès endins de l'ánima.

Dia 29. — Som arribats la dematinada a Port-Bou. Quina alegría es estada aquella tan íntima de tornar veure Catalunya i sentir parlar la nostra llengua desprès de tres mesos de córrer per tants d'altres dominis llingüístics !

Arribam a Barcelona, veig a l'*Institut d'Estudis Catalans* els amics de sempre, feim una conversada ben llarga sobre les nostres curolles del *Diccionnari* i de la *Grammática*, i a les deu del vespre m'embarc cap a Mallorca.

LIVRES et REVUES

Nouveau confrère

Le *Courrier Franco-Espagnol*, organe d'union et de défense économique des deux nations latines, tel est le titre du nouvean journal que vient de fonder notre confrère M. Joseph Payret, de Perpignan. Voici le sommaire du premier numéro :

Entente nécessaire. — Les Lyonnais à Barcelone. — Le prochain voyage du Président de la République en Espagne. — L'Université française de Madrid. — Cours de vacances de Burgos. — Section littéraire. — Le Nœud Gordien. — Prélude d'accord. — Guide du Touriste. — Renseignements généraux.

Etudes économiques. — Le Transpyrénéen.

Gravures. — M. Edmond Bartissol, constructeur du Transpyréen. — Vues de Cerdagne.

Notre confrère Joseph Payret expose, dans un article de tête, fort remarquable, les raisons historiques et économiques d'une union plus étroite avec l'Espagne.

Cette thèse est celle de tous les patriotes conscients.

Elle vient d'ailleurs d'être officiellement confirmée par M. Pichon, ministre des affaires étrangères.

Nos félicitations et nos bons souhaits à notre nouveau confrère.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

7e Année. N° 83 Novembre 1913.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Notes de Puigcerdà

A Puigcerdà, vila agradosa, senyora y dominadora de les Cerdanyes, un clar matí de diumenge, à les deu, m'estava 'n la Plassa major, al mitx d'un bellugadiç de gent montanyesa.

Un vol de criades afanyadetes la creuava de quan en quan, lluint el cós rosa ó blanc y 'l pentinat de tint rós, mentres que les pageses, dretes com ciris, mes acostumades à la quietut pacienta, guardaven els cistells y paners d'ous, vetllaven els pollastres y llapinots, y oferíen en cada má les pobres guatlles cassades pels glebers de Cerdanya.

Era aquella matinada un bell teixir y desteixir de notes lluminoses, y feia un temps d'ángels. Les parades del mercat s'enjoyaven amb el préssec groguenc, la ja madura pera de la closa veína, el rahim d'Espanya, el meló de sanc vermellosa, y l'humil avellana. Mes allá, à ran de les botigues, s'acaramullaven com un altar recargolat y de gust barroc, els poalets de terra negre, y aquells porrons de vidre florejat que son mostres de l'ingenuitat catalana.

M'estranyava que 'l mercat fos tant característic, diguem tant espanyol per son moviment y sa claror, à dos passes de Fransa y d'Andorra, en un cimbori de montanya, quan vetaquí que m'atura un noyet, conegut meu : « Ola ! Vosté aquí !... Doncs, vindrá à casa. Encare avui parlavem de vosté amb el pare. Oi ! Irém à visitar l'estany, y vindrá à casa. Y ja l'acompanyaré ! Prò vindrá à casa, que 'l pare 'l vol coneixer, que li donará gust, ja ho crec, que li donará gust... »

Y aixis, travessant la plassa curullada, aném plegats, l'Antonio y jo, ell recontent de m'ensenyar el seu poble, y jo tant satisfet d'haver trovat un cicerone.

Tot primer li demani de baixar els quatre graons de l'esglesia, que s'ens presenta al cap d'un carrer centric. Jo no sabría passar en un poble català sens visitar l'esglesia, sigui perqué n'hom hi troba am fruició alguna cara maravellada de sant — en un retaule de Catllar y si bé recordi, en l'escena de la flagel-lació, hem descobert un veritable Paul Verlaine (1) — sigui encare y sobretot per raons molt mes íntimes.

L'esglesia de Puigcerdá té un posat humil, y la pedre colrada ; n'hom hí observa alguna inscripció en la paret. En aquêt poble alegre sembla gairebé una vella.

Quan hí varem entrar, deyen l'Ofici. Çà y enllà, en l'ombra de les capelles, les mantellines feien ressaltar un oval pálit y agraciat ; ens miraren els ulls negríssims de les joves sempre encuriosides. Aquells ulls, papellones de nit en una rosa nevada ! En veritat, no era hora de se complaure à desnillcar les verges vestides y vetllades per una llantia d'oli, totes les imatges que reben les confidencies d'aquestes senyoretes. Ademés, jo sentía aquell matí que l'ombra y 'l silenci no teníen paraules pel meu cor. Com l'escolá mira de reull la vitralla de color, quan es blau el defora, mentres s'está agenolladet, aixís jo desitjava reveurer les serres de Cerdanya ; retaule clar que tota una terra alsa fins al cel, himne de llúm encesa ! De manera que no m'interessá l'esglesia, y sigui dit am perdó de la bona gent de Puigcerdá, molt menys encare el casino, el tant celebrat estany, les torres y « châlets » que l'entornejen, entre 'ls afilorats pollancres d'Italia.

« Y ara, me digué l'Antonio, quan ens trobarem al fons de l'avinguda de l'estany, vol qu'aném à veurer l'usina eléctrica ? Ja veurá, es molt bonic alló, molt bonic. Hí há unes máquines ! »

L'Antonio me fa saltar per un camí ramader. Jo vaig pensant qu'aquesta visita à l'usina eléctrica ha d'esser una distracció pels estiuejants acomodats de Barcelona. Com s'hí delitarán aquells industrials que, vejent un saltant d'aygua, ne voldríen apresonar la lliure caballera !... Aygues de Cerdanya, neus foses, filles de la congesta, sigueu canalisades à l'acte y convertides en llúm transparenta per altri, en pluja d'or pel modern Jupitre !...

Mes ay ! aqui, allá, al terme de l'horitzó, de tota banda, al

(1) Me fou senyalat pel distingit arxiver Marcel Robin.

voltant, no les veyeu, les serres de Cerdanya, de color de violeta sota un arruixament de sol, y tant, tant enlairades!

— « Antonio, no vagis de pressa, escolta, diguis-me 'l nom de les montanyes. »

L'Antonio me contesta am bona fe : N'hí há moltes de montanyes !... Oi, moltes ! Jo no sé pas el nom. Poder que 'l pare...

— Es estrany, Antonio, es estrany qu'un noi de quinze anys no hagi pas mai demanat el nom de les montanyes. No ets fill del teu poble, veyám! Cada matí les has vistes aquestes montanyes, al devant.

— Sí, cada matí les he vistes...

Mes l'Antonio que no acaba d'entendrer mes raons, me míra tot rient y una mica aixut, salta un regueret en l'erbei, y diu : Ja hí sem à l'usina eléctrica.

L'usina eléctrica de Puigcerdá, ara per ara, es una mena de casot.

Sincerament, jo desitji que tingui cada día mes importancia, aixís com ho desitja el simpátic Antonio. Jo hí he entrat, per demostrar à n'aquêt noyet que prou m'interessava el progrés industrial del seu poble, y, encaboriat y tot com estava am ma lluminosa obsessió de la serra, he probat d'esser admiratiu, y he dit : A fe, qu'en son de boniques aquestes máquines!

A la tarde, vaig à trucar à la porta d'en Narcís Oller. El gran novelista me reb, afectuosíssim. S'entusiasma facilment, parlant de poesía, d'art, d'excursions, de la bellesa immaculada de Cerdanya. Mentres les paraules rajen, fogoses, de la font dels llavis, els ulls no paren d'observar, estranyament aguts y penetrants en el rostre sec, demostrant uns pensaments interiors, rápits, per demunt de la conversa. Qu'ho vulgui ó no, en Narcís Oller té la mirada d'un escriptor naturalista. D'un naturalista bondadós, hauré d'afegir, ja que tot soviny fa vibrâ 'l sentiment, si 'ns recordem de la « Papellona » y del pobre « Vaylet de pá ». Es clar, en Narcís Oller observa com tot home de llei, que no pot eludir les ombres dels pleits, del pretori y de la presó. Mes sembla que l'alé nevat de la Cerdanya y les gentileses de Puigcerdá hagin deixat en sos llibres com una transparencia.

Es un ver enamorat de Cerdanya, y cada estiu — ditxós ell! — vé à viurer devant per devant de la Serra de Cadí. Maravellós diálec del novelista y de la serra! Aixis es que podríem retallar de sa obra alguns cuadrets alegrament clars, com ho es aquell de la neu qu'enflora la pollancreda de l'estany, entre 'ls « châlets », arraulits, y extén sa flonja besada en les aigues, per demunt del plá de Cerdanya...

Y la Cerdanya sepultada
apar un imméns ataút,
cobert del tot de blanc vellut.

que deya l'inolvidable Pere Talrich.

Y ara, si à n'aquesta diafaneitat del paisatge que sovinteja 'n sos llibres, afegim la nota atendrida dels recorts d'infantesa, y algunes saboroses caricatures de la burgesía ciutadana, bé pensarem que no ho es sempre de naturalista, en Narcís Oller.

Del naturalista, ne té per cert la mirada ; no 'n té pas el cor.

Després d'una hora d'enraonar de debó, ara de Rosselló, ara de Cerdanya, de la serra y dels cants populars, d'en Maragall y d'en Zuloaga, en Narcís Oller me vol acompanyar per la vila endiumenjada.

Me mena à una plasseta, ben retirada, plena de pau, hont brilla el repós d'una tartana. Com un pedestal ó la proa d'un navili de pedre, domina l'extensió de la plana, els salzers alegres y verdosos. Y encare veig les montanyes, la Serra de Cadí, color de violeta!

— Doncs, fa en Narcís Oller, ja que no us han pas sabut dir el nom de les montanyes, jo les anomenaré ; seguiu..

Y, fixant el dit en cada punt de l'horitzó, sa paraula s'anima, vessanta que n'es de l'amor de les montanyes ; diu els noms, les etimologíes, les particularitats, am tot un luxe de comentaris y de recorts qu'enamora. Va resseguint també els noms dels pobles qu'hí brillen à mitx camí del Querlit, els de Fransa y 'ls d'Espanya, reposats çà y enllà com volades de coloms familiars.

La tarde avança. Les criades del cós rosa y de la cabellera de tint rós van à les balles ; y nosaltres mirém l'auriola de les montanyes, en l'endaurat polsím de l'aire. « Si, es aquesta la Serra de Cadí ; heu dit qu'era la mes bonica, y doncs jo ho penso

aixis. » La senyala sempre 'l novelista y m'explica sos cambiants de color. Segons les hores, es de plata, es d'or, es d'arám.

D'igual manera seguím estudiant el Pendiç, la Tosa esquilada per la gitanería del vent, el mont Belador, qui li vé 'l nom de les ovelles, y 'l Puigmal demunt de les soletats de Nuria, fins que ha donat la volta à tot l'horitzó la magrantina má...

Mercès, bon mestre, per aquesta lliçó preliminar del meu estudi de Cerdanya, mercés per m'haver facilitat la pronuncia d'una llengua ideal, qu'havía de balbucejar uns díes despres, desd' el Pedró de Font-Romeu, devant del Cambres-d'Ase estelat per la neu primerenca, y clapejat d'una sancnosa flor de porpra.

Aixis, desd' el moment hont hauré baixat el coll de la Perxa, dintre la boira, les montanyes de Cerdanya, les montanyes de color de violeta, vetllarán el meu esperit, com vetllen el plá lluminós, les feines del rós froment, els teulats de lloses, els salzers petits, am la gelada respiració de les neus.

1913 Joseph-Sebastiá Pons.

NOVEMBRE

1020. — Mort de Bernard, comte de Bésalu, dit *Tailleferro* et *Pare de la Pátria*. Il se noie, le 29 novembre, en traversant le Rhône à cheval.

1339. — Pierre IV d'Aragon, accompagné de Jacques, roi de Mallorque, prête hommage au pape pour la Sardaigne. Cette cérémonie eut lieu le 12 novembre à Avignon.

1440. — La galère de Perpignan prend part au combat livré au Soudan d'Egypte dans les parages de l'île de Rhodes.

1659. — Le 7 novembre, signature du « Traité des Pyrénées » : le Roussillon est annexé à la France.

CINNA

Traduit del francès de Pere Corneille

ACTE V. — ESCENA I

AUGUST

Asseu-te, Cinna, asseu-te. Una sola consigna
has d'observar, formal: de cap surt, gest, ni signe,
ni mot interrompras lo que t'iré dient;
llavis closos, segueix escoltant, pacient.
I si, per cas, eixa retinencia i mudesa
a ton cor commogut en desmasía pesa,
ben a lloure, després, me podras contestar.
Aqueix desig no més mira de contentar.

CINNA

Obeïré, senyor.

AUGUST

Está dit. Tèn ta llenga;
i jo també en silenci escoltaré ta arenga.
Cinna, la llum del díe, ho sabs a qui la dèus:
a pares qui enemics sempre foren dels meus
i de mi; dins la brega, en aquest món vingueres,
denprop, quan, tots ells morts, sots mon poder caigueres,
llur odi, dins ton ser tramès i fent camí,
no trigá gaire a armar el teu braç contre mi.
Així, enemic meu ja sent abans de neixer,
ho fores tant aviat me vas poder coneixer;
i ta inclinació mai s'ha gens desviat
d'aquell partit contrari aon fores criat.
¡ De tos hóstils intents quants cops han eixit proves!

Jo, cada díe, he anat donant-te marques noves
del modo estrany que amb tu 'm mostrava venjatiu.
Lligat d'honors, en mon palau t'he fet catiu.
Te vaig, per començar, tornâ 'l teu patrimoni.
T'enriquires, després, del daltabaix d'Antoni.
I sabs, d'ençá, que cada cop que s'ha escaigut,
t'he regalat a plenes mans lo que has volgut.
Títols, riqueses, tot quant fa 'l goig de la vida,
que 'm demanessis, t'ho otorgava de seguida.
T'he estimat més que als fills dels prous qui, al primer rang
de ma host, per ma causa escamparen sa sang,
dels prous dels quals la mort me val ma regia herencia,
i hasta m'ha conservat la ditxosa existencia.
En breu, t'he donat tant afecte i abundor
que del vençut pot ser celós el vencedor.
Quan semblà 'l Cel, prenent-me 'l tant recat Mecenes,
me fés pagar tants benifets amb calques penes,
te vaig cridar, en aqueixa hora d'amargor,
per sê, en son lloc i plaça, el confident de cor
de mos afanys. — Avui, avui mateix, fa estona,
rumiant si 'l poder val tot lo mal que dóna,
duptós, de tu i de Màxim sols he pres consell,
i sabs que com has dit he fet, en despit d'ell.
Què encara ? Emilia 't dono avui, la pulcra i noble,
a qui van els anhels i jubilis del poble,
a qui ma cura i amor talment han exaltat
que amb un sceptre de rei t'hagués menos dotat.
Cinna, tot això ho sabs ; aital sort, aital gloria
tant prompte no han pogut eixir de ta memoria.
Peró, lo que no pot un hom imaginar,
de tot téns record, Cinna, i 'm vols assassinar.

CINNA

Jo, senyor? Jo tindría ànima tant traidora,
projecte tant astut?

AUGUST

Seu-te. No és per tu l'hora
de parlà; 'm falta encara afegir alguns mots.
Després, esbrinaras ta disculpa, si ho pots.
Ves doncs escoltant, Cinna, i observa millô 'l pacte.
Demà 's té de cumplir al Capitoli l'acte,
durant el sacrifici. Ta mà, com a senyal,
en lloc d'ofrir l'encens, m'enfonzarà 'l punyal.
La meitat de tos feels ocuparà la porta,
l'altra 't farà costat per donar-te mà-forta.
¿ Són exactes eixos relats, o enganyadors?
Si ho vols, te nombraré tots els conspiradors:
téns Prócul, Glabrió, Virginià, Rutili;
téns Marcell, Lenes, Plauta, Albí, Pomponi, Icili;
téns Màxim, tret de tu, el que hé mès estimat.
Els altres, no 's mereix nombrar-los; vil ramat
de gent de mala llei, escories i bruticia,
deutors o malfactors que aguaita ma justicia,
i qui, no podent pus esquivar els grillons,
voldríen que l'Estat anés a tomballons.
Te calles ara. No 's rebeca ta insolencia;
és que 't té la vergonya, i no l'obediencia.
Ton designi, quin fou? Què havies projectat
per quan m'haguessis el punyal al pit plantat?
Enfranquir el país de tota imperial cara?
Si la idea hé entès que 'm donaves susara,
sa sort, d'ací en davant, és dins un sobirà
qui, per salvar-ho tot, tot en son puny tindrà.
Si aquella llibertat era 'l teu fitó noble,

no m'hauríes privat de lliurar el meu pople ;
hauríes acceptat aqueix bé comunal,
sense anar à comprar-lo amb un gest criminal.
Què somiaves doncs ? Regnar ? Robar ma plaça ?
Ai ! Pobre país nostre ? Estrany mal l'amenaça
si, per sentar-te sobre aqueix trono envejat,
per cap altre Romà que per mi ets empatxat,
si en tal punt ha minvat l'excelsitut insigne
de l'Urbs que siguis tu, després de mi, 'l mès digne,
i d'un immens regnat que 'l feix sobrehumà
en lloc caigui millor, jo occís, que dins ta mà.
Coneix-te, à tu mateix ! Tot ton cor escorcolla !
Dins Roma 't va adulant dels cortesans la colla,
t'afalaga amb temor i 't llença traidors vots ;
ta fortuna és al cim ; tot lo que vols, ho pots.
Més, t'abandonés jo, ta caiguda faría
als qui 't van cobejant, pietat mès que alegría.
Gosa 'm doncs desmentir. Diguis com t'has lluït ;
per quin treball, virtut, o mèrit inoït,
o rara qualitat a mi te designaves.
Diguis si amb ta valor sobre 'l vulgar regnaves.
Ma favor fa ta gloria ; ne brolla 'l teu poder ;
ella t'exalca, ella és ton estre verdader.
Adoren ma favor en tu, no ta persona.
No téns crèdit, ni reng, sinó lo que ella 't dóna.
Ben prest seríes vist d'aquí dalt rodolant,
si allunyés la favor que te va apuntalant.
No obstant, m'estimo mès contentar tes pruhiges :
regna, a cost de ma mort, si és això que desiges.
¿ Peró creus que 'ls valents, creus que 'ls servilians,
els Cossis, els Metells, els Pauls, els Fabians,
i tants i tants, dels quals els emprovats coratges
de braus antecessors són les vivents imatges,

de llur mèrit i orgull faràn abnegació
no mès per satisfer ta audaç ambició ?
Parla, respon ; n'és hora.

CINNA

Aquí estic estupefacte.
No pas que 'm fassin gens avorrir el meu acte
Ta (1) ira o la por. No. Rumío. Tant aviat
traït ; no sé per qui. D'això soc enrabiat.
Mes massa temps a escodrinyar mon seny s'amorra.
En mès venes, senyor, la sang de Pompeu corre ;
per sos butxins, pels de sos fills covardement
matats, Cesar caigut no és bastant escarment.
Eix és l'únic motiu de ma, ai ! fallada empresa.
I puix tinc ta rigor damunt el cap suspesa,
no esperis veure-m mai ma causa renegar,
penedir-me, esmenar-me, i a tos peus gemegar.
T'és propicia la sort qui de mos volts deserta.
Sé lo que hé fet, lo que faras. Ma paga és certa.
Dèus un exemple gran a la posteritat.
Ma mort ha de sê 'l preu de ta seguretat.

AUGUST

Fas, Cinna, el valerós. Manyes d'hèroe te dónes,
i, en lloc d'humiliar-te, el teu malfet corones.
Veurèm si durarà ta ufana fins a cap.
Sabs, tu, què has merescut ; ton amo, qui tot sab,
te deixa pronunciar. Llesta doncs ton suplici.

Juny 1913. PAUL BERGUE.

(1) Le tutoiement étant dans le génie du catalan (san avoir toutefois la généralité du latin), j'ai cru bon de faire tutoyer Auguste par Cinna.

Le Congrès Archéologique

d'art chrétien de Barcelone

26 octobre 1913.

Ce Congrès « d'Art cristiá à Catalunya » s'est ouvert cette après-midi, sous la présidence de NN. SS. les Evêques de Barcelone, de Vich et de Perpignan.

A leur entrée dans la salle de la Reyna-Regent, du Palau de Bellas-Arts, les congressistes recevaient une luxueuse et bien illustrée « Guia del Congrès ».

Parmi les nombreuses communications envoyées au Congrès, signalons celles de : M. Desdevises du Dézert, sur les *Eglises romanes en Auvergne* ; M. Albert Mayeux, sur *Saint-Jean-le-Vieux* de Perpignan ; M. Brutails sur les *Marques d'orfébreria*.

Le Congrès a reçu aussi des photographies de la *Creu de pedra*, d'Ille-sur-Tet, et, d'autre part de M. Jules Delpont, des photographies de la vieille *Mare de Deu, sentada*, d'Evol, et de la *Chapelle romane de Sant-Jordi*, près Céret.

Mgr Torres y Bages, évêque de Vich, a lu son discours d'ouverture ; M. Puig y Cadafalch, président du Congrès, a exposé la nécessité de conserver la bonne tradition de l'art classique religieux et s'est élevé contre le mauvais goût qui envahit les églises et les profane, en y mettant des statues ou des objets qui n'ont que le seul mérite d'être « flamblant neuf », et il a engagé les congressistes à s'intéresser à la conservation des vieux objets ou monuments d'art.

Prié de prendre la parole, Mgr de Carsalade l'a fait de bonne grâce, et a fait resortir la « germanor » qui existe, en fait d'art religieux, entre la Catalogne et le Roussillon. Une ovation lui a été faite. Mgr de Barcelone a prononcé le « discurs de gracias ».

Car cette séance a été, aussi, un succès pour la langue catalane ; elle seule a été employée par tous les orateurs. « Llengua de reys, de sabis, y de bisbes », est-ce le cas de dire.

Ce soir, à 9 h. 1/2, champagne d'honneur offert par l'Ajuntament de Barcelone.

27 Octobre 1913.

Ce matin, a eu lieu la visite à l'église romane de Sant-Pau-del-Camp (entre Barcelone et Montjuich), avec conférence explicative par le senyor Goday. On a beaucoup remarqué la façade dont les sculptures sont d'un merveilleux symbolisme primitif.

Pendant le défilé des congressistes dans le petit cloître de l'église, nous avons salué, à leur passage, M. de Llobet, notre vicaire-général ; M. le Dr Albert Donnezan et Mme Donnezan ; M. le commandant Albar ; M. l'Abbé Sarrète, de Palau-del-Vidre.

❖

Ce soir, a eu lieu au « Palau de Belles-Arts », la conférence de l'architecte senyor Puig y Cadafalch, sur « l'Arquitectura romana à Catalunya ».

Parmi les vues projetées sur l'écran, il y a eu le portail de Saint-Génis-des-Fontaines, et un plan des églises à trois nefs, style du monastère de Saint-Martin-du-Canigou.

Ce soir, séance de projections par le centre « Excursionista de Catalunya ».

❖

Dans la salle du 1er étage du Palau de Belles-Arts, se trouve l'exposition de « creus parroquials y de creus de terme. »,

Il y a une cinquantaine de creus parroquials, des plus riches et plus artistiques ; et une centaine de photographies de creus de terme.

A noter aussi, des crucifix, dont l'un d'eux, en moulage, à la même pose et la même expression que notre dévot crucifix de Saint-Jean. Remarqué aussi, dans un médaillon, un Christ dont la sculpture primitive, et disproportionnée quand aux membres du corps, a un grand cachet d'archaïsme.

❖

En ce qui me concerne, « y com ne sé poch d'arquitectura », j'ai un peu délaissé les conférences du Congrès et suis allé flâner dans les bibliothèques, car il y a des volumes rares et merveilleux, à la Bibliothèque de l'Alteneu Barcelonès, aux Estudis Universi-

taris Catalans, à l'Institut d'Estudis Catalans, et de vieux manuscrits (quelques-uns intéressant le Roussillon), à l'Arxiu de la Corona d'Arago.

28 octobre 1913.

Aujourd'hui a eu lieu la visite au monastère de Saint-Cugat-del-Vallès, à une heure, en automobile, de Barcelone ; l'arrivée des 80 congressistes a été un événement, dans la petite ville de Saint-Cugat (Saint-Cucufate).

La conférence explicative a été donnée par Mossen Gudiol, le conservateur du Musée épiscopal de Vich. La déjeuner a été servi dans une galerie du cloître.

Nous avons eu, comme voisin de table, un aimable Valenciá, avec qui nous avons causé de la Mare-de-Deu dels Desemparats, la patronne de Valence, et dont le culte s'est aussi conservé à Perpignan, à l'église Saint-Jacques, où existait autrefois une confrérie dels Desemparats.

❖

L'après-midi, séance dans le cloître, sous la présidence de NN. SS. les évêques de Perpignan et de Barcelone.

Le P. Casanova, S. J., a lu sa magistrale étude, *L'Art en el temple*; l'architecte D. Jéroni Martorell, a parlé sur la *Conservació de monuments*, et a effleuré le sujet de l'éclairage électrique dans les églises, qui ne doit pas être abusif, mais être artistiquement approprié à chaque édifice, comme y a été étudiée et solutionnée la clarté du jour. Le chanoine Mossen Gaya, de Lleyda, a chaleureusement plaidé la cause de la *Restauration de la Cathédrale de Lleyda*, actuellement convertie, en partie, en casernes.

Dans cette séance, la preuve a été faite, une fois de plus, que la langue catalane se prête à donner un tour très littéraire aux sujets les plus scientifiques, et reste très compréhensible.

❖

Au cours de la séance, le bureau du Congrès a félicité M. l'abbé Sarrète, curé de Palau-del-Vidre, pour son étude sur *Les Vierges ouvrantes*.

Nous avons eu, aussi, l'occasion de saluer le Président du Congrès, l'architecte Puig y Cadafalch que, lors d'un de ses

passages à Perpignan, nous avions accompagné voir la chapelle romane de Saint-Assiscle (derrière la gare de Perpignan), et les ruines de l'église de Sainte-Marie-de-Malloles.

30 octobre 1913.

Le programme de ce jour a été :

A 10 heures du matin, visite à la cathédrale, avec conférence explicative de l'architecte don Geroni Martorell.

A midi, réception au Palais Episcopal. Au cours de cette réception, nous avons eu l'occasion de saluer le P. Maur Sablayrolles, des Bénédictins français de Besalu, qui est une personnalité en art grégorien, et qui a bien regretté de ne pouvoir présenter ses hommages à Monseigneur l'Evêque de Perpignan, qui est déjà parti de Barcelone.

Ce soir, à 4 heures, conférences : « Venda d'antiguetats », par Mossen Gudiol ; « L'art y la liturgia », par Mossen Tarré.

❖

L'Orféo catalá prépare, pour demain, un concert extraordinaire en l'honneur des congressistes ; c'est un « concert historich de música religiosa », qui comprendra :

1re partie. — Huit morceaux de musique grégorienne, depuis le grégorien primitif, et le cantique *Maravillosos et Piadosos*, du roi Alfons el Savi, jusqu'à des œuvres des XIIIe et XIVe siècles.

2e partie. — Quatre œuvres des maîtres polyphonistes du XVIe siècle, Joaquin de Pres, Victoria et Palestrina.

3e partie. — Quatre œuvres, à 3 et à 8 voix des XVIIe et XVIIIe siècles, entr'autres, en première audition, le motet de Bach, « L'esperit sant eleva la nostre feblesa ».

❖

Etant allés à la librairie de *L'Arxiu*, où l'on risque de trouver de vieilles et rares choses, et étant venus à parler de Notre-Dame-des-Correchs, de Perpignan (ce fut la chapelle primitive de Saint-Jean-le-Vieux), le libraire Batlle nous interrompit :

— Y jo, tinch, uns goigs de la Mare de Deu dels Correchs.

— Y d'hont los ha trets, ja que à Perpinyá no n'hi ha mès ?

— Y d'assi meteix !

— Y donchs mostri'ls-he.

Il alla les prendre et nous lûmes : « Goigs en alabansa de Nostra Senyora dels Correchs, venerada en la iglesia de Sant-Joan de la vila de Perpinyá. — Composts per G. S. P. — Tipogr. de Torres, à Sant-Gervasi. »

Ces goigs furent composés, pas plus tard qu'il y a une trentaine d'années, par Mossen Geroni-Sebastiá P. « de la capella del Palau de Barcelona ». Ce brave homme, grand amateur de goigs (il en avait collectionné un millier), s'intéressait aux goigs épuisés et disparus, il les rééditait et, à l'occasion, les composait à nouveau ; c'est ce qu'il fit pour la Mare de Deu dels Correchs.

Et le curieux de la chose, c'est qu'il a fait, dans ses strophes, l'historique exact de cette Vierge :

Quan fou la vostra invenció — no 'ns ho conta pas la historia — ... No obstant un llibre molt vell — del arxiu de Sant-Joan diu que Carlos Magno 'l Gran, — un temple edifica bell — ... De Benet, per ço lograr — Funda un monastir grandios —

Gloria Verge immaculada,
Auxili dels pecadors,
Dels Correchs, Verge sagrada,
Imploram vostre socors.

❖

Batlle nous signala aussi une œuvre en cours de publication, « Manual de Novells ardits, o Dietari del antich Concell Barceloni, de 1390 à 1642 », 12 tomes in-4°, prix 65 francs.

Dans ce *Dietari*, les nouvelles de Perpignan et du Roussillon y sont aussi mentionnées dans l'ordre et dans la forme où elles parvenaient à Barcelone. Il serait donc intéressant à feuilleter.

31 octobre 1913.

Le programme de ce jour comprend :

A 9 heures du matin, visites par groupes, à l'Arxiu de la Corona d'Aragó (avec conférence par le Sr Gonzalès Hurtebise) ; à l'Institut d'Estudis catalans (avec conférences par D. Manuel de Montoliu, et D. Ramon d'Alos) ; à la Bibliothèque du Musée Archéologique du Parc (avec conférence par D. Joaquim Folch y Torres) ; au Centre Excursionista de Catalunya (avec conférence par don César-August Torres) ; à l'Arxiu de la Catedral (avec conférence de Mossen Joseph Mas).

Le soir, à 4 heures, Visite à l'exposition de creus parroquials y de termes, avec conférence de D. Manuel Rodriguez Codolá. — Séance de clôture, avec parlament de Mgr Laguarda, évêque de Barcelone.

A 10 heures, Concert donné par l'Orféo catalá.

❖

Nous avons visité l'Arxiu de la Corona d'Aragó ; et sur les index manuscrits, et par lettre alphabétique, que nous avons pu consulter, nous avons relevé des références comme les suivantes :

De 1262 à 1265. — Procuration générale donnée pour le Roussillon.

De 1262 à 1272. — Paroisse de Saint-Estève, et autres en Roussillon.

De 1252 à 1262. — Batllie de Perpignan. Liste de lieux.

De 1257 à 1259. — Insultes aux viguier et sous-viguiers de Perpignan. — Château de la ville de Prats-de-Mollo.

Parmi les parchemins, nous avons vu celui du testament de Jacques I, le Conquérent, du 21 août 1262 ; et aussi un autre, de l'infant Pierre, de 1260, dans lequel il proteste par avance, contre le futur partage des Etats d'Aragon, c'est-à-dire contre la volonté du roi Jacques I, à l'égard du Royaume de Mallorca.

Nous avons pu consulter, encore, la liste des œuvres de Bofarull ; il y a, là, une quarantaine de volumes de *Documentos Historicos* ; trois d'entre eux, les n°s 29, 30, 31, sont intitulés : « Processo contra el rey de Mallorca, D. Jaime III, mandado « formar por el Rey D. Pedro IV de Aragon. » — Publiés en 1866-1867.

Quel titre significatif ! Fa venir feretat d'el llejir ! Il rappelle celui d'un des chapitres de la *Cronica* du même roi Pierre IV, le Cruel : « Com lo Rey en Pere, partint de Barcelona pera fora- « gitar lo rey de Mallorque, de Rossello e de Cerdanya, entre « à Perpinya... »

Ces trois volumes seraient intéressants à feuilleter, car ils ne peuvent qu'éclairer la lutte cruelle, c'est le cas de le dire, que Pierre IV fit au dernier roi de Mallorca, et à son fils, qui tous les deux, d'ailleurs, succombèrent héroïquement dans cette lutte inégale et sans merci.

Aux *Estudis Universitaris Catalans*, nous avons vu la luxurieuse installation de sa bibliothèque, dans le palais de la Diputació Provincial. Les manuscrits anciens y sont nombreux ; entre autres, nous avons rapidement parcouru des manuscrits du XIVe siècle, reproduisant les *Cronicas* catalanes de Dezclot et de Muntaner.

❖

Sur le point de voir la clôture définitive du Congrès, nous avons pris congé de nos amis de Barcelone : l'aimable docteur Oleguer Miró (de Manresa), plein d'une juvénile ardeur pour la cause de la langue catalane ; le senyor Ramon d'Alos, l'érudit administrateur des *Estudis Universitaris Catalans* ; et le sympathique docteur Barrios, qui nous a ouvert toutes grandes les portes de l'*Ateneu Barcelonès*.

Bons companys, à reveure !

Jules Delpont.

AY ! NINETA !

Rondo Satiric.

No sé quin sort t'ha cambiada,
Nineta descabellonada ?
Has deixat ser bonica fló
Ay ! Nineta del Rosselló !

Antes, una cofa fina i clara
Coronaba la teva cara
D'un nimbol blanch, fresc i rodó,
Ay ! Nineta del Rosselló !

Ara, teus cabells en torsada
Teus flochs amb xixis i pomada
Te cobreixen de gran foscô
Ay ! Nineta del Rosselló !

Antes, al treball empresada,
N'eres modesta i endressada
Com pubilla de pagés bó
Ay ! Nineta del Rosselló !

Antes, al ball sempre galana
Ballaves ramallet, pavana,
Ab honest i valent minyó
Ay ! Nineta del Rosselló !

Ara, de la vila envejada
Balles com una regirada
Scottichs, polkes i cotilló
Ay ! Nineta del Rosselló !

Torna doncs ser la Catalana
D'altre tems, i de nostra plana
Serás la mès senzilla flô,
Ay ! Nineta del Rosselló !

J. Borateu.

Le Roussillon au Cinéma

Nous ne saurions trop féliciter M. Font, le sympathique directeur du Cinéma Castillet, pour les films intéressant notre département qu'il nous a donnés ces temps derniers.

C'est une initiative à encourager et nous sommes persuadés que M. Font, qui ne recule devant aucun sacrifice pour conserver l'excellent renom de son établissement, continuera à nous offrir, avec ses délicieuses séries artistiques, des scènes d'actualité de notre beau Midi.

Le Catalan à l'Université

Nous recevons le programme des cours de l'Université de Montpellier pour le semestre d'hiver 1913-1914.

Parmi les matières enseignées, nous sommes heureux d'y trouver le *catalan* et ses dialectes, à côté du provençal, de l'espagnol et de l'italien. On sait, en effet, que cette Université a eu, il y a déjà quelques années, l'excellente idée d'organiser un harmonieux ensemble de cours de langues méridionales, dont nous avons parlé ici-même et qui constitue maintenant comme une spécialité de la Faculté des Lettres de cette ville, attirant un nombre de plus en plus considérable d'étudiants étrangers. Ceux-ci viennent y apprendre, en même temps que le français, les parlers populaires du Midi de la France, qu'ils envisagent surtout au point de vue scientifique et comme contribution aux études romanes.

C'est notre compatriote, M. Amade, professeur au lycée de Montpellier, qui est chargé de la partie catalane, comme les années précédentes, ainsi que de la philologie méridionale comparée (dialectes de la France méridionale).

On sait que la Bibliothèque de la ville de Montpellier possède une abondante et admirable collection d'œuvres de toute sorte concernant la littérature et la langue catalanes, et l'on nous dit que la Bibliothèque de l'Université est en train d'en acquérir à son tour.

Nous assistons ainsi à une très intéressante tentative universitaire de spécialisation littéraire et scientifique et d'adaptation régionale. Les études philologiques en général et les études méridionales en particulier ne pourront qu'en retirer le plus grand profit pour l'honneur de la France (car, chose curieuse, c'est surtout en Allemagne que ces études étaient le plus développées jusqu'ici).

Les Pyrénées Méditerranéennes

(*Suite et Fin*)

II. — Roussillon et Ampurdan

Passé le premier village catalan, la ligne des collines fuit vers l'Est, coupée de ravins profonds. Le bord abrupt des tables calcaires, disposées en contrebas les unes par rapport aux autres, domine le talus des marnes doucement incliné et couvert de cultures. La vie pénètre ainsi à l'intérieur de la garigue.

Ces diversités contrastent avec la simplicité des lignes du reste du paysage. Au-dessus d'une immense étendue de vignes, le Canigou élève sa masse altière. En hiver surtout, lorsqu'il étincelle sous son manteau de neige, rien n'atténue l'impression que produit le dominateur du pays roussillonnais, la montagne merveilleuse chantée par l'hymne populaire

Montanyas regaladas,
Son las del Canigò.

Montagne belle et douce à voir, montagne nourricière aussi, selon l'expression de M. Vidal de la Blache. Cheminons à travers les vignes, gravissons les talus caillouteux couverts de garigues, nous entrons dans les larges vallées où courent les eaux fertilisantes descendues de ses flancs. Il a fourni le sol dévalé grain à grain des plus hauts sommets ; il fait plus, il alimente les ruisseaux qui sont la fortune du Riveral ; par lui tout est fraîcheur et vie dans les vallées alors que, privées de ses eaux, les croupes restent stériles, à peine garnies d'olivettes clairsemées. Impression toute nouvelle pour le voyageur venu du Nord, cette opposition entre le sol non arrosé, l'*aspre* et l'autre le *regatiú*. Nous allons désormais la retrouver à chaque pas. Toutefois, dans ces riches plaines arrosées, tout n'est pas clémence et sécurité. Des palissades en roseaux nous avertissent que les vents du nord, s'y déchaînent parfois comme dans notre Provence (1).

(1) Pour le Roussillon et le Conflent, je citerai une fois pour toutes le guide de P. Vidal, 196.

Vers le Sud, la chaîne violette des Albères, toute poudrée d'or aux approches du soir, ferme la plaine. Mais elle n'est pas rigide comme la masse des Corbières. Largement déprimée en son milieu, elle présente des passages faciles. Dans sa partie plus haute, au long des vertes vallées, sur les terrasses ombragées de chênes-lièges, sous les massifs de hêtre, circule une vie abondante et variée, identique dans ses manifestations sur les deux versants. Les rapports locaux aussi bien que les rapports généraux en sont facilités. On n'a pas le moins du monde l'impression que l'on traverse une frontière lorsqu'on suit l'antique voie romaine dans la région du Perthus (1), ou encore lorsqu'on égrène le chapelet des plaines littorales qui évoquent une si curieuse vision de Provence, de Sicile ou de Grèce (2).

A la vérité, le voyageur qui chemine sur le pavé du roi sent vite qu'il n'est plus en France. — L'infériorité de la voirie espagnole frappe déjà A. Young (3). — Mais on est d'abord surpris par la symétrie de certains traits : même sol caillouteux sur les croupes, mêmes larges vallées, mêmes talus coupés à vif laissant voir leurs assises superposées d'argiles, de sables et de galets. A-t-on pris, en partant d'Argelès, la route du littoral, puis les sentiers qui traversent la Sierra de Rosas ? on retrouve les mêmes dunes, les mêmes étendues saumâtres. Le Canigou est toujours au fond du tableau, mais un peu plus lointain. Les différences pourtant se précisent. Il y a moins de canaux, les céréales et les prairies remplacent la vigne, les oliviers montonnent sur les croupes. Les Pyrénées sont moins proches et l'horizon y perd en grandeur. Le mieux pour embrasser d'un coup d'œil le paysage ampurdanais est de se placer au matin sur la colline arrondie qui domine les ruines d'Ampurias. A partir de la plage indécise dans la lumière, on ne voit d'abord que de larges plans monotones qui s'élèvent jusqu'à un ressaut médiocre de collines, limite de la plaine vers l'Ouest. Avec plus d'attention, on distingue des éléments de diversité ; la succession des prairies, des moissons

(1) Le passage de la voie romaine non loin du Perthus paraît établi aujourd'hui. Cf. Aragon, 12.

(2) Barré. 21, 357 : — Vidal de la Blache, 200. (Sur les analogies de structure et d'aspect.)

(3) Arthur Young, 208.

et des olivettes de l'Est à l'Ouest, les épais rideaux de peupliers sur les grèves des torrents. On se tourne vers le Sud, l'œil suit les mêmes aspects agricoles dans les petites plaines enchâssées entre les hauteurs des monts Gavarras.

Ceux-ci disparaissent sous un manteau de chênes-lièges. Les sentiers serpentent à travers les futaies et rien n'est curieux après l'écorçage comme tous ces troncs qu'on dirait saignants. Au milieu des clairières on se perd dans les hautes bruyères aux fleurs blanches. De place en place, un pin pignon saillit d'un élan robuste et sa couronne dense dépasse les chênes qui l'environnent. Ce paysage ne nous est pas absolument nouveau. Nous avions vu la plupart de ses éléments sur les pentes des Albères et même au pied du Canigou. Mais ils étaient mélangés ou dégradés le plus souvent, il arrivait rarement que l'impression fut aussi pure et aussi pleine qu'elle l'est ici (1).

Cependant les Pyrénées deviennent de plus en plus lointaines. Les monts Gavarras n'appartiennent déjà plus au même monde ; nous les avons parcourus pour mieux étudier un paysage déjà connu. Mais nous ne saurions dépasser Gérone pour entrer dans la Selva. Par ce long couloir médian du massif catalan, nous irions sans arrêt jusqu'aux portes de Barcelone. Le sol, les aspects de la végétation, les gestes habituels des hommes ne changent plus quand on avance vers le Sud. Ne perdons pas de vue les cimes pyrénéennes et bornons notre course à Gérone. Le panorama qu'offrent la ville et sa véga est d'ailleurs impressionnant. Par un beau matin d'hiver, lorsque les brumes diaphanes se dissipent au dessus des pentes couvertes de châtaigniers, de chênes-lièges et de pins, tout est grâce et fraîcheur dans les vallons, où des eaux abondantes coulent sous les saules et les chênes rouvres, où des vapeurs légères traînent encore sur les argiles rouges récemment labourées. Détournez les yeux de ce site agreste : sur des pentes brûlées, les murailles croulantes de la ville rappellent un long passé militaire, sanglant et glorieux. Cependant, tout en bas, le long du Ter, les hautes cheminées d'usines attestent l'effort industriel de la Catalogne moderne. La comparaison de la ville haute et de la ville basse rend plus

(1) Pour l'Ampurdan et la Garrotxa, voir les Guides de Torras, 191.

sensible encore l'opposition du présent et du passé. A côté des visions d'un autre âge, cathédrale théâtralement isolée au sommet de son escalier monumental, étroites ruelles où règne un silence recueilli, arcades et passages voûtés, maisons sordides dont les façades lépreuses se revêtent au soleil couchant de pourpre royale sur les bords du Ter, la vie moderne affairée et bruyante autour des grandes bâtisses neuves, des usines et des banques (1). Ce savoureux mélange d'archaïsme et d'activité moderne est bien catalan (2). Nous le retrouverons à chaque pas, mais nulle part plus pittoresque.

A Gérone, il invite surtout le voyageur à réfléchir à l'importance du site urbain. La ville n'est pas seulement le centre de la Selva, la capitale d'un riche district agricole et forestier. Elle a joué un grand rôle historique parce qu'elle est la clef de l'Ampurdan pour les gens venus du Sud, de Barcelone pour les gens venus du Nord. Elle ne tient pas exclusivement à la vie de la Catalogne sous-pyrénéenne, elle ne tient pas exclusivement non plus à la vie de la Catalogne méridionale ; il faut les deux pour l'expliquer. Ces impressions nous avertissent de nous arrêter. Revenons donc sur nos pas.

III. — Le Conflent

Après avoir longé le pied de la chaîne à l'Est, pénétrons maintenant dans sa masse par la vallée de la Tet. Entre les avant-monts du Canigou et ceux du massif opposé, se succèdent des plaines séparées par des cloisons rocheuses, étagées comme les marches d'un escalier. Rien d'abord ne nous change des aspects familiers du Rivièral. L'eau court abondante dans les canaux, les routes ombragées de vigoureux platanes s'allongent entre les vergers, les jardins et les vignes. Même diversité de cultures, même richesse de vie. Mais à mesure que nous montons, les murailles montagneuses se rapprochent et s'élèvent. Les étranglements de la vallée cachent fréquemment au voyageur la vue des cimes. Lorsqu'on les retrouve, elles semblent à chaque étape plus voisines. Elles prennent d'autres formes aussi, vues sous un autre angle : les sommets jumeaux du Canigou se dédoublent. Jusqu'à

(1) Sur Gérone, relire J. Tellier, 186.

(2) Voir à ce sujet le témoignage du Comte de Laborde, 117, I, 1, 130.

Prades ces jeux de la perspective avertissent seuls qu'on s'éloigne de la Méditerranée : il n'y a point de différences notables dans l'aspect de la végétation et des cultures, si ce n'est que la vigne tyrannise moins le regard et que les cultures en terrasses jouent un plus grand rôle.

Les choses changent lorsqu'on quitte le cours de la Tet. Sur la rive droite, des coupure plus ou moins larges entaillent le massif. Au fond coule le torrent : sur les flancs courent des canaux qui, parfois, profitant d'un ensellement de l'éperon montagneux, passent d'une vallée à l'autre et vont rejoindre la Tet beaucoup plus bas que leur rivière nourricière. A la faveur de ces vallées, la vie monte de terrasse en terrasse et s'insinue dans la montagne en dépit de la raideur des escarpements. Végétation et cultures changent rapidement à mesure qu'on s'élève. Aux verdures persistantes du Midi succèdent de beaux vergers entre des prairies, puis des bois de hêtres, plus haut encore, de sombres forêts de sapins et de pins. Des sentiers en lacet grimpent à mi-pente ou suivent les crêtes. En prenant ceux de la vallée du Vernet, on atteint sur le flanc occidental du Canigou les âpres gorges du Cady puis on rejoint les têtes des eaux du Tech et du Ter. Sur ces longues croupes, bordées au Sud et au Nord d'effrayants entonnoirs, on a l'impression d'être déjà au cœur de la montagne. Pourtant, en gravissant quelques centaines de mètres, nous arriverons au sommet du Canigou et nous aurons de là une dernière vision de ce monde méditerranéen que nous venons de quitter. A l'Est, sous de légers brouillards, la plaine arrosée ; à l'horizon, la mer toute vibrante de lumière ; plus près, les riantes vegas de la Tet ; au-dessus de tout cela des pentes abruptes, pelées, des éboulis rocheux, des gorges inaccessibles, quelques taches sombres de forêts, toute la désolation des Aspres et du Haut-Vallespir. On se tourne vers l'Ouest et c'est un autre tableau. De misérables cultures garnissent les croupes inférieures, des bouquets d'aulnes cachent les torrents ; mais bien au-dessus des gorges taillées à pic, des ravins sauvages, de longues et paisibles ondulations s'étendent sans fin vers le couchant. Ainsi dès nos premiers pas, nous prenons conscience de l'opposition des deux mondes.

On pense à des transitions bien plus qu'à des contrastes quand

on remonte le cours des torrents qui alimentent la Tet sur sa rive gauche, bien que leurs vallées soient comme verrouillées à leur débouché dans la vallée principale. Mals toutes ces vallées sont taillées dans le versant ensoleillé, dans une vaste *soulane* (1). Le long des torrents de Mosset-Molitg, de Nohèdes, d'Oreilla, on retrouve à des altitudes qui surprennent la verdure métallique des chênes-verts. Il y a quelque chose de plus sec, de plus lumineux dans ces montagnes. Leur pauvreté, leur misère même, s'apparentent à celle des Aspres.

En suivant la voie principale, on voit disparaître progressivement tout ce qui rappelait le paysage méditerranéen : les derniers oliviers rabougris, les figuiers tordus aux fissures des roches, les vignes étalées sur les terrasses ensoleillées. En même temps, la rivière s'encaisse de plus en plus. Ses eaux, dont le régime est si capricieux, coulent dans une gorge profonde, obstruée de blocs énormes. Déjà, entre Villefranche et Olette, l'aspect du roc dénudé, à vif, s'écroulant sous l'attaque du torrent, cause une pénible impression. A mesure que les versants se rapprochent, leur état de délabrement s'accuse encore. Après Olette, on éprouve une sensation de resserrement, d'écrasement qui confine à l'horreur. A mi-hauteur, au flanc de la vallée, de rares lambeaux de forêts font des taches sombres sur les schistes; et encore sur la rive droite seulement, car la rive gauche est dévastée, encombrée de cônes de déjection ; il faut 1500 et 2000 mètres pour atteindre la forêt des Llansades. Tout annonce à chaque pas un ensemble de conditions biologiques de plus en plus pénibles.

Le touriste surtout occupé du pittoresque, mais désireux d'emporter une définition sommaire du Conflent, trouve aisément une formule. C'est pour lui une combinaison de paysages fortement contrastés et en même temps un faisceau de routes et de sentiers de montagne dont il entrevoit l'importance. Cette formule est exacte. Elle n'est pourtant pas complète. Dans la vallée du Vernet, des cônes de débris annoncent le travail souterrain des mines.

A Serdinya on voit au-dessus des premières pentes un transport aérien. Ces traits ne peuvent pas être séparés du paysage, ils

(1) On trouvera l'eeplication de ce terme au chapitre du climat.

témoignent d'une activité industrielle assez grande. En les évoquant on complète l'impression finale que laisse le Conflent. On ne les place cependant pas au premier plan. Ce qui mérite avant tout d'être retenu, c'est la substitution graduelle d'aspects nouveaux aux aspects familiers du monde méditerranéen.

IV. — Capcir et Cerdagne

On atteint par les chemins du Conflent « un de ces grands plateaux granitiques qui sont particuliers à la partie orientale et centrale des Pyrénées. » M. Vidal de la Blache réunit sous cette rubrique la Cerdagne et le Capcir (1). Et il est bien vrai qu'ils présentent au voyageur de frappantes similitudes d'aspect. Pour qui les parcourt en venant de l'Est, l'impression dominante est l'élargissement des horizons. On éprouve une manière de libération. — De telles sensations ne sont pas familières aux seuls habitués des Pyrénées. Toutes les personnes qui ont abordé les Cévennes en partant du Bas-Languedoc connaissent cette impression de soulagement que l'on éprouve, après la rude montée sous les châtaigniers. Cette ressemblance n'est pas fortuite. — En Cerdagne comme en Capcir, à mesure que les horizons reculent, les reliefs s'adoucissent et perdent de leur importance relative. Sur ce socle élevé, il semble que le sens des altitudes s'efface. En même temps, on est séduit dans les deux plaines par la fraîcheur des eaux courantes, par la verdure des prairies. Surtout à l'été, on trouve ici quelque chose de riant qui n'est jamais dans les plus fertiles vallées méditerranéennes.

Mais Cerdagne et Capcir ne laissent pas de présenter de visibles différences. Autour de Mont-Louis et jusqu'aux gorges de Puyvalador, le Capcir constitue un plateau peu accidenté dont l'altitude se maintient au-dessus de 1400 mètres. Sol aride, encombré de débris arrachés par les glaciers à la montagne voisine, soumis à un climat rigoureux, où l'homme mène une existence rude et précaire. Paysage attachant malgré tout, avec ses larges horizons et ses belles forêts sombres.

La Cerdagne en contre-bas vers l'Ouest de quelques centaines de mètres, est beaucoup plus déboisée. Mais elle a quelque

(1) Vidal de la Blache, 202, 356.

chose de plus clément (1). Du col de la Perche, on domine une plaine en fond de bateau que draine le Sègre : c'est la Cerdagne. Une ceinture de montagnes l'enserre de toutes parts et ses communications avec le monde extérieur, sauf vers l'Ouest, se font par des cols élevés de 1880 à 2000 mètres — Encore le défilé du Sègre est-il peu praticable. — Au Nord et au Sud-Est, le cadre est formé par de hauts massifs où les pics se dressent au-dessus d'un socle élevé. Vers le Sud-Ouest, la plaine vient mourir au pied d'une muraille abrupte dont les lignes rigides annoncent une autre nature plus sèche et plus âpre : celle des Sierras d'Aragon. Pour saisir l'originalité du paysage cerdan, il faut le voir à l'été, ou mieux encore à la fin du printemps, tout comme il faut traverser le Capcir à la fin de l'hiver. Au-dessus des sombres masses forestières clairsemées sur les flancs des montagnes, la neige couvre encore les cimes ; mais les cols sont ouverts et, de tous côtés, l'eau sourd des gazons détrempés. Elle emplit tous les canaux, sur les pentes, au creux de la plaine, elle court abondante à travers l'herbe déjà haute, elle descend avec de frais murmures vers les ruisseaux cachés sous la jeune verdure des aulnes et des saules. A l'aspre, des jachères fauves révèlent la pauvreté du sol. Mais en cette saison, toute impression défavorable se trouve atténuée, même les sols de culture précaire étant garnis d'une verdure un peu claire. Ce rude pays possède un charme très pénétrant. Le soir, lorsque le ciel se teinte de violets et de mauves délicats au-dessus des montagnes de l'Andorre, lorsqu'aux approches des villages disposés sur le pourtour de la plaine, l'essieu des chariots traînés par des bœufs trapus à robe grise grince dans les sentiers, parfois des chants d'une étrange expression montent dans l'air calme. Il y a bien des purs joyaux dans la poésie populaire de ces régions ; Michelet l'avait senti en écoutant les mélodies roussillonnaises « si douces à entendre de la bouche des filles du pays » (2) ; mais en aucun point de la terre catalane, leur charme ne s'allie mieux avec la grandeur et la sérénité douce du paysage.

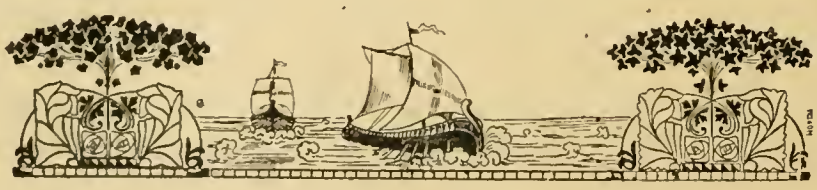
(1) Il faut citer ici les deux excellents guides de M. Brousse, 32 pour la Cerdagne française, de M. Salsas, 17 pour la Cerdagne espagnole.

(2) Michelet. Notre France, 141.

Moins de forêts, de plus vastes prairies, des cultures moins précaires, un cadre plus large, une vie plus aisée, voilà par quoi la Cerdagne diffère du Capcir. Mais ces différences ne doivent pas nous faire oublier les ressemblances. Si nous voulons sentir encore mieux ce qu'il y a de proprement pyrénéen dans le paysage cerdan, il nous suffirait de continuer notre chemin par la seule route qui nous est offerte à l'Ouest, celle du Sègre. Derrière la première barrière de collines, nous retrouverons dans la Batllá, — le pays de Bellver —, une région de vie plus facile, plus aimable. En descendant le cours du fleuve entre le plateau qui sert de soubassement à la muraille du Cadi et les croupes schisteuses qui s'élèvent vers les massifs andorrans, nous aurons l'impression que nous échappons de plus en plus aux Pyrénées. Il y a de la lumière, de la chaleur, de la sécheresse dans toute cette vallée où la terre irrigable se réduit à un étroit ruban. Sans doute sur la rive droite on trouve vers 1600 mètres de fraîches pelouses et de belles forêts ; mais sur les plateaux de la rive gauche, tout est sécheresse et stérilité. Le premier mouvement du voyageur est d'évoquer la garigue méditerranéenne. Aussi n'a-t-on pas de surprise à trouver à quelques kilomètres d'Aristot, avant même qu'on ait atteint la plaine, la vigne, le figuier, l'olivier.

Nous sentons bien cependant que nous n'avons pas épuisé la série des paysages pyrénéens en visitant la Cerdagne et le Capcir. Derrière ces massifs montagneux qui ferment l'horizon vers le Nord, il doit y avoir d'autres aspects également caractéristiques, une vie peut-être plus originale encore. C'est pourquoi nous rebroussons chemin avant d'entrer dans la plaine de la Seu d'Urgel, pour gagner les vallées andorranes.

Maximilien Sorre.



POESIES DE TARDOR

I. Vent de Septembre

Septembre, mes de claretat,
tots els presseguers il-lumina;
banya 'l Canigó 'n sa llúm fina,
com blavenc cristall encantat.

Sembla que mirin les montanyes
com del vent l'imne triomfant
mou el nostre xiprer gegant,
y remoreja en verdes canyes.

El vent que la nit es geliu
porta 'ls raigs blaus de la vesprada;
ara de l'horta envellutada
n'ha fet son reial senyoriu.

En el brancám se balanceja
un endaurat codony pesant;
s'acata 'l canyer verdejant;
tota la llambrusca fresseja.

Brillen dels parrals de tardor
les ensucrades penjarelles;
cauen les figues sucarelles,
de sanc de llebre y de balcó.

En les aigues que son mès fredes,
à ran d'aquell gorc verdosenc,

de vegades, desplega 'l vent
un frissar tremolós de sedes.

L'alba y 'l salit groguejarán
sota la blavor dilatada ;
cuan la cigala s' és callada,
ja cascabelleja 'l fullám.

Aquella libélula blava
que s'ha de morir am la tardor,
hauràs vist am quin tremolor,
à l'herbey humit s'arrapava !

Ara 'n el seu cau dels terrers
la freda serp s'arremolina,
y son inmóvil testa fina
pressent el gel en els vergers.

L'encant del cel blau s'eternisa
sus del Canigó retallat ;
sola, al mitj del cel allandat,
una bruma flota y s'irisa.

Y tú, amb el ritme del teu cos,
Y tú, am ta blanca vestidura,
m'has dit tota la tarde pura
en un gran bès voluptuós.

Casenoves 1912.

❖

II. Verema

Es morta la libélula esmaltada ;
am gran dolsor s'escola aquêt septembre ;
y cullen à punyats gustosa fruita,
y clarejen rhims en les samals plenes,
granatxa gris, macabeu rós, blanqueta,
en les vessants de garrigue colrada,
vora una deixada iglesia románica,
hont vibren els olius de quiet fullatge.

Es allí que s'escampen les culleyres
de morena cara al sol avivada,
sota 'l blanc mocadoret que venteja ;
descuiden les penes d'amor ; serenes,
no poden pensar qu'à l'aurea cullita
de la vinya, y van d'una soca à l'altre,
d'hont fuig terrosa llebre esparverada,
y de perdius un vol, deixant les gaspes.
Es dolsa la tarde ; es dols el septembre ;
violetenca 's fa la montanya aquella,
hont l'abet rosseja, y mès alterosa,
y planyívola esdevé l'oliveda,
perqué à la tardor singloten les dríades...

Flota 'l vent, y s'en tornen les carretes,
Girant pausadament, girant les rodes,
xafant la sempreviva ; el must resquitlla,
deixa à cada banda un róssec... S'acaten
en la dressera esbeltes canyes verdes.

1911

❖

III. Aibre de tardor

Escorça tebia y fullám d'or y quietes branques,
eix de la nit,
Que 'l castigava am sa fredor d'esteles blanques,
l'aibre adormit.

Neus en la serra, aibre endaurat ! Balancejada,
la fulla cau ;
un raig de sol la va seguint dins sa volada
en l'aire blau.

Voluptuosa, en ton brancám, s'adorm la sava,
aibre adormit,
Y 'l matí fresc, amb alegría fina y blava,
diu ton oblit.

Aibre calmós que fa tot d'or l'hermosa ofrena
de la tardor,
ara t'omplena tot l'encant d'una serena
contemplació

Aixís jo senti en el meu cor la melodía
del bon repós ;
l'esposa es casta y bell l'infant ; s'aixeca 'l día
mes armoniós.

1912 Joseph-Sebastiá Pons.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

7e Année. N° 84 Décembre 1913.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Ma Sœur Monique

Roman de Mlle JEANNE NÉREL

Au dernier mois de mai, le jury des Jeux Floraux, désireux de réaliser le vœu si souvent exprimé par nous tous d'avoir, selon les usages régionalistes, une reine de la Poésie Catalane Roussillonnaise, décernait ce sceptre flatteur à celle qu'il jugeait à la fois la plus digne et la plus belle des Fées du Canigou, à Mlle Jeanne Nérel.

Et maintenant, après maints poèmes et contes — encore épars, — la reine honore splendidement son royaume catalan, car voici, auréolé déjà d'un succès magnifique, au lendemain même de son apparition, le premier livre de prose de Sa Majesté.

C'est un beau roman que *Ma Sœur Monique*, simple comme la première histoire d'un cœur, délicieusement situé dans l'atmosphère exquise de notre doux Vallespir, écrit d'une plume remarquable, très personnelle et déjà sûre d'elle-même.

Après tous ceux, nombreux à cette heure, qui demandèrent à nos sites roussillonnais un cadre à leur intrigue, après François Sauvy, après Michel Noé, après Emile Pouvillon, après Frédéric Saisset, après Jean Amade, Mlle Nérel n'est pas la moins heureuse évocatrice de ces paysages qui nous sont chers, de ces mœurs villageoises qui nous charment, de ces êtres que nous aimons.

❖

Une jeune fille s'éprend d'un homme. Cet homme est marié, peu importe, elle se donne à lui. Cet homme meurt et Monique refoule son amour au plus profond de son cœur dont elle referme la porte à jamais.

Orpheline, élevée dans la gâterie par une sœur de beaucoup son aînée qui l'adore mais qui, « jeune fille sérieuse », ne sait rien des choses de la vie, Monique est d'allure tout à fait libre et indépendante. Peintre, elle adore son art, elle est merveilleusement enthousiaste; elle est brusque, énergique, spontanée, active, mais gaie, rieuse, pleine de vie et avec cela jolie, simple et élégante. Elle est de ces femmes que tout pare. Elle a ses amis, sa cour, sa correspondance, mais elle n'a jamais aimé personne; elle raconte ses flirts à sa sœur, en riant, se moquant d'elle et d'eux.

Elle porte en elle une extraordinaire vie, une ardeur magnifique qui l'intéresse à toute chose; et pourtant elle ne pense pas à l'amour.

Et voilà que tombe soudain dans son existence celui qu'elle croit reconnaître comme le prédestiné, et droite, loyale, franche, conséquente avec elle-même, elle s'ouvre à lui comme la fleur à l'abeille, selon la Nature implacable. « Il lui avait paru naturel, simple, inévitable d'être à lui ». Et désormais cet amour est sa seule raison de vivre, ce don spontané d'elle-même est pour elle unique et définitif.

L'aime-t-il, lui? Peu importe! Elle ne s'en était pas inquiétée avant de lui tendre les lèvres, c'est à peine si elle se le demande après; elle ne songe qu'à le revoir et à lui faire du bien, elle, « toute la jeunesse, toute la joie, tout l'abandon ». Elle a commencé à vivre son rêve et c'est toujours son rêve à elle qu'elle poursuit après l'avoir revu, après avoir un peu vécu près de lui.

« Elle était bien sûre à présent d'avoir reconnu en lui celui qui devait passer dans sa jeunesse... elle était sûre de ne pas s'être trompée, d'avoir trouvé celui dont elle avait besoin, dont elle aurait besoin toute sa vie... nul autre que lui ne saurait approcher d'elle un visage attentif et un tel sourire de compréhension, aucune voix ne saurait lui parler comme sa voix... et puis aussi, et c'était la plus douce chose, personne n'aurait besoin d'elle comme lui. En face de lui, elle goûtait l'impression qu'elle l'aidait à vivre, qu'il l'écoutait, qu'il la regardait comme la vie même, qu'il y avait entre eux une communion obscure et indéfinissable... Ce triste, cet inquiet, vivait en elle, essayant de regarder avec ses yeux à elle, d'écouter avec ses oreilles à elle, la vie lourde, ennuyeuse, qu'il traînait après lui avec une lassitude inguérissable. »

Mlle Jeanne Nérel

Puis la vie les sépare encore, et bientôt c'est la mort, la mort de l'adoré dont un faire-part banal lui apporte brusquement la nouvelle ! Et c'est le deuil, désormais, pour ce pauvre cœur, c'est le « jamais » d'une âme qui s'est une fois donnée et qui ne saurait se donner une seconde fois. Monique refuse les avances d'un épouseur pourtant sympathique et avantageux et se cloître dans la nuit définitive des grandes veuves.

Telle est cette Monique, l'héroïne de cette histoire simple. Fille singulière, étrange même, dont les idées et la conduite sont loin d'être celles d'une jeune bourgeoise « de nos maisons », — sauvage églantine poussée directement en dehors de toute contrainte vers la belle lumière, âme vraiment primitive qui s'élance de son jet spontané vers la beauté du ciel, du soleil et de l'amour.

Telle qu'elle est, telle que l'a voulue l'imagination de l'auteur, elle n'est pas banalement la jeune fille moderne si précocement et vicieusement instruite de toute chose, la flirteuse si impudiquement vierge, la chercheuse de sensations troublantes mais sans danger, l'amoureuse pratique et réfléchie qui n'ouvrira sa porte que la bague au doigt, quand elle aura jeté son dévolu sur la meilleure des proies convoitées.

Non ! Le caractère de Monique est autrement beau, autrement grand, autrement noble, tout à fait digne, malgré son apparente amoralité, de cette admiration qui nous vient pour les héros de tragédie, êtres entiers et fiers qui ne connaissent que le devoir ou la passion et qui finissent toujours victimes de l'un ou de l'autre, excitant avec nos pleurs notre juste pitié.

Elle va droit où son cœur la pousse, sans savoir si on l'appelle, sans rien demander, sans s'inquiéter ni des conséquences de son geste, ni de l'avenir de son amour, sachant d'ailleurs que la place est prise, ne songeant qu'à secourir celui qu'elle avait vu triste, inquiet, mélancolique et deviné malheureux, n'aspirant qu'à la joie de ne plus être inutile et souhaitant si peu en échange !

« ... Bien que je ne puisse songer à être beaucoup pour vous, je désire quand même avoir dans l'église de votre vie un petit autel obscur, être pour vous une petite dévotion particulière, vers laquelle de temps en temps au milieu de vos soucis et de vos labeurs vous vous tourniez avec une douce ferveur. »

Une telle jeune fille existe-t-elle ou a-t-elle existé? Peut-être. En tout cas, c'est un personnage de haute composition psychologique dont la création révèle chez Mlle Nérel un cerveau puissamment doué, une habileté d'analyse et une force de synthèse que pourraient envier bien des écrivains.

Si l'héroïne est campée en pleine lumière, au premier plan, avec toute la vigueur et le fouillé que demandait une telle étude, par contre, son partenaire Simon est estompé à peine dans l'ombre de Monique, simple prétexte à son élan, juste assez consistant pour être aperçu.

Ce contraste voulu est d'une habileté grande et laisse toute entière sa valeur à la belle figure de l'amoureuse.

Mais à côté d'eux, quels types admirablement dessinés, d'un crayon spirituel et pittoresque ou d'un pastel charmant et délicat !

La grande sœur Françoise, vieille fille sans clairvoyance et désarmée par son inexpérience même, la tante Hortense, ménagère modèle et traditionnaliste familiale, l'oncle Martinet, notaire de village, frondeur mais bon enfant, Cécile, la femme légitime de Simon, créole indolente et puérile, que la mort de son mari désole assurément, mais qui, après moins d'un an de veuvage, convole en un nouvel hymen avec le frère même de Monique, caractère très heureusement opposé à celui de la fidèle amante.

Tout ce monde ne s'est même pas douté de l'intrigue, n'a pas su voir la douleur de Monique et n'a rien compris ensuite à son refus d'un beau mariage offert.

Cependant, une vieille servante, Thérésette, qui a nourri la maman de Monique, qui a bercé la petite fille, a deviné le drame de son malheureux amour parce qu'elle-même l'avait vécu jadis, parce que la même douleur avait accablé son âme ; on lira plus loin cet aveu d'un cœur de paysanne, émouvant au possible et magistralement exposé en de très belles pages.

❖

Ce qu'il faut louer maintenant sans réserve, c'est l'écriture de ce livre.

Alors que tant d'œuvres, surtout de femmes, se vêtent d'une forme lâche, flottante, imprécise, comme noyée, faisant molles ou diffuses les idées elles-mêmes dans l'inconsistance du style, ici

c'est la ligne pure, simple, sobre et élégamment correcte de la phrase, c'est le mot exact, le qualificatif juste, l'expression adéquate, et ceci est d'un réel talent.

De même toutes les descriptions sont admirables de netteté, de sobriété, de dessin pur et de couleur discrète : aucune longueur, aucune bavure, aucun empâtement ; rien à ajouter, mais rien à retrancher non plus.

Je ne saurais mieux rendre ma pensée qu'en évoquant, à propos de mainte page, les merveilleuses fresques du grand Pérugin, le maître de Raphaël, dont les contours impeccables, nets jusqu'aux profils des sculptures, limitent des tons chauds et délicats toujours harmonieusement fondus.

Beaucoup de peintres peignent sans savoir dessiner : notre reine a la science du dessin et l'art de la couleur.

Tels de ses tableaux, d'une parfaite maîtrise, laissent le lecteur sous le charme. Tantôt c'est, en quelques lignes, le souvenir lointain d'une mère morte :

« Je me souviens... Il faisait beaucoup de vent. A un moment la porte poussée s'ouvrit toute grande : l'armoire à glace refléta la moitié du lit où s'allongeait une longue forme rigide, veillée par la flamme tremblante de deux cierges... »

Tantôt un paysage qu'impriment en vos yeux quelques mots brefs :

« ... Des vignes qui font comme des carrés d'étoffe neuve dans le raccommodage des terres labourées blondes et cuivre, des champs d'avoine pâle comme l'eau, et des rectangles blancs de sarrazin, troués par des bouquets d'arbres sombres et ronds. »

ou la vision limpide et vivante d'un intérieur de campagne :

« Il y a une grande cuisine où les cruches de cuivre luisent sur l'évier ; la haute cheminée à volants d'andrinople s'orne d'une armée de chandeliers brillants ; une vieille horloge parle gravement à la bouilloire sommeillante ; et, souvent, les poussins errant en liberté dans le jardin entrent par l'entrebâillement de la porte, avec un cri fluet et le minuscule piétinement de leurs pattes sur les carreaux de brique...

« A cause du soleil et des mouches, Thérésette avait baissé les stores de la salle à manger. La table blanche y semblait une île fraîche avec ses carafes embuées, les tranches humides des melons, et le bariolage rouge et vert des concombres et des tomates en salade. »

Et cette rue si pittoresque de chez nous :

« Des cris d'enfants partaient des fenêtres ouvertes, deux voisines se disputaient au seuil d'une porte : des cheveux glissés hors de leur mouchoir de tête, leur donnaient un air farouche; les poings sur les hanches, elles se disaient des mots rudes d'une voix claironnante enrouée par la colère, la gorge de la plus jeune pointait haute et ferme sous un corsage mal boutonné, et son profil net se dessinait entre deux maisons, sur le ciel d'un bleu léger ; la petite rue où se promenaient trois ou quatre porcs était pleine de cris. Un convoi de mulets venant de la montagne les obligea à rentrer chez elles, après d'ultimes menaces. Ce fut pendant quelques minutes un piétinement de sabots, une cascade de grelots et de sonnettes, coupés par le sifflement des coups de fouets. Le muletier suivait, le visage en sueur, sous son béret de laine. Une petite fille revenait de la fontaine, avec des cruches remplies. L'homme s'arrêta; et, une main posée sur la croupe du dernier mulet, l'autre levant haut la cruche éclatante, il but à la régalade avec un claquement frais de la langue. « La jolie rue ! » dit Monique.

Et ce jardin de l'oncle Martinet :

« Toutes les fleurs du jardin s'ouvraient dans la lumière; les géraniums en pots rouges et vifs, les hauts tournesols au cœur noir bouillonnants de guêpes et les reines-marguerites naïves fleurissaient sans ordre parmi des feuilles d'iris luisantes et pointues comme des lances et les salades liées en boules. »

Et la maisonnette fermée

« Nichée comme un oiseau blanc dans un bouquet d'arbres..., la jolie petite maison triste,... mystérieuse comme une femme endormie, une femme endormie après le départ de quelqu'un, et qui rouvrira les yeux, douce et oublieuse, pour sourire à un visage nouveau... »

Et le touchant cortège d'un enfant, l'*albat*, et aussi et surtout la troublante visite de l'Eglise d'Arles-sur-Tech :

« — Il faut aussi, dit Monique à voix basse, voir le grand Christ espagnol, que portent des moines en cagoule à la procession du Vendredi-Saint.

Elle précéda Simon vers l'autel de la Passion. Là, une Vierge habillée de bleu portait sur sa poitrine un cœur rouge piqué de sept glaives dorés.

Dans un cercueil de verre, sur un matelas de velours, le grand Christ de bois était couché.

— Avez-vous des allumettes ? demanda Monique. Elle prit un cierge dans un chandelier à côté de l'autel, et l'ayant allumé, le pencha sur le Christ.

Il était livide et nu, avec de grandes plaies le long de son corps aux veines gonflées et aux longs orteils contractés, au bout de ses pieds percés. La

tête se renversait en arrière, le cou tendu, abandonné, la bouche s'ouvrait douloureuse et pâle sur ses dents serrées, et, entre les paupières violettes, disjointes un peu, les pauvres yeux blancs avaient tout souffert.

— Comme il est épouvantable et beau, ce pauvre Christ, disait Monique, regardez ces côtes saillantes, ces genoux pointus, ce ventre creusé... oh ! avoir la foi, croire en lui, et l'aimer... l'aimer comme les saintes et les religieuses !

Elle tenait toujours le cierge levé; et le cierge éclairait la face livide dans le cercueil de verre, et aussi le joli bras vivant, nu, dans la petite manche de mousseline. »

Cette maîtrise se retrouve aussi dans quelques scènes vraiment belles qu'on ne peut lire sans émotion : celle de l'attente à la gare, sujet banal s'il en fut, et pourtant, là, si pathétique; le chapitre du bureau de poste au fond de Grenelle, le drame rapide, fulgurant, de la lettre de deuil, et enfin les quelques pages de la confession et de la mort de Thérésette, la vieille servante, si délicieusement simples et d'une si poignante tristesse, le plus beau tableau, peut-être, de ce petit musée. (1)

Et le livre s'achève sur cette interrogation si tristement naïve que Françoise adresse mentalement à sa pauvre petite sœur qui pleure : « Qu'as-tu, Monique ? ma petite sœur Monique ? »

L'Ermita de Cabrenç.

Décembre

1229. — Le 31, prise de Mallorca par les Catalans et Aragonais.

1351. — Le 16, Pierre IV ordonne de remplacer l'ère des Augustes par celle de la Nativité.

1426. — Le 12, Bernard Albert arrive à Tours amenant, de Roussillon, des troupes de secours à Charles VII.

1474. — Le 5, Bernard d'Oms et quelques chevaliers Roussillonnais sont décapités à Perpignan; plusieurs autres sont internés en France et retenus prisonniers pendant dix ans.

(Défection de Juan de Pise et ses Napolitains : prise d'Elne par les troupes de Louis XI).

(1) Voir plus loin : « Pages choisies ».

" Neules " et vieux livres

Faisant, hier soir, un tour de ville, je m'arrêtai chez mon ami, M. Guillem, qui charme ses loisirs de retraité en s'occupant d'histoire et de littérature catalanes.

Je vis qu'il arrivait de voyage.

— Et d'où reviens-tu, ainsi ? lui demandai-je.

— Vinch de Barcelona y de Vich.

— Y qu'hi ets vist ? (pour être à l'unisson avec lui, je dus parler catalan, moi aussi).

— Forces coses.

Et il m'expliqua :

Il y a, entre autres choses, au Musée épiscopal de Vich, un « neuler, ó motllo de fer neules », que le conservateur de ce musée, l'actif Mossen Gudiol, a déniché je ne sais où, et qui porte cette inscription :

† IO SON : DEN : RAMON GAVELLA : ESPECIAIRE : DE : PERPENIA.

Ce neuler serait du XIVe siècle (*Especiaire* veut dire *épicier*).

Et cela m'a rappelé le régal qu'était pour nous quand nous étions enfants, « un parell de neules », et ce qu'on en jetait dans les « relleus » des baptêmes.

❖

— Et qu'as-tu vu, encore ?

— A Barcelone, il y a aussi de vieux livres, d'origine perpignanaise. Chez Batlle :

« Completas de la vida de Cristo S. N., de Fr. Bautista Portuguès », imprimé à « Perpiñan, L. Roure, 1633 »

« Un capitulo de la historia de Carlos V, por el Baron de los Valles », imprimé à « Perpiñan, 1837 ».

Et chez Palau :

« Titols de honor de Catalunya, Rosselló y Cerdanya, d'Andreu Bosch », imprimé à « Perpinyà, Lacavalleria, 1628 ».

« Arte de hablar bien francès », par Chantreau, imprimé à « Perpiñan, Alzine, 1816 ».

« Oracion funebre de Fr. Raymundo Struach, obispo de Vich » imprimé à « Perpiñan, Alzine, 1824 ».

« Catecisme de Monsenyor Saunhac de Belcastel, bisbe de Perpinyá », imprimé à « Perpinyá, Alzine, 1833 ».

Je signalerai aussi, à l'intention de MM. les Curés et Vicaires de nos paroisses roussillonnaises :

« PLATICAS morals sobre los evangelis de cada dominica del any. Manresa, 1823 », et « MEDITACIONS piadosas sobre los sagrats evangelis de totas las dominicas del any. Gerona, 1836 ».

❖

J'avisai, sur la table, un paquet de livres ficelés avec ce ruban rouge et jaune (les couleurs catalanes), dont se servent les commerçants barcelonais.

— Y aixo, que será ? demandai-je à M. Guillem.

— Cosas pera lligir y pera cantar ; mira-ho.

Et je défis le paquet. Ce fut d'abord, une collection de *Cançons populars catalanas*, parmi lesquelles *A la torra xica* (qui est notre air de *La Bepa*) *Montanyas de Canigó, Montanyas Regaladas* (la version roussillonnaise, car il existe une version ampourdanaise), *Lo Pardal*, cette dernière avec cette note :

« La posá de moda entre 'l nostre estol catalanista, la entusiasta Estudiantina catalana del Rosselló, quan visitá Barcelona, axis com arrencá merescuts aplaudiments ab las *Montanyas Regaladas* ».

— Mais, dis-je à M. Guillem, j'étais de l'Estudiantina catalana à cette époque-là (1886), et je me rappelle bien de notre voyage à Barcelone, sous la direction de M. Justin Pépratx.

— Eh bien ! vous révélâtes *Lo Pardal* et *Montanyas Regaladas* aux Catalans de Barcelone.

Puis ce fut un petit livre,

LISTE GÉNERALE
DES POSTES DE FRANCE
dressée par ordre de
Monseigneur
JEAN-BAPTISTE COLBERT

Ministre d'Etat du Conseil de Régence
Grand Maître et Surintendant Général
des Courriers Postes et Relais de France
Pour le service du Roy
et pour la commodité du public
A PARIS chez le S' JAILLOT
Géographe ordinaire du Roy
Avec Privilège du Roy pour 20 ans
1721

dans lequel je recherchai aussitôt l'itinéraire pour le Roussillon :

ROUTE DE NARBONNE A PERPIGNAN
et à MONTLOUIS. 13 postes

de Narbonne à Villefalses	poste et demie
de Villefalses à La Palme	poste
de La Palme à Salces	poste et demie
de Salces à Perpignan	poste et demie
de Perpignan au Boulou	deux postes
du Boulou à Prades	trois postes
de Prades à Aulette	poste
d'Aulette à Mont-Louis	poste et demie

Et enfin, un gros volume, *Dietari del Antich Consell Barceloni*, dans lequel je relevai, entre autres documents :

RELACIO MOLT
fide digna de tot lo que succehi al exir de Perpiña lo Marques de Florès de Avila, ab tota sa gent, y de son comboy

En Barcelona : en casa de Iaume Mathevat
any 1642

(Il s'agit de l'entrée des troupes de Louis XIII à Perpignan, lors de la conquête du Roussillon par les Français).

COPIA
DELS ARTICLES CONCEDITS

per los Señors Mariscals de Scomberque, y de la Melleraye Loctinents Generals de la Armada del Rey en Rosselló à Don Benet Henriques de Quiroa Loctinent, y Mestre de Camp General, y Governador del Castell de Salsas per Sa Majestat Catholica, y à tota la gent de guerra, y altras personas que s trobaran dins la plaça

En Barcelona : en casa de Iaume Mathevat any 1642

CARTA ENVIA — DA PER VN MVSVR FRANCES, A VN CAVALLER DE

Aquesta ciutat, del modo y manera que son exits los Castellans del Castell Lleo, y de totas las provisions que se son trobadas dintre

Ab lliceneia, en Barcelona, en casa de Iaume Mathevat 1643

— Ay ! mare, quines coses mes precioses ! m'exclamai-je.

— Y es pas acabat ! me répondit M. Guillem ; torna un altre dia, y ja veurás.

Lluis Pellissier.

IFIGENIA EN AULIDA

Traduït de Racine

ACTE IV. — ESCENA IV

CLITEMNESTRA

Vina, filla del cor ; no esperen més que a tu.
Vina a donar mercès de son amor a un pare
que desija, ell mateix, menar-te fins a l'ara.

AGAMEMNO

Què veig ? Què vol dî això ? Ma filla, tota en plors,
perqué apartes els ulls i ta faç séns colors
amagues ? Què 't commou ? — Plora també la mare.
Abdues ploren. — M'han doncs traït.

IFIGENIA

No, no, pare.
No us pertorbeu. Dels vostres cap us ha traït.
Maneu i ordeneu ; sereu prest obeït.
Ma vida és un bé vostre ; eix bé, si us convè pendre-l,
vostre volê o desig, sóc a punt per entendre-l.
Amb uns ulls tant contents, amb un cor tant sotsmes
que acceptava l'espós que m'havíeu promès,
si ho cal, sabré oferir, obedienta i modesta,
al sacrificador ma condemnada testa,
i, respectant la mà que armada haurà vostè,
tornar-vos filialment ma sang i mon alè.
Perxó, si aqueix coral respecte que 's resigna
judiqueu pogui ser d'una altra paga digne,
si a ma mare planyeu que 's va desesperant,

vergonyosa diré que prou bella, prour gan
fins ara fou ma vida, i prou lliura d'agravi
per que 'm requi un poquet que escurçada s'acabi,
i no sapigui grat al desastrat Destí
que, tant prop de l'entrar, diu que ja 'm cal surtî.
Filla del Rei dels reis, sóc jo qui us fiu coneixer
el primer afalac d'infant que vé de neixer,
sóc jo qui d'aqueix nom de pare, amb calques breus
balbuceigs, us he fet donar gracies als Dèus.
¡ Quantes voltes heu oblidat vostra corona,
reposant-me su 'l front una mà que acarona !
Jo, trista, amb quin delit sempre 'm feia contar
de quan anàveu tantes gents a subjectar !
Hasta, ja presagiant d'Ilió la conquesta
de concórre al triomf amb Vostè 'm feia festa.
Aqueix triomf, qui mai cregués que al primer rang
hi haguera de ser jo, preparant-lo amb ma sang ?
I no és gens per salvar ma vida amenaçada
que goso remembrar vostra bondat passada.
No temeu res ; de vostre honor el meu urc té
prou cura per no dar cap afront a Vostè.
Ma vida, rai ! Sa defensa no necessita
la força de records que mon cor resuscita.
Peró la Parca ens té lligats d'únic cordó,
a mi, a ma pobra mare i a un jove aimadô.
Un rei, de Vostè digue, altre honor no somía
sinó posar sa noble mà dintre la mía ;
comptar amb tal honor li havíeu ja permès ;
¡ tant feliç que era, a l'esperar-me, aqueix promès !
Ara, al saber-ho tot, quin dèu ser son desfici !
I, per ma mare, ací present, ai ! quin suplici !
— Perdoneu-me l'esforç que faig per evitar
aqueixos dols i plors que ma mort va a costar.

AGAMEMNO

Filla meva, és vritat això. No sab ma pena
per quin malfet els Déus espiadora ofrena
volen ; prò un greu oracle 't signa, séns dubtar :
ha de rajar ta sang ací sus d'un altar.
Per mirar d'eludir eixa llei sanguinaria,
no he esperat l'assalt crudel de ta pregaria.
Pensa amb l'amor que has recordat, i hauras esment
si he resistit als Déus desmemoriadament.
Fins anit que, en un surt de boja resistencia,
ma mà va revocar la forçosa sentencia.
T'havía anteposada, ans ni d'oïr tos pregs,
a tot interès meu, hasta a la sort dels Gregs ;
per fer-te prest fugir del camp Arcas venía.
Els severs Déus no han aprovat ma gosadía ;
Arcas no t'ha trobada, e inútil ha sigut
l'enginy del teu malastruc pare esma-perdut.
No cal doncs comptar pus amb ma flaca potencia.
¿ Quín frè, podrà del poble aturar la llicencia,
quan, dant carrera a son daler, el mateix Cel
el deslliura d'un jou que portava amb recel ?
Cal inclinar-se, filla. En ta hora darrera
no oblidis quant a un gran la dignitat impera ;
dur consell ; jo mateix no puc fer-men raó ;
del cop que 't ferirà, també 'n moriré jo.
Sí, ensenya quan cauras de quina sang ets nada ;
tinguin vergonya els Déus d'haver-te condemnada.
Ves ; i 'ls executors de tant feresta llei
vegin com sab morir una filla de rei.

CLITEMNESTRA

Ets (1) condigue rebrot d'unes castes funestes.
Prou ets la pura sang d'Atreu i de Thyestes.
Mort ton infant, clouras amb el gest avorrit
de fer menjar sa carn a la que l'ha parit.
Butxí ! Vé-t'aquí doncs per quin faust sacrifici
anaves treballant dins l'ombra i l'artifici.
Com ? L'abominació d'ordre tant inhumà,
a l'escriure-l, no ha fet gens tremolar ta mà ?
Pots fingir davant meu enganyosa tristesa ;
¿ penses amb falsos plors provar-me ta tendresa ?
¿ Qui 'ns diu que per salvar-la has resistit, lluitat ?
¿ Ont és la sang amb que ta venjança has rentat ?
¿ Ont és el glavi aquell amb que ton braç fería ?
Cap valent rastre veu mon ull que desvaría.
Emprô és així que m'hagueres pogut provar,
fera, que ton amor l'ha volguda salvar.
Vol un oracle que ella mori sobre l'ara ;
d'aqueix oracle és doncs la paraula tant clara ?
El Cel, que amb tants homeis els Gregs solen honrâ,
d'una ignocenta sang sempre mès set tindrà ?
Si, 'l crim d'Helena, ha de patir-ne sa niçaga,
a sa filla Hermiona en facin dur la paga !
Que Menelas així recobri, és més precís,
una esposa traidora i son fatal encís.
¿ Més tu, tant follament perquè 't substitueixes,
i, cap culpa tenint, la víctima ofereixes ?
¿ Perquè seré doncs jo qui, esbadallant-me 'l flanc,
pagaré sa encegada passió amb viva sang ?
Què dic ? La de tothom tant cobejada Helena,

(1) Il m'a semblé qu'il était conforme au génie du catalan de faire tutoyer Agamemnon par sa femme.

qui Europa i Asia i tot a rereçaga mena,
t'apar pot ser digne de brava germanor?
De rojô 'ns ha cobert els fronts son deshonor.
Abans que a ton germà l'unís un fatal lío,
la va robar Theseu en un foll desafío;
Aqueix príncep, ho sabs (quants cops Càlcas ho ha dit),
en secret desposori intrà dintre son llit,
i una filla li feu, d'amor bella penyora,
que sa mare amagà i que la Grecia ignora.
Mès no, de ton burlat germà no és la rancor
que així a sacrifar-se exalta 'l teu gran cor;
això sí, de regnar la fam que res contenta,
l'orgull que a conduïr vint reis potents s'ostenta,
en mans tenî un empiri com meitat del món,
aquí 'l teu cult està, tos déus aqueixos sòn.
Guardant-se d'esquivar el tret que se 't destina,
dar-se'n mèrit ton cor barbre encara imagina.
bojament recelós d'un poder tant cercat,
te cuites amb ta propria sang fer-ne rescat,
de modo que 'l record d'eixa feresa aturi
l'atrevit qui a llurcar cap a tu s'aventuri.
D'això 'n dius ser bon pare? Ai de mi! En tot mon cap
el pensament d'aital traidoría no cab.
Un sacerdot, voltat d'una lladrant canilla,
amb criminosa mà va a escometre ma filla,
li darà greu ferida i dins son pit obert
llegirà el bell destí dels Gregs a descobert.
I jo qui ací l'he duta, adulada, adorada,
me 'n hauré de tornar, sola i desesperada,
el camí resseguint encara tot flairós
dels rams i flors tirats a son pas venturós!
No ho serà, no, que l'hagi amenada al suplici,

o, si cas, feu als Déus un doble sacrificí.
Ni respecte ni por me'n podran destacar,
de mes urpes l'hauras de treure, d'arrencar.
Tant inflexible espós que inexorable pare,
si ets prou agosat, vina a robar-la a sa mare.
Intra-te'n, filla meva ; ai ! fes-me l'ultim pler
de seguî una vegada encare 'l meu voler.

Juny 1913. Pau Berga.

Çà et là

Céret village basque

Dans le numéro de la *Vie parisienne* du 22 novembre dernier, nous lisions, sous la rubrique « On dit... on dit... » (« Pays de peintres »), les lignes suivantes ;

« La côte bretonne fut longtemps le pays de prédilection des paysagistes : Ponthaven, Concarneau et Pont-l'Abbé regorgeaient de rapins de toutes nuances. Aujourd'hui tout est changé. Les adeptes des nouvelles écoles, fauves, cubistes, futuristes et orphistes, s'en vont coloniser les Pyrénées-Orientales ; au salon d'automne, ce ne sont que vues de Céret, — *village basque* découvert par Picasso — ou de Cassis, pays cher à Othon Friez. « — Ce sont des fabricants de cassis, disait un journaliste en vernissage ».

Pourquoi diable met-on ainsi Céret en pays basque ? Et le Roussillon donc, qu'en faites-vous ? Ceci nous rappelle que, lors de la publication du livre de nouvelles *Pastoure et son maître* par notre ami Jean Amade, nous lûmes dans le *Journal*, sous la signature Paul Reboux, un compte-rendu de cet ouvrage où on le qualifiait aussi de livre de « mœurs basques. » Est-ce que les Parisiens ignoreraient la géographie de la France ? Rien ne nous étonne d'eux, pas même cela.

Pour nos langues régionales et pour l'histoire locale

Nous avons tiré le passage qu'on va lire d'un article de M. Emile G. Léonard, élève de l'Ecole Nationale des Chartes, publié dans le *Petit Méridional* sous le titre : « Par l'enseignement du patois, par l'étude de l'histoire locale, on peut lutter contre la Dépopulation des Campagnes » :

« Puisque les méthodes employées jusqu'à aujourd'hui ont donné de si détestables résultats, il n'y a qu'à en prendre le contrepied. Si l'exclusion du « patois » et l'ignorance de l'histoire locale sont pour beaucoup dans la désertion des campagnes, il est probable que la reconnaissance officielle du « patois » et l'enseignement de l'histoire locale apprendront à l'enfant l'amour de son pays et le maintiendront fortement au lieu de ses origines.

Le provençal ou la langue d'oc admis à l'école rendra aux jeunes campagnards leur moyen d'expression logique et nécessaire, celui auquel correspond la formation de leur cerveau, façonné par les siècles, celui sans lequel ils ne peuvent être que des mutilés. Il remettra l'enfant en communion avec la civilisation rustique dont il est la clef, et qu'il lui fera comprendre, par suite, aimer. Mais il faut aussi enseigner à l'écolier l'histoire de sa province et de son village. Chacune de nos communautés méridionales a un passé glorieux qui nous fait presque aussi nobles que des grands d'Espagne ; apprenons-le à nos jeunes paysans ; ils en seront fiers et ne penseront plus à déserter leur « villette », dont ils se sentiront « bourgeois », pour la ville où ils ne seraient que des exilés.

Que faire pour appliquer ces méthodes nouvelles ? Une circulaire de M. Maurice Faure, régionaliste ardent, même et surtout au ministère de l'Instruction publique, permet d'utiliser les dialectes provinciaux pour l'enseignement du français. C'est la tâche des félibres, aidés par la presse méridionale, d'obtenir du gouvernement, d'ailleurs bien disposé, comme l'a assuré M. Léon Bérard à Saint-Rémy, toutes les permissions nécessaires pour rendre à notre langue la place qui lui revient à l'école. Ensuite on devra ainsi que l'ont déjà fait certains, composer des manuels provençaux.

Il faut en second lieu, demander aux instituteurs d'enseigner

systématiquement à leurs élèves l'histoire de leur village. Cette histoire n'est pas faite ? Ils la feront. Les corps élus du pays ne refuseront pas leur aide à une œuvre qui glorifiera leur département, leur arrondissement ou leur commune. Les documents sont dans les archives des mairies, aux archives départementales, et dans les livres, comme la magnifique « Histoire de Languedoc ». Nos maîtres sont capables de se livrer à ce travail d'historien qui les captivera certainement, s'ils veulent bien ne pas aborder sans aide l'histoire très ardue du moyen âge, abandonner toute idée préconçue et par exemple ne pas vouloir nous apitoyer sur les « serfs attachés à la glèbe » dans notre pays où les libertés communales ont été de tout temps florissantes, et se préoccuper avant tout de la plus stricte impartialité.

Voici d'ailleurs que leur attention est attirée sur nos grands dépôts historiques ; une circulaire récente demande aux archivistes départementaux de faire aux élèves des écoles normales quelques conférences sur le classement des papiers des mairies. Que nos jeunes instituteurs en profitent pour aller travailler dans les archives, s'ils sont décidés à suivre les règles rappelées plus haut ; ils y seront reçus à bras ouverts, s'initieront au charme incomparable de l'érudition et nous donneront plus tard les manuels d'histoire locale indispensables pour inspirer à leurs élèves cette fierté de leurs origines qui, jointe à l'usage de leur langue maternelle, les retiendra sur leur terre natale.

❖

Tel est, au moins en partie, le programme des régionalistes pour enrayer la dépopulation des campagnes. Au mérite de faire porter tout l'effort sur l'âme des individus et de s'appuyer sur ce qu'il y a de meilleur en elle, l'amour de la patrie, il joint l'avantage de ne coûter à réaliser que l'abandon de quelques préjugés, de ne pas bouleverser nos mœurs, et de rehausser le prestige de notre corps enseignant, tout en servant les intérêts de la science ».

Pages Choisies

Nous nous faisons un plaisir de reproduire tout un chapitre du livre de Mlle Jeanne Nérel : *Ma sœur Monique* (1).

Thérésette et Monique

Un matin, Thérésette ne put se lever. Trop fatiguée, bien que sans cause, elle resta couchée. Monique s'installa près d'elle. Thérésette couchait depuis cinquante ans dans une petite chambre, près du grenier. On voulut la faire descendre, l'installer mieux, mais elle refusa ; à force d'y mettre toutes les choses auxquelles tenait son cœur fidèle, cette chambre était devenue une espèce de musée d'objets fanés et touchants. Par la fenêtre on voyait toute la montagne, et le ciel léger sans nuages, et quand une voiture passait sur la route, on entendait le chant des grelots et le trot du cheval s'approcher et décroître. Sur la table, il y avait une cuvette de porcelaine blanche, un bout de savon dans une soucoupe et une boîte ronde où Thérésette serrait les épingles de son mouchoir de tête... Une vieille armoire contenant ses jupons, ses chemises de grosse toile, ses coiffes d'autrefois, son châle des dimanches ; puis les tiroirs s'emplissaient de choses étranges : un corsage de soie à bouquets qu'avait porté la vieille madame Paillissé quand elle était jeune femme, de mauvaises photographies, des livres de prières, des images de première communion, les premiers petits souliers de Monique, son hochet d'argent, quelques ébauches. Tout cela bien en ordre, enveloppé de papier de soie, et lié de faveurs naïvement nouées.

Au mur, en face du lit recouvert de cretonne ramagée, deux images en couleur du Sacré-Cœur et de saint Jean-Baptiste : Jésus souriant et doux, drapé de bleu de roi, montrait au milieu de sa poitrine un cœur rose auréolé d'or, d'où tombaient trois gouttes de sang parfaitement rondes et vermeilles... Saint Jean-Baptiste était blond, et frisé comme l'agneau blotti contre lui. Il tenait à la main une houlette enrubannée. Entre ces cadres, un

(1) Fasquelle, édit., Paris; 3 fr. 50.

grand chapelet de Lourdes festonnait autour d'un bénitier de faïence. Sur une étagère, il y avait encore des cadeaux de Jacques : une corbeille à ouvrage en paille de riz rapportée du Japon et des vases garnis de fleurs artificielles ôtées des vieux chapeaux de Françoise et de Monique. La descente de lit était verte avec des roses tout autour, et un lion au milieu.

Thérésette, dans son lit, paraissait toute petite, son bonnet à brides rendait plus jaune son visage, elle demeurait silencieuse, les yeux ouverts. Monique assise près de la fenêtre regardait, sur une chaise de paille, la jupe de serge et le petit châle noir que la servante avait si proprement pliés avant de se mettre au lit. Thérésette s'en allait tout doucement, de vieillesse et de tranquillité.

Le troisième jour, comme elle dormait un peu dans l'après-midi, Monique la regarda. Elle serait comme cela une fois morte, la joue contre sa main, la bouche entr'ouverte, la chère vieille créature si compréhensive dans sa simplicité... Alors, de penser qu'elle ne verrait sans doute plus le petit châle noir parmi les roses trémières du jardin, Monique se mit à pleurer.

Thérésette ouvrit les yeux et demanda à boire. Monique lui tendit un peu de tisane ; alors Thérésette vit les yeux rouges de Monique, elle but, puis elle dit :

— Ecoute, Monique, viens un peu près de moi, ma chère fille... j'ai dormi, je me sens reposée, lève-moi un peu sur mon coussin, j'ai des choses à te dire.

Monique l'aida et s'assit près du lit.

La vieille main grise de Thérésette se leva un peu :

— Ecoute, Monique, il ne faut pas maintenant que tu te fasses trop de chagrin... je sais, va... les autres ne savent rien, mais moi j'ai compris... Monique, pleure tout ton cœur tant que ta peine n'est pas usée, mais ne crois pas qu'elle va durer toujours : aucun chagrin ne dure toujours, et le tien va passer parce que tu es jeune... attends un peu, et ensuite fais ta vie... fais ta vie, Monique, il faut être heureuse...

Bouleversée, Monique sanglota :

— Tu savais, Thérésette ? tu savais ?

— Oui... moi, j'ai deviné, moi, toute seule, parce que je me suis souvenue de ma jeunesse : la tante Hortense, Françoise, ne

peuvent se souvenir, parce que leur cœur n'a pas de souvenirs... Mais moi, Monique, j'ai reconnu les yeux que tu avais quand tu le regardais, la bouche que tu avais quand tu lui parlais, et ton visage quand tu l'écoutais... que veux-tu que je te dise, Monique? tu as eu assez de mal, n'est-ce pas? et puis, est-ce que c'est ta faute?... Seulement vois-tu, on se console et on oublie : on oublie tout !

— Non, dit Monique étouffée de larmes, non !... Ah ! Thérésette ! Thérésette, si tu savais tout !

— Je sais... regarde-moi Monique, j'ai eu mon temps, moi aussi... écoute :

Sa voix faiblit, les souvenirs qu'elle évoque viennent de si loin que le son de ses paroles est comme un son de clochette dans le soir, elle parle tout doucement, et ses yeux grands ouverts regardent du côté de la fenêtre, comme pour retrouver, dans les nuages du ciel, le paysage de son passé.

— J'étais jeune, et c'était un garçon berger... je l'aimais : j'allais le rejoindre le soir, mon travail fini, dans les champs. C'était l'été, les moutons dormaient serrés les uns contre les autres... j'étais jeune, je te dis, et voici des années que je n'ai songé à ces choses : des années, Monique ! je le rejoignais et nous restions là, dans les champs... une fois qu'il pleuvait, je suis entrée dans sa petite maison roulante... c'était dans la plaine, contre un champ d'avoine... l'avoine arrivait presque au toit de la petite maison et la cachait... Monique, il faisait chaud dans la petite maison battue par la pluie... Ah ! ensuite, quand j'ai eu mon petit et qu'il m'a abandonnée, j'ai bien cru mourir... et j'ai encore cru mourir quand mon petit est mort... Et tu vois, j'ai oublié... je te dis : je ne me rappelle même plus leur visage... Je suis venue ici, et au commencement, quand je donnais le sein à ta mère je pleurais sur elle... et puis tu vois, elle a remplacé mon petit dans mon cœur, et après ça a été vous tous, puis toi, Monique... On oublie... *on ne se rappelle même plus...* Pleure ta peine, ma chère fille, après refais ta vie : une vie c'est long, et tu vois, c'est quand même vite fini...

Elle parle encore, sa voix monotone n'est plus qu'un marmottement. Monique sanglote, le jour devient mauve, mauve en s'en allant :

— Je vais un peu dormir...

Au delà des montagnes violettes, un rond pourpre indique la place où le soleil est tombé... un troupeau passe sur la route, les sonnailles chantent... chantent. Un agneau bêle.

Monique regarde la nuit qui entre par la fenêtre.

Au-dessus du Canigou, un petit croissant mince se dessine, à côté d'une belle étoile.

Thérésette dort toujours.

Monique se lève, tire les rideaux, allume la lampe, Thérésette ne dort pas, car ses paupières sont ouvertes... Les yeux de Thérésette regardent sans fin, vers la fenêtre, la nuit qui est venue quand elle a cessé de voir.

La voie de Monique affole la maison :

Penchée sur l'escalier que l'obscurité remplit d'épouvante, elle appelle, étranglée d'angoisse :

— Françoise... Jacques... venez...

Jeanne Nérel.

LIVRES & REVUES

Vient de paraître dans la collection « les Villes d'Art célèbres » : *Barcelone et les grands sanctuaires catalans*, par M. Desdevises du Dézert, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. (La Catalogne. — Barcelone. — Gérone. — Saint-Jean des Abbesses et Sainte-Marie de Ripoll. — Vich. — Montserrat. — Manresa. — Lérida. — Poblet. — Santas Creus. — Tarragone. — Tortose. — Bibliographie. — Nombreuses illustrations.) Paris, lib. Renouard, H. Laurens, éditeur, 6, rue de Tournon, 1913.

A signaler encore l'ouvrage suivant, où nos amis trouveront des choses qui les intéressent : *L'Espagne au XXe siècle*, étude politique et économique, par Angel Marvaud (Ed. Colin, 1913). Nous leur signalons particulièrement dans le Livre I le chapitre V, intitulé « Le mouvement régionaliste en Catalogne et en Biscaye » (I. Les antécédents du régionalisme en Espagne. — II. Le réveil du régionalisme au XIXe siècle. — III. Le régionalisme e les pouvoirs publics. — Pages 112 à 154.)

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

DP 302 C57R3 t.7

Revue catalane

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY